This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SC-HALF
$B 83 737

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Received DEC 11 1891, 18
Accessions No. 46145 Shelf No.

OEUVRES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

I

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

H. PLON EDITEUR

ARSÈNE HOUSSAYE

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ET

MADAME DE MONTESPAN

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA COUR DE LOUIS XIV

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX

Tous droits réservés

DC130
.4H6

46145

PRÉFACE.

I.

Au milieu du dix-septième siècle, la figure de mademoiselle de La Vallière apparaît dans tous les mirages de la poésie. C'était plus qu'une femme; c'était la muse des mélancolies amoureuses; c'était la Juliette d'un Roméo solennel qui était plus qu'un homme, car ce qu'elle a aimé dans Louis XIV, ce n'était pas le roi, c'était l'homme et le demi-dieu.

Elle est toute la passion d'un demi-siècle, c'est un amour qui commence en Louis XIV et qui finit en Dieu. Dieu et le roi ont toujours pris et repris ce cœur débordant : quand mademoiselle de La Vallière n'aimait que le roi, elle aimait encore Dieu; quand elle n'aimait plus que Dieu, elle aimait encore le roi.

L'historien passionné de madame de Longueville sacrifie un peu mademoiselle de La Vallière à sa duchesse vaillante. Est-elle donc plus femme? est-elle donc plus belle? est-elle donc plus divine? L'altière Anne de Bourbon ne craint pas de soulever le monde

aux secousses de son cœur; il y a un héros dans cette héroïne; mais il y a une muse dans mademoiselle de La Vallière qui, sublime et résignée, ne sait que mourir mille fois, mourir pour Dieu, mourir pour le monde, mourir pour elle, puis mourir encore, puis mourir toujours, parce qu'elle n'aura jamais assez oublié. Madame de Longueville « rentre dans l'ombre, se voue à la solitude à trente-cinq ans, dans toute sa beauté, ne retrouvant du passé de sa vie que le souvenir de ses fautes ». Mademoiselle de La Vallière est bien plus jeune atteinte mortellement. Elle ne se voue à la solitude qu'après s'être humiliée sept années devant sa rivale. Elle entre aux Carmélites avec le souvenir de ses fautes, mais elle garde aussi sans le pouvoir arracher de son âme le souvenir de son royal amour. Il lui est impossible de demeurer dans sa cellule. Elle va, elle vient, elle cherche le martyre, elle demande à l'hiver de la frapper et de l'ensevelir sous les neiges éternelles; elle court la nuit à la chapelle, elle fuit jusqu'au pied de la croix l'image de son amant; elle glace son sein au marbre de l'autel. C'est une femme enterrée toute vive, qui se retourne dans son tombeau sans pouvoir trouver une place pour sa tête brisée; elle est tourmentée par les battements de son cœur, de ce cœur qui marque les heures du temps passé, comme une horloge dont l'aiguille marche en arrière.

Madame de Longueville, c'est la passion au vent, la passion à la guerre, la passion dans les tourbillons du monde. Mademoiselle de La Vallière, c'est la pas-

sion en face d'elle-même, avec un Dieu jaloux pour confident, avec le cilice qui rappelle les étreintes de l'amour profane.

Mais M. Victor Cousin, après avoir donné le pas à celle qui pour lui symbolise le dix-septième siècle par sa beauté et son héroïsme, sa coquetterie hautaine et son humilité devant Dieu, la remet en face de mademoiselle de La Vallière pour reconnaître que l'amante de Louis XIV est plus grande par son amour que l'amante de La Rochefoucauld. « Les amours de mademoiselle de La Vallière sont bien autrement touchantes. Louis XIV, d'ailleurs, était bien plus fait pour plaire que La Rochefoucauld. Il était beaucoup plus jeune et plus beau. Il était ou paraissait un grand homme ou un héros. Il adora mademoiselle de La Vallière à la fois avec l'ardeur la plus vive et avec la tendresse la plus délicate, et sa passion dura longtemps. Mademoiselle de La Vallière aima le roi comme elle aurait fait un simple gentilhomme : voilà ce qui lui donne un rang à part parmi les maîtresses de Louis XIV, et la met au-dessus de madame de Montespan et surtout de madame de Maintenon. On ne peut nier que madame de Longueville n'ait aimé avec le même désintéressement et le même abandon; mais elle plaça mal son affection, mais elle y mêla du bel esprit et de la vanité, mais elle eut plus tard un triste retour de légèreté et de coquetterie. » Après avoir rendu à La Vallière ce qui appartient à La Vallière, l'historien se hâte trop de sacrifier encore la maîtresse du roi :

« Madame de Longueville était incomparablement plus belle. » Qui vous a si bien renseigné ? Je sais que vous avez réuni, avec la religion de l'art et de l'histoire, les plus sérieuses et les plus rares gravures du dix-septième siècle. Mais moi aussi, j'ai la passion des portraits. Il faut bien revoir ses amis des siècles perdus. Or mes portraits peints et gravés de mademoiselle de La Vallière ne pâlissent pas et ne s'humilient pas devant ceux de madame de Longueville. Si ce n'est pas la même fierté de lignes, la même désinvolture hautaine, la même bouche à la fois charmante et dédaigneuse, c'est mieux peut-être : c'est le charme adorable, pénétrant, infini; c'est la beauté recueillie, doucement illuminée des rayonnements de l'âme; « c'est la grâce plus belle encore, » c'est la jeunesse qui se retient à la vertu, c'est la candeur qui s'abandonne à l'amour. L'héroïne blonde a, comme l'héroïne brune, la pureté du contour. Si le profil de la première rappelle un masque de Michel-Ange, le profil de la seconde rappelle une madone de Léonard de Vinci; ou, pour ne pas aller au delà des Alpes, si madame de Longueville est un portrait de Le Brun, mademoiselle de La Vallière est un portrait de Mignard. Je ne parle pas du Mignard mignardisant, mais du peintre du Val-de-Grâce.

On les a représentées, ces deux sœurs qui se sont comprises, en Diane chasseresse. Diane-Longueville est la Diane des forêts et des enfers, toute vêtue de pourpre pour cacher le sang des chasses furieuses.

Elle tend l'arc d'une main sûre, et frappe mortellement à travers la forêt, jusqu'à ce que le trait se retourne contre elle-même. Diane-La Vallière est celle qui fuit toute blanche sous la ramée ténébreuse, avec le souvenir d'Endymion. Son arc est au repos; son lévrier la regarde et pleure de son amour.

II.

Voltaire a dit après avoir écrit les pages familières du *Siècle de Louis XIV :* « Je croirais que ces intrigues de cour, étrangères à l'État, ne devraient point entrer dans l'histoire, si le nom de Louis XIV ne rendait tout intéressant. » Ne peut-on pas dire de mademoiselle de La Vallière ce que Voltaire a dit de Louis XIV? Mademoiselle de La Vallière a sanctifié son amour par sa pénitence. L'historien le plus sévère peut s'arrêter gravement devant cette figure à jamais consacrée.

Dans mes portraits du dix-huitième siècle, j'ai toujours recherché la vérité avec une ardente sollicitude. On a dit que je faisais ressemblant, mais en répandant sur les figures, comme les peintres anglais de l'école de Van Dyck, certains airs romanesques. Je n'ai pas voulu être romanesque. J'ai saisi la vérité à l'heure où la lumière répand l'auréole, où l'âme s'épanouit, où la passion marque son accent. Mais je n'ai jamais sa-

crifié l'histoire à la poésie; la bonne fortune de la phrase, si elle m'est venue, ne m'a pas entraîné au delà des marges du chemin consacré; l'imagination, quels que fussent ses prismes, ne m'a pas détourné de l'étude sévère. J'ai peut-être abusé de la palette, j'ai peut-être accentué ou adouci le caractère, selon les hasards du contour, mais j'ai maintenu le caractère. Là où les traces étaient effacées, j'ai interprété, mais avec beaucoup de réserve. Qui dira que mes portraits de Watteau, de Dufresny, de Coustou, de Chamfort, de mademoiselle Gaussin, de Buffon, pour indiquer les plus variés de style, ne sont pas vrais? On s'est étonné de me voir conter la jeunesse de Voltaire, qu'on n'avait pas vu jeune. Qui vous a dit tout cela? m'a-t-on demandé. Mais Voltaire lui-même, mais toutes les gazettes de Hollande, mais tous les mémoires du dix-huitième siècle plus ou moins imprimés, mais trois mille lettres qui sont en mes mains ou qui ont passé par mes mains. Un bibliophile historien, qui sait tout (j'ai nommé M. Feuillet de Conches), qui a dans sa merveilleuse bibliothèque d'autographes tous les secrets du siècle de Louis XIV et de Louis XV, a dit que j'avais vu de très-près toutes ces figures illustres ou charmantes. Les Anglais qui me font l'honneur de me traduire et de me discuter, les Anglais qui savent un peu mieux notre histoire que nous-mêmes, m'ont reconnu, à travers un certain esprit d'aventure, une science très-intime du dix-huitième siècle. Si j'avais pris les grands airs de l'historien, si je ne m'étais un

peu trop attardé à l'Opéra avec mademoiselle Guimard, à la Comédie avec mademoiselle Clairon, au café Procope avec Piron, si je n'avais abordé que les figures aux lignes sévères, on m'eût un peu moins lu en France, mais on n'eût pas mis en doute la vérité de mes portraits.

Aujourd'hui j'entr'ouvre la porte d'un autre siècle, pour y peindre cette belle figure toute de poésie et d'amour qui s'appelle mademoiselle de La Vallière *. Que si on crie au romanesque, je répondrai : J'ai tout lu et tout étudié, hormis le roman de madame de Genlis. Il n'y a pas une page, pas une lettre, pas un portrait que je n'aie interrogés. Pour la mieux peindre dans sa lumière et dans son horizon, j'ai tenté de ranimer pour une heure toutes les figures de la cour de Louis XIV. J'ai réuni tout ce qui est elle et tout ce qui dévoile son âme. J'ai peint l'amoureuse et la sainte. J'ai pris conseil, pour la juger, de mademoiselle de Montpensier comme de Bossuet, de madame de Sévigné comme de Racine, de Quinault comme de Lulli. J'ai pénétré dans la familiarité de Le Brun et de Mignard. A Versailles, j'ai couru le jardin comme le Musée.

* Je veux remercier ici MM. de La Saussaye, Feuillet de Conches, Théophile Lavallée, de L'Escalopier, de Chambry, tous ceux qui ont, les uns par des lettres inédites, les autres par des livres introuvables, éclairé plus d'une fois les heures nocturnes de l'historien. Je remercie aussi une princesse illustre qui sait le siècle de Louis XIV mieux que M. de Voltaire, et qui souvent dans ses causeries du lundi a prouvé à son cercle que, pour bien juger les femmes, il fallait demander leur secret à une femme.

J'ai appris la vie du grand siècle dans les œuvres du grand siècle.

J'ai secoué la poussière de trois cents volumes. Je ne méprise pas les bibliothèques, mais l'histoire y est habillée de si beaux mensonges qu'on ne l'y reconnaît pas toujours : on lui fait dire tant de choses contraires, qu'on ne puise en sa compagnie qu'un doute inquiet *. La meilleure bibliothèque est la conscience

* Jusqu'ici le premier historien digne de foi de mademoiselle de La Vallière, c'est mademoiselle de La Vallière. Ne s'est-elle pas révélée dans ses lettres et dans ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, qui sont les confessions d'une pécheresse? Mais si les *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* n'étaient pas d'elle? J'étudierai plus loin cette question. Et les lettres? Qui sait si elles n'ont pas été retouchées par l'abbé Claude Lequeulx, le second historien digne de foi.

L'abbé Lequeulx avait eu le premier la bonne fortune de retrouver les lettres de mademoiselle de La Vallière au maréchal de Bellefonds. « Ces lettres sont toutes adressées à un ami digne de sa confiance et de son estime, à qui elle se croyoit redevable, après Dieu, de la délivrance de son ame, et qui paroît en effet lui avoir rendu les plus importans services, pour l'aider à sortir du profond abyme où Dieu avoit permis qu'elle tombât, afin de la rendre ensuite un signe prodigieux à la face de l'Église et du monde. »

L'historien dit qu'il écrit la vie de l'illustre pénitente sur des mémoires authentiques. Quels mémoires? que sont-ils devenus? Et les lettres, où les retrouver?

Je ne puis me défendre d'un doute qui persiste en mon esprit, c'est que l'abbé Lequeulx a mis la main dans les lettres de mademoiselle de La Vallière. Sans doute on y retrouve l'expression de l'âme de celle qui se tourna vers Dieu, mais on y trouve aussi le style imagé de l'abbé Lequeulx. J'ai lu et relu vingt autographes de mademoiselle de La Vallière, sans y reconnaître

de l'historien; ce sont les lettres intimes, imprimées ou non; ce sont les musées où sont écrites toutes les batailles et toutes les fêtes, où sont représentées toutes les figures qui ont joué le drame ou la comédie de leur temps. Où l'histoire de France est-elle mieux écrite qu'au musée de Versailles? C'est là que sont toutes nos iliades et toutes nos odyssées. C'est là qu'on voit courir le sang, c'est là que revivent l'am-

l'éloquence des lettres imprimées. L'abbé Lequeulx aimait trop le beau style. Lisez cette page où il peint avec une touche voluptueuse la vertu aux abois de la maîtresse du roi : « Vertueuse s'il étoit possible dans le sein même du crime, elle n'oublia jamais qu'elle faisoit mal, gémit toujours de sa foiblesse, et conserva le désir et l'espérance de rentrer dans le bon chemin. Elle méconnut souvent son devoir, mais elle respecta toujours la sagesse. Les nouvelles fautes lui coustoient autant que la première foiblesse. Loin de se faire au crime, son cœur sembloit le détester tous les jours davantage. La pudeur la suivoit jusque dans l'enyvrement du péché, et si elle n'étoit pas fidèle aux cris de sa conscience, elle n'en méprisoit pas les avertissements, loin de leur imposer silence. Les préférences que le Roi lui donnoit sur la Reine la blessoient elle-même peut-être autant que l'épouse, et elle se plaignoit sans cesse d'être trop aimée, tandis qu'elle ne croyoit jamais aimer assez. »

C'est bien dit; or cette habitude de bien dire n'a-t-elle pas entraîné l'abbé Lequeulx à faire bien parler mademoiselle de La Vallière, là où elle avait oublié sa rhétorique?

Cette autre page — une belle page encore — de l'abbé Lequeulx me donnera-t-elle plus de foi en lui :

« Aussitôt que la sœur Louise de la Miséricorde eut pris l'habit, on remarqua en elle un renouvellement sensible de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Consumée d'un désir insatiable des humiliations et des souffrances, les pénitences de la règle ne suffisoient pas à son zèle : mais l'obéissance ne lui per-

bition, l'héroïsme, la grandeur, la poésie. Quel est l'historien qui ne connaîtra pas Richelieu après avoir interrogé sa pâleur, Turenne après avoir vu son regard, Louis XIV après avoir vu ses grands airs, Voltaire après avoir vu son ironie souriante? Les historiens ne recueillent trop souvent, avec une piété digne d'un meilleur culte, que les ossements de l'histoire.

Je sais qu'on me reprochera de vouloir importer la poésie et la peinture dans l'histoire, de trop rechercher le caractère épique, trop peindre de portraits. Je pense que l'humanité, quoi qu'elle fasse, doit toujours être vue à travers l'idée de Dieu, ce qui la relève et ce qui éclaire ses actions. Je pense aussi que Plutarque est un grand historien qui, tout en écrivant la vie des

mettant pas de s'y livrer en liberté et de s'en rapporter à son inclination, elle se dédommagea par la *piété intérieure* de ce qu'elle ne pouvoit pas pratiquer d'*exercices extérieurs*, qui ne servent quelquefois qu'à mortifier le corps, sans sacrifier le cœur et les affections spirituelles. Elle prit pour modèle la pécheresse pénitente de l'Évangile. Elle pleuroit comme elle aux pieds de Jésus-Christ son Sauveur, et s'immoloit sans cesse à ses yeux par un tendre et vif regret de ne l'avoir pas toujours aimé, et de ne le pas encore aimer assez. On la trouvoit souvent dans des lieux retirés prosternée contre terre et toute baignée de larmes. La vue de ses péchés la tenoit dans un abaissement continuel sans la décourager. Les dispositions les plus intimes de son âme sur ce point sont peintes avec une naïveté si admirable dans presque toutes les lettres que nous publions, que nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs, comme à des tableaux vraiment originaux, plus capables de la faire connoître que tout ce que l'on en pourroit dire. »

hommes illustres, écrivait l'histoire universelle de son temps, car il croyait qu'un grand homme en résume toujours cent mille. On a dit que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée; mais sa figure est sa pensée elle-même. La figure est faite à l'image de Dieu, la pensée universelle. Les yeux sont les fenêtres de l'âme. Voilà pourquoi, pour peindre des siècles, je peins des portraits.

Le fil d'Ariane de l'histoire, qui se casse aux mains les plus patientes, m'égarera çà et là dans le labyrinthe de la jeunesse de mademoiselle de La Vallière. Je serai comme le chasseur qui suit sur la neige la trace de l'oiseau : la jeunesse est un oiseau qui vole et qui marche; quand elle marche, elle imprime son pied; mais quand elle s'envole, comment la suivre, même en ramassant les plumes qui tombent de ses ailes? Le romancier n'est jamais en peine, il renoue les chaînes brisées, — les fils de la Vierge — avec les lianes fleuries de son imagination; mais l'historien s'arrête à chaque pas, interrogeant la tradition qui se souvient mal, la légende qui est souvent un conte, le livre qui a ses systèmes et ses passions. Tous les écueils sont pour l'historien : si le récit est romanesque, on crie au roman; s'il est ennuyeux, on ne lit pas son livre; c'est en vain qu'il mettra au creuset les trois cents volumes qui parlent de son héros ou de son héroïne, pour avoir l'or pur de la vérité : on signalera de l'alliage. Il méditera devant les portraits; mais ces portraits sont-ils authentiques? S'ils sont authentiques, sont-ils ressem-

blants? Le peintre a-t-il bien saisi le moment où l'âme illuminait la figure, où le caractère se révélait sur le front, où le sentiment se trahissait sur la bouche?

Il m'a été impossible d'écrire l'histoire de la jeunesse de mademoiselle de La Vallière avec ces belles transitions que recommande le style et que dédaignait La Bruyère. J'ai questionné les bibliothèques, j'ai questionné Versailles et Fontainebleau, j'ai questionné le dernier pan de mur du château de La Vallière; j'ai interrogé le couvent des Carmélites; j'ai touché avec respect les lettres de sœur Louise de la Miséricorde; mais nulle part je n'ai trouvé le mot à mot de l'histoire de sa jeunesse. Qu'importe? L'histoire de mademoiselle de La Vallière dédaigne les notes et les commentaires : c'est la légende éternelle de l'amour.

I.

LA COUR DU JEUNE ROI.

LE SOLEIL LEVANT A FONTAINEBLEAU.

I.

Avant de mettre en scène cette blanche et douce héroïne qui a gravi les alpes de la passion pour tomber à jamais dans les neiges expiatoires de la pénitence, j'essayerai de peindre le théâtre de ses aspirations et de ses défaillances; les figures et les figurants qui ont joué avec elle cette tragédie plus romanesque encore que la *Bérénice* de Racine; en un mot, je peindrai la cour de Louis XIV à l'aurore du règne, quand le roi-soleil va sortir de son nuage d'or.

Louis XIV vint au monde le 5 septembre 1638, après vingt-deux ans de stérilité d'Anne d'Autriche.

Et encore, selon la chronique, ce fut la faute de madame de La Fayette; mais j'aime mieux dire, avec toute la France de 1638 : LOUIS-DIEUDONNÉ.

Louis-Dieudonné, Louis le Grand depuis la mort de Mazarin jusqu'à l'avénement de madame de Maintenon, cet autre ministre absolu qui arrêta si fatalement le soleil dans sa course.

Règne merveilleux jusqu'à l'heure des décadences! C'est la royale épopée. C'est le quatrième depuis qu'on les compte, les siècles d'or! Ce beau siècle, Dieu le domine par Bossuet, par Pascal, par Malebranche; Louis XIV, par ses victoires rapides* et ses magnificences féeriques; Condé, Turenne, Villars, Duquesne, par leur héroïsme; Corneille, Molière, la Fontaine, Racine, par les grands caractères de leur œuvre; Poussin, Lesueur, Le Brun, par la force, la science et l'éclat de leur génie. Mansart lui élève des palais; Perrault lui dresse les colonnes du Louvre; Girardon, Puget, Sarrazin, Coysevox, Coustou, chantent sa gloire dans des strophes de marbre; de merveilleux graveurs l'incisent sur les cuivres et les médailles. Le Nôtre discipline la nature et La Quintinie aide le soleil. Tous les sublimes ouvriers sont à l'œuvre pour faire un grand siècle; La Bruyère a beau le juger du haut de sa sévérité et de sa misanthropie, Boileau du haut de sa satire qui fait trembler Quinault et qui étonne le roi lui-même, les ouvriers

* *Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,*
Una domat Batavos luna : quid annus erit?

ne perdent pas courage : devant toute grande œuvre il faut bien que la critique vienne profiler son ombre. Ne voilà-t-il pas d'ailleurs Lulli qui étouffe les voix décourageantes par ses divines symphonies? C'est lui qui, le violon à la main, comme Apollon au milieu des Muses, conduit victorieusement ce vaillant groupe de héros, d'artistes et de poëtes.

C'est comme une autre création du monde; l'esprit humain va sortir de ses langes : Descartes fonde la raison. Pendant que Boileau rime la législation du Parnasse, Vauban dicte les lois de la guerre. Corneille et Molière créent le théâtre. Louis XIV, prenant d'une main celle de Lulli et de l'autre celle de Quinault, crée l'opéra. Les bibliothèques ouvrent leurs portes à la Vérité. Elle s'y cache, mais on la trouvera à l'heure où les ténèbres envahiront les âmes. Les lettres, les sciences et les arts ont chacune leur académie. Les héros anonymes que la victoire nous ramène invalides vont avoir, eux aussi, leur palais, car Louis XIV n'oublie pas ses soldats mutilés.

La France étend ses frontières, peuple ses ports et imprime son pied dans les colonies. L'Océan et la Méditerranée se donnent la main par le génie de Ricquier. Louis XIV crée l'Observatoire, institue une imprimerie au Louvre, fonde l'École de Rome et pensionne les savants étrangers. Toutes les nations s'accoutument à regarder le matin vers Paris, comme on consulte le ciel pour pressentir le beau temps ou l'orage.

Ce n'est pas avec madame de La Fayette que j'étudie la cour de Louis XIV, je ne suis pas si romanesque; quelles que soient mes aspirations vers l'idéal, je me retiens de toutes mes forces à la vérité. Madame de La Fayette, qui, comme toutes les femmes, voyait juste, peignait avec un prisme sous les yeux. Sous sa plume, le roi, plus beau qu'Apollon, n'avait autour de lui que des Achille, des Renaud, des Roland, des Hélène, des Armide et des Bradamante. La nature s'était épuisée pour enfanter de telles merveilles. Mais Saint-Simon, par contraste, peignait la cour un jour de pluie, ne croyant plus à rien qu'à Dieu; aussi, un peu plus, en accentuant encore sa violence de touche, il arriverait à ne faire que la caricature de cette cour, qui fut olympienne et qui restera olympienne. Certes je ne défends pas la beauté de Marie-Thérèse : ne touchons pas à la reine; mais toutes ses dames d'honneur sont belles; mais Henriette d'Angleterre, qu'on s'avise aujourd'hui de faire bossue, est une adorable créature de la plus poétique expression. J'en dirai autant de mademoiselle de La Vallière à ceux qui me la veulent représenter boiteuse : elle boitait si peu que les femmes seules s'en apercevaient, tant c'était aux yeux des hommes une grâce de plus. Me dira-t-on que madame de Montespan et ses deux sœurs n'étaient pas belles? On me les montre à table s'enivrant toutes les trois en joyeuse compagnie; mais est-ce donc une déchéance que de s'oublier une fois l'an à un souper de carnaval? Et la princesse de Soubise, et madame du Lude, et

mademoiselle de Fontanges, et toutes les dames du palais, et toutes les filles d'honneur qui ont peuplé tour à tour les Tuileries et Versailles, qui osera les défigurer malgré l'histoire *?

On a dit aussi que les fêtes de Louis XIV n'étaient que des décorations d'opéra. Oui, avec Versailles pour théâtre. Le théâtre est debout. On peut étudier encore les décorations de Le Brun et de Girardon. On peut y évoquer les librettistes ordinaires de ces opéras : Corneille, Molière, Racine, Quinault, avec Lulli pour musicien !

II.

Le règne de Louis XIV se divise en trois périodes dominées par trois influences, — trois étoiles, — trois femmes.

La première est l'époque de la galanterie semi-espagnole, semi-française. Elle se personnifie dans mademoiselle de La Vallière. Cette royale passion est un roman de cœur avec le cloître pour dénoûment. On était encore dans l'âge de la chevalerie, on renouvelait avec éclat la poésie héroïque du moyen âge. Le point

* Je n'étudie pas non plus la cour de Louis XIV dans ce tableau si connu qui représente toute la famille du roi travestie en dieux et déesses de l'Olympe : une mascarade majestueuse, où le peintre s'est plus préoccupé de faire beau que de faire ressemblant.

d'honneur, les cours d'amour, les aventures de cape et d'épée, avaient laissé des traditions qui n'étaient point perdues. Les sentiments quintessenciés parfumaient encore les volumineux romans de mademoiselle de Scudéri. Bérénice devint l'écho suave et harmonieux du temps; le Cid en était l'exemple mâle et coloré. C'était la jeunesse, c'était l'aurore.

La seconde période du règne se représente par madame de Montespan, une folle et vaillante femme, qui monte hardiment à cheval, qui accouche en riant, et qui se réjouit d'être reine par la grâce de l'Amour. Avec elle s'ouvre l'épopée militaire, l'ère de la conquête. Le jour incline vers le matérialisme du cœur, vers le paganisme des sentiments. Bossuet a beau tonner du haut de la chaire chrétienne : sa grande voix applaudie ne saurait arrêter le grand siècle qui court éperdu vers la gloire à travers les aventures galantes. C'est l'âge de l'action, de la maturité, de la force : tout cède au roi victorieux, les citadelles et les femmes.

La troisième et la dernière partie du règne se résume dans madame de Maintenon. Le mysticisme sensuel a remplacé les pompes et les œuvres de l'ancienne cour. Le siècle vieux se fait ermite; la gloire prend le voile. Tout s'assombrit, tout décline. Louis XIV, ce roi sur lequel règne une femme, se courbe lentement vers la tombe. Bossuet a l'air de triompher : l'orthodoxie a brisé l'influence de Fénelon et de madame Guyon, dont la piété trop tendre et trop indé-

pendante ne convient point au caractère de la favorite, devenue secrètement la femme légitime du roi. Madame de Maintenon est la main par laquelle l'Église gallicane domine la vieillesse de Louis XIV. Le quiétisme ne saurait plaire à cette femme habile, intrigante et forte, qui porte, non sans dignité, le poids de la couronne, sous le fardeau des événements et des années. Cette reine — moins le titre — donne son tour, comme on disait alors, à la fin du règne. Madame de Montespan court de solitude en solitude; Racine abandonne le théâtre; La Fontaine expie sous le cilice le péché mortel ou immortel de ses Contes. Tout prend le masque de la dévotion. La tragédie elle-même fait ses Pâques à Saint-Cyr.

III.

La figure de Louis XIV a traversé le dix-huitième siècle comme un rayon de lumière; la Révolution elle-même, tout en brisant la statue de bronze aux pieds de laquelle le maréchal de La Feuillade avait voulu, dans son idolâtrie, qu'on représentât les nations enchaînées, a honoré les victoires, la langue, la littérature et les arts de ce règne comme un monument impérissable du génie français. Elle a déterré le souverain dans sa tombe, secoué la poussière du linceul royal, violé la double majesté de la gloire et de la mort; mais, tout

en vouant aux gémonies la mémoire du despote, elle a suivi les traces du gouvernement de Louis XIV, dans les deux grandes voies du système : la centralisation et les armées permanentes. Cette physionomie historique est donc une de celles qui, bon gré, mal gré, s'imposent aux âges ; on peut les troubler dans leur formidable sommeil ; on peut les couvrir de blâme et de vengeance : les effacer, jamais.

Comme les divinités de la Fable, dont la mythologie du règne aimait à l'entourer dans les groupes de marbre et les peintures, Louis XIV est une personnalité composite. Enfant, il nous apparaît sur es genoux d'Anne d'Autriche et derrière la robe rouge de Mazarin : le roi règne et ne gouverne pas ; bientôt il saisit d'une main vigoureuse la direction des affaires, dont il laisse le poids à Colbert ; enfin, vieux, il supporte entre Letellier et madame de Maintenon les adversités de ce long règne frappé de mort avant lui.

Louis XIII, je me trompe, Richelieu avait haché la noblesse de France : mal tuée, elle renaît sous le ministère de Mazarin. La faction des Importants que le cardinal-duc avait écrasée, mais non détruite, veut ressaisir le roi, dominer le gouvernement, effacer les cicatrices que la hache de Richelieu avait laissées sur l'arbre de l'aristocratie. A cette nouvelle et dernière entreprise de la chevalerie, Mazarin oppose son intrigue italienne, l'épée de Condé, la force d'une volonté qui brise tout. Cependant les temps sont rudes pour la monarchie : la reine couche à Saint-Germain sur la

paille *. La Fronde était un anachronisme : la guerre civile finit par des chansons; ses principaux chefs sont des personnages de comédie : la *Satire Ménippée* fait justice de leurs fanfaronnades. Les Parisiens apprennent à élever des barricades qu'ils défendent contre le canon; mais ils se battent en étourdis. Des deux côtés on crie : VIVE LE ROI! Pour que la révolte devînt une révolution, il faudrait un principe, un droit à conquérir : la Fronde n'a rien de tout cela. Cette folle équipée s'évanouit comme un nuage de poudre. A tout mouvement il faut un chef. Qui sera le chef des frondeurs? Le cardinal de Retz? un grand orateur et un écrivain éminent; mais le bout du poignard que je vois luire à travers sa ceinture n'est qu'une arme de théâtre, une figure de rhétorique. Quant aux parlements, qui leur a donné le droit de parler au nom du peuple? ils ne sont qu'une tribu de légistes hargneux : toute leur foi politique se résume dans un sentiment d'orgueil froissé :

* « Elle s'enfuit de Paris avec ses enfants, son ministre, le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le grand Condé lui-même, et alla à Saint-Germain; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce temps-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le Grand, femme du roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; et sa fille, depuis mariée au frère de Louis XIV, restait au lit, n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enivré de ses fureurs, fît seulement attention aux afflictions de tant de personnes royales. » VOLTAIRE.

la robe est envieuse de l'épée. Vienne une sérieuse représentation nationale, qui se souviendra des parlements? Rogues et souples, ils me font l'effet d'un enfant qui agite la surface de la mer avec un bâton. Que le vent souffle, le vrai vent de l'opinion publique, et ils fuiront à toutes jambes devant la tempête qu'ils ont eu l'air de provoquer.

Les Parisiens se lassent bien vite de cette guerre d'épigrammes et de chansons : ils redemandent le roi. Mazarin triomphe. Il ne s'exile que pour être plus près. Au milieu de tout cela, Louis XIV n'est encore qu'un enfant; mais son génie a grandi dans la lutte : la prérogative royale sort comme l'arche des grandes eaux de l'abîme, et vient échouer majestueusement sur les hauteurs. Mazarin meurt. Harlay de Chanvallon, président de l'assemblée du clergé, s'approche du roi et lui demande à qui il doit maintenant s'adresser pour les affaires de l'État : « A moi-même », répond Louis XIV *.

* Louis XIV porta le deuil du cardinal, et ne l'imita pas. Dom Louis de Haro disait de Mazarin : « Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper. » Louis XIV voulut vivre à visage découvert; il triompha toujours de face.

IV.

Tout se métamorphose sous le commandement du souverain. Le palais de Versailles est bientôt un Olympe dont Louis XIV devient le Jupiter. Tout y retracera la figure du grand roi, le dessein du règne, la volonté du maître tout-puissant. Regardez les bassins : ici Latone change en grenouilles le groupe d'hommes qui l'assiégent : c'est la royauté qui triomphe des frondeurs ; là, des monstres puissants, énormes, mais domptés, portent sur leur dos un enfant qui les guide avec la main : ce sont les forces aveugles de l'anarchie que domine une idée nouvelle et courageuse. Et ces eaux qui s'élèvent en gerbes vers le ciel pour retomber en pluie et en rosée, quelle image de la monarchie qui monte jusqu'à Dieu, pour redescendre en fécondité sur la terre! Ce parc est un poëme dans lequel on lit à chaque page le rêve de Louis XIV : « L'État, c'est moi. » Ces arbres à perruque vénérable, qui s'inclinent, eux si fiers et si robustes, sous la majesté du vent ; ce palais trop grand pour les pas d'un autre homme ; ces larges rues qui se sont voilées d'herbe pour couvrir leur désolation à la chute de la monarchie : Versailles nous dit mieux que toutes les histoires du temps la grandeur symétrique de cette cour qui ne s'éleva si haut que pour appeler la lutte des géants : seulement cette fois ce

furent les géants — j'entends les philosophes et les encyclopédistes — qui foudroyèrent Jupiter.

Le règne de Louis XIV fut le triomphe de la volonté. A Versailles il dit : « Que l'eau soit! » et elle fut. A Paris il dit : « Que la lumière soit! » et le soleil des arts et des lettres se leva tout resplendissant.

Louis XIV fut l'artiste du pouvoir absolu.

Le trait le plus accusé de ce caractère, c'est la passion du commandement. Louis XIV était fait pour gouverner, comme d'autres pour chanter les merveilles de son règne. Il montrait son inclination dans les petites comme dans les grandes choses. S'il n'est pas le créateur de l'étiquette royale, on peut dire qu'il fit la cour. Avant lui, le roi de France logeait dans un château fort. C'était, même après François Ier, un haut baron, retranché derrière ses créneaux, ses bons murs, ses fossés profonds. On voyait l'ombre morose du monarque errer de fenêtre en fenêtre dans ces grandes salles du château de Blois, isolée, froide, emprisonnée, inquiète. Des espions, des gardes, des arquebusiers, des cours où retentissait le pas des sentinelles; des escaliers secrets par lesquels montaient et descendaient des hommes chargés de missions occultes: tout annonçait une majesté ombrageuse, veillant la main sur la garde de son épée, épiant tout, partageant la crainte qu'elle inspirait aux autres. Sous Louis XIV tout change : les escaliers s'élargissent, l'air circule avec la lumière dans la demeure royale, les fêtes ont remplacé les sombres réceptions

officielles, les courtisans succèdent aux soldats. Cette fois, la royauté est sûre de sa victoire. Elle marche sur les lauriers, comme un demi-siècle plus tard elle marchera sur les roses, sans se douter que ces lauriers et ces roses recouvrent un échafaud.

Et comment l'aurait-elle pu croire? Aucun nuage dans le ciel : Versailles est doré d'amour et de soleil; là-bas, c'est-à-dire à quatre lieues de Versailles, fourmille une population humble, servile, ignorante, heureuse souvent, qui dit LE ROI, comme elle dirait DIEU!

Que Louis XIV se soit enivré de sa gloire, qu'il ait bu à longs traits la coupe des prospérités royales, qu'il se soit cru éternel, lui et ses descendants, le moyen de s'en étonner? D'autres n'ont-ils pas cru à l'impérissable durée de grandeurs bien moins solides et bien moins éclatantes? Au milieu de cette puissance sans bornes, incontestée, incontestable, Louis XIV s'abandonna sans crainte à sa passion dominante : il régna, il gouverna. Maître de son peuple, de sa maison, des consciences qui l'entouraient, comparé au soleil par tous les rimeurs du temps, il dut croire que toute la lumière de son siècle venait de sa pensée, de son regard, de sa volonté. Les voix ne manquaient pas pour lui dire qu'il avait commandé aux éléments; les eaux sagement tumultueuses de Versailles le lui répétaient; le canal des Deux-Mers le racontait aux populations du Midi; Dunkerque le criait à l'Angleterre.

Il fut grand de sa grandeur et de la grandeur des hommes qui l'entouraient. Il fit avec l'aristocratie de

l'intelligence comme il avait fait avec l'aristocratie de race, il s'attacha les littérateurs. Nul plus que lui n'eut l'art de s'assimiler les hommes. Louis XIV composa ainsi de son vivant l'épopée de son règne, sachant bien que protéger les lettres, c'était protéger sa mémoire. Qui osera, se disait-il, démentir la voix de Bossuet? Quand Boileau aura chanté le passage du Rhin, qui croira les historiens futurs, si ceux-ci s'avisent de contester la grandeur de ce fait d'armes? Quand Molière aura dit : « Nous vivons sous un maître ennemi de la fraude », qui sera bienvenu à mettre en doute la loyauté de sa politique?

Le cardinal Mazarin, qui voulait régner sur le roi, avait eu soin d'entretenir sa jeunesse dans une vie de dissipation et d'oisiveté. Mais, en vertu de cette fiction que tout en France appartenait au souverain, Louis XIV s'appropria les lumières de son siècle. Tout ce qui pensait dans le royaume pensait pour le roi. La France absorbée se regardait vivre, agir, rayonner, dans la personne de Louis XIV. Cette incarnation visible d'un grand peuple, cette unité majestueuse sous la forme d'une couronne, ce soleil immobile qui, dans le système planétaire de la monarchie, attirait à lui les autres astres, tout cela isolait la royauté dans les hauteurs imaginaires de la Fable. Louis XIV fut un roi mythologique.

Ce qu'il fit pour illustrer son règne était une conséquence de son caractère pompeux. Il avait compris l'autorité comme un pontificat. Tout ce qui pouvait

frapper les peuples d'étonnement, d'admiration et de crainte religieuse pour la prérogative royale, il le réunit autour de sa personne. Le prestige des arts, la magie de la grandeur, la solennité des séances royales, les fêtes et les carrousels, rien ne fut oublié pour donner la magnificence au pouvoir qu'on voulait consacrer. Toutes les formes du beau se prêtèrent à cette apothéose de la grandeur souveraine.

Ces grandes figures olympiennes, Alexandre, Auguste, Léon X, Louis XIV, Napoléon, nous apparaissent à travers le rayonnement de la poésie et des arts : de là cette sérénité majestueuse de la gloire qui défie les orages et les caprices de l'opinion.

V.

Je ne dirai pas ce que tout le monde sait. Je n'écris pas l'histoire de Louis XIV. Maintenant que j'ai tenté de peindre à grands traits l'homme de l'histoire, je veux peindre à fresque autour de mademoiselle de La Vallière les fêtes et les féeries de la jeune cour, les cavalcades, les chasses, les carrousels. C'était le beau temps du règne : le roi n'allait à la guerre que pour gagner des batailles; il ne courait les fêtes que pour gagner des cœurs : vaillant sur tous les théâtres, brave à l'armée, brave au parlement, brave au jeu de l'amour. Il avait vingt ans, et tout le monde avait vingt

ans autour de lui. (Quand il eut soixante-quinze ans, autour de lui tout le monde eut soixante-quinze ans.) Quelle gerbe de jeunesse épanouie! la reine et ses filles d'honneur; Madame et ses filles d'honneur. Le surintendant Fouquet, cet autre roi, avait un harem éblouissant; le vieux Mazarin lui-même marchait dans le cortége de ses nièces. On ne perdait pas les belles heures de cette jeunesse : les jours avaient quelquefois vingt-quatre heures, tant on s'oubliait la nuit.

Louis XIV n'était pas grand, mais il était mieux que cela : il paraissait grand. Bien jeune encore, il avait pris un air de domination qui dépassait tout le monde; aussi n'avait-il pas besoin d'être assis sur un trône ou de marcher le premier pour dire : Je suis le roi. Tout le monde le reconnaissait, tout le monde le croyait grand.

Louis XIV se savait beau, c'est aussi ce qui lui donna l'air grand. Il avait dans ses lectures noté lui-même les conditions de la beauté chez les anciens : la tête élevée, le front martial, les sourcils rapprochés, comme on les voit dans la plupart des empereurs, mais surtout dans les figures d'Auguste; les doigts élégants et souples, le pied petit*, la chevelure abondante, ce qui explique ses perruques à cascades. Enfant, il ne voulait jamais permettre qu'on lui coupât

* J'ai vu à Venise un soulier de Louis XIV, qui donne la mesure d'un pied de prince et non d'un pied de roi. Ce soulier, peint par Rigault, manque au *Musée des Souverains*.

les cheveux. Dans les gravures qui nous le représentent à quinze ans, ses cheveux ruissellent sur son cou, souples et blonds.

C'était le temps des blonds et des blondes : le comte de Guiche était blond, le duc de Lauzun était blond, — blondasse, dit Saint-Simon — Henriette d'Angleterre était blonde, blonde était mademoiselle de La Vallière, très-blonde madame de Montespan, blonde mademoiselle de Fontanges. — Je ne parle pas des rousses; c'était comme à Venise dans le siècle d'or.

Non-seulement le roi avait le pied petit, mais il avait la jambe bien faite; aussi la montrait-il avec quelque complaisance, même quand il se drapait dans le manteau royal : voyez plutôt le majestueux portrait de Rigaut. Et comme il se drapait bien! comme il était artiste dans l'art de se sculpter soi-même. On voyait bien qu'il avait fréquenté les peintres et les sculpteurs, mais d'un autre côté on voyait bien que les peintres et les sculpteurs avaient fréquenté le roi.

On ne disait pas de Louis XIV : « beau comme un roi », mais : « beau comme un Dieu » ; aussi mademoiselle de La Vallière n'aima pas le roi parce qu'il était le roi, mais parce qu'il avait l'air d'être le roi.

Louis XIV a aimé mademoiselle de La Vallière comme la force aime la grâce. Il lui avait paru doux d'étreindre dans ses bras déjà victorieux cette jeune fille blanche et blonde, nonchalante et pudique qui contrastait avec les nièces de Mazarin, mais surtout avec ses premières

héroïnes *. C'était comme un sourire du ciel qui pénétrait dans l'âme du roi. Certes, Louis XIV ne tombait pas aux genoux de la jeune fille pour faire ses dévotions à la Vierge, mais mademoiselle de La Vallière était si pure, que le roi, quel que fût l'orage de son cœur, se trouvait à côté d'elle comme emparadisé, tant elle répandait sur ses pas une divine atmosphère. Plus tard Bossuet aurait pu lui dire : Sainte Louise de la Miséricorde, vous n'aviez pas besoin d'aller aux Carmélites pour retrouver Dieu ; Dieu était resté en vous et autour de vous ; l'ange gardien avait préservé votre âme de toute complicité corporelle ; pendant que vos bras coupables s'enchaînaient aux bras du roi, votre âme s'envolait par les fenêtres du palais.

Et pourtant, Bossuet se fût trompé : l'âme était toujours chrétienne, mais elle avait ses égarements ; elle ne retournait à Dieu avec tant d'effusion que parce qu'elle s'était donnée au roi avec trop d'amour. Ses combats de chaque jour, ses déchirements de chaque nuit avivaient jusqu'à la violence cet amour immortel de mademoiselle de La Vallière. Jamais on n'avait tant aimé la terre et le ciel.

* Selon la Palatine, duchesse d'Orléans, « le feu roi a été très-galant assurément ; mais il est souvent allé jusqu'à la débauche. Tout lui était bon à vingt ans : paysannes, filles de jardinier, servantes, femmes de chambre, femmes de qualité, pourvu qu'elles fissent semblant de l'aimer. »

VI.

Louis XIII avait dansé une fois dans un ballet, Louis XIV ne pensa pas descendre de sa grandeur en dansant aussi; mais il dansa toujours avec majesté, comme s'il eût dansé dans l'Olympe. Il ne dansa d'ailleurs que les dieux ou les demi-dieux *.

On a, dans ces dernières années, beaucoup trop jugé Louis XIV comme danseur de ballets. Alexandre, dans un festin, avait touché le luth avec la grâce d'Orphée : « N'es-tu pas honteux de jouer si bien? » lui dit Philippe. Ce beau mot de Philippe ne supprime

* Non-seulement Louis XIV dansait dans les ballets, mais il jouait la comédie. Il aimait beaucoup *les Visionnaires* de Jean Desmarests. « Dans sa jeunesse, le roi avait joué la comédie des *Visionnaires;* il la savait fort bien, et il la jouait mieux que les comédiens ». Il joua tour à tour Artabaze, le Capitan et Filidan. Quand il jouait Artabaze, il était fort comique en déclamant ces premiers vers :

Je suis l'amour du ciel et l'effroi de la terre;
L'ennemi de la paix, le foudre de la guerre;
Des dames le désir, des maris la terreur;
Et je traîne avec moi le carnage et l'horreur.
Le dieu Mars m'engendra d'une fière Amazone;
Et je suçai le lait d'une affreuse lionne.
On parle des travaux d'Hercule encore enfant,
Qu'il fut de deux serpents au berceau triomphant :
Mais me fut-il égal, puisque par un caprice,
Étant las de teter, j'étranglai ma nourrice?

pas un rayon à la gloire d'Alexandre. De même l'historien a beau s'irriter contre la danse de Louis XIV, il ne peut supprimer une seule de ses conquêtes. Ne soyons pas tout à fait de l'opinion d'Antisthène, qui disait, après avoir entendu un beau joueur de flûte : « Isménias est un jeune homme de rien, sinon ce ne serait pas un excellent joueur de flûte. » Soyons un peu moins Spartiates, nous qui sommes des Parisiens d'Athènes.

Ce fut au mariage du roi que l'opéra fut introduit en France par le cardinal Mazarin. Comme le remarque Voltaire, puisqu'un cardinal avait introduit la comédie, il fallait bien qu'un cardinal introduisît l'opéra. Le roi et la reine dansèrent ensemble au Louvre, et ravirent les spectateurs : le roi par son grand air, ses allures solennelles, sa beauté rayonnante ; la reine par ses grâces légères et malgré sa laideur. Mais une reine est toujours belle.

Quoi que fît le roi, qu'il dansât, qu'il assiégeât une ville, qu'il courût la bague, qu'il entrât au parlement, il était toujours le roi. Comme a si bien dit Racine dans *Bérénice :*

> En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
> Le monde en le voyant eût reconnu son maître*.

De toutes ces fêtes, le peuple avait les miettes de la table. S'il y avait disette, la disette ne durait qu'un

* « Il conservait en jouant au billard l'air du maître du monde. » Mlle DE SCUDÉRI.

jour; le blé venait de l'étranger comme par magie. S'il y avait misère, la misère était allégée par la remise des tailles. Qui donc se fût indigné de voir danser un roi qui venait de donner Dunkerque à la France, et qui menaçait l'Europe tout entière? Un grand roi, quoi qu'il fasse, est toujours la fortune de son pays.

VII.

Et qui donc aujourd'hui, en voyant ce beau poëme qui s'appelle Versailles*, aurait le courage de reprocher à Louis XIV les millions qu'il a dispersés dans le palais et dans le jardin? Il faut donner aux nations l'idée du bien, mais il faut leur donner aussi l'idée du beau. Qui n'est fier de hanter cette iliade et cette odyssée? Et nous aussi, nous avons eu nos dieux; et nous aussi, nous avons eu nos grands jours; et nous aussi, nous avons été la poésie en action.

Jamais les poëtes, jamais les artistes n'eurent si beau jeu; il semblait qu'on fût à l'épanouissement du génie humain; chaque jour donnait son chef-d'œuvre. Vous dites que ce sont les grands hommes qui ont fait le grand roi? mais le grand roi n'a-t-il pas fait un peu les grands hommes? n'a-t-il pas donné le marbre,

* « Versailles, temple de la royauté absolue, qui devait, avant que le temps eût noirci ses marbres, en être le tombeau; » selon l'expression de M. Théophile Lavallée.

n'a-t-il pas doré le pinceau? Il était magnifique en tout, même en éloges. Il ne s'offensait pas de s'entendre dire qu'il était le roi des artistes-rois; il ne dédaignait pas de leur écrire de sa main. Il y avait deux conseils à Versailles, le conseil des ministres et le conseil des artistes, Colbert d'un côté, Mansart de l'autre. Mais des deux côtés, c'était le roi qui donnait son idée. S'il savait bien la géographie naturelle de la France et ses aspirations politiques, il savait bien aussi comment on bâtit un palais, comment on sculpte un groupe, comment on peint un tableau. Il n'était pas aveuglé par les théories, il voyait par l'œil simple, il reconnaissait le style dès que le style y était; il le cherchait et le voulait s'il n'y était pas; aussi dans tous les monuments de son règne il y a le style. On n'a pas besoin d'y voir son chiffre pour lire *Louis le Grand*. Il avait trop d'esprit pour ne pas s'incliner quelquefois devant l'esprit des autres. Un jour, au petit lever, devant le balustre royal : « Quel est le plus grand poëte de mon temps? demandait-il à Boileau. — Sire, répondit le critique, c'est Molière. — Je ne le pensais pas, mais M. Despréaux se connaît mieux en vers que moi *. »

* « Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu à quelqu'un des courtisans : « Dites à monsieur le cardinal que je me connais mieux en vers que lui », jamais ce ministre ne lui eût pardonné. C'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut du roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons, et que Despréaux condamnait. « Il a raison, dit le roi, il s'y connaît mieux que moi. » VOLTAIRE.

Avant de reconnaître la suprématie de Boileau, il avait déjà bien voulu accepter un conseil de Racine. Comme il y avait un peu longtemps qu'il dansait dans les ballets, les esprits sévères commençaient à lui reprocher ce qu'ils appelaient une atteinte à sa majesté. Racine y songea-t-il quand il écrivit ces quatre vers de *Britannicus :*

Pour mérite premier, pour vertu singulière,
Il excelle à traîner un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

Or quand on représenta cette tragédie à Saint-Germain, le roi fut frappé de ce dernier vers et se promit de ne plus se donner en spectacle aux Français. Voltaire, qu'il faut toujours citer quand on parle du siècle de Louis XIV, dit que ce fut le poëte qui réforma le monarque. Racine y gagna peut-être son titre d'historiographe de France, mais Lulli et Quinault perdirent beaucoup de leur prestige. Le roi ne voulant plus danser, toute la cour refusa de danser; on laissa cela aux comédiens.

Lulli et Quinault! un musicien-poëte et un poëte-musicien, qui devaient beaucoup de leur génie à Louis XIV, car le roi était souvent avec eux quand ils remuaient le ciel, la terre et les enfers. S'il éperonnait l'imagination de Quinault, il donnait à Lulli le thème de ses plus galantes inspirations *.

* « Il ne connaissait aucune note de musique, dit la duchesse

Lulli et Quinault, comme Molière et Racine, comme Le Brun et Mignard, comme Mansart et Le Nôtre, ont tenu beaucoup de place à la cour de Louis XIV. Si une cour sans femmes est un printemps sans roses, une cour sans poëtes ou sans artistes est une saison sans soleil. Madame de Thianges osait dire au roi qu'elle était d'une meilleure noblesse que lui, plus ancienne, plus glorieuse; le roi lui répondait qu'il ne la reconnaissait noble que par sa beauté et par son esprit. Pour le roi, Lulli, qui avait été moitié laquais et moitié page, Quinault, qui était fils d'un boulanger, ne devaient pas céder le pas au comte de Guiche ou au marquis de Vardes, ses courtisans ordinaires. Ils étaient, comme eux, de la plus familière intimité. Lulli avait de bonne heure pris ses coudées franches, en se moquant de tout; Quinault, qui avait l'air d'un marquis dans sa jeunesse, entrait à la cour comme dans son pays natal. « Son père l'avait pétri de haute pâte. » On verra bientôt qu'il y donnait le ton, avec le duc de Saint-Aignan et Benserade, à tous les jeux de poésie.

Au milieu de toutes ces fêtes, le roi étudiait sans relâche : il étudiait les hommes, il étudiait les choses, il étudiait la vie en vivant; tout ce qu'on savait autour de lui, il le savait bientôt et il le savait mieux. Il apprenait la grandeur dans Corneille, le sentiment dans Racine, l'esprit dans Benserade, je me trompe,

d'Orléans, mais il avait l'oreille juste et il jouait de la guitare mieux qu'un maître, arrangeant sur cet instrument tout ce qu'il voulait. »

dans la conversation des femmes de la cour. Il ne parlait jamais pour ne rien dire, il parlait comme Saint-Simon écrivait, dans le grand style qui dédaigne les poétiques. Combien de mots de lui qui sont restés, comme celui-ci : « Il n'y a plus de Pyrénées. » N'a-t-il pas peint le duc d'Orléans d'un seul mot : « Mon neveu est un fanfaron de vices. » Quelles belles paroles au grand Condé au retour d'une bataille contre Guillaume III ! Le roi l'attendait au haut du grand escalier ; le prince, qui avait de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. — Mon cousin, lui répondit le roi, ne vous pressez pas ; on ne saurait marcher bien vite quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. » Mazarin disait au maréchal de Grammont : « Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois et un honnête homme *; » mais le ministre n'avait pas songé à développer ces rares aptitudes. Près de Mazarin comme auprès de Richelieu, il ne faut qu'un roi fainéant. Heureusement, Mazarin mourut à temps pour faire vivre Louis XIV.

* Mais Mazarin estimait qu'un bon ministre doit avoir l'étoffe de quatre rois. Il ne parlait pas de l'honnête homme.

VIII.

Le Brun a été le poëte plutôt que l'historien de Louis XIV; c'est le Boileau de la peinture. Ce n'est pas dans *les Batailles d'Alexandre*, non plus que dans *le Passage du Rhin*, qu'il faut chercher le grand roi. L'allégorie l'étouffe. J'aime mieux Van der Meulen, qui ne voit pas de si haut, mais qui voit de plus près: grâce à lui, nous retrouvons aujourd'hui Louis XIV dans toutes ses actions, qu'il soit roi ou qu'il soit homme, à la guerre comme à la chasse. Mais si Van der Meulen est plus familier, plus intime, plus pénétrant, Le Brun a pourtant ses grandes pages officielles qui sont, pour ainsi dire, les ordres du jour du règne. Si Van der Meulen nous conduit à Marly ou à Saint-Germain dans les carrosses à six chevaux où les dames sourient aux cavalcades, Le Brun nous conduit à l'Académie des sciences ou aux Gobelins. Le plus souvent Le Brun remplit la partie officielle du *Moniteur* de Louis XIV; Van der Meulen n'en est que le feuilleton. Mais le feuilleton ne domine-t-il pas quelquefois la partie officielle?

Tout, jusqu'au costume, répandait l'éclat à la cour. Voyez-vous d'ici ces casaques bleues brodées d'or et d'argent? On n'avait droit de les porter que par une faveur royale; « on les demandait presque comme le collier de l'ordre. » Aussi tout le monde les portait.

Voyez-vous ces baudriers éclatants et ces épées étincelantes? Comme ce rabat en point d'Alençon contraste avec ces somptueuses perruques! Ces nœuds de rubans s'épanouissent comme des éclats de rire. Et ces plumes au vent! comme tout cela flamboie aux yeux! On voit bien de prime abord que cette belle et vaillante jeunesse qui tourbillonne autour de Louis XIV tirera bravement son épée le jour des guerres de Flandre; mais en attendant elle inaugure l'ère des conquêtes en prenant les femmes d'assaut.

Le sang est trop généreux, il bouillonne au cœur, il monte à la tête : Louis XIV est bon compagnon d'aventures, mais il sera souvent forcé de châtier les insolences de ses gentilshommes. Il exile le comte de Guiche, il chasse le marquis de Vardes, il jette à la Bastille Bussy-Rabutin.

Louis XIV n'aimait pas la chasse quand ses femmes restaient au palais *. Il fallait pour son plaisir braver le vent, la pluie et la neige, tantôt à cheval, tantôt en calèche. Van der Meulen a représenté les belles cavalcades de la chasse royale dans la forêt de Fontainebleau. Louis XIV est à cheval entre sa meute et ses femmes. Mademoiselle de La Vallière et madame de Montespan sont obligées de le suivre bride abattue à travers les ramées, sautant comme lui les fossés, les bancs de sable, les buissons et les rochers, entraînées

* François Ier avait institué les chasses en compagnie des femmes de la cour : on disait *la petite bande des dames*.

comme au combat par les joyeuses fanfares. Il ne fallait pas être paresseuse pour être maîtresse du roi! On se levait matin, on ne se couchait jamais qu'après minuit. Au retour de la chasse on soupait, on dansait, on jouait à tous les jeux.

Parmi toutes ces belles femmes amoureuses, il y avait bien quelques femmes savantes, mais non pas comme Molière les a peintes. Il les fallait punir en les fouettant avec des roses et non avec les branches de houx d'une satire vengeresse par la main rude de Toinette. La vraie lumière sur le front de ces femmes-là, qui l'a mieux répandue que M. Philarète Chasles? « N'avez-vous pas quelquefois vécu par la pensée au milieu de ces femmes du siècle de Louis XIV, si amoureuses de la gloire, de la dévotion et du génie; si entières dans leur foi, si patientes à lire des romans en dix volumes in-quarto, si enthousiastes des grands coups d'épée de Clélie et de la *carte de Tendre?* Quel beau développement de l'âme féminine! Qu'il est complet, même dans ses écarts et dans ses folies? La femme, à cette époque, ne se vante pas de ses qualités artistes; elle conserve (voyez plutôt madame de Sévigné) un fonds de sévérité à demi patriarcale, de vie réglée et sédentaire, d'amour pour la famille, de respect aveugle pour sa religion. Et sur ce tissu grave et antique vient se jouer une éclatante broderie d'imagination, de jouissances spirituelles, de galanterie raffinée, de souvenirs espagnols, d'aspirations philosophiques, d'exaltation ascétique, de vivacité ingénieuse, qui ne

s'arrête pas toujours aux limites du goût, et qui va, je l'avoue, quelquefois jusqu'au ridicule de la *préciosité*. L'hôtel de Rambouillet avait donné le signal; Ninon de Lenclos, Madame, mademoiselle de Montpensier, la duchesse de Longueville, mesdames de La Fayette, de Sévigné, de Coulanges, de La Sablière, suivirent cet exemple, ouvrirent leurs salons et donnèrent l'essor à la sociabilité française. Que d'admiration pour tout ce qui est intellectuel! Quel culte sincère de l'esprit, de la pensée, même dans ses futilités! Quand on se moque des *Précieuses*, de madame de Scudéri, des folies romanesques, si bien raillées par Boileau et Molière, on oublie que c'est à cette civilisation féminine que se rattachent et Racine, et Pascal, et Molière. »

IX.

Après avoir questionné tous les historiens officiels, on s'étonne de retrouver la vraie lumière dans *le Siècle de Louis XIV*, avec ce Voltaire si dédaigné des grimauds et des pédants. Comme il est national devant le grand roi, mais comme il est reconnaissant devant le grand règne! Son style peint à vif: tout est portrait, tout est tableau. Il est si éloquent hors l'éloquence!

Un des historiens, sans le savoir, de la jeune cour de Louis XIV fut le petit de Beauchâteau, qui, à l'âge de onze ans, se fit peindre par Hans et se fit graver

par Frosne, après avoir mis la dernière main à son œuvre. En effet, le petit de Beauchâteau, qui commença à écrire ses vers à sept ans, disparut à onze ans du théâtre de sa gloire *.

Le très-rarissime volume qui a pour titre : *la Lyre du jeune Apollon, ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau,* un in-quarto imprimé avec le luxe des plus beaux livres du temps, renferme vingt-six portraits gravés, sans parler de celui de l'auteur, qui est drapé à l'antique dans le meilleur style. On y trouve Louis XIV à vingt ans, en perruque à peine bouclée, avec un rabat à la Louis XIII, en fine guipure; on y trouve le surintendant Fouquet, ce Louis XIV avant Louis XIV par ses magnificences, dans le sévère costume de procureur général; on y trouve toutes les étoiles du monde, la reine de Suède comme le pape Alexandre, le cardinal de Richelieu à côté du cardinal Mazarin, le duc d'Orléans et mademoiselle de Montpensier. Mais là où le graveur manque, le poëte vient graver lui-même, en taille un peu douce, toutes les physionomies sévères ou souriantes de la jeune cour. On ne saurait trop indiquer l'étude de ce livre à ceux qui aiment l'histoire; c'est un autre livre héraldique en vers. Le petit de Beauchâteau n'était pas si enfant

* Il alla en Angleterre avec un prêtre apostat; il amusa beaucoup Cromwell, et partit pour les Indes, d'où il n'est jamais revenu :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

qu'il en avait l'air*. La reine mère, le roi, le cardinal Mazarin, mesdemoiselles de Mancini, l'appelaient tous les jours à leurs fêtes, à leurs goûters sur l'herbe, à leurs chasses, à leurs courses de bague, ou plutôt il ne quittait pas la cour, rimant un sonnet, un madrigal, une épigramme. Comme il connaissait déjà bien Louis XIV! Il lui lit des sonnets prophétiques où il lui dit que tout s'éclipsera devant son soleil. Quand le roi court la bague, s'il lui demande un impromptu, sans chercher beaucoup, le petit de Beauchâteau s'écrie avec emphase :

Ne croyez pas, faibles esprits,
Que mon roi, dont l'adresse est partout sans seconde,
Coure pour disputer un prix.
S'il court, c'est à dessein de conquérir le monde.

S'il n'était pas *plus grand que l'Amour,* le petit de Beauchâteau n'avait pas un bandeau sur les yeux. Il vit très-bien les larmes d'Olympe de Mancini, quand

* Sous le frontispice de son livre, qui représente Apollon et les Muses, on a inscrit ces quatre vers :

Ce jeune auteur que l'on admire,
Avecque ses beaux vers charme toute la cour:
Déjà comme Apollon il sait toucher la lyre,
Et n'est pas plus grand que l'Amour.

Tous les poëtes du temps ont chanté ce miracle, Maynard comme Brébœuf, Boisrobert comme Scarron; Colletet père comme Colletet fils, sans compter mademoiselle Colletet. On le loua en prose et en vers, en français, en italien, en grec; ce fut la fureur d'un jour.

elle fut forcée de rabattre ses rêves sur le comte de Soissons, après avoir espéré devenir reine de France. Elle pleurait beaucoup, elle voulait mourir; le petit de Beauchâteau raconte avec beaucoup d'esprit comment elle se consola.

Mais qui mieux que Molière a peint de face ou par allégorie la cour de Louis XIV! quel joli tableau que son Lever du roi! Ce fut en 1663 que, pour remercier Louis XIV de la pension « dont il venait d'être honoré », Molière ordonna à sa muse d'aller à la cour, mais non pas sous la figure d'une muse :

Un air de muse est choquant dans ces lieux ;
On y veut des objets à réjouir les yeux :
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis:
N'oubliez rien de l'air, ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits;
Mais surtout je vous recommande
Le manteau d'un ruban sur le dos retroussé.

Voici l'ajustement, maintenant voyons les courtisans à l'œuvre. Molière, après avoir recommandé à sa muse le ton de familiarité, ajoute :

Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévois,
La presse s'y trouve trop forte,

Montrez de loin votre chapeau,
Pour faire voir votre museau.
Jetez-vous dans la foule et tranchez du notable,
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier.

C'est plaisir à voir comme Molière recommande à sa muse de ne point céder le pas, de braver les huissiers, de braver les courtisans, de tenir haut la tête, de se jeter au passage du roi, ou plutôt d'entrer dans la chambre à coucher et d'assiéger la chaise à porteur où le roi vient de monter pour tenir à distance les effusions de ces enthousiastes.

Mais plus d'une fois en ce livre nous retrouverons Molière historien de la cour de Louis XIV; pareillement nous trouverons La Fontaine tour à tour en vers et en prose; pareillement nous trouverons Racine et Boileau, mais ceux-ci n'étaient-ils pas historiographes du roi?

X.

De tous les éloges, de toutes les injures que l'enthousiasme et la haine — ou le paradoxe — ont amoncelés devant la statue de Louis XIV, il ne reste guère aujourd'hui pour la vérité que le livre de Voltaire. Saint-Simon, le grand peintre passionné et passionnant, a vu l'original de trop près : il a merveilleuse-

ment rendu les détails, il n'a pas vu l'ensemble; il a peint le Louis XIV d'un jour et n'a pas vu le Louis XIV d'un siècle.

Je sais qu'on va sourire et me demander d'où je viens. Je réponds que je viens d'étudier Louis XIV. Saint-Simon a dit qu'il aimait la vérité jusque contre lui-même, mais il l'aima jusqu'à la défigurer sous ses embrassements, jusqu'à l'étouffer sous ses étreintes. Saint-Simon, né en 1675, n'a connu Louis XIV que déjà loin de sa gloire. Il ne l'a vu que vieux, taciturne, ennuyé, revenu depuis longtemps des passions et des victoires. Il a jugé le soleil par le nuage, le tonnerre par l'écho. « Né avec un esprit au-dessous du médiocre, mais un esprit capable de se former, de se limer, de se raffiner, d'emprunter d'autrui, sans imitation et sans gêne, il profita infiniment d'avoir toute sa vie vécu avec les personnes du monde qui toutes en avaient le plus, et des plus différentes sortes, en hommes et en femmes de tout âge, de tout genre et de tout personnage. Il aima la gloire, il voulut l'ordre et la règle; il est né sage, modéré, secret, maître de ses mouvements et de sa langue; le croira-t-on? il était né bon et juste, et Dieu lui avait donné assez pour être un bon roi, et peut-être même un assez grand roi. Tout le mal lui vint d'ailleurs. Sa première éducation fut tellement abandonnée, que personne n'osait approcher de son appartement. Dans la suite, sa dépendance fut extrême. A peine lui apprit-on à lire et à écrire, et il demeura tellement ignorant, que les choses les plus connues

d'histoire, d'événements, de fortune, de conduite, de naissance, de lois, il n'en sut jamais un mot. Il tomba par ce défaut, et quelquefois en public, dans les absurdités les plus grossières *. Ses ministres, ses généraux, ses maîtresses, ses courtisans s'aperçurent bientôt, après qu'il fut le maître, de son faible plutôt que de son goût pour la gloire. Ils le louèrent à l'envi et le gâtèrent. Les louanges, disons mieux, la flatterie lui plaisait à tel point, que les plus grossières étaient bien reçues, les plus basses encore mieux savourées **. C'est ce qui donna tant d'autorité à ses ministres, par les occasions continuelles qu'ils avaient de l'encenser, surtout de lui attribuer toutes choses, et de les avoir apprises de lui. Ce poison ne fit que s'étendre. Sans avoir ni voix, ni musique, il chantait dans ses parti-

* Madame de Motteville, qui n'était pas comme Saint-Simon en fureur de vérité, disait naïvement ce qu'elle voyait. Or, voici comment elle représente Louis XIV : « Son grand sens et ses bonnes intentions firent connaître les semences d'une science universelle, qui avaient été cachées à ceux qui ne le voyaient pas bien ; car il parut tout d'un coup politique dans les affaires de l'État, théologien dans celles de l'Église, exact en celles de finance, parlant juste, prenant toujours le bon parti dans les conseils, sensible aux intérêts des particuliers ; mais ennemi de l'intrigue et de la flatterie, et sévère envers les grands de son royaume qu'il soupçonnait avoir envie de le gouverner. Il était aimable de sa personne, honnête et de facile accès à tout le monde, mais avec un air grand et sérieux qui imprimait le respect et la crainte dans le public. »

** Louis XIV a écrit une trop belle page sur les flatteurs pour ne pas apprécier le danger de la flatterie.

culiers les endroits les plus à sa louange des prologues des opéras. On l'y voyait baigné. C'est donc avec grande raison qu'on doit déplorer avec larmes l'horreur d'une éducation uniquement dressée pour étouffer l'esprit et le cœur de ce prince, le poison abominable de la flatterie la plus insigne qui le déifia dans le sein même du christianisme. Il se serait fait adorer, et aurait trouvé des adorateurs, témoin entre autres ces monuments si outrés, pour en parler même sobrement, sa statue de la place des Victoires, et sa païenne dédicace où j'étais, où il prit un plaisir si exquis, et cet orgueil en tout le reste qui le perdit, dont on a vu tant d'effets funestes *. »

Ce portrait est d'un ennemi et non d'un historien. Ce n'est pas le cri de la vérité, c'est le cri de la vengeance. La Bruyère s'indignerait dans son tombeau, lui qui a mieux vu le grand roi.

Louis XIV se prenait un peu trop au grave, ou plutôt affectait trop les airs majestueux ; mais il avait raison de ne jouer que les grands rôles sur le théâtre de sa souveraineté : comme a dit si justement La Bruyère,

* Le roi n'était pour rien dans « cette païenne dédicace ». Tous les contemporains lui parlaient d'ailleurs avec adoration.

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire,

chantait la poésie. Fléchier lui disait que l'Académie, après avoir cultivé avec tant de peine l'art de bien parler, ne trouvait point de paroles dignes des actions de son roi, et qu'elle était réduite à l'honorer par sa confusion et son silence. C'était une pensée de Quintilien plus éloquente que la statue de la place des Victoires.

le caractère des Français demande du sérieux dans le souverain. Dans son portrait de Louis XIV, La Bruyère a constaté que ses ministres, quelque rapprochés, de lui, n'étaient que ses ministres, et ses généraux, quelque éloignés de lui, n'étaient que ses lieutenants.

Mais pourquoi ne pas opposer ce portrait de Louis XIV signé La Bruyère à celui que Saint-Simon a peint d'une main agitée par le ressentiment. « Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans le courtisan; une parfaite égalité d'humeur; ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, et dont on croit voir le fond : être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets : du sérieux et de la gravité dans le public; de la brièveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité; une manière de faire des grâces qui est comme un second bienfait; le discernement des esprits et des talents, une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre; qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusqu'où l'on doit conquérir : au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles;

cultiver les arts et les sciences, former et exécuter des projets d'édifices surprenants : un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers; qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une sainte famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemble toutes en sa personne est bien digne du nom de Grand. »

Oui, Louis le Grand, puisqu'il a légué un grand siècle au monde.

XI.

Plusieurs esprits chagrins ont dit que Louis XIV ne rayonnait que des rayons versés sur lui par tous les génies de son temps. Sans doute il n'était ni poëte comme Molière, ni sculpteur comme Girardon, ni musicien comme Lulli, ni soldat comme Condé; mais n'est-ce donc rien que d'avoir été le tout-puissant chef d'orchestre de cette symphonie éclatante?

Louis XIV était le plus beau parleur de sa cour, mais un beau parleur qui ne s'écoutait pas. Selon Voltaire, il

s'exprimait toujours noblement et avec précision; selon Chateaubriand, « il avait la netteté de pensée, la noblesse d'élocution et la finesse de l'oreille ». Il était familier aux grâces du langage; Monschenay raconte que devant mesdames de Montespan et de Thianges, deux juges sévères, il lut un jour le *Passage du Rhin*, de Boileau, « avec des sons si enchanteurs », que sa maîtresse lui arracha l'épître des mains en s'écriant : « Il y a là quelque chose de surnaturel; je n'ai jamais rien entendu de pareil! » Boileau disait du langage de Louis XIV : « Il ne parle jamais sans avoir pensé. Il construit admirablement tout ce qu'il dit; ses moindres reparties sentent le souverain; et quand il est dans son domestique, il semble recevoir la loi plutôt que de la donner. »

Quoique Voltaire défende contre Saint-Simon l'esprit du roi, il dit que la mauvaise éducation de Louis XIV l'a privé des leçons de l'histoire. Quand on étudie avec Chateaubriand les mémoires de ce prince, ses réflexions sur le métier de roi, ses instructions à Philippe V, ses lettres enfin, on reconnaît avec ce grand écrivain que Louis XIV avait des idées étendues sur l'histoire et qu'il avait médité celle de son pays : « il raisonne en politique avec une sagacité surprenante; il fait parfaitement sentir, à propos de Charles II, roi d'Angleterre, le vice de ces États qui sont gouvernés par des corps délibérants; il parle des désordres de l'anarchie comme un prince qui en avait été témoin dans sa jeunesse; il savait fort bien ce qui manquait à

la France, ce qu'elle pouvait obtenir, quel rang elle devait occuper parmi les nations. »

C'est la mode aujourd'hui de faire la caricature de Louis XIV, ou tout au moins de le regarder avec dédain du haut du dix-neuvième siècle.

Le comte de Grammont arriva un soir au jeu du roi pour prononcer un jugement à la Salomon. Le coup semblait douteux, et on disputait. Le roi, voyant venir le comte de Grammont, lui dit : « Jugez-nous ! — Sire, c'est vous qui avez tort. — Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir le coup ? — Eh, Sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause ? »

Aujourd'hui c'est toujours le roi qui a tort, même quand le coup est pour lui.

XII.

Je ne veux pas peindre toute la galerie des maîtresses du roi ; je ne veux étudier avec sollicitude que les deux figures de La Vallière et de Montespan : la poésie et la magnificence, la grâce et la beauté, le charme et l'esprit de ce règne éclatant.

Pourtant je donnerai un profil fuyant des femmes qui ont précédé mademoiselle de La Vallière, et de celles qui ont traversé le règne de madame de Montespan.

Louis chercha d'abord l'amour là où l'amour n'était plus. Il débuta, comme tant d'enfants prodigues, avec la femme de chambre de sa mère, Catherine-Henriette Belier, femme de Pierre de Beauvais. Elle avait quarante-cinq ans. Anne d'Autriche l'avait surnommée Cataut. Elle avait tant d'expérience, que le roi lui trouva de l'esprit. Elle secoua donc pour lui l'arbre de la science. S'il faut en croire l'abbé de Choisi quelques années après : « Le roi jetait encore des regards sur cet autel où il avait fait ses premiers sacrifices. » La Palatine la peint en vieille créature borgne et affirme qu'elle a eu beaucoup d'élèves avant et après Louis XIV.

Quand le roi eut mangé de cette pomme mûre, il se tourna bien vite vers les pommes vertes. Il montra sa science à mademoiselle d'Argencourt, de la maison de Conti, fille d'honneur de la reine mère. Il dansa avec elle un ballet à Fontainebleau, et jura de ne la jamais quitter si elle voulait l'aimer. Le mot jamais n'est pas français en amour. Selon La Fare, « cette demoiselle fut trahie par son confident*, Chamarante, premier valet de chambre du roi, émissaire du cardinal Mazarin, qui, sachant par lui tout ce que le roi disait à cette fille, le redisait à Sa Majesté un moment après, comme le sachant par d'autres voies, et lui faisait comprendre qu'il fallait qu'elle eût un autre

* Son amant, disent quelques libellistes contemporains, mais La Fare est plus digne de foi.

commerce. Et effectivement, voyant que le roi s'éloignait d'elle, elle se prit d'une violente passion pour le marquis de Richelieu, qui épousa dans la suite mademoiselle de Beauvais, et cette passion la conduit enfin dans le couvent de Sainte-Marie de Chaillot, où elle a passé sa vie, sans être religieuse, et après avoir donné à ce couvent vingt mille écus venant du roi. »

Première maîtresse, premier couvent, car c'est toujours au couvent que finissent les amoureuses du roi.

Louis rencontrait souvent chez sa mère les nièces de Mazarin. Il se passionna bientôt pour la plus belle, Olympe de Mancini, une Italienne blonde et grande comme une Écossaise, avec des yeux bleus, une bouche spirituelle, un accent passionné, une fille étrange, née pour la domination plutôt que pour l'amour, une reine plutôt qu'une maîtresse. Anne d'Autriche et Mazarin coupèrent dans la fleur cet amour du roi en mariant Olympe au comte de Soissons.

Quand le petit Beauchâteau rimait ce sixain, était-il inspiré par Olympe de Mancini, qui le caressait beaucoup :

Belle et charmante Mancini,
Vous avez dans les yeux un éclat infini,
Qui va jusques au cœur, et n'épargne personne;
Moi-même en vous voyant, je sens je ne sais quoy;
Et sans mentir, si j'étais roy,
Vous partageriez ma couronne.

C'était l'opinion de Louis XIV, mais le roi n'était pas encore le maître *.

Cependant Louis lisait des romans avec la jeune Marie de Mancini. Celle-ci était si laide ** et ressemblait si peu à une amoureuse, que la reine n'y prit pas garde. Elle apprenait l'italien au roi. Elle lui parlait de tout comme une fille curieuse qui avait tout étudié à vol d'oiseau dans la bibliothèque de son oncle. Louis, qui ne savait rien, était ravi d'aller à cette école où l'on faisait, j'imagine, l'école buissonnière. Ce qui est certain, c'est qu'on ne perdait pas son temps. L'amour jette sur l'histoire et sur la science les plus vives lumières. Mais Anne d'Autriche découvrit que son fils devenait trop savant : elle voulut l'éloigner de

* Le poëte de dix ans chante ainsi quelques mois après l'hyménée du comte de Soissons et d'Olympe Mancini :

« Ne craignez rien du sort qui trouble toutes choses,
Ni qu'il vienne mêler quelque épine à vos roses,
Ni qu'une longue nuict accompagne vos jours ;
Il est vray, vous en aurez une,
Mais qui, loin de vous être importune,
Vous va faire cueillir les fruits de votre amour. »

« Il semble que ce Dieu qui donne la lumière,
Pour haster cette nuict, avance sa carrière ;
Il plonge dans les eaux sa divine splendeur,
Il visite les Néréides
Jusques dans leurs palais humides,
Afin de seconder votre amoureuse ardeur. »

** « Laide, grosse, petite et l'air d'une cabaretière, mais de l'esprit comme un ange, ce qui faisait qu'en l'entendant on oubliait qu'elle était laide. » *Histoire amoureuse des Gaules.*

son maître, — j'allais dire de sa maîtresse. Louis promit à sa mère de ne plus étudier; mais le même jour, — ô serment des cœurs de vingt ans! — il jura à Marie de Mancini qu'il l'aimerait à la vie, à la mort. Marie fut si belle dans les larmes, que Louis lui jura qu'elle serait reine de France, ou qu'il y perdrait plutôt la couronne. Toute cette page d'amour est de l'histoire de France : Mazarin sacrifia son orgueil à son devoir. Il exila sa nièce : Louis eut beau le supplier, se jeter à ses genoux, pleurer sur ses mains et l'appeler mon père; le cardinal lui dit : « C'est parce que je suis votre père que Marie de Mancini va partir pour jamais. » Elle partit. On sait quelles furent ses paroles d'adieu au roi. « Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars! »

Elle partit. Ce fut la jeunesse la plus orageuse du dix-septième siècle. Elle courut le monde. Elle épousa le prince Colonna, connétable de Naples. Elle se déguisa en homme pour revenir en France, mais le roi, qui était maître de l'aimer, n'avait plus d'amour pour elle : il lui donna l'ordre de s'enfermer à l'abbaye de Lys. Elle s'échappa, retrouva son mari, divorça bientôt, et, sur le soir de sa vie, se jeta pour mourir dans un couvent de Madrid. Cette femme, qui n'avait pu se donner « ni à Dieu ni au diable », revint encore en France, où personne ne la voulut voir, la croyant folle. D'ailleurs qui donc peut revenir à la cour après vingt ans d'absence? Elle retourna en Espagne, ne pouvant vivre ni mourir.

Louis XIV l'avait bercée d'un rêve impossible : Épouser le plus beau et le plus grand ! En courant le monde elle n'avait pu retrouver son cœur ni achever son rêve.

Cependant le roi avait épousé Marie-Thérèse, une reine qui n'avait ni esprit ni beauté. Il n'y avait que le roi qui se fût marié, l'homme était toujours libre et cherchait une femme. Il rencontra une jeune fille qui l'aimait sans le vouloir, une jeune fille qui avait la beauté, la grâce et le charme, — toute la poésie des vingt ans.

Cette jeune fille se nommait mademoiselle de La Vallière.

II.

LES PORTRAITS

DE

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

I.

J'ai fait un pèlerinage aux Carmélites pour mieux évoquer sœur Louise de la Miséricorde. — Sainte Louise de la Miséricorde! — Tout passe, les rois et les nations; tout passe, même Louis XIV, même sa dynastie; Dieu seul reste debout, quoi qu'on fasse les jours d'aveuglement ou de colère. En vain les révolutionnaires, qui croyaient que Dieu ne protége pas ceux qui souffrent et qui brisent leurs chaînes, se sont rués comme un tourbillon sur ces saintes filles de la rue Saint-Jacques, qui s'étaient réfugiées à l'ombre du Val-de-Grâce. Ils ont jeté par les fenêtres les images

de Dieu, les tableaux, les portraits des religieuses; ils ont saccagé l'église, ils ont violé les tombeaux, comme pour jeter l'effroi jusque dans la mort. Aujourd'hui que l'orage a passé, sur les ruines mêmes du couvent où mourut en Dieu mademoiselle de La Vallière, un autre couvent a été rebâti qui abrite les mêmes aspirations.

Quelle que soit la préoccupation de l'esprit, on ne franchit pas le seuil de cette blanche maison des filles de Dieu sans être saisi d'une émotion profonde *. Un mur, moins qu'un mur, une grille de fer sépare celles qui vivent pour le monde et celles qui vivent pour le ciel : il n'y a qu'un pas à faire pour franchir l'abîme. Ici, le bruit, la comédie des vanités, le drame des passions; là, le silence, l'humilité devant l'autel, la paix du cœur. Des deux côtés la beauté, la jeunesse, l'amour; mais quel contraste! Ici, la beauté qui s'encadre dans les opulentes chevelures, dans les grappes de fleurs, dans les étoffes somptueuses; ici la beauté qui s'illumine à tous les feux du diamant, quand là elle pâlit et s'éteint découronnée sous le voile noir.

Ce contraste, je l'ai vu du même regard dans le portrait de mademoiselle de La Vallière, qu'une religieuse m'a montré à travers les grilles du parloir.

* Cette émotion m'a pris quand une religieuse est venue, de la voix la plus fraîche et la plus pudique — ces voix qui n'ont parlé qu'à Dieu — répondre à mes questions sur sœur Louise de la Miséricorde, et me refuser d'abord dans un langage tout mystique de me montrer le portrait de mademoiselle de La Vallière, comme si c'eût été mademoiselle de La Vallière elle-même.

Ce portrait, qui rappelle la palette de Mignard, représente mademoiselle de La Vallière toute jeune encore; à peine si la passion de Louis XIV a fait pâlir sa jeunesse. L'œil est doux et brûlant, la lèvre est rouge, l'expression est toute profane. C'est une femme de cour qui ne s'inquiète pas si l'horizon est chargé de nuages. Dieu ne l'a pas abandonnée, mais elle a quitté Dieu.

Or, cette adorable figure, qui sans doute était peinte dans la robe des fêtes, montrant sans y penser son bras et son cou, son sein peut-être comme aux bals de la cour, a été revêtue longtemps après par un autre peintre du sévère habit des carmélites. Le peintre a été impitoyable comme sœur Louise de la Miséricorde elle-même : il a sacrifié cette belle chevelure, coupable des baisers de Louis XIV; il a jeté le voile pudique et jaloux tout autour de cette tête si vivante jusque dans la mort du cloître.

Les deux femmes sont là : la Diane des chasses de Fontainebleau et la religieuse qui brûle son voile de ses larmes, la rivale de madame de Montespan amoureuse et la rivale de madame de Longueville pénitente, la duchesse de La Vallière et sœur Louise de la Miséricorde!

Ce portrait est d'un grand enseignement. Pendant que je l'étudiais, la carmélite qui, voilée des pieds à la tête, daignait le soutenir sur un escabeau, faisait sans doute cette réflexion, qu'on a beau monter les degrés du trône, on ne retrouve son cœur que sur les

degrés de l'autel; qu'on a beau dorer et pavoiser la barque royale qui prend la mer un jour de soleil, on regrette bien vite de s'être embarqué pour n'étreindre que la tempête, le vent et les flots, quand on retourne la tête vers la paix du rivage.

Ce n'est pas seulement dans son portrait qu'on retrouve aux Carmélites sœur Louise de la Miséricorde : son souvenir parfume le cloître et la chapelle, comme celui de Madame Louise de France, fille de Louis XV, comme celui de madame de Longueville, de mademoiselle d'Épernon, de tant d'illustres religieuses; les unes priant encore pour leurs péchés, les autres priant toujours pour celles qui ont péché.

II.

Mademoiselle de La Vallière fut la poésie du dix-septième siècle. Ce n'est pas une héroïne de roman. C'est la dixième Muse. Les anciens n'en avaient que neuf; le sentiment moderne nous a donné la dixième. Nulle figure ne représente plus fidèlement la mélancolie amoureuse, les combats du cœur, les aspirations de l'âme, la passion couronnée d'idéal que cette adorable fille de Dieu qui resta fille d'honneur en devenant maîtresse du roi. Il est impossible de lui trouver une sœur dans l'antiquité, non plus que dans les siècles modernes. C'est une nouvelle figure pour l'art,

belle comme les plus belles nées de l'imagination des poëtes ou tombées de la palette des peintres. Racine et Quinault, ses contemporains, la voyaient ainsi. Ils savaient qu'elle appartenait par sa figure et par sa passion à l'immortelle galerie où se confondent les créations de Dieu et celles des poëtes. Les peintres et les sculpteurs du temps : Le Brun, Mignard, Girardon, Coysevox, l'ont peinte et sculptée bien moins pour Louis XIV que pour eux-mêmes, comme si cette adorable vision prédestinée à travers les siècles devait leur donner une part d'immortalité. Ils voulaient tous cueillir une palme à la poésie de leur temps.

Mais ni les sculpteurs ni les peintres, ni les poëtes, n'ont compris le caractère de cette nouvelle Muse. Ils l'ont représentée en Diane chasseresse et en Madeleine repentie, en Hébé et en Aurore ; il la fallait peindre et sculpter en La Vallière, avec sa belle chevelure en cascades ombrageant à demi son œil rêveur, avec sa bouche si chaste et si voluptueuse à la fois, avec ce profil sévère adouci par les airs sympathiques, ce sein un peu fuyant peut-être, mais d'un dessin irréprochable, ce cou mollement incliné qui rappelle les cygnes fuyant l'orage, cette main si éloquente pour ceux qui cherchent l'âme jusque dans la main.

Girardon et Coysevox ont pris son air de tête dans une Diane et une Daphné, mais ils se sont contentés de l'air de tête, jugeant par les bras et par les épaules qu'elle était sainte plutôt que déesse. Le Brun et Mignard, qui l'ont peinte en Madeleine pénitente, n'ont

pas bien compris le caractère de cette figure; mademoiselle de La Vallière n'a jamais été Madeleine repentie. Madeleine avait traversé les passions furieuses, tombant d'Hérode à Lazare, égayant le souper de l'enfant prodigue, se donnant à tous, se donnant encore même quand elle se fuyait. Mademoiselle de La Vallière n'était pas la pécheresse inassouvie qui se console d'une première chute par une seconde chute, et qui ainsi de chute en chute cherche toujours à se consoler et n'est jamais consolée. Son corps, pudique même aux jours des voluptés, avait pu être le festin de l'amour, mais non pas des amours. Sa chute avait été profonde, mais elle n'avait fait qu'une chute. C'était donc une faute de la peindre en Madeleine repentie, il fallait la peindre en La Vallière repentie. Il fallait montrer l'ange cachant le démon, la pudeur révoltée contre l'amour, la vestale rallumant le feu divin au feu de son âme.

A vingt ans, mademoiselle de La Vallière était une âme plutôt qu'un corps. Elle ployait comme un roseau au moindre choc de sa passion. Ses grands yeux semblaient s'ouvrir dans le ciel; elle était belle, non pas de la beauté opulente et épanouie : elle était belle comme une vision qui ne touche pas à la terre, belle de la beauté des anges et des madones.

La beauté de mademoiselle de La Vallière, c'était le charme. Si un sculpteur n'eût pas osé tailler le marbre pour la trouver belle, un peintre pouvait exprimer cette beauté insoumise et fuyante par la limpidité de

ses yeux couleur du ciel, par la fraîcheur pénétrante de son sourire, par la blancheur diaphane de son teint, par la couleur virginale de sa chevelure corrégienne. C'était le charme, c'était la grâce. C'est en la voyant que La Fontaine a trouvé tout fait ce vers immortel :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté!

Mademoiselle de La Vallière boitait; mais c'était une grâce de plus. On pouvait dire comme je ne sais quel poëte de l'antiquité : « Tu ne boites pas, tu te penches vers l'amour. » Elle ne marchait pas avec la désinvolture d'Olympe de Mancini, mais elle dansait plus légèrement que mademoiselle de Fontanges. Comme Shakspeare et Byron se fussent consolés de boiter en la regardant passer!

III.

J'ai souvent reconnu que les portraitistes sont les meilleurs historiens. Je ne connais bien Charles Ier que par Van Dyck, et le cardinal de Richelieu que par Philippe de Champagne. Mais il est impossible de bien voir mademoiselle de La Vallière dans les portraits de Le Brun, de Mignard, de Lely et de Verdier.

Étudions d'abord les portraits contradictoires des historiens.

Saint-Simon n'a parlé de mademoiselle de La Vallière

que pour faire l'éloge de sa vertu. Madame de La Fayette l'a peinte en trois mots : « Fort jolie, fort douce et fort naïve. »

L'abbé de Choisy avait passé son enfance avec mademoiselle de La Vallière : « Mon père étoit chancelier de feu Monsieur et sa mère étoit femme du premier maître d'hôtel de feu Madame. Nous avons joué ensemble plus de cent fois à colin-maillard et à la cligne-musette. Mais depuis qu'elle eut tâté des amours du roi, elle ne voulut plus voir ses anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de sa passion qui lui tenoit lieu de tout. Le roi n'exigeoit point d'elle cette grande retraite, il n'étoit pas fait à être jaloux, et encore moins à être trompé. Enfin, elle vouloit toujours voir son amant, ou songer à lui, sans être distraite par des compagnies indifférentes. »

L'abbé de Choisy avait donc vu de très-près mademoiselle de La Vallière; on peut espérer qu'il va faire un portrait ressemblant : « Elle n'étoit pas de ces beautés toutes parfaites qu'on admire souvent sans les aimer. Elle avoit le teint beau, les cheveux blonds, le sourire agréable, les yeux bleus, le regard si tendre et en même temps si modeste, qu'il gagnoit le cœur et l'estime au même moment. Au reste *assez peu d'esprit*, qu'elle ne laissoit pas d'orner tous les jours par une lecture continuelle. Point d'ambition, point de vues; plus attentive à songer à ce qu'elle aimoit qu'à lui plaire; toute renfermée en elle-même et dans sa passion, qui a été la seule de sa vie. Préférant

l'honneur à toutes choses, et s'exposant plus d'une fois à mourir plutôt qu'à laisser soupçonner sa fragilité. L'humeur douce, libérale, timide, n'ayant jamais oublié qu'elle faisoit mal, espérant toujours rentrer dans le chemin; sentiment chrétien, qui a attiré sur elle tous les trésors de la miséricorde, en lui faisant passer une longue vie dans une joie solide, et même sensible, d'une pénitence austère. »

Le comte de Bussy-Rabutin va changer les yeux bleus en yeux bruns et le peu d'esprit en esprit brillant. Voici le portrait, car s'il est dans le récit de Sandraz, il lui fut ébauché par Bussy : « Le roi aime plus que jamais on n'a aimé : c'est mademoiselle de La Vallière, fille d'honneur de la maison de Madame. Quoiqu'elle ne soit pas selon l'ordre de Melchisédech, vous me dispenserez de raconter sa généalogie, n'ayant rien de si illustre que sa personne : je dirai seulement en passant que le duc de Montbazon avoit promis au père de cette fille de lui faire donner sa noblesse; mais il mourut avant que M. de Montbazon eût exécuté sa parole : sa veuve épousa M. de Saint-Remi. Enfin, tout ce qu'on en peut dire, c'est que La Vallière, qui n'étoit pas demoiselle il y a cinq ans, est présentement noble comme le roi. Il faut un peu dire comment est faite une personne qui a si fortement pris le cœur d'un roi fier et superbe. Elle est d'une taille médiocre, fort menue; elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boite; elle est blonde et blanche, marquée de petite vérole, les yeux bruns;

les regards en sont languissants, et quelquefois aussi sont-ils pleins de feu, de joie et d'esprit; la bouche grande, assez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font assez mal juger du reste de son corps; son esprit est brillant, beaucoup de vivacité et de feu. Elle dit les choses plaisamment, elle a beaucoup de solidité et même du savoir, sachant presque toutes les histoires du monde, aussi a-t-elle le temps de les lire : elle a le cœur grand, ferme et généreux, désintéressé et tendre, et sans doute qui veut que son corps aime quelque chose. Elle est sincère et fidèle, éloignée de toute coquetterie, et plus capable que personne du monde d'un grand engagement; elle aime ses amis avec une ardeur inconcevable, et il est certain qu'elle aima le roi par inclination plus d'un an avant qu'il la connût, et qu'elle disoit souvent à une amie qu'elle voudroit qu'il ne fût pas d'un rang si élevé. Chacun sait que la plaisanterie que l'on en fit donna la curiosité au roi de la connoître; et, comme il est naturel à un cœur généreux d'aimer ceux qui l'aiment, le roi l'aima dès lors. Ce n'est pas que sa personne lui plût. Car, comme il n'eut que de la reconnoissance, il dit au comte de Guiche qu'il la vouloit marier à un marquis qu'il lui nomma, et qui étoit des amis du comte, ce qui lui fit repartir au roi que son ami aimoit les belles femmes. « Eh! bon Dieu! dit le roi, il est vrai qu'elle n'est pas belle, mais je lui ferai assez de bien pour la faire souhaiter. »

Il y a aussi le fameux cantique de l'*Histoire amou-*

reuse des Gaules, où mademoiselle de La Vallière est peinte avec une fort jolie bouche :

Que Déodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia !

Jolis vers d'improvisateur ! Mais le comte de Bussy-Rabutin apprit à l'école de la Bastille le danger d'être poëte à la cour, même après souper. C'était la mode des petites bouches, une mode de lèse-beauté. Le roi ne pardonna pas au railleur.

Voici maintenant le portrait, pris en passant, par mademoiselle de Montpensier, qui ne pardonnait pas à mademoiselle de La Vallière d'avoir paru belle à Lauzun, mais qui aimait la vérité : « Mademoiselle de La Vallière étoit bien jolie, fort aimable de sa figure; quoiqu'elle fût un peu boiteuse, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grâce à cheval; l'habit lui en seyoit fort bien; les justaucorps lui cachoient la gorge, et les cravates la faisoient paroître plus grasse. Elle faisoit des mines fort spirituelles, et les connoisseurs disent qu'elle avoit peu d'esprit. »

Madame de Motteville aussi aimait la vérité : elle peignait comme elle voyait, sans parti pris : « Mademoiselle de La Vallière étoit aimable, et sa beauté avoit de grands agréments par l'éclat de la blancheur et de l'incarnat de son teint, par le bleu de ses yeux qui avoient beaucoup de douceur, et par la beauté de ses cheveux argentés, qui augmentoit celle de son visage. »

Madame de Sévigné qui n'était pas enthousiaste contre la vérité, s'écrie à la prise de voile : « Elle fit cette action, cette belle, comme toutes les autres, c'est-à-dire d'une manière charmante. Elle est d'une beauté qui surprit tout le monde *. »

Et le portrait de mademoiselle de La Vallière par madame de Montespan :

Soyez boiteuse, ayez quinze ans :
Point de gorge, fort peu de sens,
Des parents, Dieu le sait! faites, en fille neuve,
Dans l'antichambre vos enfants :
Sur ma foi! vous aurez le premier des amants :
Et La Vallière en est la preuve.

Charmant portrait de cour par la main d'une amie qui sera demain une rivale.

* Les romanciers sont quelquefois des historiens : M. Alexandre Dumas en est-il un quand il peint ainsi mademoiselle de La Vallière, par la bouche de M. de Saint-Aignan, dans le *Vicomte de Bragelonne :*

« Blanche comme le lait, dorée comme les épis, elle secoue dans l'air les parfums de sa blonde chevelure. Alors, on se demande si ce n'est point cette belle Europe qui donna de l'amour à Jupiter, lorsqu'elle se jouait avec ses compagnes dans les prés en fleurs. De ses yeux, bleus comme l'azur du ciel dans les plus beaux jours d'été, tombe une douce flamme : la rêverie l'alimente, l'amour la dispense. Quand elle fronce le sourcil ou qu'elle penche son front vers la terre, le soleil se voile en signe de deuil. Lorsqu'elle sourit, au contraire, toute la nature reprend sa joie, et les oiseaux, un moment muets, recommencent leurs chants au sein des arbres. Celle-là surtout est digne des adorations du monde, et si jamais son cœur se donne, heureux le mortel dont son amour virginal consentira à faire un dieu! »

Vol 3 Nap 21

IV.

Voyons maintenant les portraits peints. J'ai parlé du portrait des Carmélites, celui de Mignard conservé par madame la duchesse d'Uzès le rappelle, plutôt encore parce qu'il est du même peintre, que par la traduction mot à mot des traits et de l'expression. Ce n'est plus le même rayon lumineux, la ligne est moins pure, le sentiment est plus profond. Le voile des carmélites n'est pas un si bon cadre à la beauté que cette chevelure en rébellion.

J'ai deux portraits peints de mademoiselle de La Vallière, un pastel douteux et beaucoup de portraits gravés. Les portraits gravés se défont les uns les autres. Tous portent le nom de mademoiselle de La Vallière, mais lequel donne sa figure? Ce sont les mensonges de la vérité. Les graveurs, quoique contemporains, n'ont pas vu la maîtresse de Louis XIV; ils ont étudié qui Lely, qui Verdier, qui Mignard, qui Le Brun, peut-être tous ces maîtres ensemble. Mais le type n'est pas sorti lumineusement de ces figures incertaines. On n'osait pas d'ailleurs la graver au grand jour, même avant sa retraite. Ne voulait-elle pas vivre oubliée à la cour, celle-là qui n'a jamais posé pour l'art non plus que pour l'amour? Madame de Montespan, par contraste, eût permis à Mignard de la peindre en Vénus ou en

Ève. Les graveurs qui sont venus après n'ont pas ressaisi la vérité. Ceux qui tentent aujourd'hui cette œuvre périlleuse font une femme quelconque sans même pénétrer le cœur de celle qu'ils croient représenter.

Des deux portraits peints, le premier est une La Vallière en Madeleine, par Mignard. Elle est fort jolie avec ses deux perles dans les yeux et ses cheveux ruisselants de larmes. Mais cette Madeleine qui a été retouchée trait par trait a perdu sous ces pâtes successives le charme et le sentiment primitifs.

Le second portrait, peint par Lely, a un accent de vérité qui me saisit. C'est bien cette chaste volupté, ce charme pénétrant, cette grâce fondante; mais pourquoi les cheveux sont-ils brunis? Beaucoup m'ont dit: *C'est elle!* Son nom est inscrit sur la toile par une ancienne écriture. Elle est vivante; il ne lui manque que la parole pour parler de Louis XIV, car elle a vingt-cinq ans à peine; mais j'ai peur de me tromper et je cherche ailleurs la vérité.

Le musée de Versailles, qui renferme de si précieuses pages d'histoire, semble muet sur mademoiselle de La Vallière. On y compte jusqu'à cinq portraits de la maîtresse de Louis XIV, mais dans ces cinq portraits, je ne vois pas une seule fois mademoiselle de La Vallière. Par exemple, cette blonde, et blanche, et fraîche, et grasse jeune femme en robe bleue (n° 4173), n'a jamais représenté cette pâle, rêveuse et douce héroïne; ce portrait, ce n'est pas une femme, c'est un hortensia.

Le n° 3445 représente, s'il faut en croire le livret du musée, une La Vallière en chasseresse. Quoi! cette grande femme osseuse, terne, éteinte, mal drapée, serait celle qui, selon Benserade, aurait pu représenter toutes les déesses de l'Olympe! Non. Cette chasseresse est quelque châtelaine ennuyée qui s'est fait peindre en Diane pour imiter les dames de la cour. S'il fallait voir mademoiselle de La Vallière dans cette triste figure, il ne faudrait plus s'étonner de toutes les larmes qu'elle a répandues.

Le portrait qui est à côté (3446) est une copie qui n'a jamais été faite d'après un portrait original.

Il y a encore une copie (3448), c'est une La Vallière coiffée avec des perles : elle a des yeux bruns que l'amour n'a jamais brûlés, et une petite bouche qui n'a jamais bien souri. Une petite bouche à cette charmante figure, mais c'était là une des beautés de mademoiselle de La Vallière d'avoir la bouche grande, non pas précisément le « bec amoureux » chanté par le comte de Bussy-Rabutin, « qui d'une oreille à l'autre va, » non pas l'arpent de gueule que raille Montfleury dans ses comédies; mais cette bouche à peine entr'ouverte que le sourire des rêves et des amours a faite plus grande que la nature *.

A l'*Entrée du Roi à Arras*, de Van der Meulen, on croit que la figure blonde, vaguement accusée par le

* Le n° 3447 indique encore une La Vallière, mais j'aimerais mieux reconnaître son portrait dans l'épagneul de Madame qui est près de là, et qui est au moins coiffé à la La Vallière.

peintre, est mademoiselle de La Vallière. Mais ce n'est pas là un portrait, car j'y retrouve tout aussi bien madame de Montespan.

A Versailles je ne reconnais qu'un vrai portrait de mademoiselle de la Vallière, c'est celui de mademoiselle de Blois (n° 3553), sa fille, peint par Vignon. Elle est représentée avec mademoiselle de Nantes, — toujours La Vallière et Montespan. — Un nègre leur offre des fleurs dans une corbeille en porcelaine. Mademoiselle de Blois est tout enguirlandée de roses; par malheur, elle est coiffée comme la duchesse de Bourgogne : chevelure échafaudée qui gâte les plus charmantes physionomies. Quoi! ces beaux cheveux qui tombaient en cascades, qui répandaient amoureusement leurs ondes sur le front et sur les joues, qui voilaient les yeux comme pour leur donner plus d'éclat encore, vous vous en êtes dépouillée pour vous en faire une crête de coq! Horrible mode! vous avez beau y mettre des perles, des roses, des papillons! En dépit de sa coiffure, mademoiselle de Blois est fort jolie, parce qu'elle a la bouche expressive et les yeux voluptueux. Avant d'avoir lu le nom de la fille, j'avais reconnu la mère.

Il y a l'émail de Petitot, qui est un chef-d'œuvre. Parmi les portraitistes, Petitot est un historien; mais a-t-il bien saisi le sentiment profond et la poésie voilée de cette femme passionnée et mystique qui voudrait emporter son amant jusqu'à Dieu?

De tous ces portraits que j'ai étudiés moins avec la

sollicitude de l'historien qu'avec la passion du poëte, j'aime surtout celui qui la représente, cette femme tout amour, en simple fille d'Ève, cheveux au vent, à peine habillée, sans un collier, les yeux perdus à l'horizon de l'infini, déjà appelée au rivage par les divines aspirations, mais retenue dans toutes les amères délices de la traversée, si on en juge bien par sa pâleur *.

J'ai promené devant vos yeux toute la galerie de portraits de mademoiselle de La Vallière, les portraits peints et les portraits à la plume : quel est le plus ressemblant? Presque tous ont un accent de vérité; d'où vient qu'on est tenté de ne pas reconnaître la même figure en les étudiant l'un après l'autre? Il y a surtout un point qui jette le doute dans l'esprit : aux Carmélites, dans le portrait de Mignard, elle a les yeux noirs; dans le portrait de Mignard que j'ai sous les yeux, elle a les yeux bleus, d'un bleu profond il est vrai. Selon Bussy-Rabutin, elle avait les yeux noirs; selon l'abbé de Choisy, elle avait les yeux bleus. Faut-il admettre que si de près les yeux semblaient bleus, de loin ils semblaient noirs? Que si le jour ils étaient, comme a dit le poëte, le miroir du ciel, le soir aux lumières ils prenaient l'éclat et la volupté des yeux noirs? Il y a

* Ce portrait, qui est allé de la galerie du Palais-Royal dans le cabinet de M. de Kaszyc, n'a pu être gravé pour cette édition, parce qu'il n'y a pas de graveurs en Russie. M. Léopold Flameng a dû graver celui qui est en tête de ce volume d'après l'émail de Petitot.

d'ailleurs des yeux qui ne sont ni noirs ni bleus; j'ai vu dans un théâtre disputer dix personnes sur la couleur des yeux d'une comédienne; bleus, disaient les uns; noirs, disaient les autres. On paria, les dix parieurs connaissaient beaucoup la comédienne, elle fut juge du pari : elle décida que ni les uns ni les autres n'avaient perdu. Elle avait les yeux verts. Je ne veux pas dire par là que mademoiselle de La Vallière eût les yeux verts; j'essaye seulement de faire comprendre que ses contemporains n'ont pu préciser la couleur de ces beaux yeux, qui s'étaient ouverts bleus aux rêveries de l'amour et qui avaient bruni aux feux des passions.

Pendant tout le dix-septième siècle, il fut reconnu dans le monde des arts et dans le monde de la cour que la *Madeleine* de Le Brun, que M. Le Canut avait commandée au peintre de Louis XIV pour les Carmélites, était le portrait symbolique de mademoiselle de La Vallière. Aujourd'hui nul ne veut la reconnaître dans cette figure plus théâtrale que religieuse; je crois sans peine que Le Brun, qui avait vu souvent mademoiselle de La Vallière, a pensé à elle en peignant sa Madeleine, mais sans vouloir faire un portrait. Cette Madeleine blonde et désespérée, ce n'est pas la Madeleine au désert, c'est la Madeleine qui s'arrache aux fêtes du monde. L'orage est au ciel et menace le palais du roi, elle tombe à genoux tout éplorée et toute repentante. Le crucifix n'est pas encore là. Le miroir dressé devant elle lui montre toujours sa beauté, mais

elle va briser le miroir; la boîte aux parfums sera tout à l'heure la divine cassolette où brûlera l'encens; la boîte aux bijoux sera tout à l'heure la boîte aux chapelets et aux scapulaires. Elle est vêtue comme les reines de la Bible; mais tout à l'heure sa ceinture dorée ne sera plus qu'un cilice; ses bracelets de pierres fines vont s'armer de pointes de fer; sa chevelure tout étoilée de perles et de diamants va tomber à ses pieds : toute une gerbe d'or fauchée avant la moisson *!

* Dans la gravure d'Édelinck je retrouve plutôt mademoiselle de La Vallière que dans le tableau; non pas que le graveur ait féminisé ce corps robuste qui ne rappelle guère ce roseau pleureur battu par les vents, mais la tête est bien plus dans le caractère.

III.

LE ROMAN

DE

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

I.

Le roman de mademoiselle de La Vallière, c'est une histoire. C'est de l'histoire de France.

Elle s'appelait Louise de La Vallière *, deux noms immortels : le premier, par l'amour de Dieu, qui a sanctifié sœur Louise de la Miséricorde; le second,

* Quand mademoiselle de La Vallière fut nommée duchesse de Vaujour, on mit en doute sa noblesse ancienne, parce qu'on avait vu autour d'elle toute une famille pauvre, parce que son oncle, l'évêque de Nantes, était sorti d'un moulin pour entrer dans les ordres; ce qui avait inspiré un méchant couplet sur le blanc et le noir. Toutefois cette famille pouvait avoir sa page

par l'amour du roi, qui a fait avec elle le plus beau roman du dix-septième siècle. Elle était née le 6 août 1644, dans le pays d'Agnès Sorel, non loin de ce Chambord où François Ier, lui aussi, créait des du-

dans le grand-livre héraldique, quoique son origine ne fût pas ancienne?

Faut-il la faire remonter jusqu'à Perrin de La Beaume Le Blanc, qui avait commandé en 1425 l'arrière-ban du Bourbonnais? Les La Vallière ont revendiqué cette origine, mais on n'a pas pu trouver jusque-là les racines de leur arbre généalogique. Il y a deux siècles d'intervalle, il y a deux provinces qui les séparent.

Le premier La Vallière dont le nom ait retenti dans l'histoire fut tué au siége d'Ostende, d'où son nom revint avec quelque gloire.

Son fils, François de La Beaume Le Blanc de La Vallière, fut tué, au siége de Lérida, lieutenant général des armées du roi. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il fut baptisé du nom de héros par le maréchal de Grammont. C'était une bravoure raisonnée : sous le héros, il y avait un penseur. Il publia *le Général d'armée* et *les Maximes de la guerre*, deux livres que Louis XIV eut longtemps sur la table de son cabinet, sans doute pour prouver que les La Vallière étaient bons à connaître, et pour mieux faire respecter ce nom, un peu nouveau à la cour.

Gilles de La Beaume Le Blanc de La Vallière, qui devint évêque de Nantes, était né en 1616 au château de La Vallière. Ce château de La Vallière n'était pas précisément un château royal, ni un château fort, mais une simple maison rustique avec un moulin, où les gens et les bêtes vivaient un peu en communauté. En ce plantureux et luxuriant dix-septième siècle, les familles n'étaient pas représentées comme aujourd'hui par de rares et pâles enfants; rien n'était plus commun que de voir à la table du bisaïeul cinquante, cent, même cent cinquante enfants et petits-enfants : ce qui explique un peu la rusticité de la maison; ce qui

chesses par la grâce de l'amour. *Souvent femme varie*, écrivait François Ier avec un diamant, — vraie plume de roi. — Mademoiselle de La Vallière fit mentir cette vérité. Elle ne semblait guère destinée à cette haute

explique aussi comment, dans la même famille, il y avait des héros, des seigneurs et des paysans. L'évêque de Nantes, qui n'était pas né héros, s'attarda d'abord au vieux moulin du château. Mais on le retrouve bientôt chanoine de Tours, où la faveur de Louis XIV le vint trouver pour le conduire à l'évêché de Nantes. Il vécut presque un siècle. On a plusieurs fois imprimé un petit livre de lui, sous ce titre : *la Lumière du chrétien.*

Le père de mademoiselle de La Vallière, Laurent de La Beaume Le Blanc, frère de celui qui fut tué au siége de Lérida, mourut avec le titre de marquis de La Vallière, gouverneur d'Amboise, ce qui me paraît un titre fort régulier. Il est vrai que cet obstiné Bussy, par la plume de Sandraz, affirmait que le marquis de La Vallière n'était pas marquis, et que le gouverneur d'Amboise n'avait gouverné que les laquais du château.

Le marquis de La Vallière avait épousé mademoiselle Françoise Le Prévost *, dont on n'a pas recherché l'origine. Il était mort jeune, laissant un fils et une fille : le marquis de La Vallière, que nous retrouverons bientôt à la cour, et Louise de La Vallière, qui devint duchesse de La Vallière et sœur Louise de la Miséricorde. Françoise Le Prévost courut des fortunes diverses ; elle se maria pour la troisième fois à Jacques de Courtavel, marquis de Saint-Remy, premier maître d'hôtel de Monsieur, plus connu sous le nom de sa femme, Henriette d'Angleterre.

Il existe encore de belles ruines du vieux château de Vaujour, mais le château de La Vallière a disparu. La terre ou, pour mieux dire, la forêt de La Vallière appartient aujourd'hui à madame la comtesse de Marnezia.

* Françoise Le Prévost, fille de Jean Le Prévost, seigneur de la Coutelaye, était veuve, en 1640, de son premier mari, Pierre Bénard, seigneur de Rosay, conseiller au parlement.

fortune, qui fut pour elle une grande douleur. N'eût-elle pas été plus heureuse, si sa vie se fût écoulée loin du soleil de la cour, dans un étroit horizon, dans le dédale élégiaque d'un amour de province *?

Si Marie de Mancini apprit l'histoire à Louis XIV, mademoiselle de La Vallière, la veille d'être jeune fille, apprit la géographie à Bragelonne. Ils se voyaient en voisins et en écoliers. Il apprit si bien la géographie de l'amour, quoiqu'il eût à peine treize ans, qu'il arriva un soir par l'escalier dérobé et se cacha dans la ruelle du lit de sa maîtresse d'école. Cris d'effroi de la jeune fille, fureur de madame de Saint-Remy, sermon du marquis de Bragelonne à son fils. Moralité : une autre école avec des grilles et des maîtres moins aimables.

Mais c'est une autre histoire que je vais dire.

Comme Sémélé rêvant de Jupiter, mademoiselle de La Vallière s'éblouissait à Blois des royales splendeurs de Saint-Germain, où elle devait bientôt arriver par un de ces hasards qui sont la loi de toutes les existences romanesques. Voici comment madame de La Fayette introduit mademoiselle de La Vallière à

* Mais n'aima-t-elle pas M. de Bragelonne? « Mademoiselle de Montalais avoit été confidente de La Vallière pendant qu'elle étoit à Blois, où un nommé Bragelonne en avoit été amoureux. Il y avoit eu quelques lettres; madame de Saint-Remy s'en étoit aperçue, enfin ce n'étoit pas une chose qui eût été loin. Cependant le roi en prit de grandes jalousies. » — *Madame* DE LA FAYETTE. — Il a fallu à M. Dumas dix-huit volumes pour prouver qu'elle n'a pas aimé son héros.

la cour : « La fortune de cette fille étoit médiocre : sa mère s'étoit remariée à Saint-Remy, premier maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans; ainsi, elle avoit presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvoit très-heureuse d'être auprès de Madame. Tout le monde la trouvoit jolie; plusieurs jeunes gens avoient pensé à s'en faire aimer : le comte de Guiche s'y étoit attaché plus que les autres. Il y paroissoit encore tout occupé, lorsque le roi la choisit pour une de celles dont il vouloit éblouir le public. De concert avec Madame, il commença non-seulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avoient choisies, mais de toutes les trois ensemble. »

Le roi était amoureux, ce qui est une chose dangereuse pour un roi et pour son royaume, surtout quand le roi s'appelle Louis XIV et qu'il n'est pas amoureux de la reine. Le roi était amoureux ce jour-là de sa belle-sœur, Henriette d'Angleterre, qui était alors, selon lui, la plus belle femme de France.

Bossuet a enseveli pieusement Henriette d'Angleterre dans les grands plis de son éloquence. Depuis Bossuet, cette fraîche et charmante figure de la jeune cour a été caressée par tous les stylistes et tous les historiens. Voici comment Molière peint la fille de Charles Ier en lui dédiant un chef-d'œuvre, l'*École des femmes :* « On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer : la matière, Madame, ne saute que trop aux yeux, et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qua-

lités sur qualités. Vous en avez, Madame, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des grâces et de l'esprit et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'âme, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez, cette beauté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paraître pour tout le monde *. »

La jeune cour romanesque continuait au palais de Fontainebleau ou au château de Saint-Germain les imaginations du Tasse, de l'Arioste et de Boccace. Selon madame de La Fayette, « Madame disposoit de toutes les parties de divertissement; elles se faisoient toutes pour elle, et il paroissoit que le roi n'y avoit de plaisir que par celui qu'elle en recevoit. C'étoit dans le milieu de l'été : Madame s'alloit baigner tous les jours; elle partoit en carrosse, à cause de la chaleur, et revenoit à cheval, suivie de toutes les dames, habillées galamment avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour.

* Un contemporain a dit poétiquement : « Madame la duchesse d'Orléans, cette grâce si jeune et si fraîche, cette étoile dans l'aurore de Louis XIV, cette fleur du matin séchée avant le soir et sur laquelle tombèrent, après le plus grand cri de l'éloquence moderne, les saintes larmes de Bossuet. » Édouard Thierry.

Après souper, on montoit dans les calèches, et, au bruit des violons, on s'alloit promener une partie de la nuit autour du canal. »

Le roi s'ennuyait avec la reine; Madame s'ennuyait avec Monsieur.

Un pas de plus dans la forêt de Fontainebleau, et la reine et Monsieur n'avaient plus qu'à se regarder en jetant les bras au ciel. Mais une fille d'honneur de Madame, mademoiselle de La Vallière, qui avait voulu avoir sa grâce, ses robes et son esprit, se trouva avoir son cœur sans y avoir songé : elle adorait Louis XIV!

On commençait à s'émouvoir à la cour de la passion romanesque ou plutôt de la distraction sentimentale de Louis XIV pour la femme de son frère. Le roi et Madame Henriette tinrent conseil, et décidèrent qu'il fallait jouer avec l'amour, c'est-à-dire que pour détourner les yeux, le roi ferait semblant d'être tout à coup épris de quelque jeune fille de la cour. « Par exemple, dit Madame Henriette, prenez les couleurs de mademoiselle de La Vallière : une violette qui cherche l'oubli. Puisqu'elle est à moi, vous me verrez par ses yeux, ou plutôt vous la verrez par mes yeux; j'aime mieux cela. — Non, dit le roi en riant, je vais aimer tout de bon la Chemerault, qui est à la reine, ce qui fera que la reine m'enverra vers vous pour ne pas être jalouse *. »

* « Il ne fut pas longtemps sans prendre parti : son cœur se détermina en faveur de La Vallière; et quoiqu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux autres, et d'avoir même un commerce

Le roi et Madame, qui croyaient qu'on décide aussi facilement des destinées de son cœur, ne se doutaient pas que le soir même le roi deviendrait amoureux, sans le vouloir, de la seule femme qui ait vraiment rempli son âme, et que le lendemain Madame se laisserait prendre par le comte de Guiche, le seul homme qui la trouvât femme.

Donc, le soir, comme le roi se promenait avec Beringhen, Guiche et Monsieur, dans les jardins de Fontainebleau, ils virent comme dans une vision, ou dans un conte de fée, trois jeunes filles qui allaient trop vite pour se promener et trop lentement pour être attendues. Louis XIV les suivit silencieusement.

Arrivées devant une statue de Diane, l'une des trois jeunes filles arrêta ses compagnes et leur dit en leur montrant la statue, plus blanche encore sous le reflet de la lune : « J'ai toujours aimé Diane, moi. »

Celle qui parlait ainsi, c'était mademoiselle de La Vallière.

assez réglé avec Chemerault, La Vallière eut tous ses soins et toutes ses assiduités. Le comte de Guiche, qui n'étoit pas assez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival si redoutable, l'abandonna et se brouilla avec elle, en lui disant des choses assez désagréables. Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attacha véritablement à La Vallière. Ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourroit appeler de la jalousie, mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément. »
Madame DE LA FAYETTE.

« Pour moi, dit mademoiselle de Chemerault, j'aime mieux Endymion. — Vous êtes deux folles, dit mademoiselle de Pons, vous aimez dans la fable, moi j'aime dans la vérité. — Qui aimez-vous? demanda mademoiselle de Chemerault. — Cherchez bien, » dit mademoiselle de Pons.

Les jeunes filles s'étaient assises devant la statue sans avoir entendu venir à elles Louis XIV et sa suite. A ce mot : Qui aimez-vous? Louis XIV avait fait signe à ses compagnons de l'attendre dans l'avenue, et il s'était aventuré jusque dans le massif qui abritait pour ainsi dire les secrets de ces trois jeunes cœurs.

Mademoiselle de Pons et mademoiselle de Chemerault passèrent en revue toute la cour, exaltant la beauté, l'esprit, le bel air, la grâce à danser des jeunes seigneurs

Mademoiselle de La Vallière ne disait pas un mot et regardait les étoiles.

« Moi, dit mademoiselle de Pons, si j'aimais quelqu'un, j'aimerais M. de Candale. — Alors vous l'aimez, s'écria mademoiselle de Chemerault. Moi, je n'aime pas; mais le marquis d'Alincourt est fort de mon goût; c'est lui qui danse le mieux. — Mademoiselle de La Vallière ne dit rien, mais si elle pensait tout haut, elle nous parlerait du comte de Guiche. »

Mademoiselle de La Vallière gardait toujours le silence; seulement, à ce nom du comte de Guiche, le roi crut remarquer sur sa pâle figure un dédaigneux sourire.

Cependant les deux jeunes filles lui voulaient arracher son secret. « Son secret, je le connais, dit mademoiselle de Pons; d'ailleurs, elle en dit beaucoup plus par son silence que nous n'en avons dit nous-mêmes en parlant beaucoup. — Je n'ai rien dit par mon silence, dit mademoiselle de La Vallière; seulement, je ne puis m'empêcher de vous trouver bien folles de faire l'éloge de toute la cour sans parler du roi. Moi, je ferais l'éloge de toute la cour en ne parlant que du roi. Est-il un seul homme qu'on lui puisse comparer, même pour danser dans un ballet? — Je comprends, dit mademoiselle de Chemerault, le roi ne vous plaît tant que parce qu'il est le roi. — Au contraire, dit mademoiselle de La Vallière, la couronne me le gâte un peu, puisqu'elle le supprime du nombre de ceux qu'on peut aimer. Ah! s'il n'était pas le roi.... »

En ce moment, le feuillage s'étant agité, les trois jeunes filles se levèrent et s'enfuirent comme devant un fantôme : c'était l'ombre du roi, c'était le roi lui-même qui voulait se jeter aux pieds de mademoiselle de La Vallière. Mais les oiseaux bleus étaient envolés. « Ah! s'écria Louis XIV, elle ne veut pas aimer le roi, eh bien, elle aimera un amant! »

Il voulut rejoindre Monsieur et les autres; il ne fut pas peu fâché de voir que Beringhen et Guiche étaient dans le massif et avaient écouté tout comme lui. « Eh bien, messieurs, cela vous surprend, cette bonne aventure qui m'arrive, d'être aimé comme le premier venu? Quelle est donc cette jeune fille? — Je ne l'ai

pas remarquée, dit Beringhen. — Je ne la connais pas, » dit Guiche pour cacher sa fureur.

Quelque temps après, le roi dit à Guiche : « Mon cher comte, vous ne la connaissiez pas, mais vous l'aimiez. »

Ce soir-là, le roi alla chez la reine. Il était très-ému. Il espérait reconnaître, par le son de la voix, celle qui avait si bien parlé dans une des filles d'honneur. Elles parlèrent toutes : son cœur ne le trompa point; il alla chez Madame. Mademoiselle de La Vallière venait de rentrer et feuilletait l'*Astrée*. « C'est elle! » dit le roi.

Il demeura près de Madame jusqu'à plus de minuit. Mademoiselle de La Vallière voyant le roi prendre un fauteuil, avait voulu se retirer, mais Madame, sur la prière du roi, lui ordonna de rester pour leur lire je ne sais quel roman de mademoiselle de Scudery. Elle se mit à lire avec sa belle voix émue et pénétrante. Le roi ne comprit pas un mot, mais il avoua depuis que c'était le seul roman qu'il eût entendu avec joie *.

* « Trois jours après, le roi fut chez Madame au Palais-Royal, qui étoit malade, et s'arrêta dans l'antichambre avec La Vallière, à laquelle il parla longtemps. Le roi fut si charmé de son esprit, que, dès ce moment, sa reconnoissance devint amour : il ne fut qu'un moment avec Madame; il y retourna le jour suivant et un mois de suite, ce qui fit dire à tout le monde qu'il étoit amoureux de Madame, et l'obligea même de le croire; mais, comme le roi chercha l'occasion de découvrir son amour, parce qu'il en étoit fort pressé, il la trouva. Tout lui auroit été bien facile s'il n'eût considéré que sa qualité de roi, mais il regardoit bien autrement

II.

Le croira-t-on? ce grand roi, qui ne doutait de rien, pas même de sa divinité, celui qui devait soumettre le monde, celui qui était entré déjà au parlement éperonné et cravache en main, Louis XIV se conduisit avec mademoiselle de La Vallière en vrai héros de roman.

Durant tout un mois, il n'osa lui parler que par ses yeux, et encore il ne permettait à ses yeux de montrer que la moitié de son cœur. Il était plus que jamais assidu auprès de Madame, qui, comme il arrive toujours, fut la dernière à savoir qu'elle n'avait plus le cœur du roi. En lui conseillant naguère de faire sem-

celle d'amant. En effet, il parut si timide, qu'il toucha plus que jamais un cœur qu'il avoit déjà assez blessé. Ce fut à Versailles, dans le parc, qu'il se plaignit que, depuis dix ou douze jours, sa santé n'étoit pas bonne. Mademoiselle de La Vallière parut affligée et le lui témoigna avec beaucoup de tendresse. « Hélas! que vous êtes bonne, mademoiselle, lui dit-il, de vous intéresser à la santé d'un misérable prince qui n'auroit pas mérité une seule de vos plaintes s'il n'étoit autant qu'il est à vous. Oui, mademoiselle, continua-t-il avec un trouble qui charma la belle, vous êtes maîtresse absolue de ma vie, de ma mort et de mon repos, et vous pouvez tout pour ma fortune. » La Vallière rougit et fut si interdite, qu'elle en demeura muette. » *Les Amours des Gaules.*

blant d'aimer mademoiselle de La Vallière, elle était bien loin de penser qu'il viendrait l'aimer chez elle en secret. Elle ne croyait pas que cette jeune fille, encore un peu provinciale quoique à si bonne école, pût inspirer une passion profonde; elle la comparait à un pastel dont le roi soleil ne devait faire qu'une bouchée. Madame, qui voyait tout à la cour, moins ce qu'elle devait voir, n'avait pas bien regardé les yeux de mademoiselle de La Vallière, ces beaux yeux ombragés de longs cils, humides de pudeur, mais aussi de volupté, bleus comme le ciel, mais comme le ciel de Naples et de Séville.

Il fallait pourtant bien que le roi se déclarât. Le ciel sembla se mettre de son parti. Un jour qu'on se promenait dans le parc de Vincennes, un orage éclate soudainement et disperse toute la cour. C'est à qui trouvera plus vite un abri sous les ramées, dans les grottes, au château même; mais on était loin du château. Deux personnes furent mouillées et virent de près les éclairs. C'étaient mademoiselle de La Vallière, qui boitait, et Louis XIV, qui voulait boiter du même pas. Il s'approcha d'elle le chapeau à la main et lui offrit galamment le bras. Mademoiselle de La Vallière posa sa main nue sur le velours et se laissa conduire. Le roi lui dit : « Nous allons au château. » Mais presque au même instant il prit un chemin qui s'éloignait encore du château. La pluie ne tombait plus guère, mais le vent venait par secousses secouer sur leur front les ondées recueillies par les branches. « Mon

cœur attendait cet orage, dit le roi en pâlissant. Ne savez-vous donc pas que je vous aime, Madame? — Chut, je pourrais vous entendre, » dit mademoiselle de La Vallière en rougissant.

Le roi, heureux de cette première attaque, voulut continuer la campagne; par un mouvement rapide du bras, il fit tomber sur sa main la main de mademoiselle de La Vallière. Le tonnerre les eût frappés tous les deux sans les émouvoir davantage. Mademoiselle de La Vallière retira sa main, mais le regard du roi fut si suppliant qu'elle la replaça sur le velours. Comment ne pas obéir à Louis XIV, quand Louis XIV a son chapeau à la main? Le roi osa confier à la jeune fille tous ses battements de cœur, tous ses rêves de roi et de berger, toutes ses pâleurs subites depuis ce soir où il avait surpris le secret de Diane *. « Sire, dit tout à coup mademoiselle de La Vallière, nous nous sommes trompés de chemin. — Non, dit le roi, je vais où je veux aller. — Mais Votre Majesté ne voit donc pas que je suis toute mouillée? — Comptez les gouttes de pluie, dit le roi, je jure de vous donner autant de perles. »

Cette belle équipée à travers l'orage dura toute une heure. « Je ne suis surpris que d'une chose, disait plus tard Beringhen, c'est de ne pas avoir retrouvé les deux amoureux métamorphosés en Triton et en

* On a longtemps dit à la cour le *secret de Diane,* pour parler du secret de mademoiselle de La Vallière, rappelant ainsi qu'elle avait parlé devant la statue de Diane.

Naïade. » Le duc de Saint-Aignan, qui savait par cœur le quatrième livre de l'*Enéide*, disait : « C'était Énéas et Didon. »

III.

La pluie ayant cessé, toute la cour reparut. C'en était fait, Jupiter était sorti du nuage. Mademoiselle de La Vallière alla cacher son amour dans les groupes rieurs.

Dès que le roi fut au milieu de tout le monde, il s'aperçut qu'il était seul; mais l'orage n'allait pas recommencer : comment le roi ferait-il désormais pour se tromper de chemin avec mademoiselle de La Vallière? La reine, jalouse, se plaignait; Madame, jalouse, pleurait. Comment se cacher à toutes les deux? Louis XIV écrivit, et choisit Beringhen pour son ambassadeur vers mademoiselle de La Vallière. La première lettre fut romanesque; la deuxième fut tendre; la troisième fut désespérée. Mademoiselle de La Vallière n'avait pas voulu recevoir la première, mais Beringhen la lui avait lue. Elle cacha la seconde dans son sein (où il y avait de la place, disait mademoiselle de Chemerault, pour indiquer que mademoiselle de La Vallière n'avait pas un sein aussi fier que le sien). L'amoureuse du roi répondit à la troisième lettre, mais comment?

Elle passa toute une nuit à se demander ce qu'elle dirait. Le lendemain, le poëte Benserade, qui avait en quelque sorte remplacé le fou du roi, et qui en cette qualité avait ses entrées partout, ce dont il abusait, surprit mademoiselle de La Vallière les cheveux épars, la gorge soulevée, les yeux pleins de larmes. « Est-ce que vous allez jouer la tragédie? lui demanda-t-il. — Ah! monsieur de Benserade, je suis bien malheureuse; on est amoureux de moi, ce qui me ravit; on m'écrit qu'on meurt d'amour, et je ne sais comment répondre qu'il faut vivre en ne m'aimant pas. — C'est pourtant bien simple, dit le poëte. — Pas si simple, puisque je cherche depuis hier. Répondez pour moi; vous aurez l'art de dire non, comme si vous disiez oui. »

Benserade s'imagina qu'il s'agissait d'une de ces coquetteries de femmes qui nous enchaînent en nous disant : Vous êtes libres. Il fit séance tenante une réponse où il y avait de tout, excepté de la passion. Mais quand mademoiselle de La Vallière fut seule, elle recopia la lettre et y mit, peut-être à son insu, ce que Benserade avait oublié d'y mettre.

Tout fut romanesque en cette aventure. Le lendemain, le roi fit appeler Benserade et lui dit que, pensant donner une fête à une dame de la cour, il voulait l'en avertir par des vers; il passe ses idées au poëte, le poëte parfile la rime, et le soir même, mademoiselle de La Vallière, qui a écrit au roi la prose de Benserade, reçoit du roi les vers de Benserade. Ce n'est pas tout,

mademoiselle de La Vallière, qui voit passer Benserade sous sa fenêtre, lui fait signe de venir d'un air mystérieux. Voilà Benserade, qui avait eu des bonnes fortunes, convaincu qu'il a séduit mademoiselle de La Vallière. Le roi ne lui avait pas dit que mademoiselle de La Vallière fût la personne pour qui il donnait une fête; mademoiselle de la Vallière n'avait pas non plus dit à Benserade que l'amoureux à qui il lui fallait répondre fût Louis XIV. Mademoiselle de La Vallière vient lui ouvrir la porte avec ce charmant sourire « qui troublait les hommes et les dieux », il ne doute pas de son bonheur, il se jette à ses pieds, lui saisit la main et lui débite quelques lambeaux de sonnets et de rondeaux ayant déjà beaucoup servi.

Elle éclate de rire. « Ce n'est pas cela, lui dit-elle. Reprenez vos rimes et vos hémistiches; il s'agit d'une autre réponse, car on m'a encore écrit *. »

Benserade, confondu, a toutes les peines du monde à prendre la chose gaiement. « Eh bien, dit-il en

* On pourrait crier au roman ou à la comédie. C'est de l'histoire. Tous les mémoires du temps l'ont produite. Anquetil l'a mise dans ses chroniques : « A la naissance des amours de Louis XIV et de La Vallière, cette demoiselle avoit eu recours à la muse de Benserade, et l'avoit prié de passer chez elle, sans le prévenir de son dessein. Ce poëte étoit aimable et avantageux; en se rendant chez la nouvelle favorite, il croit aller à un rendez-vous. Pénétré de son bonheur, il se jette en entrant à ses genoux; ce bonheur est si grand, qu'il a peine à le croire. « *Eh non, ce n'est pas cela,* lui dit mademoiselle de La Vallière en le relevant, *il s'agit d'une réponse;* » et elle lui montra la lettre du roi, qu'elle venoit de recevoir. »

prenant son parti, montrez-moi la lettre qu'on vous a écrite, et j'y vais répondre. »

Mademoiselle de La Vallière lui montra les vers qu'il avait écrits le matin. Benserade, en homme de cour, se garda bien de dire que les vers étaient de lui. Il se mit à l'œuvre et répondit au roi pour mademoiselle de La Vallière, comme si Benserade n'existait pas.

IV.

Fouquet osa, peut-être sur la prière de la reine mère, traverser cette aurore amoureuse.

Fouquet croyait connaître les femmes parce qu'il connaissait beaucoup de femmes; il affirmait d'un air dégagé : « Toutes les femmes sont la même. » Il affirmait aussi qu'il n'y a pas de ceinture qu'on ne puisse dénouer. Il s'en vint cavalièrement un matin dire à mademoiselle de La Vallière qu'il savait le prix de sa vertu. « Je ne comprends pas, murmura-t-elle ingénument. — Je veux dire que j'estime toutes les vertus des filles d'honneur à cinquante mille livres, mais j'estime la vôtre à cinquante mille écus. »

Et après un silence, car mademoiselle de La Vallière était trop indignée pour répondre : « Je mets à vos pieds ces cinquante mille écus. »

La jeune fille le regarda avec mépris, lui montra sa rougeur, et lui défendit de jamais lever les yeux sur elle.

Fouquet ne conta pas l'histoire, non plus que mademoiselle de La Vallière. Pourtant le roi la sut, et ne pardonna pas au surintendant.

C'était quelques jours avant cette fête de Vaux qui a été le prologue des fêtes de Versailles. Peut-être Fouquet voulait-il éblouir mademoiselle de La Vallière autant qu'il voulait émerveiller Louis XIV. Car le surintendant n'obéissait qu'aux passions de son cœur; la femme était son gouvernail sur la mer orageuse qu'il voulait braver. Il n'avait pas perdu sa journée quand il attachait une femme de plus au mât du navire. « Il y en avoit peu à la Cour, dit Madame de Motteville, qui n'eût sacrifié au veau d'or. Il fut par là révélé que bien des filles et des femmes qui passoient pour sages ne l'étoient pas. Et on vit que ce ne sont pas toujours les hommes les plus aimables qui ont les meilleures fortunes, et que c'est avec raison que les poëtes ont fait la fable de Danaé et de la pluie d'or. »

Quand Fouquet et Lauzun furent devenus philosophes sous le portique de la prison de Pignerol, le surintendant confessa que mademoiselle de La Vallière lui avait résisté. « Jusqu'à quel prix? demanda Lauzun. — Jusqu'à cinquante mille écus. Ah! si je lui eusse offert cent mille écus! »

Fouquet se trompait. Toutes les femmes ne sont pas la même.

V.

Louis XIV, qui voulait toujours éblouir et surprendre mademoiselle de La Vallière, donna à Saint-Germain une splendide mascarade. Le roi était déguisé en Jupiter, et mademoiselle de La Vallière en Étoile. Jupiter découvrit l'Étoile dans les tourbillons et lui tint ce langage : (C'était toujours la poésie de Benserade.)

Chacun dans son état a sa mélancolie :
Ne cachez point la vôtre; elle est visible à tous.
Être étoile, pourtant, c'est un poste assez doux,
Et la condition me semble fort jolie :
Vous la deviez garder. Ce goût trop délicat
A votre feu, si vif et si rempli d'éclat,
Mêle quelque pensée et sert comme d'obstacle.
Les étoiles, vos sœurs, vous diront qu'autrefois
Une étoile a suffi pour produire un miracle
Et pour faire bien voir du pays à des rois.

Et après lui avoir parlé d'elle, le roi parla pour lui :

Je ne fais point de geste et ne fais point de pas
Qui ne soit de mon nom la preuve suffisante.
Le monde représente ici ce qu'il n'est pas;
Moi, je suis en effet ce que je représente.

Il n'est rien de si grand dans toute la nature,
Selon l'âme et le cœur, au point où je me voi.
De la terre et de moi qui prendra la mesure,
Trouvera que la terre est moins grande que moi.

Je cède toutefois, vaincu par de beaux yeux :
Et la fragilité des héros que nous sommes
Est telle, qu'après tout le plus petit des dieux
Est plus à redouter que le plus grand des hommes.

L'univers a tremblé du bruit de mon tonnerre,
Et la postérité ne s'en taira jamais.
Avec beaucoup d'éclat j'ai partout fait la guerre;
J'ai bien plus fait encor, même j'ai fait la paix.

Mais ce m'est un trésor si doux et si touchant
Que celle qui sur moi remporte la victoire,
Que je crois que l'Amour n'en est pas bon marchand,
Si pour la lui payer il suffit de ma gloire *.

* Dans une autre fête, le roi, représentant le Soleil, dit à mademoiselle de La Vallière : « Voilà des vers anonymes où l'on se moque de moi, roi-soleil. » Et il lui lut ces strophes :

A SA MAJESTÉ, REPRÉSENTANT LE SOLEIL.

Soleil de qui la gloire accompagne le cours,
Et qu'on m'a vu louer toujours
Avec assez d'éclat, quand votre éclat fut moindre,
L'art ne peut plus traiter ce sujet comme il faut;
Et vous êtes monté si haut,
Que l'éloge et l'encens ne vous sauroient plus joindre.

Vous marchez d'un grand air sur la tête des rois,
Et de vos rayons autrefois
L'atteinte n'étoit pas si ferme et si profonde :
Maintenant je les vois d'un tel feu s'allumer,
Qu'on ne sauroit en exprimer,
Non plus qu'en soutenir la force sans seconde.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné, ni de Phaéton :
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner.
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie et qu'un homme vous mène!

Cette fête n'était que la préface du célèbre carrousel qui retentit par toute la France; selon Voltaire : « Tous les divertissemens publics que le roi donnait, étaient autant d'hommages à sa maîtresse. On fit en 1662 un carrousel vis-à-vis les Tuileries, dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la place du Carrousel. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des Romains : son frère, des Persans; le prince de Condé, des Turcs; le duc d'Enghien son fils, des Indiens; le duc de Guise, des Américains. »

C'est d'Ouvrier l'antiquaire qui, à ce carrousel, imagina cet emblème qui a tant offensé les ennemis de Louis XIV : le soleil dardant ses rayons sur un globe avec ces mots : *Nec pluribus impar*. C'était ce jour-là une simple devise de chevalier pour le carrousel, mais tous les courtisans la trouvèrent si bien appliquée que le roi l'accepta comme un présage et la prit dans ses armoiries. De ses armoiries elle passa rapidement sur les palais, les meubles, les tapisseries, les cadres de la couronne.

L'abbé de Choisy, qui était des mascarades et des carrousels, peignit plus tard les belles aurores de cet amour romanesque : « Il y avoit souvent des parties de chasse l'après-dînée, et le bal le soir. On donna le ballet des Saisons, où le Roi représentoit le Printemps, accompagné des Jeux, des Ris, de la Joie et de l'Abondance. Il y dansa avec cette grâce qui accompagnoit toutes ses actions et cet air de maître qui, même sous le masque, le faisoit remarquer entre les courtisans

les mieux faits. Le comte d'Armagnac et le marquis de Villeroi ne lui faisoient point de tort. Il étoit alors fort amoureux de mademoiselle de La Vallière, et d'autant plus touché, qu'il en faisoit encore un mystère presque impénétrable. »

Mademoiselle de La Vallière prêchait toujours au roi les solitudes à deux. Elle lui écrivait :

« Que nous nous ressemblons peu en une chose, » puisque je voudrois cacher à l'univers un amant qui » feroit l'orgueil de mille autres, et que vous avouez » hautement celle que personne ne daigneroit vous » envier ! De grâce, Sire, prenez plus de soin de votre » gloire, et souffrez un peu qu'on vous aime en » secret. »

Le roi cherchait les heures mystérieuses et ne les trouvait pas. Sa couronne rayonnait jusque dans la nuit. Il eût tout donné pour devenir durant un jour le plus humble de ses sujets *.

VI.

Louis XIV et mademoiselle de la Vallière ont commencé à s'aimer en Dieu. Je m'explique. Quand leur passion était encore un mystère, ils avaient toutes les

* « A la promenade du soir, il sortoit de la calèche de Madame et s'alloit mettre près de celle de La Vallière, dont la portière étoit abattue; et comme c'étoit dans l'obscurité de la nuit, il lui parloit avec beaucoup de commodité. » *Madame* DE LA FAYETTE.

peines du monde à se retrouver, pour ne point se trahir. Quand la cour était à Fontainebleau, à Compiègne ou à Saint-Germain, il n'y avait plus la distance des Tuileries au Palais-Royal, puisque Henriette d'Angleterre était de tous les voyages. Mais le matin, quel prétexte pour se rencontrer, sinon la chapelle? Aussi jamais le roi ne fit-il mieux ses dévotions. Quelque fût le sentiment religieux de toutes ces jeunes âmes, la cour allait gaiement à la messe; les hommes s'agenouillaient fort dévotement, mais regardaient beaucoup les femmes, dont bien peu avaient abdiqué la coquetterie en franchissant le seuil sacré. Le soir, au salut, les dames allaient toutes à la chapelle une bougie à la main, « pour lire les Psaumes », disaient-elles. N'était-ce pas pour se montrer au roi et aux autres? Quand la messe était finie, après quelques instants de profond silence, il semblait que tout le monde se réveillât à la vie. Même avant de sortir de la chapelle, les hommes allaient saluer les femmes; on parlait bas d'abord, puis un peu plus haut, bientôt tout haut. M. de Guiche débitait une galanterie à mademoiselle d'Artigny; M. de Saint-Aignan improvisait un distique sur la beauté du roi; M. de Vardes passait un billet brûlant à la comtesse de Soissons. Après le salut c'était bien mieux encore : toute cette folle jeunesse éclatait dans sa joie; seule peut-être, mademoiselle de La Vallière n'avait pas si vite oublié Dieu *.

* On se croirait au bal en voyant une gravure qui représente le vestibule de la chapelle de Versailles à la sortie de la messe.

Mademoiselle de La Vallière, plus femme que femme de cour, recherchait la solitude plus que le roi lui-même : « Nous autres faibles créatures, nous cherchons les solitudes; mais en même temps nous connaissons que ceux à qui la force est donnée pour combattre dans le monde ont une belle couronne à espérer. » Selon l'abbé de Choisy, « elle ne vouloit point voir ses anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de sa passion, qui lui tenoit lieu de tout. »

Ce n'était qu'à son corps défendant qu'elle se parait des bijoux du roi, disant qu'on la voyait déjà trop sans l'éclat des diamants. « Un soir, dit madame de Motteville, comme j'avois l'honneur d'être auprès de la reine à la ruelle de son lit, elle me fit signe de l'œil, et m'ayant montré mademoiselle de La Vallière, qui passoit par sa chambre pour aller souper chez la comtesse de Soissons, elle me dit en espagnol : *Esta donzella, con las arracadas de diamante, es esta que el Rei quiere**. » Ces pendants d'oreilles, que le roi la forçait à porter toujours, elle les cachait sous les ondes de sa chevelure comme la mer cache les perles.

Dans une autre gravure, Bossuet prêche le carême; le roi est sur son fauteuil, l'assistance est divisée en trois ordres : à droite du roi, en face du prédicateur, sont toutes les dames; à gauche, tous les courtisans; sous la chaire, les cardinaux et les évêques, « ces courtisans de Dieu », disait-on alors pour les flatter.

* « Cette fille, qui a des pendants d'oreilles de diamant, est celle que le roi aime. »

VII.

Ce n'était point assez de voir mademoiselle de La Vallière dans les fêtes, au regard de toute la cour. Le roi, en vrai coureur d'aventures de l'école de don Juan, monte une nuit sur les toits, court de lucarne en lucarne, jusqu'à celle de mademoiselle d'Artigny, voisine de mademoiselle de La Vallière. Beringhen avait aplani le chemin. Mademoiselle d'Artigny ouvre au roi; elle voudrait bien qu'il restât en chemin, mais elle se résigne à n'être que confidente. Elle conduit le roi à la porte de mademoiselle de La Vallière, et lui dit : « Je m'en lave les mains. » Le roi ouvre la porte avec amour et avec effroi : mademoiselle de La Vallière songeait à lui. Elle croit encore que c'est un songe. Elle se lève de son fauteuil et elle tombe évanouie. Elle rouvre les yeux et elle voit le roi agenouillé qui lui parle avec passion et avec respect, deux sentiments qui ne font pas longtemps bon ménage ensemble. Elle supplie son royal amoureux de s'en aller; il lui dit cent fois qu'il s'en va, et il reste toujours. Ah! Benserade, comme on se passait de toi cette nuit-là!

Les premières blancheurs de l'aube viennent réveiller les amoureux de leur rêve divin. Où sont-ils? Ils ne le savent plus. « Sire, vous êtes chez moi. — Non, je ne suis pas chez vous, puisque vous ne voulez me

donner que votre cœur. — Je ne vous donnerai jamais que mon cœur, mais je ne donnerai rien aux autres. »

Le roi s'en va, heureux et désolé. Vaincre et ne pas saisir la victoire!

Le soir on dansa chez la reine. Le roi, pour jouer son monde, dansa avec mademoiselle de Pons et disparut avec elle. Mademoiselle de La Vallière souffrit mille morts. Elle jura de ne plus voir le roi; mais la nuit suivante, il parut à sa fenêtre à l'heure où elle se déshabillait. Elle jette un cri, le roi se précipite dans la chambre et demande grâce. On le renvoie à mademoiselle de Pons. Il répond qu'il y a deux forces ou deux faiblesses en lui : l'esprit et la bête. L'esprit est tout à mademoiselle de la Vallière; mais la bête ne peut pas être à celle qui est tout esprit. Mademoiselle de La Vallière ne veut pas pour cela faire le sacrifice de sa vertu. Elle ne le fera qu'à une condition, c'est qu'elle mourra en expiation. Le roi refuse le sacrifice.

Mais le lendemain, elle rencontre le roi jouant au jeu de l'amour avec mesdemoiselles de Pons et de La Mothe-Houdancourt.

Le roi, tout amoureux qu'il fût, se prenait à la belle gaieté de mademoiselle de Pons et aux moqueuses coquetteries de mademoiselle de La Mothe-Houdancourt *, une Montespan avant la lettre.

* « Je ne sais si elle étoit, dans son cœur, subalterne à mademoiselle de La Vallière, mais elle causa beaucoup de changement à la cour. » *Madame* DE MOTTEVILLE.

VIII.

La reine pleurait beaucoup de voir le roi lui préférer ses filles d'honneur ou celles de Madame; elle se trouvait laide, s'avouait vaincue, et se résignait chrétiennement. Tout le monde lui voulait cacher les aventures du roi, même la reine mère, même la duchesse de Navailles, qui était du coin de la reine. Mais c'était le secret de la comédie : le roi avait beau lui revenir toutes les nuits, elle disait que Louis n'était pas là même quand il était avec elle. Il arrivait d'ailleurs que le roi ne lui revenait que le matin. Madame de Motteville, pareillement du coin de la reine, raconte ingénument les aventures nocturnes de Sa Majesté : « Le cœur du roi étoit rempli de ces misères humaines qui font dans la jeunesse le faux bonheur. Il se laissoit conduire doucement à ses passions. Il étoit alors à Saint-Germain, et avoit pris la coutume d'aller à l'appartement des filles de la reine. Comme l'entrée de leur chambre lui étoit défendue par la sévérité de la dame d'honneur, il entretenoit souvent mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, par un trou qui étoit à une cloison d'ais de sapin, qui pouvoit lui en donner le moyen. Jusque-là, néanmoins, ce grand prince, agissant comme s'il eût été un particulier, avoit souffert tous ces obstacles sans faire des coups de maître; mais sa pas-

sion devenant plus forte, elle avoit aussi augmenté les inquiétudes de la duchesse de Navailles, qui, avec les seules forces des lois de l'honneur et de la vertu, avoit osé lui résister. Elle suivit un jour la reine mère, qui de Saint-Germain vint au Val-de-Grâce faire ses dévotions, et fit ce voyage à dessein de consulter un des plus célèbres docteurs qui fût alors dans Paris sur ce qui se passoit à l'appartement des filles de la reine. Elle comprenoit qu'il falloit déplaire au roi, et sacrifier entièrement sa fortune à sa conscience, ou la trahir pour conserver les biens et les dignités qu'elle et son mari possédoient. A son retour à Saint-Germain, elle sut par ses espions que des hommes de bonne mine avoient été vus la nuit sur les gouttières et dans des cheminées, qui du toit pouvoient conduire les aventuriers dans la chambre des filles de la reine. Le zèle de la duchesse de Navailles fut alors si grand, que, sans se retenir ni chercher les moyens d'empêcher avec moins de bruit ce qu'elle craignoit, elle fit aussitôt fermer ces passages par de petites grilles de fer qu'elle y fit mettre, et par cette action elle préféra son devoir à sa fortune. La comtesse de Soissons n'aimoit point mademoiselle de La Vallière; il lui sembloit qu'elle lui avoit dérobé le reste des bonnes grâces du roi. L'ambition, l'amour, la jalousie, ces trois puissantes passions de l'âme, firent beaucoup de fracas dans la sienne. Elle avoit voulu exposer mademoiselle de La Mothe-Houdancourt aux yeux du roi, avec dessein de reprendre par cette voie quelque part à ses secrets.

Comme elle vouloit embarquer ce prince à cette galanterie, elle ne manqua pas de l'animer contre les grilles qui avoient été faites, à ce qu'elle disoit, plutôt pour le contredire et l'offenser que par aucun scrupule de conscience *. »

Mademoiselle de La Vallière, qui avait voulu ne donner que son âme à son amour, se donna tout entière,

* Mademoiselle de Montpensier raconte plus cavalièrement l'histoire des grilles. « Le roi se promenoit souvent pendant l'hiver avec la reine : il avoit été avec elle deux ou trois fois à Saint-Germain, et l'on disoit qu'il avoit regardé La Mothe-Houdancourt, une des filles de la reine, et que La Vallière en étoit jalouse. C'étoit la comtesse de Soissons qui conduiosit cette affaire, et la reine haïssoit plus La Mothe que La Vallière ; elle eut plus de penchant à croire que le roi en étoit amoureux que de voir qu'il l'étoit de l'autre. Madame de Navailles voulut faire sa cour à la reine mère ou s'acquérir la réputation d'une grande rigidité. Sur ce qu'on disoit que le roi alloit parler à la Motte par ses fenêtres, elle fit faire des barreaux de fer pour la faire griller. Je ne sais comment cela se passa : ses grilles de fer se trouvèrent dans la cour. Le roi en fit de grandes railleries : on se moqua de madame de Navailles sur son zèle indiscret. Le bruit courut que le roi alloit toujours à ses fenêtres pour parler à La Mothe, et qu'il lui avoit porté un jour des pendants d'oreilles de diamants ; qu'elle les lui avoit jetés au nez et lui avait dit : « Je ne me soucie ni de vous ni de vos pendants, puisque vous ne voulez pas quitter La Vallière. » Ceux qui voyaient le plus clair étoient persuadés que le roi ne s'empressait auprès de La Mothe que pour cacher la passion qu'il avoit pour La Vallière. La reine se persuada que c'étoit à La Mothe qu'il en vouloit ; elle redoubla son aversion pour elle. Elle a eu toujours le malheur d'être l'objet de la jalousie de la reine, qui faisoit pitié par l'aveuglement dans lequel elle étoit sur mademoiselle de La Vallière, et les imaginations qu'elle avoit sur La Mothe. Cela étoit dans un tel point, qu'on en rioit avec le roi. »

éperdument, avec jalousie, pour empêcher le roi de frapper une seconde fois à une autre porte.

Madame ne put maîtriser les colères de sa jalousie. « Quoi! s'écria-t-elle, c'est une boiteuse qui a le pas sur moi! La servante l'emporte sur la maîtresse! — Oui, lui dit le roi, vous êtes la maîtresse par la naissance, mais c'est l'amour qui commande, et je suis le serviteur de sa servante.

IX.

Sandraz, un libelliste très-méprisé des historiens, fut pourtant un chroniqueur bien informé. Il écrivait sur les ébauches du comte de Bussy-Rabutin et sur les récits du comte de Guiche. Bussy aimait à colporter les galantes aventures de la cour; il disait des malices sous le nom de Sandraz, croyant par ce masque échapper à la Bastille, mais on le reconnut à ses malices quand il fut à la Bastille. Le comte de Guiche, exilé en Hollande, continua sans le vouloir, par ses confessions un peu vaniteuses, à faire l'éducation de Sandraz. On peut donc, quoique avec réserve, lire la *France galante*.

Selon le chroniqueur, le roi était malade. Mademoiselle de La Vallière lui écrivit par l'ambassade de Saint-Aignan :

« Si l'on savoit la cause de vos maux, l'on y appor-

» teroit du remède, quand il en devroit coûter la vie; » mais, mon Dieu ! qu'il est inutile de vous dire ce que » je vous dis ! ce n'est pas moi qui donne à Votre » Majesté ses bons ni ses mauvais jours. »

Quand le duc porta ce billet au roi, « la jeune reine étoit pour lors sur son lit, et, d'abord qu'il le vit, il s'écria : « Saint-Agnan, je suis bien foible, et je le suis plus que vous ne pouvez penser. » La reine se retira, et le roi relut vingt fois ce billet; il fit admirer au duc cette manière d'écrire; mais il ne pouvoit souffrir ce cruel terme de *Votre Majesté*. Il en parloit encore quand mademoiselle de La Vallière entra dans sa chambre avec madame de Montausier *, à laquelle cette visite aux flambeaux a valu toute sa faveur; elle se retira par commodité et par respect au bout de la chambre avec le duc. Mademoiselle de La Vallière se mit sur le lit du roi; elle étoit en habillement négligé, et le roi, qui prend garde à tout, lui en sut bon gré. Elle le regarda avec une langueur passionnée à lui faire entendre que son cœur seroit éternellement à lui; le roi fut si transporté, qu'après lui avoir demandé mille pardons, il baisa un quart d'heure ses mains sans lui rien dire que ces trois paroles : « Eh ! que je serois misérable, mademoiselle, si vous n'aviez pitié de moi ! » Enfin ils se parlèrent, ils se contèrent leurs raisons, et furent cinq heures à dire : « Que je vous aime ! que vous aviez de

* La belle Julie de Rambouillet, fille et héritière de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet et de Pisani, vidame du Mans.

tort! votre cœur est hors de prix; que nous avons lieu d'être contents! aimons-nous toujours. » Ils ne s'en tinrent pas aux paroles tendres, et, ma foi, je le crois; mais je ne sais pas si le roi, qui, le lendemain, se leva pour passer tout le jour avec La Vallière, le passa plus sagement. »

Sandraz conte aussi les jalousies posthumes d'Olympe Mancini : « Madame de Soissons, qui a cru être autrefois aimée, a supporté avec une étrange impatience la faveur de La Vallière; de sorte que, la voyant un jour passer devant la fille d'un avocat du parlement, duquel madame de Soissons faisoit ses délices, elle dit assez haut à madame de Ventadour : « J'avois toujours bien cru que La Vallière étoit boiteuse, mais je ne savois pas qu'elle fût aveugle. » Le roi fut indigné. Il arracha de son cœur son dernier souvenir pour Olympe Mancini. Dès ce jour, l'exil de la comtesse de Soissons fut résolu. Quand mademoiselle de La Vallière apprit le chagrin du roi, elle lui écrivit ce billet :

« Que je vous aime, et que vous méritez de l'être! » Mais il me fâche de troubler vos plaisirs par mes » malheurs. Pourquoi appeler malheur ce qui ne l'est » point? Non, je me reprends : tant que mon cher » prince m'aimera, je n'en aurai jamais : rien ne me » peut affliger que sa perte. Ne craignons point les » autres, ne craignons que nous-mêmes. »

Sandraz, qui ne doute de rien, conte sans hésiter la manière dont Louis XIV rentrait chez lui : « Quinze

jours après, le roi, qui avoit passé depuis midi jusqu'à quatre heures après minuit avec La Vallière, vint se coucher; il trouva la jeune reine en simple jupe, auprès du feu, avec madame de Chevreuse. Comme le roi se sentoit encore mécontent contre elle pour La Vallière, il lui demanda avec un froid horrible pourquoi elle n'étoit pas couchée. « Je vous attendois, lui dit-elle tristement. — Vous avez la mine, lui répondit le roi, de m'attendre bien souvent. — Je le sais bien, lui répondit la reine, car vous ne vous plaisez guère avec moi, et vous vous plaisez bien davantage avec mes ennemies. » Le roi la regardoit avec une fierté qui approchoit bien du mépris, et lui dit d'un ton moqueur : « Hélas! madame, qui vous en a tant appris? » Et, en la quittant : « Couchez-vous, madame, avec vos petites raisons. » La reine fut si vivement touchée, qu'elle alla se jeter aux pieds du roi, qui se promenoit dans sa chambre. « Eh bien, madame, que voulez-vous dire? lui dit-il. — Je veux dire, répondit la reine, que je vous aimerai toujours, quoi que vous me fassiez. — Et moi, lui dit le roi touché, j'en userai si bien, que vous n'y aurez aucune peine. »

Louis XIV, se croyant, comme son aïeul Henri, un diable à quatre, pensait qu'il pouvait aimer deux femmes.

X.

Maîtresse du roi! c'était déjà depuis longtemps un titre officiel, non pas précisément un titre d'honneur, mais d'où tombaient les honneurs. Peu de femmes avaient résisté à jouir du sceptre en guise d'éventail. Il fallait bien prendre sa revanche sur la loi salique. Ce fut peut-être le roi le plus vaillant à l'armée de l'amour — le roi au triple talent — qui rencontra le plus de rebelles. Il est vrai qu'il frappa à plus de portes que les autres. Catherine de Rohan, duchesse de Deux-Ponts, lui dit qu'elle était de trop bonne maison pour être sa maîtresse, et trop pauvre pour être sa femme. Antoinette de Pont, marquise de Guercheville, lui dit qu'elle voulait mourir dans son honneur. Et elle fut si éloquente dans son sermon, que le Béarnais s'écria avec admiration : « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de la reine ma femme. » Malheureusement pour le grand-livre héraldique, il eut peu de Catherine de Rohan et d'Antoinette de Pont parmi les dames d'honneur.

Le lendemain de sa chute, cette chute qui eût été un triomphe pour toute autre, mademoiselle de La Vallière ne se réveilla pas sur les marches du trône, jetant la France à ses genoux et les courtisans à ses pieds, fière comme Junon, souveraine comme Diane

de Poitiers. Elle se cacha la figure dans ses mains et jura de vivre plus que jamais dans le demi-jour.

Elle fut toujours effrayée du rayonnement du roi-soleil; elle cherchait les nues, elle cherchait les ramées. Elle aimait la rencontre du roi; mais si le roi n'était pas seul, elle aimait mieux poursuivre son souvenir que de voir son image. Le roi, qui recherchait la lumière et le bruit, l'éclat et le tapage des fêtes, avait un plaisir cruel à la donner en spectacle, voulant d'ailleurs savourer l'encens dont on inondait sa beauté.

Mademoiselle de La Vallière, en ces belles années de la passion du roi, pouvait gouverner le monde; mais elle ne voulait qu'aimer. Elle s'élevait sur son trépied d'or pur au-dessus de toutes les diplomaties de la cour. Elle ne voulait pas toucher aux choses de ce monde. Toute son ambition était dans son cœur. Que lui importait que tel ministre fût en faveur ou en disgrâce! Elle ne voulait pas surprendre les secrets d'État. Le roi disait : L'État, c'est moi; et elle disait : L'État, c'est son amour. Elle ne voulait pas jouer le rôle d'Agnès Sorel; elle ne voulait jouer que son rôle sans souci de sa souveraineté. Le roi pour elle était un homme jeune et beau qu'elle dépouillait de toute auréole de gloire. « Il s'appelle Louis et je m'appelle Louise, » disait-elle avec joie.

Elle s'abandonnait indolemment à toutes les ardentes rêveries des jeunes amoureuses. Elle était si occupée de penser à son amant, qu'elle oubliait l'heure du rendez-vous. « Pourquoi ne veniez-vous pas? — Parce

que j'avais peur de vous quitter. » Elle était dominée par son imagination; le paradis retrouvé lui cachait le parc de Versailles, son âme s'envolait au delà des mers sans s'inquiéter de ce beau corps, plus doux à voir et à toucher que la pêche mûrissante. Plus d'une fois le roi surprit mademoiselle de La Vallière toute décoiffée, son peigne à la main, comme si elle sortait du lit, quoiqu'il fût l'heure de déjeuner. Louis ne lui faisait pas un crime de ce déshabillé charmant qui lui offrait un spectacle imprévu. La coquetterie de la beauté et de la jeunesse, c'est de proscrire toute coquetterie. Mademoiselle de La Vallière était, ces jours-là, coquette sans le savoir. Louis avait le sentiment de l'ordre, il aimait que tout fût bien, mais il était trop amoureux pour ne pas pardonner à sa maîtresse de lui montrer du même coup un pied chaussé et une jambe nue. Et ces jolis mouvements de la candeur qui s'effarouche ou de la frileuse qui s'irrite de ne pas trouver assez d'étoffe. Et ce charmant embarras de la femme chaste chanté par un poëte, je me trompe, par un cardinal :

> L'embarras de paraître nue
> Fait l'attrait de la nudité.

Et d'ailleurs le roi était assez artiste pour aimer cette chevelure qui ruisselait sur le cou, cette gerbe opulente que les agitations nocturnes avaient tout emmêlée et toute tordue. Les Giorgion et les Véronèse de sa galerie lui avaient appris que les chevelures désordonnées encadraient souvent avec bonheur les plus belles figures.

Mademoiselle de La Vallière croyait effacer ses péchés par le repentir, même avant de songer aux Carmélites; sa vertu immolée se relevait toute blanche dès que le roi était parti, souvent même en face du roi. Qui est-ce qui a dit que la vertu tombe des montagnes inaccessibles avec la rapidité des cascades, et qu'on ne l'y fait remonter qu'à force d'écluses? Mademoiselle de La Vallière pouvait dire à Louis XIV devant les écluses de Marly : « Et moi aussi je dompte la nature. Je force ma vertu à rebrousser chemin, ou plutôt à remonter les montagnes. » Aussi chaque fois qu'elle se laissait prendre à la passion du roi, c'était pour lui une conquête et pour elle une chute, — avec les larmes, les pâleurs, les violences, les désespoirs, — en un mot, une volupté toute nouvelle pour l'amant de la Beauvais; car il croyait qu'une femme ne combat une première fois que pour se mieux donner ensuite. Mademoiselle de La Vallière ne se donnait jamais, même quand l'amour, même quand la jalousie la voulaient jeter dans les bras de son amant. Madame de Sévigné disait d'elle : « *Cette petite violette qui se cachait sous l'herbe.* » La touffe d'herbe, c'était sa pudeur toujours croissante. Madame de Sévigné ajoutait : « *Elle était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse.* » Elle avait peur du soleil, ce soleil de la cour qui la montrait de si loin. O bienheureuse touffe d'herbe! Combien d'âmes y vivent oubliées par la grâce de Dieu *.

* « Dans ses Réflexions sur les miséricordes de Dieu, elle se rappelle ces jours heureux, ces jours maudits : « *Les remords*

Avant d'être jalouse de la marquise de Montespan, mademoiselle de La Vallière était jalouse d'elle-même, mais dans le sens inverse. Il y avait en elle deux femmes : l'une toute de vertu, l'autre toute d'amour. La première était jalouse de la seconde quand elle la sentait qui courait au roi. Aussi disait-elle à Louis : « Que je vous donne de peine de m'aimer, absente et jalouse ! »

Oui, jalouse, oui, absente. Ou l'âme s'envolait pour fuir toute complicité, ou l'âme était présente pour s'indigner des voluptés du corps.

L'amour du roi s'irritait de ces luttes toujours imprévues, parce qu'il croyait toujours avoir vaincu sans merci. Le roman était toujours à la même page, parce qu'on déchirait toujours la page. Le bonheur du roi était durable, parce qu'il menaçait de ne pas durer.

que vous mêliez dans mes plus criminelles délices. » Madame de La Vallière avouait, dans ses années de pénitence, qu'alors même que tout conspirait le plus à la séduire, elle éprouvait au dedans d'elle-même un trouble et une secrète confusion qui ne la laissaient jouir en repos d'aucun plaisir. Le bruit de ses chaînes était pour elle un continuel avertissement de l'esclavage où elle était réduite. Vertueuse en quelque sorte, même dans ses plus coupables égarements, elle n'oublia jamais qu'elle faisait mal, et conserva toujours le désir et l'espérance de revenir au droit chemin. Les nouvelles fautes lui coûtaient autant que la première faiblesse. « La pudeur, dit l'abbé le Queulx, la suivait jusque dans l'enivrement du péché. » Les préférences extérieures que le roi lui donnait sur la reine la blessaient, et elle se plaignait d'être trop aimée, tandis qu'elle ne croyait jamais aimer assez. »
ROMAIN CORNUT.

Mademoiselle de La Vallière parlait de son malheur, mais comme elle aimait son malheur !

Dans les heures de sa première chute, elle eut peur de Dieu, elle courut front baissé s'agenouiller en la chapelle de Fontainebleau. Elle y trouva Jésus pardonnant à Madeleine, — une belle Madeleine du Primatice toute pécheresse encore; — elle se compara pour la première fois à la grande repentie. « Mais moi, dit-elle toute désespérée, je n'aurai pas la gloire de laver sous mes larmes le sang de Notre-Seigneur. »

Plus que jamais elle demeura fidèle à ses devoirs religieux, aimant la prière et le jeûne. Le roi aurait bien voulu supprimer les heures de prière et les jours de jeûne, car il n'avait d'audience qu'après Dieu. Un matin, il arrêta la jeune fille au sortir de la messe où il était allé lui-même, mais où il était demeuré moins longtemps. Il la saisit dans ses bras et l'appuya avec force sur son cœur. Elle ne se défendit pas selon sa coutume, ce qui surprit presque le roi; mais voyant sa pâleur : « Pourquoi pâlissez-vous ? lui demanda-t-il. — Pourquoi je pâlis? c'est que mon cilice m'empêche de me sentir si près de vous ! »

XI.

On sait tout à la cour. Le roi avait beau se cacher et prendre tous les masques, chacun se disait, tout bas

d'abord, tout haut bientôt, que mademoiselle de La Vallière était la maîtresse du roi. On répéta l'histoire à Paris, et un jour une tante de mademoiselle de La Vallière lui vint montrer l'abîme. La jeune fille protesta de sa vertu; mais, effrayée du bruit public, elle prit une grande résolution : elle courut s'enfermer dans un couvent de Chaillot.

La cour était à Saint-Germain. Louis XIV donnait audience à l'ambassadeur d'Espagne. Un page va jusqu'à lui avec ce simple billet : « Adieu ! à Dieu ! » Le roi oublie qu'il écoute un ambassadeur. Que lui fait la paix ou la guerre! Qu'importe une province de plus pour qui a perdu son cœur, son âme, sa vie? Il laisse l'ambassadeur à sa harangue, il réclame partout mademoiselle de La Vallière, il court chez Madame, il se plaint à haute voix, il demande des chevaux et ne trouve personne aux écuries. « Qu'importe, dit-il au page qui lui avait donné l'adieu de la fugitive, sellez votre cheval, je sellerai bien le mien ! »

Il selle un cheval, ordonne à Luzancy de le suivre, et le voilà parti pour Chaillot. Il arrive, il découvre le couvent, il demande la nouvelle venue. Elle refuse de paraître. Il menace de tout si elle ne lui est rendue. Elle paraît, l'adoration du roi la fléchit; elle est ramenée en triomphe.

On ne dit pas comment; peut-on supposer que ce fut en croupe?

Selon une autre version, le roi eut bientôt décidé mademoiselle de La Vallière à fuir le couvent avec lui.

Il la trouva couchée sur les dalles, embrassant les pieds d'un Christ de pierre dans le parloir du dehors; car on avait refusé de la recevoir dedans. « Je cherche mon tombeau, » lui dit-elle tout en larmes.

Elle était pâle comme si déjà la mort l'eût touchée. « Si vous m'aimiez, lui dit le roi, qui était lui-même tout en larmes, vous ne voudriez pas mourir et vous ne me feriez pas mourir. »

Il la prit dans ses bras et l'emporta serrée sur son cœur. « J'étais venu décidé à tout, poursuivit-il, même à brûler le couvent. »

Ce n'était pas un roi, c'était un amoureux *.

* Sous la Restauration, M. Horace Vernet peignit poétiquement dans le style romanesque de madame de Genlis, mais avec un sentiment plus élevé, mademoiselle de La Vallière au couvent des Carmélites, s'attachant à la croix pour se défendre de Louis XIV, qui la veut enlever de vive force. Elle est fort belle dans son attitude de désespérée. La composition du tableau est très-savante au point de vue des oppositions et des effets dramatiques. Cette femme échevelée qui se jette au pied de la croix, ce roi qui n'a jamais plié le genou et qui s'agenouille sur l'herbe du cimetière; ce beau ciel qui parle d'amour avec un nuage à l'horizon; ces arbres verts où chantent les rossignols, cette chapelle entr'ouverte où retentit encore le glas funèbre; ces religieuses effrayées de voir ainsi les passions humaines violer ce refuge où Dieu seul passionne les âmes : voilà qui saisit l'imagination. Mais le très-spirituel artiste a relevé ce sentimentalisme d'opéra par une raillerie. Parmi les religieuses, il en est une qui s'approche curieuse de cette scène d'amour, et qui dit, par son expression, qu'elle ne comprend rien aux rébellions de mademoiselle de La Vallière *.

* Ce tableau a été gravé par Gudin et Chaponnier d'après un dessin du peintre. Mademoiselle de La Vallière, toute noyée dans sa chevelure, est une figure charmante qui rappelle les créations de Lawrence.

Quelque réserve que fasse le philosophe contre le roi et contre le mari, il pardonne ici à l'amoureux, parce qu'il sent que le cœur était touché et que la passion, quelle que soit sa folie, garde toujours un caractère divin. Mais Louis XIV dépassait la passion elle-même : « Vous n'êtes guère maître de vous-même, dit la reine mère à son fils. — Si je ne le suis de moi-même, répondit le roi, je le serai de ceux qui outragent ma volonté. »

C'était le tonnerre qui parlait. La reine mère se courba sous l'orage et conseilla à la femme de son fils de se tourner vers Dieu.

Le roi imposa donc mademoiselle de La Vallière à la cour, même à sa mère, même à sa femme. Il avait tous les despotismes.

La cour était alors le plus souvent au Palais-Royal. Madame, après sa belle indignation contre les déchéances du cœur de Louis XIV, qui descendait de la princesse à la fille d'honneur, s'était décidée à sourire à tout et à présider tous les jeux. Quinault eut plus d'une fois l'honneur d'être appelé au *jeu des vers*. Quand on ne jouait ni aux cartes, ni à la main chaude, ni au billard, ni aux jeux innocents, on jouait à la rime, comme à l'hôtel Rambouillet.

Un soir, on se passa l'*amour* de main en main. Quand ce fut le tour de Quinault, il voulut se défendre de parler, sous prétexte qu'il ne connaissait pas bien son sujet; mais le roi ayant insisté, il improvisa ces quatre vers :

Grand roi que dans mon cœur je respecte et j'admire,
Pour parler des douceurs de l'amoureux empire
Il ne faut pas choisir ceux qui savent rimer,
Mais il faut consulter ceux qui savent aimer.

Le roi consulta beaucoup de monde, faisant semblant de ne pas voir mademoiselle de La Vallière; mais à la fin, il se posa devant elle comme un point d'interrogation. « Et vous, madame, n'en direz-vous rien? » On voit que le roi n'osa prononcer le mot. Mademoiselle de La Vallière, qui avait eu le temps d'improviser son quatrain, répondit par ces vers :

C'est le destin des belles choses :
Ainsi nous voyons tous les jours
Les épines avec les roses,
Les chagrins avec les amours.

Ce fut mademoiselle de La Vallière qui obtint ce soir-là le prix des vers.

Dirai-je les vers du roi? Non, c'étaient des vers de roi.

XII.

Mademoiselle de La Vallière parlait des épines; c'était pourtant l'heure des joies et des ivresses.

Saint Augustin, à la recherche du bonheur — qu'il appelle le souverain bien, — a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions dans les philosophes de l'an-

tiquité. Selon Archytas, c'est le gain d'une bataille; selon Cratès, c'est une belle navigation quand les sirènes chantent au loin; selon Épicure, c'est la volupté des lèvres et de l'esprit; selon Héraclite, c'est l'argent; selon Démocrite, l'homme heureux est celui qui n'a rien; Simonide trouverait le bonheur dans un ami, mais il décide qu'il n'y a pas d'ami; Euripide se moque de l'amitié avec l'amour. Mais Aristophane s'écrie : « O femme! tu donnes l'amour, mais tu ne donnes pas la femme. »

Mademoiselle de La Vallière se donnait toute en donnant l'amour.

J'allais oublier l'opinion de saint Augustin. Pour lui, le souverain bien, c'est Dieu. Un commentateur de l'ordre profane, Ninon de Lenclos, écrivait en marge des *Confessions :* « Il me semble pourtant que Dieu ne nous a pas tout exprès mis sur la terre pour regarder le ciel. » Mademoiselle de La Vallière, dans ses saintes et profanes aspirations, voyait le roi dans son Dieu et Dieu dans son roi.

Il faudrait, pour s'orienter, qu'il existât une géographie du bonheur — la capitale, les provinces, les colonies. — Malheureusement il y a deux capitales, le cœur et l'esprit, qui vivent ensemble comme le chien et le chat de la maison; aussi, dès que le cœur a la liberté, — je me trompe, dès qu'il est pris, — il songe à s'expatrier, il aspire au ciel, sa vraie patrie. « Je suis si heureuse que je voudrais mourir! » disait mademoiselle de La Vallière, un soir, dans le parc de

Versailles. Elle aimait le roi, et il lui semblait que son cœur était emprisonné sur la terre. Ce cri de mademoiselle de La Vallière, combien d'autres qui l'ont jeté comme une injure au bonheur!

Dans son aveuglement, le roi voulut bientôt que sa maîtresse eût son appartement à la cour porte à porte avec la reine, comme au sérail. La reine se fit moins prier que mademoiselle de La Vallière.

On s'accoutume à tout. Marie-Thérèse aimait tant le roi, qu'elle finit par aimer mademoiselle de La Vallière, comme gagnée elle-même à cet amour. La jeune fille était d'ailleurs si respectueuse et si douce, qu'elle avait vaincu tous ses ennemis. Il fallait que Marie-Thérèse passât chez sa jeune rivale pour aller à la messe. Tout le monde ici-bas, même la reine, marque les stations de sa croix.

Ce ne fut pas tout: mademoiselle de La Vallière eut, elle aussi, sa fille d'honneur. Mademoiselle d'Artigny *, qui était à Madame, passa à la maîtresse du roi. Il fallait une confidente — ou plutôt une comédienne pour les intermèdes. — Mademoiselle d'Artigny répandait beaucoup de gaieté sur cette passion mélancolique. Madame finit par pardonner à mademoiselle de La Vallière,

* Mademoiselle d'Artigny était fille d'honneur de Madame. « Le roi lui donna de considérables sommes d'argent et la fit épouser au comte du Roule, cousin du duc de Créqui, avec de grands avantages qu'il lui fit. Elle eut sujet, selon les fausses maximes du monde, de s'estimer heureuse d'avoir été la confidente des secrets du roi; car, de pauvre et accablée de mauvaise fortune, elle devint une grande dame. » *Madame* DE MOTTEVILLE.

grâce aux prières de mademoiselle d'Artigny, grâce surtout aux prières du roi, qui la condamnait à être témoin de son bonheur avec sa rivale. Le matin, Louis XIV l'allait prendre dans son carrosse pour passer la journée à Versailles avec ses deux anciennes filles d'honneur. Mademoiselle de La Vallière était si caressante et mademoiselle d'Artigny si folle, que Madame jouait et riait avec elles comme une enfant.

Madame avait d'ailleurs oublié le roi avec le comte de Guiche. Selon madame de La Fayette, « ce qu'on appelle ordinairement la belle galanterie, produisit alors beaucoup d'intrigues *. Le comte de Guiche fut

* « Quand Madame s'aperçut qu'elle avoit peu de part aux visites fréquentes du roi, et qu'elle servoit pour ainsi dire de prétexte à La Vallière, elle conçut beaucoup de dépit contre lui et contre elle; et pour se dépiter, elle écouta favorablement le comte de Guiche, fils aîné du comte maréchal de Gramont, jeune homme bien fait, qui à beaucoup d'esprit et de courage joignit encore plus d'audace. Dans le même temps, la comtesse de Soissons, qui vit le roi épris des charmes de La Vallière, se rendit à l'amour de Vardes, qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, mais plus aimable encore par son esprit, par ses manières insinuantes et même par sa figure, que tous les jeunes gens. On a cru que ce fut par ordre du roi qu'il s'attacha à la comtesse et que le roi fut son confident. Ce qui est certain, c'est que cet habile courtisan fit ce qu'il fit plus par ambition que par amour, et fut aussi fâché que la comtesse et que Madame quand il vit que La Vallière possédoit seule le roi. Ces quatre personnes donc, savoir : Madame et le comte de Guiche (comme un jeune étourdi, par complaisance pour elle), la comtesse de Soissons et de Vardes, formèrent le dessein de perdre La Vallière pour rester les maîtres de la cour. Ils s'imaginèrent que si par quelque moyen la jeune

éloigné pour avoir eu l'audace de regarder Madame un peu trop tendrement. Comme il est à croire qu'elle étoit sage en effet, elle voulut que le public fût persuadé qu'elle avoit été de concert avec le Roi et Monsieur pour l'éloigner : mais son exil fut court, et on peut s'imaginer que ce crime n'avoit pas beaucoup offensé celle qui en étoit la cause. La duchesse de Valentinois, sœur du comte de Guiche, étoit tendrement aimée de Madame, et la sœur de ce coupable étoit traitée de favorite; il étoit juste de récompenser en elle les sentiments du frère, qui en sa personne pouvoient être innocemment payés. Madame ne pouvoit vivre sans elle; elle étoit de toutes ses promenades; si bien qu'elle faisoit éclore chaque jour non pas des fleurs sous ses pas, comme feignent les poëtes qu'il arrive aux nymphes de la chaste Diane, mais des que-

reine pouvoit savoir le commerce du roi avec La Vallière, elle éclateroit et feroit éclater la reine mère, de manière que le roi ne pourroit s'empêcher de se défaire de sa maîtresse. Ils écrivirent là-dessus une lettre comme de la part du roi d'Espagne à sa fille, qui l'avertissoit des amours du roi. Cette lettre fut composée par Vardes, et traduite en espagnol par le comte de Guiche, qui se piquoit de savoir toutes sortes de langues. Pour l'espagnol, il est certain qu'il le savoit. La lettre arriva à bon port et sans que personne se doutât pour lors d'où elle venoit. La jeune reine, qui aimoit son mari passionnément, fut outrée de douleur. La reine mère prit son parti : cela donna beaucoup de chagrin et d'inquiétude au roi, mais ne lui fit pas quitter sa maîtresse. Toute sa mauvaise humeur tomba sur ceux qui avoient eu la hardiesse de l'attaquer par un endroit si sensible. » *Marquis* DE LA FARE.

relles, des brouilleries, et beaucoup de ces riens qui sont capables de produire de grands événements. »

Près d'une année s'écoula toute couronnée des aubes timides, mais déjà lumineuses, d'un amour qui fut éternel pour mademoiselle de La Vallière, qui prit le cœur tout entier de Louis XIV.

Un jour, à midi (c'était l'heure de la messe), la reine traverse la chambre de mademoiselle de La Vallière, la sachant malade depuis la veille : « Quoi ! ma belle, on vous dit malade, et je ne vois autour de vous que des tubéreuses et des fleurs d'oranger? — C'est pour dormir, » dit mademoiselle de La Vallière.

Le lendemain, le bruit se répand que mademoiselle de La Vallière est accouchée. « Oh que nenni ! dit la reine; hier elle était au bal; je l'avais vue en allant à la messe presque endormie dans un lit jonché de fleurs mortelles aux femmes en couches. — C'est égal, dit la comtesse de Soissons, elle est accouchée l'autre nuit; c'est le roi lui-même qui a reçu l'enfant. »

Le roi paraît. Un silence. « Sire, dit la reine, vous poussez donc l'amour pour vos sujets jusqu'à les recevoir à leur entrée en ce monde ? »

Le roi sembla ne pas comprendre. A cet instant, on annonça mademoiselle de La Vallière. Elle était plus belle que jamais en robe de bal d'un nouveau goût, ce qui occupa toutes les femmes. Elle vint ainsi démentir hautement tous les bruits de la cour : — Louis XIV ne fut pas si brave pour passer le Rhin.

Et pourtant, la vérité, c'est qu'elle était accouchée

la veille en présence du roi. Mais il me faudrait tout un volume pour raconter cette nuit incroyable dans cette histoire romanesque.

Un soir que le roi était aux pieds de sa maîtresse, il lui demanda si elle croyait qu'on pût aimer mieux qu'il n'aimait. « Oui, lui dit-elle; car, tout passionné que vous êtes, vous m'aimez pour mon amour, et j'ai connu un homme qui m'a aimée jusqu'à la mort en sachant qu'il ne serait pas aimé. — Quel est cet homme? — Un simple officier aux gardes que le ciel m'avait peut-être destiné; mais comme cet amour n'était pas un crime, je ne l'ai pas aimé. C'était au temps où j'étais encore à Madame. Il m'a écrit des lettres qui n'étaient pas jolies comme les vôtres, parce qu'il n'avait pas Benserade sous la main, mais ses lettres sont des chefs-d'œuvre de passion. — Des phrases! dit le roi avec quelque dépit. — Oui, des phrases, Sire, mais la dernière fut un coup d'épée. — Que dites-vous? — Je dis que ce matin même, apprenant que j'étais la maîtresse du roi, il s'est percé le cœur de son épée. — Il a bien fait, dit le roi; si j'étais un simple officier aux gardes j'en ferais bien autant. — Ah! Sire, que n'êtes-vous un simple officier aux gardes! comme nous nous aimerions dans l'oubli du monde! »

Ce cri de mademoiselle de La Vallière était le cri de son cœur.

Le roi ne fut pas souvent jaloux avec celle qui ne mettait pas d'art dans l'amour. Un jour pourtant, à une fête de Madame, il passa une heure dans tous les

tourments d'Othello : il vit un jeune homme charmant, de la plus fière distinction et de la plus hautaine élégance, qui dansait très-familièrement avec mademoiselle de La Vallière. Il riait avec elle, lui parlait à l'oreille et se moquait tout haut de ses grands airs élégiaques.

Louis XIV n'osait demander quel était ce jeune homme, dans la crainte de paraître jaloux, mais il était furieux et fut sur le point d'éclater.

Après le ballet, il alla droit à mademoiselle de La Vallière et l'entraîna un peu cavalièrement. « Madame, me direz-vous quel est ce jeune homme? — Ce jeune homme, Sire? il est beau, n'est-ce pas? Si vous saviez comme il est galant et comme il parle bien ! » Le roi frappa du pied : « Madame, cela n'est pas répondre. » Mademoiselle de La Vallière se mit à rire et dit à son amant : « Ce beau danseur, Sire, c'est mon frère. »

Louis XIV ne revenait pas de sa surprise : « Quoi, vous aviez un frère et vous ne m'avez jamais rien demandé pour lui ! — Sire, je ne suis pas la maîtresse du roi, » répondit la maîtresse de Louis.

XIII.

Si on ne rencontre jamais mademoiselle de La Vallière au conseil des ministres, on la rencontre quel-

quefois au conseil des artistes, quoiqu'elle n'eût que le paradis pour idéal.

Louis XIV prit un matin son portrait encadré de diamants dans la main de mademoiselle de La Vallière et lui dit qu'il allait l'envoyer par delà les monts. « A qui donc, Sire? » demanda la jeune fille jalouse. Louis XIV prit une plume et écrivit :

« Monsieur le chevalier Bernini, j'ai une estime » si particulière pour votre mérite, que je désire avec » empressement de voir et de connaître de plus près un » artiste aussi célèbre que vous, pourvu que mes sou- » haits ne nuisent pas au service de Sa Sainteté, et » qu'ils ne vous dérangent point. Telles sont les rai- » sons qui m'engagent à expédier ce courrier extraor- » dinaire à Rome, pour vous inviter à me procurer la » satisfaction de vous voir en France. J'espère que vous » profiterez de l'occasion favorable que vous fournit le » retour de mon cousin le duc de Créqui, mon ambas- » sadeur extraordinaire, qui vous expliquera plus am- » plement les raisons qui me font désirer le plaisir de » vous posséder, et celui de parler avec vous sur les » beaux dessins que vous m'avez envoyés pour la con- » struction du Louvre. Au reste, je m'en rapporte à ce » que mondit cousin vous fera entendre, par rapport à » mes bonnes intentions. Je prie Dieu, monsieur le » chevalier Bernini, qu'il vous ait en sa sainte garde.

» LOUIS. »

Le roi écrivit ensuite une lettre au pape pour le

prier de lui accorder son sculpteur ordinaire. Mademoiselle de La Vallière ne s'expliquait pas bien cette passion du roi pour le marbre. Elle aimait les pauvres, et représentait souvent à Louis XIV que toutes ces magnificences de ses palais l'empêchaient de voir son peuple de près. Le roi lui répondait par ses paradoxes politiques : l'or qui tombe de haut va loin, comme le torrent qui bondit de la montagne pour féconder la vallée.

Ce fut une fête pour le roi que le jour de la présentation du Bernin par le duc de Créqui. « Je ferai le buste de Votre Majesté pour prendre des leçons de grandeur, » dit le sculpteur. Quelques jours après, le roi donna la première séance. Le Bernin, tout en modelant la tête, s'approcha de lui et releva deux boucles de cheveux retombant sur les tempes. « Le plus grand roi du monde, dit-il, ne doit pas craindre de montrer son front à tout l'univers. » Les courtisans applaudirent, et soudainement relevèrent leurs cheveux. La coiffure à la Bernini devint une mode sérieuse.

Mademoiselle de La Vallière était là dans le cercle de la reine. Bernin la regardait beaucoup. « Voilà le sang français, murmura le Bernin, des beautés qui s'évanouissent quand on les touche. — Quelles sont, lui demanda mademoiselle de La Vallière, les plus belles femmes, des Françaises ou des Italiennes? » Bernin répondit en s'inclinant devant elle que les femmes étaient belles à Paris comme à Rome, « avec cette différence

que sous la peau des Italiennes on voit couler le sang, et que sous la peau des Françaises on voit couler le lait. »

Mademoiselle de La Vallière n'aima pas beaucoup le Bernin. Elle avait la prescience qu'il avait fait son temps et qu'il voyait faux sous le soleil de Paris. Elle avait admiré de trop belles statues d'après l'antique pour ne pas s'étonner de l'engouement de la cour pour cette manière théâtrale, pour ce style forcé, pour ce pédantisme ultramontain.

Elle avait raison. Heureusement pour la gloire de la France, le Bernin, voulant aller mourir à Rome, abandonna le Louvre à Charles Perrault. Louis XIV avait posé la première pierre dans l'idée que la façade du Bernin serait saluée par les siècles futurs. Mais le sculpteur italien ne laissa rien en France que le souvenir de son voyage. Il se croyait le prince des sculpteurs, il n'était que le sculpteur des princes.

XIV.

Les jardins de Versailles sont le chef-d'œuvre de ce poëte charmant, mais géométrique, qui s'appelle Le Nostre.

C'est l'*Art Poétique*, je me trompe, c'est la *Poétique* des jardins.

Combien de strophes et d'antistrophes! combien de poëmes, de sonnets et de madrigaux! Combien de

petits chefs-d'œuvre dans ce grand chef-d'œuvre ! Tout y est épique, solennel, majestueux comme le grand roi. Mais où est l'élégie « en longs habits de deuil ? » J'y vois les Grâces, mais je n'y vois pas l'Amour. Voilà bien le Cupidon suranné des anciens ; mais l'Amour des modernes, né de la passion et de l'imprévu, ce n'est pas ici qu'il irait se nicher. Mademoiselle de La Vallière ne l'a donc pas, un jour de douleur, crucifié avec elle dans le laurier de Daphné ?

Mais voici le labyrinthe. C'est l'œuvre de Le Nostre sous l'inspiration de mademoiselle de La Vallière — ce jour-là amoureuse d'après l'antique. — C'est là que dans ses heures de passion elle se cachait, l'*humble violette*, comme pour s'y noyer dans la rosée.

Louis XIV, qui disait que le labyrinthe serait son cabinet d'étude, y voulut les fables d'Ésope coulées en bronze et expliquées par Benserade.

Le matin, mademoiselle de La Vallière et Louis XIV se rencontraient dans le labyrinthe ; le roi accompagné de Benserade, la fille d'honneur accompagnée de mademoiselle d'Artigny.

Le roi et sa maîtresse s'y retrouvaient aisément, mais ils ne retrouvaient pas leur chemin, dès que Benserade et mademoiselle d'Artigny s'attardaient pour jouer au volant, c'est-à-dire pour se jeter le mot, car c'étaient deux beaux esprits.

Avec un peu d'imagination, on peut remettre en scène ces figures évanouies qui, sous la forme d'ombres éplorées, ont dû revenir souvent au labyrinthe

devant les deux statues, Ésope et l'Amour, de Le Gros et de Tuby.

Il est six heures du matin. Toute la cour dort, hormis le roi, hormis mademoiselle de La Vallière. Le roi saute par-dessus l'étiquette et va courir les jardins. Il rencontre son poëte intime qui cherche une rime. « Je vais vous donner la réplique, monsieur de Benserade : quelle rime vous faut-il? — Sire, une rime à *Majesté*. — *Beauté!* s'écrie le roi. Voilà tout justement mademoiselle de La Vallière qui descend au parterre. Mais cachons-nous, car elle nous fuirait. » Et Benserade, qui n'oublie pas son Virgile, rappelle la belle fille qui fuit pour engager le combat. Le roi, qui n'entend pas le latin, vante la suprématie de l'art sur la poésie, qu'il compare à la tour de Babel. Pendant qu'ils discutent, mademoiselle de La Vallière, qui fuit la lumière, vient dans le labyrinthe, laissant en chemin mademoiselle d'Artigny. « Madame, que je suis aise de cette bonne fortune! — Sire, je ne croyais pas vous rencontrer si matin. » Benserade rit à la dérobée. « Madame, donnez donc des idées à ce pauvre Benserade. Voilà huit jours que je lui demande quatre vers pour cette statue de l'Amour. — Des idées sur l'Amour? dit mademoiselle de La Vallière, je n'en sais qu'une : c'est qu'il faut passer à côté de lui sans le regarder. » Et, disant ces mots, elle s'éloigne. « Oh que nenni! répond le roi. Je vais vous dire la fable. Cet Amour, si bien sculpté par Tuby, avec son peloton de fil dans la main, signifie que si le dieu nous jette dans le laby-

rinthe des heureux tourments, il nous donne aussi le fil d'Ariane pour nous retrouver. — Votre fable n'est qu'un mensonge, dit mademoiselle de La Vallière. La vérité, c'est qu'un peloton de fil ne peut pas nous tirer de l'abîme que l'Amour creuse sous nos pieds, où nous tombons avec délices dans un lit de roses et d'où nous ne remontons qu'en nous déchirant aux ronces et aux rochers. — Oh! oh! voilà qui est poétique et profond! s'écrie le roi comme en regardant l'abîme : que dites-vous de cela, Benserade? — Je dis que mademoiselle de La Vallière devine Ésope et le surpasse. — Avec M. de Benserade, je surpasse tout, même Junon, même Hébé, même les Grâces, même les Muses, moi, une pauvre fille, qui ne sais rien, pas même mon cœur! »

Et mademoiselle de La Vallière cueille une branche de lilas pour cacher son front rougissant. Louis XIV s'approche d'elle; Benserade se détourne discrètement; on se prend la main, on s'embrasse, on s'embrasse encore. Et tout à coup, pour ne pas inquiéter la vertu de Benserade, on lui parle de ses quatrains, car le poëte traduisait alors Ésope en quatrains, pour expliquer les groupes des fontaines du labyrinthe, qui étaient la traduction en marbre et en bronze des fables d'Ésope.

Benserade conduit le roi et mademoiselle de La Vallière devant chaque fontaine et leur dit ses vers. Quand on applaudit, il salue la statue d'Ésope; quand on trouve la fable mal traduite, il dit que c'est sa faute. « Sire, en voici une qui va vous rappeler votre conseil

des ministres. Vous voyez cette fontaine; les Rats tiennent conseil autour d'un bassin hexagone :

Le Chat étant des Rats l'adversaire implacable,
Pour s'en donner de garde un d'entre eux proposa
De lui mettre un grelot au col; nul ne l'osa.
De quoi sert un conseil qui n'est point praticable?

Le roi reconnaît plus d'un de ses ministres, et même plus d'un de ses généraux. « Voilà qui est plus curieux, » reprend Benserade, qui osait beaucoup. On arrivait devant le groupe qui représente les Grenouilles et Jupiter.

Une poutre pour roi faisoit peu de besogne,
Les Grenouilles tout haut en murmuroient déjà.
Jupiter à la place y mit une cigogne;
Ce fut encore pis, car elle les mangea.

Louis XIV aimait les fables politiques. « Je ne sais pas bien, dit Benserade* cachant sa malice, quelle est la moralité de celle-ci. » On arrivait devant le bassin

* Benserade, le *fablier royal*, a été oublié pour La Fontaine, le fablier de tout le monde. C'est justice. Toutefois il faut reconnaître, qu'obligé de renfermer dans un cadre si étroit toute une action, que dis-je? toute une comédie, il a souvent trouvé le tour, le trait et la philosophie. Cette fable n'est-elle pas heureusement traduite?

La Grue interrogeoit le Cygne, dont le chant
Bien plus qu'à l'ordinaire étoit doux et touchant.
Quelle bonne nouvelle avez-vous donc reçue?
C'est que je vais mourir, dit le Cygne à la Grue.

ovale qui représente le Milan formant une gerbe avec les petits Oiseaux.

Le Milan une fois voulut payer sa fête;
Tous les petits Oiseaux par lui furent priez;
Et comme à bien dîner l'assistance étoit prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviez.

Et quand le roi et sa maîtresse ont appris la sagesse dans Ésope à l'école de Benserade, — ce fou du roi, — ils lui conseillent de continuer ses quatrains, et vont admirer avec Le Nostre la salle du bal, qui marque le voyage en Italie du Raphaël des jardins. « C'est beau, dit Le Nostre, promenant ses regards de la cascade à l'amphithéâtre, ce bassin de coquillages, ces goulettes de marbre, ces vases de métail, ces têtes de bacchantes, ces mufles de lion, ces torchères, ces rampes, ces niches dans les charmilles, enfin ce beau groupe d'après l'antique. C'est beau. » Et, planté devant son œuvre comme un point d'admiration, le grand jardinier ne s'aperçoit pas que les amoureux sont déjà dans la charmille voisine.

Dans le tableau de la cour de Louis XIV, il faut peindre la figure de Le Nostre à l'ombre d'un de ses quinconces. Le bonhomme Le Nostre ne fut pas seulement un homme de génie dans l'art de sculpter la nature, ce fut un caractère. Quand le roi lui donna des lettres de noblesse, il voulut lui donner des armes. « Non, Sire, je ne suis pas comme ces nouveaux marquis, lesquels avec leurs armoiries semblent promener les enseignes de leurs anciennes boutiques. » Il fit,

comme tous les artistes, le voyage d'Italie, où il croyait trouver des maîtres; « il n'y trouva que des admirateurs. » Le pape Innocent XI, qui avait vu les dessins du parc de Versailles, lui dit qu'il était le Michel-Ange des jardins. « J'ai vu, dit Le Nostre, pour répondre au compliment, les deux plus grands hommes de la terre, Sa Majesté Louis XIV et Sa Sainteté Innocent XI. — Il y a grande différence, reprit humblement le pontife : le roi est un grand prince victorieux; je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nostre frappa familièrement, comme par bonne amitié, sur l'épaule du pape : « Mon révérend Père, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége. » Le saint-père, qui avait peur de mourir, trouva que c'était le plus beau compliment. Il demanda au jardinier de Versailles ce qu'il pourrait lui offrir qui lui fût agréable. « Donnez-moi des passions. » Le pape, qui était un homme d'esprit comme tous les papes, prit dans sa bibliothèque un livre doré sur tranche, qu'il remit gracieusement aux mains de Le Nostre : c'étaient les passions des quatre Évangélistes. Quand Le Nostre fut de retour à Versailles, il conta à Louis XIV que le pape l'avait mieux reçu qu'aucun de ses ambassadeurs, et lui avait donné des passions qui valaient bien les passions du roi : « Mais, rassurez-vous, Sire, il ne m'a pas ôté la passion de faire le bien. » Et il montra son livre avec orgueil : « Qui sait? ajouta-t-il, quand on ne pourra plus cultiver son jardin, on apprendra peut-être à lire là-dedans. »

Le Nostre mourut la bêche à la main, comme un vrai gentilhomme sous les armes, fier de ses œuvres, pouvant dire en regardant une dernière fois les plates-bandes de son jardin :

Tout bosquet est un temple et tout marbre est un dieu.

Le grand jardinier avait travaillé comme si les dieux de l'Olympe dussent se promener dans ses allées. Quelle main hardie et quelle imagination grandiose dans le dessin du jardin des Tuileries, de la terrasse de Saint-Germain, du portique de Marly, des parterres d'eau de Versailles, des treillages de Chantilly ! Louis XIV avait étendu son despotisme jusque sur la nature. Le Nostre la subjugua à force de génie et d'amour *.

Quand Louis XIV revenait de la guerre, Le Nostre l'embrassait à franche accolade en lui disant : « C'est là-bas qu'est la victoire, c'est ici que poussent les lauriers. » Et il couronnait pieusement son maître avec les lauriers qu'il avait cultivés.

Le Nostre aimait mademoiselle de La Vallière et n'aimait pas madame de Montespan. Mademoiselle de La Vallière respirait les roses qu'il lui présentait ; madame de Montespan les effeuillait d'une main dédai-

* Quand il dessina, sous les yeux de Louis XIV, les jardins de Versailles avec son léger crayon qui était comme la baguette des fées, le roi l'interrompit jusqu'à trois fois pour lui dire : « Le Nostre, je vous donne vingt mille livres. » A la quatrième interruption, Le Nostre s'écria brusquement : « Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage, car je la ruinerais. »

gneuse. La première aimait la poésie des jardins, et mouillait son pied dans la rosée ; la seconde ne se promenait jamais qu'en chaise, dans une haie de courtisans. Aussi, quand Le Nostre parlait au roi du célèbre labyrinthe, il s'écriait toujours sans le vouloir : « Sire, c'était le beau temps ! On se levait matin, on n'avait pas peur du brouillard, on s'aimait à perte de vue. » Le roi souriait et songeait que Le Nostre avait peut-être raison.

Mademoiselle de La Vallière avait-elle songé, en inspirant le labyrinthe à Le Nostre, que son labyrinthe, à elle, c'était sa passion ténébreuse, comme la forêt de Diane, d'où elle ne devait sortir que pour voir la lumière divine ?

XV.

Toutes les descriptions incroyables des contes de fées sur les palais des génies ne rappellent que de loin les merveilles des fêtes de Louis XIV. Il est à remarquer d'ailleurs que Charles Perrault et madame d'Aulnoy ont écrit leurs contes au temps des féeries du grand roi. Mais quel est le conte qui puisse lutter avec les *Plaisirs de l'île enchantée*, qui ont pour ainsi dire inauguré Versailles pendant sept jours ? Louis XIV voulait-il débrouiller le chaos de son cœur* ?

* « Ces fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les

L'histoire dit que ces fêtes furent données par le roi à la reine; la reine, ces jours-là, c'était mademoiselle de La Vallière. On était encore aux primevères de l'amour; le roi croyait n'avoir pas assez prouvé à sa maîtresse qu'il était plus magnifique que Fouquet. La fête de Vaux n'avait duré qu'un jour, la fête de Versailles devait durer toute une semaine; Fouquet avait eu Molière pour poëte dramatique et Le Brun pour décorateur; le roi eut Corneille, Lulli, Quinault, Molière et Vigarini. Vigarini n'était pas un grand peintre comme Le Brun, mais il élevait des palais comme par enchantement. Mademoiselle de La Vallière, qui aimait l'Arioste, conseilla le palais d'Alcine. La belle romanesque trouvait charmant de vivre quelques jours dans les belles imaginations du poëte italien.

Peindrai-je le palais merveilleux? Le roi représenta Roger, et portait une cuirasse d'argent couverte de riches broderies d'or et d'argent; le duc de Noailles représenta Oger le Danois; le duc de Guise, Aquilant le Noir; le comte d'Armagnac, Griffon le Blond; le duc de Foix, Renaud; le duc d'Orléans, Rolland; le marquis de La Vallière, Zerbin. Tous portaient sur leur

romans, durèrent sept jours. Le roi remporta quatre fois le prix des jeux, et laissa disputer ensuite aux autres chevaliers les prix qu'il avait gagnés, et qu'il leur abandonnait. » VOLTAIRE.

Le récit de ces fêtes magiques a été recueilli dans les éditions primitives des œuvres de Molière, comme pour expliquer la *Princesse d'Élide*.

écu des vers de Benserade; le poëte avait osé faire ce quatrain pour le roi :

Quelque beaux sentiments que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Mais le roi ne voulut pas que ces vers amoureux fussent pour lui. Il les donna au marquis de La Vallière.

Peindrai-je le char gigantesque tout éclatant d'or et d'azur d'où sortit Apollon tout radieux, comme aux jours des jeux Pythiens, ayant à ses pieds quatre figures représentant les quatre Ages du monde? Dans le char, toutes les femmes aimées d'Apollon; sur une roue, la Fortune une main sur les yeux; sur l'autre roue, le Temps armé de la faux. Huit chevaux altiers, couverts de housses semées de soleils d'or, piaffaient et hennissaient attelés au char; les douze Heures du jour et les douze Signes du zodiaque, très-richement habillés dans le plus pur style olympien, formaient la haie.

Sur un signal, les chevaux partirent. Apollon vint saluer le roi; les quatre Ages du monde lui firent leur compliment en vers alexandrins; Apollon lui-même prit la parole; après quoi la course de bague commença. Ce fut le marquis de La Vallière qui gagna le prix, quoique le roi l'eût disputé bien longtemps. La reine lui donna de sa main une épée d'or enrichie de diamants. Les Heures et les Signes du zodiaque se mirent à danser, sur la musique de Lulli, une des plus belles en

cour; tout le monde sait qu'il fut de moitié dans la galanterie de *Psyché :*

Quoi! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites pas, Psyché, que vous m'aimez?

Psyché, n'est-ce pas mademoiselle de La Vallière que Molière, dans la *Princesse d'Élide,* va comparer à Diane par la bouche d'Euryale embrasé de l'amour du roi :

Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Sa brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon âme aucun secret désir.
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour les amours une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois.

Molière va maintenant conseiller l'amour à la Diane invulnérable : c'est Cynthie, cousine de la princesse, qui lui parle : je me trompe, c'est mademoiselle d'Artigny.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour,
On s'expose chez vous à faire mal sa cour.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans mon âme?
Et serait-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et vivre sans aimer, n'est-ce pas ne pas vivre?

Voici la prose après les vers, Molière après Corneille : c'est toujours Cynthie qui prêche :

« Il est vrai, madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course; mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y a porté; car enfin vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre; et, sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles. »

La princesse masque son cœur :

« Pouvez-vous bien prononcer ces paroles, et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe? J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie, et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous pour devenir un jour nos tyrans. Toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples et les bassesses épouvantables où cette position ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance, je sens tout mon cœur qui s'émeut, et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses. »

On voit que les deux poëtes préparaient au vainqueur une difficile conquête. Cependant Euryale est plus amoureux que jamais. Comme il peint bien le chant et la danse de sa beauté (mademoiselle de La Vallière chantait et dansait Lulli avec une grâce divine) :

« Ah! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant

trées de ballet qui aient été imaginées. Le Printemps y parut sur un cheval d'Espagne en habit vert brodé d'argent et de fleurs naturelles : c'était mademoiselle du Parc. L'Été vint sur un éléphant, l'Automne sur un chameau, et l'Hiver sur un ours : c'étaient Béjart, La Thorillière et du Parc, qui ce jour-là jouaient cette comédie difficile.

Le spectacle changea : après le ballet, les Saisons se multiplièrent; douze figures printanières vinrent apporter des corbeilles pleines de confitures; douze figures de Moissonneuses suivaient, portant des fruits dans leurs paniers; venaient ensuite douze Vendangeuses habillées de feuilles de vigne et de grappes de raisin; enfin cette galante mascarade était complétée par douze Vieillards gelés, couverts de neige, qui apportaient des glaces pour achever la collation. On craignait déjà de souper trop légèrement, quand tout à coup, par l'artifice de Vigarini, une montagne, une vraie montagne, s'approcha de la compagnie et s'entr'ouvrit pour étaler le festin le plus splendide qu'on eût jamais vu à la table des rois et des dieux *.

* Madame de Montespan était déjà de cette fête. On la mit à la table d'honneur parmi les femmes de la reine.

Voici l'ordre des convives de cette table « servie par les Plaisirs, les Jeux, les Ris et les Délices ».

La Reine mère, assise au milieu, avait à sa droite :

Le Roi.	Mlle d'Elbeuf.
Mlle d'Alençon.	Mme de Béthune.
Mme la Princesse.	Mme la duchesse de Créqui.

Le second jour, ce fut Molière qui fut le héros des plaisirs de l'Ile enchantée par la représentation de la *Princesse d'Élide*. Il y joua le rôle de Moron, mademoiselle Molière joua le rôle de la Princesse.

Selon Voltaire, « la comédie de la *Princesse d'Élide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Molière, fut un des plus agréables ornements de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du temps, et par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. »

Le poëte du *Cid*, l'austère Corneille lui-même, daigna amener sa muse au milieu de ces fêtes de

Monsieur.
Mme la duchesse de Saint-Aignan.
Mme la maréchale du Plessis.
Mme la maréchale d'Étampes.
Mme de Gourdon.
Mme DE MONTESPAN.
Mme de Humières.
Mlle de Brancas.
Mme d'Armagnac.
Mme la comtesse de Soissons.
Mme la princesse de Bade.
Mlle de Grançay.

De l'autre côté étaient assises :

La Reine.
Mme de Carignan.
Mme de Flaix.
Mme la duchesse de Foix.
Mme de Brancas.
Mme de Froullay.
Mme la duchesse de Navailles.
Mlle d'Ardennes.
Mlle de Coëtlogon.
Mme de Crussol.
Mme de Montausier.
Madame.
Mme la princesse Bénédictine.
Mme la Duchesse.
Mme de Rouvroy.
Mme de La Mothe.
Mme de Marsé.
Mlle DE LA VALLIÈRE.
Mlle d'Artigny.
Mlle de Bellay.
Mlle de Dampierre.
Mlle de Fiennes.

XVI.

La guerre vint ouvrir une phase sérieuse dans cette histoire décaméronesque.

Avant de partir pour l'armée, le roi envoya un édit au parlement, par lequel il créait duchesse mademoiselle de La Vallière et reconnaissait sa fille mademoiselle de Blois *. Loin de s'enorgueillir de ce titre de duchesse, elle baissa la tête pour porter sa couronne. « Je me cacherai un peu plus, » écrivait-elle le lendemain à son frère.

On la trouvait bien heureuse d'avoir mis au jour une fille de France; mais elle était bien malheureuse de montrer ainsi à la France tout entière qu'elle vivait en dehors des lois du monde et des lois de l'Église. Et puis, ne pressentait-elle pas que le jour des faveurs inespérées est la veille de la chute?

Ce fut Pellisson, redevenu courtisan, qui rédigea le très-curieux préambule de l'édit qui créait duchesse mademoiselle de La Vallière :

« Les bienfaits que les rois exercent dans leurs États

* Voici la version de mademoiselle de Montpensier : « Avant que le roi partit de Paris, il avoit déclaré une fille de mademoiselle de La Vallière, et lui avoit acheté une terre, et l'on commença à l'appeler madame la duchesse de La Vallière. Elle étoit allée à Versailles lorsque le roi étoit parti, et avoit avec elle mademoiselle Marianne : c'étoit le nom de la petite fille que le roi avoit reconnue, qui parut publiquement chez madame Colbert.

» étant la marque extérieure du mérite de ceux qui
» les reçoivent, et le plus glorieux éloge des sujets qui
» en sont honorés, nous avons cru ne pouvoir mieux
» exprimer, dans le public, l'estime toute particulière
» que nous faisons de la personne de notre très-chère,
» bien-aimée et très-féale Louise-Françoise de La Val-
» lière, qu'en lui conférant les plus hauts titres d'hon-
» neur qu'une affection très-singulière, excitée dans
» notre cœur par une infinité de rares perfections,
» nous a inspirée depuis quelques années en sa faveur,
» et quoique sa modestie se soit souvent opposée au
» désir que nous avions de l'élever plus tôt dans un
» rang proportionné à notre estime et à ses bonnes
» qualités, néanmoins, l'affection que nous avons pour
» elle, et la justice ne nous permettant pas de différer
» les témoignages de notre reconnoissance pour un
» mérite qui nous est si connu, ni de refuser plus
» longtemps à la nature les effets de notre tendresse
» pour Marie-Anne, notre fille naturelle, en la per-
» sonne de sa mère, nous lui avons fait acquérir de
» nos deniers la terre de Vaujour, située en Touraine,
» et la baronnie de Saint-Christophe, en Anjou, qui
» sont deux terres également considérables par leur
» revenu et par le nombre de leurs mouvances. Mais
» faisant réflexion qu'il manqueroit quelque chose à
» notre grâce, si nous ne rehaussions les valeurs de
» ces terres par un titre qui satisfasse tout ensemble à
» l'estime qui provoque notre libéralité et au mérite
» du sujet qui la reçoit; mettant d'ailleurs en considé-

de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai, mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont renouvelé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs. La douceur de sa voix a voulu se faire paroître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter; et les sons merveilleux qu'elle formoit passoient jusqu'au fond de mon âme et tenoient tous nos sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine; et ses pieds amoureux, sur l'émail d'un tendre gazon, traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moi-même, et m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivoit les mouvements de l'harmonie. Enfin, jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne; et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution, pour me jeter à ses pieds et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle. »

Vient la grande scène d'amour entre Euryale et la Princesse. « Il faut que le miracle éclate aux yeux de tout le monde! » dit Euryale, décidé à braver l'univers.

Dans les intermèdes, c'est toujours l'amour qui parle :

CLIMÈNE.

Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour?

PHILIS.

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle?

CLIMÈNE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

LE CHOEUR.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer;
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Tout finissait déjà par des chansons. O Corneille ! vieux Romain égaré à cette cour affolée ! ô Molière, vert Gaulois qui riais si haut des niaiseries de l'hôtel Rambouillet et des jactances des marquis de l'OEil-de-bœuf ! vous aussi, vous avez bu à cette coupe légère où le vin de Champagne chantait les gaietés de l'amour sans horizons.

Que dirai-je des autres jours? Une belle fête doit avoir un lendemain, mais déjà le surlendemain ennuie les plus ardents; l'homme est né pour le travail, même l'homme de cour. Aussi quand le sixième jour arriva, Molière, hasardant trois actes de *Tartuffe*, ne réussit qu'à moitié; le roi commençait à regretter les promenades solitaires à Fontainebleau, où il rencontrait par hasard mademoiselle de La Vallière; la belle amoureuse, qui aimait à se cacher, commençait à souffrir de tout ce bruit et de tout cet éclat. Le septième jour, quand le roi eut gagné le prix de la course des dames, elle dit à son amant: « Si j'ai bien compté, voilà sept siècles que nous ne nous connaissons plus. »

s'il a été le peintre de la vérité ou de la fantaisie en représentant ces parades, ces manœuvres, ces escarmouches où ne palpite pas l'âme des batailles. Mais c'était ainsi qu'on faisait la guerre. Les sauvages héroïsmes de 1792, quand la patrie était en danger, ont bien effacé ces guerres toutes souriantes de Louis XIV où l'on prenait son temps pour dîner, pour dîner comme à la cour : vaisselle d'argent et vin de Champagne, car Turenne avait été le dernier Spartiate avec ses assiettes de fer et son bœuf aux choux arrosé de piquette ou de cidre. Van der Meulen peignait donc ce qu'il voyait, très-heureux, pour sa palette flamande, des beaux uniformes chamarrés d'or et d'argent. Le roi-soleil passait, tout or, au milieu de ses mousquetaires en casaque bleue à lames d'argent, suivi de ses chevau-légers en casaques rouges, plumes blanches au vent. Quel beau spectacle, non pour un philosophe, mais pour un peintre qui cherche le cliquetis des couleurs dans le cliquetis des armes !

Van der Meulen a peint plus de cinquante batailles, c'était souvent la même, prise de face ou de profil. Le roi ne se plaignit jamais de cette prolixité. « C'est cela, disait-il; je me retrouve. » Le peintre n'oubliait jamais de bien placer le roi, sans doute en bon courtisan, peut-être pour donner plus d'accent à sa bataille. Louis XIV vantait souvent le talent de Van der Meulen. « Sire, lui dit un jour l'artiste, si j'ai du talent, c'est que vous me dispensez des frais d'imagination. Vous faites le tableau, et je le peins. »

XVIII.

Le roi s'ennuya bientôt de gagner des batailles sans être en spectacle pour les femmes. Mars s'ennuya de ne pas voir Vénus. Il écrivit à la reine, sachant bien que, si la reine partait, mademoiselle de La Vallière arriverait. Le roi ne se trompait pas. Quoique mademoiselle de La Vallière ne fût mandée ni par le roi ni par la reine, elle arriva la première; ce fut la seule fois où sa passion prit le mors aux dents.

Il est bien difficile de savoir aujourd'hui comment madame de La Vallière alla voir le roi à l'armée de Flandres. Pourquoi ne fut-elle pas du carrosse de la reine? Comment arriva-t-elle avant la reine et en regard de la reine? Selon quelques versions, on la voit partir avec la reine et madame de Montespan; selon quelques autres, elle part toute seule, déchaînée dans sa passion, abandonnant sa fille à madame Colbert, décidée aux aventures, elle qui jusque-là avait voulu cacher sa vie. A Guise, elle aura songé à être seule pour aborder le roi, afin que son premier mot fût un mot passionné; dès que cette belle armée de Louis XIV, tout éblouissante au soleil, aura frappé ses yeux, ne se possédant plus, bravant l'étiquette, que dis-je? bravant la reine, elle aura ordonné à son cocher de couper les chevaux de Marie-Thérèse et d'arriver au roi comme le vent.

» ration que notre chère et bien-aimée Louise-Françoise
» de La Vallière est issue d'une maison très-noble et
» très-ancienne, et dont les ancêtres ont donné en
» diverses occasions importantes des marques signalées
» de leur zèle au bien et avantage de cet État, et de
» leur valeur et expérience dans le commandement
» des armées... »

A ces causes, causes indiscutables, le roi nommait mademoiselle de La Vallière duchesse de Vaujour. Mais elle garda son nom.

XVII.

Cependant le roi partit pour la guerre, accompagné de son historiographe. Ce n'était ni Boileau, ni Racine. C'était Van der Meulen *.

* On peut reprocher à Van der Meulen de n'avoir pas ce beau désordre qui, dans les batailles, est un effet de l'art; mais il répondra qu'il a le mouvement sans le désordre. Il répondra surtout qu'il n'est qu'un simple historien des guerres souvent pacifiques du grand roi. Mais il le faut louer beaucoup de la transparence de son coloris, de l'élégance toute française de son dessin flamand, de ses horizons aérés, de ses ciels vaporeux. Ses chevaux ne prennent pas le mors aux dents, mais ce sont de braves chevaux, d'une excellente structure, qui portent bien leur homme. Au premier aspect il semble uniforme, mais en l'étudiant on le trouve très-varié. Il est toujours fertile à renouveler ses effets.

Le peintre des batailles mourut du mal de Molière, à la guerre de l'amour. Il aimait sa femme, et il était resté sur ce point trop

Van der Meulen fut appelé en France par Colbert, sur le conseil de Le Brun, qui voulait « rabattre le caquet du Paroccel. »

Quand Van der Meulen fut prié par Louis XIV de l'accompagner à la conquête des Flandres, il ne fit pas la belle réponse de Callot à Louis XIII qui voulait que l'artiste lorrain éternisât par son génie le souvenir de cette conquête : « Je me couperois plutôt la main que de faire quelque chose de contraire à l'honneur de mon pays. » Van der Meulen croyait que l'art n'a pas de patrie.

C'est grâce à cet oubli de soi-même que nous pouvons aujourd'hui, bien moins que dans les poëtes comme Boileau, que dans les prosateurs comme Voltaire, lire page par page les campagnes de Louis XIV en Flandre et en Franche-Comté, ses chasses à Fontainebleau, ses promenades à Versailles. Van der Meulen est l'historien tour à tour épique et familier du grand roi. Je me trompe, l'historien épique c'est Le Brun dans les *Batailles d'Alexandre;* l'historien familier c'est Paroccel. Le peintre flamand est l'historiographe.

On se demande, quand on aborde Van der Meulen,

Flamand pour comprendre les belles mœurs parisiennes. Toute sa philosophie ne put le consoler des trahisons de cette coureuse d'aventures. En vain le roi lui donna-t-il les richesses et les honneurs. A quoi bon s'il n'y a pas au coin du feu une honnête femme qui vous attend le soir pour vous dire que vous n'avez pas perdu votre journée?

dîna avec la reine à son ordinaire, avec toutes les dames. »

Ainsi le roi ne fut pas longtemps le roi devant mademoiselle de La Vallière. L'amour le rejeta à ses pieds; et sans doute on lui fit payer un peu cher les humiliations subies durant le voyage.

L'historiographe du roi a peint l'arrivée de la reine et des dames de la cour, mais dans l'ordre officiel. Et pourtant quel mouvement cette vaillante équipée de mademoiselle de La Vallière eût donné à son tableau!

Selon mademoiselle de Montpensier, c'est à ce voyage qu'il faut marquer la date de l'avénement de la marquise de Montespan, celle-là qui s'indignait si haut. « Madame de Montespan me pria de tenir notre jeu; elle s'en alloit demeurer dans sa chambre, qui étoit l'appartement de madame de Montausier, proche de celle du roi, et l'on avoit remarqué qu'on avoit ôté une sentinelle que l'on avoit mise jusque-là dans un degré qui avoit communication du logement du roi à celui de madame de Montausier, et elle fut mise en bas pour empêcher que personne n'entrât par l'escalier. Le roi demeuroit dans sa chambre quasi toute la journée, qu'il fermoit sur lui, et madame de Montespan ne venoit pas jouer et ne suivoit pas la reine lorsqu'elle alloit se promener, comme elle avoit accoutumé de faire. Après que les trois jours furent passés, le roi s'en alla avec son armée d'un côté et nous de l'autre. La première journée, nous fûmes coucher à Vervins, la deuxième à Notre-Dame de Liesse. Ma-

dame de La Vallière, qui revenoit avec nous, alla à confesse et madame de Montespan aussi. »

O l'admirable moralité ! elles allèrent toutes les deux à confesse, celle qui avait régné à côté de la reine et celle qui allait régner à la place de la reine.

XIX.

J'ai conté la première fête donnée par Louis XIV à mademoiselle de La Vallière. Je vais dire la dernière, qui fut le dernier beau jour de la blonde amoureuse.

On a parlé pendant plus d'un siècle de la fête donnée par Louis XIV en 1668, le mercredi 18e jour du mois de juillet. Ce fut la fête de la victoire, la fête de la paix, la fête de l'amour. Mademoiselle de La Vallière était encore la souveraine.

L'histoire officielle dit que ce fut le roi qui ordonna; l'histoire intime dit que mademoiselle de La Vallière mit beaucoup de son imagination dans cette féerie incomparable. Le duc de Créqui s'entendit avec Molière pour la comédie, le maréchal de Bellefonds dirigea la collation et le souper; Colbert fut l'architecte de ces palais d'un jour et l'artificier de ce soleil d'une nuit. Mais tous les trois prirent les idées de celle-là qui commandait encore. Molière n'eut pas besoin de tenir conseil, il se contenta, comme on verra tout à l'heure, de rimer des vers amoureux dans les intermèdes de

Louis XIV, qui voyait venir avec la plus vive curiosité les femmes de la cour, ne comprit pas bien pourquoi un carrosse dépassait au grand galop celui de la reine; il s'imagina que les chevaux avaient pris le mors aux dents. Ils allaient à travers champs sans souci des routes battues. « Voilà un carrosse, dit-il tout haut, qui ne viendra pas jusqu'ici. » Il se trompait: le carrosse arriva. (La reine était de plus de cinq minutes en arrière.) Comme toutes les glaces étaient baissées, le roi reconnut tout de suite mademoiselle de La Vallière; mais ne l'avait-il pas reconnue même avant de l'apercevoir? Il se détacha des cavaliers qui l'entouraient, non pas pour aller entendre le mot passionné, — cette première parole qui devait être comme un baiser, — de celle qui mourait de ne plus le voir, mais pour lui dire sévèrement ces cinq mots qu'elle n'oublia jamais: « Quoi! madame, avant la reine! »

Le roi voulait avoir raison, même dans son amour.

Vaut-il mieux croire mademoiselle de Montpensier: « Au sortir de Compiègne, nous allâmes à La Fère. Pendant que la reine jouoit le soir, je vis que tout le monde se parloit bas, avec des manières mystérieuses. Je m'en allai à ma chambre, où je débrouillai toutes ces petites façons: j'appris que madame de La Vallière arrivoit le lendemain. C'étoit justement ce qui intriguoit la reine: elle étoit chagrine de ce retour. Le lendemain, je fus habillée de bon matin. Je fus surprise de trouver dans son antichambre madame la duchesse, sa belle-sœur, la marquise et madame du

Roure *, assises sur des coffres; elles me saluèrent et me dirent qu'elles étoient si lasses qu'elles ne pouvoient plus se soutenir, qu'elles n'avoient pas dormi de toute la nuit. Je leur demandai si elles avoient vu la reine; elles me dirent que non. J'entrai dans son cabinet, je la trouvai tout en larmes. Madame de Montespan se récrioit et admiroit sa hardiesse : « Dieu me garde d'être maîtresse du roi ! Si j'étois assez malheureuse pour cela, je n'aurois jamais l'effronterie de me présenter devant la reine. » La reine défendit à tous les officiers des troupes de son escorte de laisser partir le lendemain qui que ce soit devant elle, afin qu'elle ne pût pas approcher du roi devant qu'elle ne l'eût vu. Quand madame de La Vallière fut sur une hauteur d'où elle voyoit l'armée, elle comprit que le roi y devoit être; elle fit aller son carrosse à travers les champs à toute bride; la reine le vit : elle fut tentée de l'envoyer arrêter et se mit dans une effroyable colère. Lorsque le roi fut arrivé au carrosse de la reine, elle le pressa extrêmement d'y entrer; il ne le voulut pas, disant qu'il était crotté. Après qu'on eut mis pied à terre, le roi fut un moment avec la reine et s'en alla aussitôt chez madame de La Vallière, qui ne se montra pas ce soir-là. Le lendemain elle vint à la messe dans le carrosse de la reine; quoiqu'il fût plein : on se pressa pour lui faire place; elle

* C'est mademoiselle d'Artigny que les mémoires du temps appellent tour à tour comtesse du Roure ou du Roule.

Georges Dandin. Il savait bien que l'amour était le roi de la fête et que Louis XIV serait le roi de l'amour.

Mais voyons l'œuvre du maréchal-cuisinier. Dans un des bassins du labyrinthe il avait dressé cinq buffets surchargés de toutes les merveilles de la gourmandise. Les contes de fées de Perrault étaient dépassés. « L'une des tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espèces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains et pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; et la dernière étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartiments, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, et disposées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds et leurs dossiers étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des bacchantes. Du milieu de ces tables s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chute faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres et les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne du haut de laquelle sortît une fontaine. »

Le roi, la reine, toute la cour s'arrêta devant cette collation olympienne. Après avoir touché à tout, mais avec la légèreté des abeilles sur les sainfoins, « la

cour abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; et la destruction d'un arrangement si beau servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains et ces montagnes de confitures. »

Mais ce n'était que le commencement. On alla au théâtre, qui était couvert de feuillée au dehors, et au dedans paré de riches tapisseries de haute lisse. « Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de cristal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la salle étoient des siéges disposés en amphithéâtre. L'ouverture du théâtre étoit de trente-six pieds, et, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses de bronze et de lapis, environnées de branches et de feuilles de vigne d'or; elles étoient posées sur des piédestaux de marbre, et portoient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du roi sur un cartouche doré accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure : celle qui étoit à droite représentoit la Paix, et celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire. »

Quand se leva la toile qui masquait le théâtre, ce fut comme un songe : des perspectives imprévues, des chandeliers jetant des lumières d'eau vive, des fontaines versant du vin de Champagne, avec des coupes d'or et d'argent à la dérive.

Le roi seul ne fut pas surpris d'une telle magnifi-

cence. On lui eût ouvert le ciel même, qu'il se fût imaginé être encore chez lui.

Vint le tour de Molière: on l'applaudit beaucoup de la main, de l'éventail et de la voix, quand on le vit venir sous l'habit de Georges Dandin. On applaudit beaucoup ses vers des intermèdes; de mauvais vers; je me trompe, des vers d'occasion, écrits pour être chantés, mais pourtant écrits çà et là pour être entendus; par exemple, ceux-ci :

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre âme en esclave asservie?

Et plus loin, ne fit-il pas un peu rougir mademoiselle de La Vallière, car tout le monde la regardait un peu quand Climène chanta :

Ah! qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! qu'il est doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

Et surtout lorsque Chloris répliqua :

Ah! les beaux jours qu'amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs!
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs? *

* Pour les curieux des coulisses, je donne le nom des comédiens qui ont représenté, chanté et dansé dans les intermèdes de la comédie de *Georges Dandin:*

Georges Dandin, *Molière*. Bergers dansants déguisés en valets de fête, *Beauchamp, Saint-André, La Pierre, Favier*. Bergers jouant de la flûte, *Descôteaux, Philbert, Jean et Martin Hotteterre*. Climène, *Mademoiselle Hilaire*. Chloris, *Mademoiselle des*

Après le spectacle, le roi pria Colbert de lui amener M. de Molière pour lui exprimer son contentement et pour le garder au souper.

On avait bâti pour le souper un temple digne de Salomon et de la reine de Saba. C'était un palais octogone dont les pilastres ruisselaient d'or, d'argent, de gerbes d'eau et de gerbes de feu. L'une des huit portes était gardée par deux faunes dorés qui jouaient de la flûte. Au-dessus des portes on avait sculpté en bas-reliefs les quatre Saisons et les quatre Parties du jour, des chefs-d'œuvre de Le Gros et Tuby. Mais toutes ces beautés du dehors étaient oubliées dès qu'on avait franchi le seuil de ce palais merveilleux. « Si tout le monde fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Au milieu il y avoit un grand rocher, et autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante-quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits : il sembloit que la nature eût

Fronteaux. Tircis, *Blondel*. Philène, *Gaye*. Bateliers dansants, *Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu*. Bergers dansants, *Chicanneau, Saint-André, La Pierre, Favier*. Bergères dansantes, *Bonard, Arnald, Noblet, Foignard*. Satyre chantant, *Estival*. Suivant de Bacchus, chantant, *Gingan*. Suivants de Bacchus, dansants, *Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu*. Bacchantes dansantes, *Paysan, Manceau, Le Roi*. Un berger, *Le Gros*.

fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau, et qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien su cacher l'artifice dont ils s'étoient servis pour l'imiter. Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégase; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussitôt tomboit en pluie et en cascades. »

Les mille lumières qui brûlaient au centre du rocher répandaient des prismes sur les nappes d'eau et donnaient à chaque goutte l'éclat du diamant.

Ce qui contrastait avec le rocher moussu, c'était un beau grouppe en marbre d'Apollon et des Muses qui semblaient descendus de l'Olympe pour fêter le grand roi.

Dirai-je tous les lustres de cristal de roche qui défiaient la lumière du soleil, les potiches japonaises à demi perdues sous les roses, les orangers tout fleuris et tout chargés d'oranges? Nous nous arrêterons un instant devant les buffets. « On voyoit sur l'un d'eux vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême et d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes, et de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du roi, la vaisselle et les verres destinés pour son service. Au-devant de la table, on voyoit quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des giran-

doles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche. » Mais la description remplit cinquante pages. Rien n'y est omis, pas même les cuvettes. Il est vrai qu'elles étaient en argent et qu'elles pesaient mille marcs.

Cependant Sa Majesté a faim. Elle daigne s'asseoir parmi les simples mortels, je veux dire les simples mortelles, car, hormis les princes du sang, nul n'osa se mettre à la table du roi.

Parmi les dames qui inscrivirent cette faveur de souper à la table des dieux sur leur grand-livre héraldique, je nommerai mademoiselle d'Angoulême, mesdames de La Fayette, de Nemours, de Richelieu, mademoiselle de Tresmes, madame de Fiesque, les maréchales d'Estrées, de La Ferté, d'Albrect, de l'Hôpital, la duchesse de Richemont, la présidente Tubœuf, qui, le lendemain, se fit appeler madame la baronne; la comtesse de Louvigny, la duchesse de Virtemberg, mademoiselle de La Vallière et sa jeune belle-sœur, marquise de fraîche date.

Mademoiselle de La Vallière se plaça par hasard vis-à-vis du roi. Mais où soupait donc la reine? sous une simple tente, avec Madame et Mademoiselle. Quand le roi prenait du plaisir, il n'aimait pas que la reine fût de moitié.

Sous quatre tentes voisines, il y avait huit tables présidées par la comtesse de Soissons, la princesse de Bade, la duchesse de Créqui et quatre maréchales. Près de là, dans une grotte, soixante-deux ambassadeurs soupaient en même temps.

Molière avait sa table et présidait sa compagnie. Au dessert, les ambassadeurs se trompèrent de grotte et allèrent prendre des leçons de français et de Françaises.

Le Dauphin soupa seul au château, craignant de se perdre en une telle nuit.

Tout le monde soupa. On n'a pas gardé le menu de ce repas, qui dépasse tout ce que les poëtes ont rêvé chez les dieux. « Je n'entreprendrai pas d'en faire le détail, dit l'historiographe; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles et le mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves d'herbages et de fruits sucrés, qui sembloient être crues parmi les pierres et en faire partie. Il y avoit, sur les huit angles qui marquent la figure du rocher et de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différents mets. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats. »

Qui dira les merveilles du dessert? Tout le paradis perdu et retrouvé, un dessert selon toutes les saisons et selon tous les pays.

Ce n'était pas toute la fête. On se réunit bientôt dans la salle de bal, revêtue de marbre et de porphyre. « Un grand portique servoit d'entrée à ce riche salon. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part et d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, et sur deux piédestaux, on voyoit des termes représentant des Satyres, qui étoient là

comme les gardes de ce beau lieu. Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, et sur des piédestaux de marbre, on avoit posé huit grandes figures de femmes qui tenoient dans leurs mains divers instruments, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal. »

Combien d'autres figures, et Flore, et Pomone, et les naïades, et les grottes en rocailles et les vases d'argent remplis de fruits, et les guirlandes de roses, et les jets d'eau qui jouent au prisme, et les boules de cristal qui jouent aux pierres précieuses !

J'oublie de parler de toutes ces belles femmes, épaules nues, chevelures bouclées, la joie aux yeux, le rire sur les dents. Ici, La Vallière qui se souvient; ici, Montespan qui espère. Qui donc a payé tous ces diamants qui brûlent les regards, toutes ces dentelles qui sortent de la main des fées, toutes ces robes venues des Indes? Ah! Georges Dandin, dans quel pays es-tu joué?

Cependant il faut encore les éblouir, ceux qui sont dans l'éblouissement : voilà que tous les jardins s'allument, que tout le palais s'embrase. « Le château étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; et, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différents trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient les Vertus (quinze vertus à Versailles!); au-dessus les Muses; un soleil avec des lyres et d'au-

tres instruments aimés d'Apollon, qui paroissoient en quinze différents endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes et si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient des métaux allumés ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. »

Ne semble-t-il pas que toutes les étoiles du ciel sont de la fête? Les voyez-vous qui vont et viennent, qui montent, qui descendent? Le cercle de feu se rapproche : tout le monde a peur. Colbert a-t-il eu des distractions? On se précipite sous les bosquets, les hommes avec les femmes, le roi avec mademoiselle de La Vallière. C'est le bouquet ! mais on n'a que le temps de s'embrasser au vol. Colbert n'a jamais de distraction : il n'a voulu que faire une surprise.

Et la musique de Lulli achève d'enivrer tout ce beau monde, qui ne pense pas un seul instant que près de là, à la grille même du château des merveilles, une pauvre femme prie et pleure, tout affamée, pour ses enfants !

Qu'importe ! passe ton chemin et reviens plus tard. Comment t'appelles-tu, bonne femme? — Je m'appelle la France : je reviendrai.

Cette fête n'eut pas de lendemain pour mademoiselle de La Vallière, parce que le lendemain de cette fête madame la marquise de Montespan rencontra le roi dans le labyrinthe.

Le roi fut quelque peu surpris de trouver madame de Montespan là où il ne rencontrait que mademoiselle

de La Vallière. « Si matineuse! dit Louis XIV. — Le soleil n'est-il pas levé, » répondit la marquise en s'inclinant. On se promena durant une demi-heure; on se fût promené jusqu'à midi, si mademoiselle d'Artigny n'était venue en ambassade secrète, et n'eût, par le souvenir de mademoiselle de La Vallière, détourné le roi du chemin de la marquise.

Cette rencontre fut comme un premier éclair dans le ciel bleu. L'orage était loin encore, mais l'orage brûlait déjà l'horizon.

Le roman de madame de Montespan ne sera pas poétique comme celui de sa rivale, mais il sera plus aventureux, plus compliqué, plus tragique.

IV.

LE ROMAN

DE

MADAME DE MONTESPAN.

I.

Mademoiselle de La Vallière mourut du chagrin d'avoir été maîtresse du roi, et madame de Montespan mourut du chagrin de ne l'être plus.

Quand madame de Montespan est venue, peut-être n'y avait-il plus que le roi : Louis s'était évanoui dans la dernière étreinte de mademoiselle de La Vallière.

Toute la poésie du règne, j'ai voulu dire la jeunesse, était partie pour le couvent des Carmélites. Madame avait emporté à son lit de mort la joie de Saint-Germain et de Fontainebleau; mademoiselle de La Vallière emporta l'amour de Versailles, et tout s'en alla

en oraisons funèbres. — *Madame se meurt! Madame est morte!*

C'est-à-dire : vous ne verrez plus les mascarades galantes; vous n'entendrez plus ces belles conversations qui commençaient avec un madrigal de l'Astrée et qui s'achevaient par un éclat de rire de Molière; vous n'assisterez plus à ces chasses où, dans les halliers retentissants, chaque Endymion eut sa Diane! Plus de fanfares et plus de cavalcades! Plus d'île enchantée où vivaient les romans de l'Arioste et les contes du Décaméron! *Mademoiselle de La Vallière se meurt! mademoiselle de La Vallière est morte!* ou plutôt, elle le crie elle-même : elle a jeté sa vie « dans le cercueil de la pénitence! »

C'en est fait! le roi Apollon ne poursuivra plus Daphné sur les prés semés de violettes! Racine ne chantera plus les Andromaque et les Bérénice, ces La Vallière métamorphosées, ces plaintives figures qui osent dire au roi lui-même les faiblesses de Louis de Bourbon! Si Mignard veut encore peindre l'amour, il ne peindra plus que l'amour de Madeleine repentie, et sa coupole du Val-de-Grâce portera témoignage pour sœur Louise de la Miséricorde!

Si vous avez admiré la fresque de Mignard, n'avez-vous pas reconnu la maîtresse du roi dans la pécheresse qui s'agenouille aux pieds de Jésus, ensevelie dans ses beaux cheveux blonds?

II.

Madame de Montespan n'est pas introuvable comme mademoiselle de La Vallière au musée de Versailles. Elles sont toutes les deux dans les grands appartements [n° 20, 30 et 2031]; mais là où mademoiselle de La Vallière n'a qu'une douteuse copie, madame de Montespan a un portrait original, sans doute peint par Mignard. Elle est adorablement belle, dans sa robe rouge, toute noyée de perles et de dentelles, avec ses blonds cheveux qui lui baisent l'épaule. Quoique blonde, elle aimait les tons vifs et heurtés, ce n'était point assez pour elle d'avoir une robe rouge, il lui fallait encore une plume rouge sur la tête. Ce portrait la représente jeune, mais l'esprit va se lever avec cette aurore. Le rayon transperce déjà cette légère brume matinale qui est le duvet de la jeunesse.

Dans la galerie des portraits on la retrouve, mais plus moqueuse [n° 3449]; cette bouche-là va parler, le trait va partir, le mot rit déjà sur la lèvre. Qu'est-ce qui va être montespanisé?

Madame de Montespan, qui est tout esprit, ne se fait jamais peindre ni en Diane, ni en Junon, ni en Daphné; le sentiment poétique n'a pas hanté son âme; elle rit tout haut du carnaval mythologique, elle trouve que c'est assez d'être la fière, belle et char-

mante marquise de Montespan, sans vouloir être encore une divinité olympienne.

Mignard l'a pourtant décidée un jour à se laisser peindre dans une nuée de Cupidons armés de flèches et de roses. Ce portrait, connu sous le nom de *Portrait aux Amours,* a été souvent copié.

La Palatine, qui a été forcée de vivre beaucoup avec elle, à son corps défendant, a plus d'une fois peint à la plume la marquise de Montespan : « La Montespan étoit plus blanche que La Vallière; elle avoit une belle bouche et de belles dents, mais elle avoit l'air effronté. » Madame de Montespan avait l'air hautain et spirituel plutôt qu'effronté. La duchesse d'Orléans continue ainsi : « Elle avoit de beaux cheveux blonds, de belles mains, de beaux bras, ce que La Vallière n'avoit pas; mais celle-ci étoit fort propre, et la Montespan, une sale personne. » La Palatine donnait un coup de griffe après avoir donné un coup de plume. Je ne m'explique pas bien ce dernier trait. Quand on a de belles dents, de beaux cheveux, de belles mains, on est le contraste d'une personne propre *.

* La Palatine la calomnie encore dans sa manière de raconter qu'à une revue, « les soldats s'étant mis à crier : *Königs Hure! Hure!* elle dit au roi que les Allemands étoient trop naïfs d'appeler toutes choses par leur nom. »

Les chansonniers accusaient madame de Montespan d'avoir eu des amants avant d'être au roi. On citait tout haut le comte de Fontenac, qui n'était que son ami :

Je suis ravi que le roi, notre sire,
Aime la Montespan;
Moi, Fontenac, je me crève de rire...

Madame de La Fayette peint ainsi madame de Montespan—avant la lettre—à la cour d'Henriette d'Angleterre : « La seconde fille du duc de Mortemart, qu'on appeloit mademoiselle de Tonnay-Charente, étoit encore une beauté très-achevée, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement agréable. Elle avoit beaucoup d'esprit et une sorte d'esprit plaisant et naturel, comme tous ceux de sa maison. »

Saint-Simon disait « belle comme le jour », une beauté en pleine lumière qui semblait répandre des rayons *. Mais qui l'a mieux peinte que madame de Sévigné : « Un jeu de reversi donne la forme et fixe tout. Le roi est auprès de madame de Montespan, qui tient la carte. C'est une chose surprenante que sa beauté. Elle étoit tout habillée de point de France, coiffée de mille boucles ; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues ; des rubans noirs à sa tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, embellies de boucles et des pendeloques de diamants de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe ; en un mot une triomphante beauté à faire admirer à tous les

* M. le duc de Noailles, qui a étudié de tout près la marquise de Montespan, dans son *Histoire de madame de Maintenon*, peint la femme visible avec une véritable sympathie :

« La nature avoit prodigué tous ses dons à madame de Montespan : des flots de cheveux blonds, des yeux bleus ravissants avec des sourcis plus foncés, qui unissoient la vivacité à la langueur, un teint d'une blancheur éblouissante, une de ces figures enfin qui éclairent les lieux où elles paroissent. »

ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignoit qu'elle empêchoit toute la France de voir le roi; elle l'a redonné, comme vous voyez; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la cour. »

L'abbé Testu, un des quarante, celui-là que Ninon avait surnommé : *Testu, tais-toi,* a très-finement dit des trois filles du duc de Mortemart, pour exprimer les nuances de leur esprit : « Madame de Thianges parle comme une personne qui rêve, madame de Fontevrault comme une personne qui parle, et madame de Montespan comme une personne qui lit *. » Elle lisait un beau livre très-savant, très-varié, très-spirituel.

Le père de madame de Montespan était un homme de plaisirs qui ne doutait de rien, excepté de Dieu peut-être; il avait épousé une dévote qui passait toutes

* Selon Voltaire, « Athénaïs de Mortemart, femme du marquis de Montespan, sa sœur aînée la marquise de Thianges, et sa cadette pour qui elle obtint l'abbaye de Fontevrault, étaient les plus belles femmes de leur temps; et toutes trois joignaient à cet avantage des agréments singuliers dans l'esprit. Le duc de Vivonne, leur frère, maréchal de France, était aussi un des hommes de la cour qui avaient le plus de goût et de lecture. C'était lui à qui le roi disait un jour : *Mais à quoi sert de lire?* Le duc de Vivonne répondit : « La lecture fait à l'esprit ce que vos per- » drix font à mes joues. » C'est qu'il avait de l'embonpoint et de belles couleurs.

» Ces quatre personnes plaisaient universellement par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté et de finesse, qu'on appelait l'esprit des Mortemart. »

ses journées à l'église. Il disait que c'était le mariage le mieux assorti, puisqu'il ne voyait jamais sa femme; en effet, si elle passait la journée dans les églises, il passait la nuit au jeu, dans le cortége des mauvaises passions. Il était batailleur, insolent, hautain, « fort en gueule ». Madame de Montespan était le portrait de son père, adouci par sa mère. Le diable à quatre était tempéré par l'idée de Dieu. Pendant toute sa vie, même aux jours les plus emportés, elle aimait, comme sa mère, le pieux spectacle des églises.

III.

Madame de Montespan n'était pas une beauté, c'était la beauté : un profil fier et noble, un front de marbre, de blonds cheveux jaillissant en gerbes rebelles aux morsures du peigne, des yeux mordants tour à tour allumés par l'esprit et par la passion, un nez franco-grec aux narines mobiles comme des ailes d'oiseau, une bouche rieuse, toujours ouverte pour railler, montrant à demi des dents destinées à vivre cent ans, comme les perles; un cou divinement attaché à des épaules d'un dessin ferme et d'un ton vivant. Quand il la peint, Mignard dévoile son sein, parce qu'elle a le sein fort beau et fort orgueilleux, comme tout le reste. La main et le pied sont du format diamant : je juge du pied par la main que j'ai sous les yeux, si toutefois Mignard n'a pas vu cette

main par le petit bout de la lorgnette. Et comme elle marchait bien! quelle éloquence de mouvements! quelle souveraineté dans le geste! Celle-là était né pour régner, celle-là avait le sang, la race, la divinité, —je parle à la surface. Et encore cette belle calomniée n'avait pas jeté son cœur sous les pieds des chevaux du roi, ni son âme aux passions honteuses. Si elle fut belle toujours, elle fut noble jusqu'à la fin. Elle ne s'humilia jamais que devant Dieu. Car ce fut pour Dieu qu'elle s'humilia devant son mari quand sonna l'heure de la pénitence.

Ah! celle-là était née pour aller dans les carrosses du roi, pour présider les carrousels, pour changer l'eau en vin dans les soupers de Versailles! Quel entrain diabolique! quel esprit à tout propos! quelle folie éclatante! Le roi-soleil n'était plus qu'une ombre devant elle, — son ombre!

Et pourtant, quelle tristesse sous cette gaieté du dehors! Elle a étouffé mademoiselle de La Vallière dans sa passion pour le roi, mais du même coup elle s'est tuée elle-même.

C'est une femme mal comprise jusqu'ici : on l'a jugée sans l'entendre. Sa beauté et son esprit ont masqué son cœur. On n'a pas pénétré dans cette nature inquiète et chercheuse, éprise du bien et tombant dans le mal sans y penser, voulant et ne voulant pas, toute au caprice de l'heure, fantasque et dangereuse comme la Méditerranée à l'équinoxe; obéissant à la raillerie pour dominer, pour s'amuser,

pour se venger; se pavanant, parce qu'elle voulait contraster avec mademoiselle de La Vallière, riant à gorge déployée parce que sa rivale pleurait toutes ses larmes.

Elle raillait tout le monde et se raillait elle-même « pour dispenser les autres de le faire ». Quand le roi était avec elle à la fenêtre de son cabinet de Versailles, les courtisans se détournaient de peur de la mousqueterie. Elle avait imaginé un jeu de cartes en action, composé des hommes et des femmes de la cour. Rien n'amusait Louis XIV comme sa manière de battre les cartes et de retourner le valet de cœur sur la dame de carreau. Il fallait avoir la clef du jeu pour le comprendre, et comme elle ne la donnait à personne, le soir, au jeu de la reine, elle osait tout haut brouiller les cartes et amener les batailles et les rencontres les plus curieuses.

La reine elle-même n'était pas sacrée pour elle. Un jour, on racontait que dans une promenade Marie-Thérèse avait vu tout à coup dans un gué son carrosse se remplir d'eau. « Ah! si nous avions été là, dit en riant madame de Montespan, nous aurions crié : La reine boit! » (Mot qui indigne beaucoup un historien de la marquise : « Cette parole rappelle les bouffonneries sanguinaires du proconsul Carrier. ») Le roi, qui ne put s'empêcher de rire, rappela pourtant ce jour-là à l'ordre madame de Montespan. « C'est votre reine, madame! » La marquise aurait pu répliquer. « C'est la vôtre, monsieur! »

Madame de Montespan était contemporaine de mademoiselle de La Vallière *, et elle arriva au cœur du roi en passant par le même chemin. Comme mademoiselle de La Vallière, elle débuta dans les filles d'honneur de Madame. A son mariage, elle obtint le titre de dame du palais de la reine.

Madame de Montespan se maria-t-elle par amour ou par vanité? Le marquis de Montespan était beau, galant, comme elle hautain et dédaigneux. C'était son homme, avant qu'elle eût trouvé son homme dans le roi. Il jouait sans sourciller, perdait ou gagnait avec le même sourire vingt mille écus. Il faisait sonner haut toutes les cloches héraldiques de sa maison. Elle commença par l'adorer et par lui donner un fils, celui-là qui devint duc d'Antin, qui fut joueur comme père et mère, et qui se moqua de tous les deux.

IV.

Le roi, au retour des campagnes de Flandre, disait à madame de La Vallière : « Voyez-vous comme ma-

* Moins jeune de trois ans, mais plus femme et plus maîtresse femme. Elle avait vingt-deux ans quand elle épousa, en 1663, Henri-Louis de Pardaillan de Gondren, marquis de Montespan. Elle était la fille cadette de Gabriel de Rochechouart, premier duc de Mortemart. Elle vint à la cour, on le sait déjà, sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente.

dame de Montespan m'attaque! Elle voudrait bien que je l'aimasse, mais je n'en ferai rien*. » L'aveugle maîtresse croyait que l'amour des rois, comme l'amour de Dieu, ne finit jamais.

Louis XIV ne voulait pas prendre madame de Montespan au sérieux. Il aimait l'amour qui ne rit pas, l'amour profond, l'amour romanesque. Il y avait en lui du héros de roman plus que du héros. Aux jours de passion, c'était plutôt un personnage de mademoiselle de Scudéri qu'un grand homme de Plutarque.

Madame de Montespan aimait son mari avant d'aimer le roi; l'amour du roi lui fit peur, elle eut le vertige et montra l'abîme au marquis de Montespan : « C'est trop vivre à la cour, lui dit-elle; allons vivre en notre château. » Le mari ne comprit pas. Quelques jours après, la jeune femme, toute rougissante et tout émue, se cache le front sur le cœur du mari pour lui dire qu'il est encore temps de partir. « Expliquez-vous, madame. — Que je m'explique? Sachez donc que cette fête dont tout le monde parle, le roi la donne pour moi. » Le marquis domina sa jalousie : « Eh bien, n'êtes-vous donc pas assez belle pour qu'on vous donne des fêtes? ou plutôt êtes-vous assez folle pour vous

* « Le roi ne pouvoit d'abord souffrir madame de Montespan; il reprochoit à Monsieur et à la reine de la garder dans leur société, et il en devint ensuite éperdument amoureux. Il s'est ensuite aussi peu tracassé d'elle que de La Fontange. Elle étoit encore plus ambitieuse que débauchée, mais méchante comme le diable. » La Palatine.

figurer que cette fête est en votre honneur! — Puisqu'il faut vous le dire, le roi est amoureux de moi. — Eh bien, l'amour du roi n'est pas une injure; vous savez votre devoir. — Oui, je sais mon devoir, mais j'ai peur. » Le marquis de Montespan, qui jouait un peu les capitaines Fracasse, dit qu'il n'avait pas peur, et que, si sa femme n'était pas digne de son nom et du sien, il mettrait le roi à la raison.

Madame de Montespan fut d'abord très-recherchée par la reine, qui tous les soirs l'appelait chez elle, toute ravie de son esprit, pour lui faire prendre en patience les conversations du roi avec mademoiselle de La Vallière. Madame de Montespan fut comme la reine, mais sans le savoir, jalouse de la maîtresse du roi : ce fut par la jalousie que commença son amour. Quand le roi rentrait une heure plus tard, elle avait, elle aussi, ses impatiences et ses colères. Louis XIV, qui n'était jamais pressé de se coucher, car c'était l'heure de la reine, se jetait en rentrant dans un fauteuil, et, pour perdre ou pour gagner du temps, il priait madame de Montespan de lui conter une de ces histoires qu'elle contait si bien. Ce fut ainsi qu'elle commença le conte des Mille et une Nuits.

V

Cependant il arriva qu'un soir Marie-Thérèse attendit le roi plus longtemps que de coutume, — et madame

de Montespan n'était pas là. — *Monsieur*, frère du roi, donnait une fête au Palais-Royal. Marie-Thérèse demanda si mademoiselle de La Vallière était allée à la fête. C'était au moment même où mademoiselle de La Vallière en revenait. La reine l'appela, elle ne demandait qu'à entrer : « Le roi m'avoit dit qu'il ne feroit que paroître à cette fête. — Il n'a fait que disparoître, dit mademoiselle de La Vallière; je le croyois revenu depuis longtemps; je ne vous croyois pas seule, madame. — La marquise de Montespan vouloit rester avec moi, c'est moi qui l'ai forcée d'aller danser. »

On voit qu'il était dans la destinée de madame de Montespan de devenir la maîtresse du roi. Elle demanda à quitter la cour *, son mari ne voulut pas; elle voulait veiller avec la reine, ce fut la reine qui l'envoya veiller avec le roi.

* Selon Saint-Simon, « quand elle s'aperçut des dispositions du roi en sa faveur, elle en avertit son mari; elle lui assura qu'une fête que le roi donnoit étoit pour elle; elle le pressa et le conjura avec les plus fortes instances de l'emmener dans ses terres de Guyenne, et de l'y laisser jusqu'à ce que le roi l'eût oubliée. » Selon madame de Caylus, « il n'auroit tenu qu'au marquis d'emmener sa femme, et que le roi, quelque amoureux qu'il fût, auroit été incapable, dans les commencements, d'employer son autorité pour la retenir; mais que le mari, bien loin d'user de la sienne, ne songea d'abord qu'à profiter de l'occasion pour son intérêt et sa fortune, et il ne marqua ensuite du mécontentement et du dépit que parce que le roi ne lui accordoit pas ce qu'il vouloit. »

Le lendemain, ce fut un grand éclat; la cour partit pour Versailles, madame de Montespan dit à son mari qu'elle y accompagnait Madame et qu'elle allait dans le carrosse de la reine : « Vous voulez dire dans le carrosse du roi, madame; je vous défends de partir. » Cette fois, madame de Montespan releva la tête et dit qu'il était trop tard pour vivre en son château. Il y eut une scène terrible; le mari frappa la femme, disant qu'il gardait la moitié de sa colère pour le roi. Madame de Montespan ne partit pas dans le carrosse de la reine, mais elle courut à Versailles, tout épouvantée, supplier le roi de se mettre en garde. Elle croyait à toute heure voir arriver son mari. Le roi lui dit qu'il ne se mettrait en garde que pour la protéger, comme s'il était lui-même invulnérable dans sa majesté.

Tout Versailles prit naturellement la cause de la femme battue. La reine était indignée!

Le lendemain, on ne songeait peut-être plus guère au mari, quand un homme tout vêtu de noir, comme dans les légendes, se présenta fièrement à la porte du palais de Versailles.

Comme il avait ses grandes entrées, on le laissa passer. Il arriva sans obstacle jusque dans le salon des glaces, où il trouva un grand nombre de courtisans qui attendaient le roi au sortir du conseil.

Tous le connaissaient, tous vinrent à lui, très-surpris de le voir en grand deuil. On eût beau l'interroger, il demeura silencieux; mais le roi passant bientôt, il se

jeta sur la haie. « Pourquoi ce grand deuil? demande le roi surpris. — Sire, je porte le deuil de ma femme! »

Le roi ne voulut pas entendre, mais tout le monde entendit. « Le deuil de votre femme! — Oui, Sire, je ne la verrai plus! »

Et il s'en alla sans ajouter un mot. Il revint à Paris dans une voiture de deuil, disant partout que sa femme était morte.

On ne prit pas au sérieux cette grande douleur et cette grande leçon.

Le bruit se répandit que le marquis de Montespan était devenu fou *; le roi donna l'ordre à Colbert de veiller sur lui. Il y a toute une correspondance entre le roi et le ministre à ce sujet. Le roi veut qu'on exile le marquis de Montespan, exil cruel, puisque c'est pour qu'il vive seul dans le château où il n'a pas voulu vivre à deux, lui qui aimait sa femme. Colbert demande un délai pour que le futur exilé puisse mettre un peu d'ordre dans sa fortune; le roi veut qu'on lui donne vingt mille écus tous les ans, mais qu'il s'éloigne à toute bride. Henri-Louis de Pardaillan de Gondren,

* Il chantait lui-même l'air de cette chanson bien connue :

On dit que La Vallière
S'en va sur son déclin;
Ce n'est que par manière
Que le roi va son train;
Montespan prend sa place,
Il faut que tout y passe
Ainsi de main en main.

marquis de Montespan, s'indigne et se révolte, il veut courir à Versailles pour cravacher du même coup S. M. Louis XIV et celle dont il porte le deuil. Mais il est gardé à vue, il ne trouvera pas un seul carrosse pour le conduire à Versailles : ce n'est plus de ce côté-là qu'est son chemin.

Ne sait-on pas toute son histoire : il partit pour l'exil, il y vécut un demi-siècle avec une plaie au cœur ; « il vécut toute sa vie et mourut amoureux de sa femme, » dit Saint-Simon ; il ne pardonna jamais. Au jour des humiliations, la marquise de Montespan lui demandera la grâce de rentrer chez lui comme la dernière de ses servantes : il ne daignera pas lui répondre. Est-ce qu'il reconnaîtrait la maîtresse de Louis XIV ? Il avait aimé dans sa jeunesse la fille du duc de Mortemart, il lui avait donné son cœur et son nom ; mais celle-là était morte un soir, à une fête du Palais-Royal. S'il pleure encore, c'est la mort de celle-là. Que lui importe celle qui a survécu ?

Quand il mourut il dit à son fils : « Monsieur, quand tout à l'heure je serai couché dans la tombe, vous pourrez sans honte faire graver ces mots sur le marbre : *Ci-gît Henri-Louis de Pardaillan de Gondren, marquis de Montespan.* »

V.

LES PREMIÈRES LARMES

DE LA PENITENCE.

I.

On a beaucoup parlé des sombres années que mademoiselle de La Vallière a passées à l'ombre du cloître, mais on n'a pas dit assez la tristesse des siècles qu'elle a passés à l'ombre de madame de Montespan.

Quand mademoiselle de La Vallière entra aux Carmélites, elle avait fait pénitence.

Qu'était-ce en effet que les cilices, les jeûnes et les solitudes, au milieu de ces saintes filles qui subissaient les mêmes douleurs dans l'espoir du ciel, pour celle qui, pendant sept années, — sept siècles de larmes et de désespoir, — avait assisté à toute heure au spectacle

de l'amour de Louis XIV et de madame de Montespan, qui avait lu page par page cet autre roman de la passion du roi? Son front avait mille fois saigné sous les couronnes d'épines; son cœur avait mille fois défailli dans les embrassements du roi et de sa maîtresse. Toutes les pâleurs de la jalousie avaient frappé sa beauté d'une tristesse ineffaçable. Déjà elle souffrait en Dieu quand elle était adorée de Louis XIV; mais Dieu ne la consola pas quand elle fut délaissée. En vain elle levait les bras au ciel; elle s'agenouillait devant celui qui avait pardonné à Madeleine; elle demandait pour ses lèvres brûlantes encore, plus brûlantes que jamais, l'eau du divin amour qui désaltéra la Samaritaine. L'âme était esclave du cœur; l'air manquait pour les ailes de l'ange : Dieu, c'était le roi. Vainement elle voulait sortir de la forêt des flammes vives et respirer dans le ciel bleu : les branches l'envahissaient et la dévoraient. Tout en rêvant le paradis, elle demeurait enchaînée dans l'enfer de la passion. Elle aurait bien pu briser sa chaîne et s'enfuir par la porte toujours entr'ouverte aux pécheresses repentantes, mais elle adorait le bruit de ses chaînes, mais elle cherchait la volupté des supplices. Ne disait-elle pas : « Je garde toutes les passions de mon péché; je ne me flatte pas d'être morte à mes passions pendant que je les sens revivre plus fortement que jamais dans ce que j'aime plus que moi-même? » Oui, son enfer ce fut la cour de Louis XIV, qui avait été son paradis; — toutes les douleurs là où elle avait eu toutes les joies; tous les

hivers là où elle avait eu tous les printemps; toutes les larmes là où elle avait eu tous les sourires.—Elle avait beau vouloir s'arracher à cette « confuse Babylone », le pays « de cette convoitise perpétuelle »; elle avait beau se rappeler, pour se guérir de ses retours au péché, que dans son meilleur temps « l'accomplissement de ses désirs même la rendait plus misérable que ses plus misérables esclaves, » elle faisait un pas vers le passé, elle étreignait les chimères envolées, elle revêtait, comme dit le poëte, la robe étoilée du souvenir. Elle parle à Dieu, mais si le roi l'écoutait il ne s'y méprendrait pas; elle se dit servante de Dieu. Pauvre femme blessée! si elle était la servante de Dieu, consentirait-elle à être la servante de madame de Montespan pour voir le roi de plus près? C'est pour Dieu qu'elle souffre, dit-elle, mais ne la croyez pas, c'est pour elle-même. Tout dans l'amour est une volupté, la peine comme le plaisir, la douleur comme la joie. Souffrir, c'est aimer encore; prier Dieu, c'est prendre le ciel à témoin des immensités de sa passion.

II.

Au retour de la guerre, le roi avait voulu que mademoiselle de La Vallière eût sa maison. « C'est le commencement de l'exil, » lui écrivait-elle. « C'est pour vous voir en toute liberté, » répondit-il. Et il lui

donna l'hôtel Biron. « Ce sera encore le palais du roi. » Il y ordonna tout le faste de Versailles. Il venait de conquérir une autre province pour son cœur, mais il voulait toujours vivre sur celle-ci comme en pays conquis. Les amoureux de la taille de Louis XIV ont un peu les appétits du sérail. Une seule femme ne les retient pas dans ses embrassements ; deux bras ne suffisent pas pour les enchaîner. Ils subissent la domination pour la braver. Le cœur qui aime à souffrir a aussi ses cruautés. Le cœur qui a saigné sous le joug aime à se nourrir de larmes. Madame de Montespan est d'autant plus charmante dans son éclat de rire, que madame de La Vallière, blanche et douce oubliée, pleure en attendant le roi qui ne viendra pas. « J'irai ce soir, » dit un jour Louis avec une secousse de cœur en voyant que La Vallière avait pleuré. La Vallière attendit, renfermée dans sa chambre, renfermée en elle-même, ne voulant pas donner à ses gens par ses marques d'impatience un spectacle trop connu chez elle. « Le roi, » dit un valet de chambre en ouvrant la porte. « Le roi ! » s'écrie-t-elle pâle et souriante. Elle s'élance dans le salon, et n'y rencontre que des valets portant un tableau.

C'était le portrait du roi.

Quoique ce fût un beau portrait, elle ne le regarda pas longtemps. « Voilà donc tout ce qui me reste de lui, un portrait ! Et encore quand on l'a peint il ne pensoit pas à moi, car je ne retrouve pas son regard. »

Durant quelques jours, le portrait du roi demeura couché contre une glace du salon. Pour le suspendre il fallait ôter la glace. « Otez-les toutes, dit madame de La Vallière à ses gens, je ne veux plus me voir. Otez ces lustres, ces girandoles, ces candélabres. Je ne veux plus vivre au grand jour ni aux grandes lumières. Otez ces consoles toutes d'or et de porphyre, ces tables de Boulle, cette pendule de Girardon. Je ne veux plus savoir l'heure. » Et à moitié folle de désespoir et de jalousie, elle retourna dans sa chambre et se jeta à son prie-Dieu. « Seigneur, Seigneur, consolez-moi! Seigneur, relevez jusqu'à vous ma pauvre âme tombée à terre ! »

La prière porte conseil; quand la nuit porte conseil, c'est par la prière. « Son portrait! disait madame de La Vallière dans ses sanglots. Pour mon malheur et pour ma honte il me l'avoit donné deux fois. »

Elle demanda ses enfants. Elle les embrassa du baiser trop tendre qu'elle avait gardé sur ses lèvres pour le roi. Elle chercha dans ces jeunes figures le sourire et les yeux de son amant. Mademoiselle de Blois lui rappelait la bouche de Louis, le duc de Vermandois avait déjà « le fier regard qui désarmoit tous les yeux. »

Madame de La Vallière passa la nuit à prier dans les larmes. Elle avait elle-même couché ses enfants, disant : « C'est assez pour moi de leur sommeil. » Le lendemain elle s'endormit sur son fauteuil quand tout le monde s'éveilla. Vers midi, elle ouvrit les yeux et se sentit

apaisée comme après un orage. Son cœur ne battait plus, ou du moins ne battait plus tout haut. Elle écrivit au roi pour le remercier de son portrait : « *J'aime mieux votre portrait que vous-même, puisque mon cœur m'avertit qu'entre nous deux il n'y a plus que le souvenir.* » Le roi, trop habitué aux élégies de sa maîtresse, fut frappé du laconisme et de la sécheresse de cette lettre. La jalousie lui saisit le cœur. « C'est cela, dit-il avec colère, elle prend son parti avec le duc de Longueville. Toutes les femmes finissent par là. La Vallière est femme comme les autres. »

Louis XIV ne connaissait pas encore, — il n'a jamais connu — celle qu'il calomniait, pour ne pas se dire la vérité à lui-même. « Eh bien, reprit-il en jetant sa plume au feu, car il était en train de signer des grâces; eh bien, j'irai faire du bruit chez elle. Nous verrons si je n'y suis plus chez moi. »

Sans le savoir, sans le vouloir peut-être, madame de La Vallière avait ravivé cette flamme presque éteinte. C'est toujours la vieille histoire que le poëte a mise en vers :

Qui suit l'amour, amour le fuit;
Qui fuit l'amour, amour le suit.

Louis demanda son carrosse et courut à l'hôtel Biron. La duchesse reconnut le bruit de ses chevaux. « C'est lui ! » s'écria-t-elle toute surprise, car elle ne savait pas les jeux de l'amour. Elle alla le recevoir au haut de l'escalier. Il prit un masque riant pour cacher l'orage.

Il lui saisit la main et la porta à ses lèvres, mais avec quelque brutalité, car il ne pouvait refréner sa colère. « Et votre bracelet, madame? » lui demanda-t-il d'un ton de Jupiter courroucé. Ce bracelet qui datait des premiers jours de leur passion, ce bracelet historique dont toute la cour, dont tout Paris, dont toute la France avait parlé, elle en avait fait le sacrifice. « Je l'ai donné à votre fille, dit-elle avec sa divine douceur. — Je comprends, reprit le roi, voyant que tout était sens dessus dessous dans l'hôtel. Vous avez abjuré. Tout ce qui pouvoit vous rappeler mes adorations, vous vous en êtes dépouillée. Dans votre billet vous osez me parler de souvenir, mais mon souvenir même vous importune. » Le roi alla droit à son portrait. « Et cette image? que vient-elle faire ici, elle vient y faire mauvaise figure, n'est-ce pas, madame? » Et le roi leva sa canne pour éventrer son portrait. La duchesse lui retint le bras. Il regarda cette belle main qui tombait sur lui comme une caresse. Il vit du même regard ces beaux yeux humides de larmes qui disaient trop qu'elle n'avait pas abjuré. Il jeta sa canne et appuya sa maîtresse sur son cœur. Certes, il y avait longtemps qu'il n'avait ressenti une pareille joie faite de jalousie et d'amour. C'était comme un bien perdu qu'il retrouvait ou plutôt qu'il disputait à l'ennemi. Son cœur battait sur le sein palpitant de l'adorable délaissée. Elle aurait voulu mourir comme sous les ramées du parc de Versailles, car le bonheur traverserait volontiers la mort sur les ailes de l'infini quand il emporte une

âme poétique. Louis XIV, qui n'avait pas l'amour si divin, demanda à madame de La Vallière de lui donner à souper en tête-à-tête. « En tête-à-tête! dit la duchesse. Et avec qui croyez-vous donc que je soupe ici? — Avec qui? Ne me cachez rien, le duc de Longueville va vous épouser, si je n'y prends garde. — M'épouser! où avez-vous vu cela? — Osez-vous bien vous rire ainsi de moi? je sais tout*. — Eh bien, vous en savez sans doute plus que moi. »

Et la duchesse se jetant dans les bras du roi : « Sire, je vous le dis une fois de plus : avant le roi il y avoit Dieu; après le roi il n'y aura que Dieu. »

Madame de La Vallière porta la main à son cœur. « Est-ce toute la vérité, demanda Louis à moitié convaincu. — Toute la vérité, Sire. — Ainsi vous n'aimez pas le duc de Longueville? — Ni lui ni aucun autre. Pouvez-vous me demander cela en voyant mes larmes? — Il n'y a pas de quoi pleurer. » La duchesse sourit amèrement : « Il n'y a pas de quoi pleurer? il y a de quoi mourir! »

O fragilité du cœur humain! Louis, qui tout à l'heure arrivait dans le tourbillon et la tempête de l'amour, sentit que l'ennui l'envahissait déjà en face de cette héroïne qui ne savait qu'aimer. Il se rappela la marquise de Montespan qui l'attendait avec les merveilleuses coquetteries de celles qui ne savent que se faire

* C'était le roman de la cour, selon mademoiselle de Montpensier : « Depuis que le roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que M. de Longueville en étoit amoureux. »

aimer. Il avait trop lu le roman élégiaque de La Vallière. Pourquoi n'avait-elle pas l'art d'y coudre la page de l'imprévu ! Par exemple, si ce soir-là elle eût jeté au feu un billet en disant que c'était du duc de Longueville, le roi tombait à ses pieds et la ramenait en triomphe à la cour.

Or que fit-il après avoir bu les premières larmes de la duchesse? il regarda l'heure à sa montre. « Déjà! dit-il en jouant la surprise. — Vite, que je commande le souper, murmura madame de La Vallière. — Il est trop tard pour aujourd'hui, reprit Louis en ramassant sa canne. — C'est donc pour demain? » demanda la duchesse avec une tristesse soudaine, car jusque-là elle avait souri dans ses larmes.

O pauvre amoureuse aveugle, qui ne veut pas comprendre que cette bouffée d'amour n'est qu'une bouffée de vent d'orage! Ce n'est ni pour aujourd'hui ni pour demain!

III.

Quoique le duc de Longueville fût en galante aventure avec la maréchale de La Ferté, il avait voulu tout sacrifier aux pieds de mademoiselle de La Vallière : sa maîtresse, son épée et son nom; car il lui parla de l'emmener dans un château, de l'épouser et de vivre dans l'oubli de tout. Mademoiselle de La Vallière ne songea jamais un seul jour à se consoler de l'amour

par l'amour : je me trompe, elle monta de l'amour du roi à l'amour de Dieu. Elle vit pleurer le jeune duc à ses pieds et lui dit que c'étaient là des ondées de printemps que dévore un coup de soleil.

Le duc de Longueville oublia-t-il dans les voluptés ce sentiment doux et chaste qui lui prenait le cœur? On sait qu'il fut tué au passage du Rhin ; on l'accusa d'avoir cherché la mort après s'être enivré, « en tirant mal à propos un coup de pistolet contre les ennemis, qui parlaient déjà de se rendre *. » N'était-ce pas le coup du désespoir, et ne chercha-t-il pas la mort pour oublier l'amour?

Racine a écrit *Bérénice* au temps où le duc de Longueville aimait mademoiselle de La Vallière. Le poëte a-t-il été un historien **? Selon Voltaire, Hen-

* « Il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : *Point de pitié pour cette canaille!* Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise, désespérée, reprit à l'instant les armes et fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. » VOLTAIRE.

** Dans la préface de *Bérénice,* Racine explique ainsi pourquoi il a écrit cette tragédie, tout simplement pour masquer sa vraie raison : « *Titus, reginam Berenicen..., cui etiam nuptias pollicitus ferebatur... statim ab Urbe dimisit invitus invitam.* » C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son empire.

» Cette action est très-fameuse dans l'histoire ; et je l'ai trouvée

riette d'Angleterre, en donnant à Corneille et à Racine le sujet de *Bérénice* pour une tragédie, avait voulu qu'on mît en scène l'histoire de son amour pour Louis XIV. J'ai beau soulever les voiles, je ne retrouve pas dans Bérénice la figure de Madame. Bérénice, c'est La Vallière, qui déjà deux fois s'est exilée au couvent pour s'arracher à sa passion, qui va partir encore et ne reviendra plus.

La scène est à Rome, — je veux dire à Versailles, — dans un « cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice ».

très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que, Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soit héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. »

Jules Janin, qui connaît si bien la cour de Louis XIV, a plus d'une fois jeté ses vives lumières sur cette tragédie amoureuse. Mais pourquoi a-t-il écrit, d'après Voltaire sans doute, que l'héroïne fut Madame, la belle et très-belle sœur du roi, comme on

Titus, c'est Louis XIV; Bérénice, c'est La Vallière.

Racine, le tendre et déjà pieux Racine, donne à mademoiselle de La Vallière le titre de reine de Pales-

disait à Versailles. Jules Janin veut que Bérénice soit toute l'histoire du cœur de Louis XIV. Le cœur de Louis XIV, c'est mademoiselle de La Vallière. Il s'est d'ailleurs trompé sur les dates en disant : « *Bérénice* fut représentée quelques jours avant les beaux jours de mademoiselle de La Vallière. » On était en 1770, les beaux jours de mademoiselle de La Vallière avaient fui depuis longtemps. Henriette d'Angleterre ne vivait plus que dans l'oraison funèbre de Bossuet. Racine n'avait appris par cœur — après le roman de *Théagène et Chariclée* — que le roman de Louis et de La Vallière. Il avait voulu plaire au maître en lui racontant son histoire intime en beaux vers. Racine était historiographe de France !

Mais si Jules Janin a mal dénoué les masques, il a très-bien expliqué les beautés de *Bérénice :* « C'est une tragédie exquise du plus beau temps de Louis XIV, quand le grand roi pouvait dire en toute vérité : L'État, la tragédie et la comédie, avec la sculpture et la poésie, ajoutez la religion, c'est moi aujourd'hui, demain, toujours, car il était le commencement et la fin de toutes choses. »

C'est dans la préface de *Bérénice* que Racine daigne descendre jusqu'à répondre aux libellistes, car il eut, lui aussi, les aboyeurs embourbés dans l'infamie, qui lui reprochaient, d'une part, de piller les maîtres et, d'autre part, d'être inférieur aux écoliers. — O logique des libelles ! — « Toutes ces critiques, dit le grand poëte, sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie. »

tine, car il pense qu'elle retournera bientôt à la Jérusalem qui console les cœurs blessés.

Le personnage d'Antiochus, c'est le duc de Longueville qui aime si discrètement celle que le roi sacrifie, qui veut lui donner sa main et entraîner loin du soleil de Versailles cette douce violette recherchant l'oubli.

Ce fut vers la fin de l'année toute royale 1770 que les comédiens du roi, Molière présent, jouèrent à Versailles la tragédie de Racine. Tous les habits dorés, toutes les grandes figures, toute la fleur du panier du livre héraldique remplissait la salle. Le théâtre même était envahi. Le roi, qui ne croyait pas que Titus voulût dire Louis XIV, écoutait avec quelque surprise; mademoiselle de La Vallière, assise en face de lui, à côté de madame de Montespan, ne se reconnut pas d'abord.

Au premier acte, mademoiselle de La Vallière est encore la maîtresse adorée. Elle ne parle au duc de Longueville que de son amour. Tout à l'heure elle lui parlera de son chagrin. En l'attendant, le duc de Longueville récite le monologue obligé :

Eh bien! Antiochus, es-tu toujours le même?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire : Je vous aime?
Mais, quoi! déjà je tremble; et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité!
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans; et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.

L'héroïne arrive :

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Qui lui parle de son cœur plutôt que de celui du roi; car elle ne voit que son amour à elle.

. . . . . Moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur. . . . . .

Mais Antiochus-Longueville, après avoir parlé de la mort qu'il a déjà cherchée et qu'il trouvera à la guerre, — la guerre de Flandre, — pour emporter son secret dans la tombe, ouvre enfin son cœur :

Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants où mon cœur vous avoit adorée :
Le sort me réservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous :
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.

Mademoiselle de La Vallière ne s'attendrit pas. A peine « le confident » est-il parti, qu'elle parle à sa suivante de la beauté de Louis XIV :

Cette pourpre, cet or, que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;

Ce port majestueux, cette douce présence...
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

Au second acte, Louis XIV dit à son confident — car il y a toujours en scène un confident * — qu'il faut pourtant préparer l'amante délaissée à quitter la place :

Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.

Et plus loin comme le roi peint fidèlement La Vallière :

Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai; je lui plus. Depuis cette journée
(Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?),
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangère « à Paris », inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, hélas! sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor, si quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin, tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.

* Et pourquoi pas? Le confident, c'est un autre soi-même, c'est la conscience de l'homme, c'est l'opinion publique.

Mais voici une scène entre l'amant et la maîtresse.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien :
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?

LOUIS XIV.

N'en doutez point, madame, et j'atteste les dieux
Que toujours « La Vallière » est présente à mes yeux.
L'absence ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir;
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

Viennent les larmes. L'amant n'a pas le courage de dire qu'il n'aime plus. La délaissée se désespère, mais un éclair passe dans cet orage : elle croit voir la jalousie du prince pour le duc :

Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire;
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Lui, amoureux! illusion des cœurs ardents, qui ne voient jamais la vérité. Louis, amoureux de La Vallière! Le voilà qui donne l'ordre au duc de Longueville de lui dire qu'il la sacrifie :

Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accableroit le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah! prince, jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.

Rien ne manque à ce message, pas même les beaux mensonges amoureux.

Cependant le confident porte la vérité — le coup de poignard à ce triste cœur.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.

Elle chasse celui qui l'aime, et elle envoie sa suivante vers celui qui ne l'aime plus. La suivante revient.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Qu'a-t-il dit? viendra-t-il?

LA SUIVANTE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Vient-il?

LA SUIVANTE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage.
Eh! que m'importe, hélas! de ces vains ornements?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements....
Mais que dis-je? mes pleurs! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

Voici maintenant le monologue de Louis XIV :

Tes adieux sont-ils prêts? t'es-tu bien consulté?
Ton cœur se promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être cruel, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sut si bien découvrir le chemin de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir!

Mademoiselle de La Vallière s'élance de son appartement :

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici;
Il faut que je le voie... Ah! seigneur! vous voici!
Eh bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne!
Il faut nous séparer, et c'est lui qui l'ordonne!

LOUIS XIV.

N'accablez point, madame, un prince malheureux,
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.

Et Louis termine son discours par ce vers qui est aujourd'hui d'un comique achevé :

Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Ah! cruel, est-il temps de me le déclarer!
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée,
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
Ne l'avez-vous reçu, mon cœur, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous :
Il étoit temps encor; que ne me quittiez-vous?

LOUIS XIV.

Je pouvois vivre alors et me laisser séduire;
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir.
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible;

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour qui devoit unir tous nos moments,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien : et, pour jamais, adieu...
Pour jamais! Ah! Louis, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?

Et elle lui représente quelle sera sa désespérance de voir commencer et finir le jour sans jamais retrouver son image.

Mais elle a beau pleurer ! ses larmes sont autant de perles pour la couronne de Montespan.

Voici la grande scène, la scène du cinquième acte. Il n'a pas tout dit, et elle n'a pas versé toutes ses larmes.

Mademoiselle de La Vallière va partir — et pourquoi resterait-elle ?

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.

Elle va partir, elle va se détacher d'elle-même; elle va jeter son amour sous les pieds de madame de Montespan. Antiochus, je me trompe, le duc de Longueville, espère boire sa dernière larme; mais en présence même de Louis XIV, elle lui parle ainsi :

Après un tel adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite :
Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte :
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend.

Tout est prêt, c'est-à-dire que déjà sa tombe est ouverte aux Carmélites. « Tout le monde part à la fin d'avril, je pars aussi, mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du ciel. »

Maintenant, qui osera faire un reproche à cet historien de la plus grande passion de son temps de n'être ni Grec ni Romain? Qu'importe s'il est Français, s'il est éloquent, s'il est le poëte du cœur qui l'écoute? qu'importe si Linière trouve la rime mauvaise? Linière n'est pas ici le vrai spectateur; qu'importe la critique, si La Vallière qui se cache dans l'éventail de Montespan s'évanouit au cinquième acte?

IV.

Peindrai-je les derniers soleils pâlissants de cet amour qui allait finir en Dieu, comme tous les amours profonds qui jettent violemment l'esprit dans le cœur? Une nuit du mardi gras de 1671, il y eut un bal masqué à la cour. Pourquoi un bal masqué? Le roi ne se cachait plus, madame de Montespan avait jeté le masque depuis longtemps. Son triomphe tapageur aimait le grand jour; elle se vantait d'être maîtresse du roi comme Louis XIV se vantera bientôt d'avoir passé le Rhin. Maîtresse du roi, n'est-ce pas dire qu'elle est la plus belle et que le monde est à ses pieds?

Cette nuit-là, Louis XIV chercha la duchesse de La

Vallière, ce qui lui fit démasquer plus d'une autre duchesse qui peut-être s'enorgueillissait d'avoir été prise un instant pour la favorite, même pour la favorite trompée. Le lendemain le roi apprit que mademoiselle de La Vallière s'était réfugiée au couvent des dames de Sainte-Marie. Cette fois le roi ne sella pas un cheval pour aller la chercher : il envoya d'abord Lauzun, qui revint seul; Lauzun avait eu le tort de parler des chagrins du roi et des chagrins de Lauzun; le roi envoya ensuite Colbert; le ministre qui n'avait parlé que du roi ramena la fugitive. Quand Louis XIV la revit, il pleura comme aux beaux jours. « Vous pleurez, lui dit-elle avec son charmant sourire, vous pleurez! et pourtant si je ne fusse pas revenue avec M. Colbert, vous ne m'auriez pas dépêché un troisième ambassadeur. »

Mademoiselle de La Vallière disait la vérité : le roi en était à ses dernières larmes; il avait fallu cette fuite inattendue pour remuer un peu ce cœur désormais insensible aux romans de la jeunesse.

Après le roi, savez-vous qui se jeta tout éplorée dans les bras de mademoiselle de La Vallière? Ce fut madame de Montespan. « Cruelle amie! lui dit-elle, croyez-vous donc qu'on puisse vivre sans vous! »

Madame de Sévigné, tout en raillant, a écrit cette page de la vie de mademoiselle de La Vallière : « La duchesse de La Vallière mande au roi, par le maréchal de Bellefonds : « qu'elle auroit plus tôt quitté la cour, » après avoir perdu l'honneur de ses bonnes grâces,

» si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir; que » cette faiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine » étoit-elle capable présentement d'en faire un sa- » crifice à Dieu; qu'elle vouloit pourtant que le reste » de la passion qu'elle a eue pour lui servît à sa péni- » tence, et qu'après lui avoir donné toute sa jeu- » nesse, ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie » pour le soin de son salut. » Le roi pleura fort et envoya M. Colbert à Chaillot la prier instamment de venir à Versailles et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite, le roi a causé une heure avec elle et a fort pleuré. Madame de Montespan fut au-devant d'elle les bras ouverts et les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point; les uns disent qu'elle demeurera à Versailles et à la cour, les autres qu'elle retournera à Chaillot; nous verrons. »

Et peu de jours après : « Madame de La Vallière est toute rétablie à la cour, le roi l'a reçue avec des larmes de joie; elle a eu plusieurs conversations tendres; tout cela est très-difficile à comprendre, il faut se taire. » Mais madame de Sévigné dira encore un mot : « A l'égard de madame de La Vallière, nous sommes au désespoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle est à la cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis longtemps, il faut vous résoudre à l'y laisser. »

Quelque désintéressée que fût des grandeurs mademoiselle de La Vallière, quoiqu'elle n'aimât que pour aimer, — l'amour pour l'amour, — on ne voulait pas croire qu'elle eût un si grand chagrin de perdre

son amant, si l'amant n'eût pas été le roi. Sa bonne foi était mise en doute. Elle se cache sous l'herbe, disait-on, mais c'est pour cacher son ambition. On la jugeait sévèrement dans le monde; on disait que ses fuites au couvent n'étaient qu'un jeu. Madame de Sévigné y fut prise elle-même : « Madame de La Vallière ne parle plus d'aucune retraite; c'est assez de l'avoir dit. Sa femme de chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela? » Madame de Sévigné changea de style quand elle alla voir aux Carmélites sœur Louise de la Miséricorde.

V.

Cependant madame de Montespan régnait avec violence. « Madame de Montespan, abusant de ses avantages, dit madame de Caylus, affectoit de se faire servir par elle, donnoit des louanges à son adresse, et assuroit qu'elle ne pouvoit être contente de son ajustement si elle n'y mettoit la dernière main. Mademoiselle de La Vallière s'y portoit de son côté avec tout le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendroit des agréments qu'elle prêteroit à sa maîtresse. » La Palatine continue le récit : « La Montespan, qui avoit plus d'esprit, se moquoit d'elle publiquement, la traitoit fort mal, et obligeoit le roi à en agir de même. Il falloit traverser la chambre de La

Vallière pour se rendre chez la Montespan. Le roi avoit un joli épagneul appelé Malice; à l'instigation de la Montespan, il prenoit ce petit chien et le jetoit à la duchesse de La Vallière en disant : « Tenez, madame, voilà votre compagnie, c'est assez. » Cela étoit d'autant plus dur, qu'au lieu de rester chez elle, il ne faisoit que passer pour aller chez la Montespan. »

Mademoiselle de La Vallière, toute à son amour, toute à sa douleur, toute à son repentir, subissait ces outrages, laissait dire le monde et se tournait vers Dieu.

Ce sonnet, qui lui fut attribué, courut Versailles et Paris. J'en ai une des mille copies qu'on prenait au passage :

Tout se détruit, tout passe; et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours.
Le passé n'a point eu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.

La constance a des lois qu'on ne veut point entendre;
Des désirs d'un grand roi rien n'arrête le cours :
Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours;
Son inégalité ne sauroit se comprendre.

Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus.
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus :
Mes sentiments, hélas! diffèrent bien des vôtres!

Amour, à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien?
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

Voici du même temps un autre sonnet qui n'est pas moins beau et qui fut pareillement attribué à mademoiselle de La Vallière :

J'épands sur ton autel mon âme en sacrifice,
Tout-Puissant dont la voix a daigné m'appeler :
Donne-moi cet esprit qui peut tout révéler,
Et de qui la vertu me sépare du vice.

Par ta miséricorde augmente ma justice,
Et veuille ton image en moi renouveler :
Quel empire si grand se pourroit égaler
A l'immortel honneur de te rendre service !

Conduis-moi sûrement au repos éternel,
Seul espoir des élus, que ton soin paternel
Fait comme astres luisants au milieu des ténèbres.

Aussi bien, mon esprit se lasse de mon corps,
Et voit les vanités comme pompes funèbres
De ceux qui semblent vivre, encore qu'ils soient morts.

Ces deux sonnets expriment en beau langage les sentiments de mademoiselle de La Vallière ; mais je ne puis croire qu'elle se soit condamnée à marteler son cœur pour le faire entrer dans cette forme étroite, à vouloir cristalliser ses larmes dans ce froid creuset.

Son esprit, lassé de son corps, lui imposait un cilice. Elle était devenue si pieuse qu'elle craignait d'outrepasser les devoirs de la pénitence. Elle demanda à son confesseur s'il lui était permis de se mortifier ainsi.

Le confesseur la gronda : « Ah ! mon père, ne me » grondez pas de ce cilice ! C'est bien peu de chose, » il ne mortifie que ma chair, parce qu'elle a péché ; » mais il n'atteint pas mon âme qui a plus péché » encore. Ce n'est pas lui qui me tue, ce n'est pas lui » qui m'ôte tout sommeil, tout repos : ce sont mes » remords. C'est surtout le lâche désir que j'ai d'en » ajouter d'autres à ceux que j'ai déjà. Ah ! mon père, » que Dieu me punisse si je blasphème : je ne sais ce » qu'est l'enfer, mais je ne saurois en imaginer un » plus terrible que celui où est mon cœur, où il reste » néanmoins, où il se complaît. »

Madame de Montespan abusait trop de la douceur de sa rivale. Elle la condamnait à être de toutes les fêtes, même des soupers intimes. Mademoiselle de La Vallière se laissait lâchement tomber dans cette servilité qui lui permettait de voir le roi. Dès que le roi paraissait, elle se jurait de le fuir ; mais l'amour trahi, le plus fort de tous les amours, la poussait malgré elle plus loin encore dans cet abîme. « Il faut donc, dit-elle un soir au roi avec une douleur touchante, que je forme de ma main les nœuds qui vous attachent à cette femme ? Et c'est vous qui m'y condamnez ! »

Louis XIV lui répondit que le temps n'était plus des grands sentiments, qu'il l'aimait toujours, mais qu'il fallait laisser fondre les orages.

Faut-il ici croire la Palatine : « Le roi la traitoit fort mal, à l'instigation de madame de Montespan. Il

étoit dur avec elle et ironique jusqu'à l'insulte. La pauvre créature s'imaginoit qu'elle ne pouvoit faire un plus grand sacrifice à Dieu qu'en lui sacrifiant la cause même de ses torts, et croyoit faire d'autant mieux, que la pénitence viendroit de l'endroit où elle avoit péché. Aussi restoit-elle par pénitence chez la Montespan*. »

J'ai vu un tableau du temps de la Régence peint par quelque Flamand francisé, qui représente mademoiselle de La Vallière renouant une guirlande de roses à la jupe de madame de Montespan. La scène est dans le parc de Versailles. Le roi tient sur son poing la main de la marquise et regarde La Vallière d'un air distrait. Pour le voir, la pauvre délaissée lève les yeux à la dérobée et semble oublier ce qu'elle fait. Madame de Montespan la regarde à l'œuvre, comme si c'était la chose du monde la plus simple.

Les deux rivales ne se quittaient pas. Elles allaient ensemble au bal, au spectacle et à la guerre. Si Madame mourait à Saint-Cloud de cette mort immortalisée par Bossuet, « madame de La Vallière et ma-

* Tous les mémoires du temps constatent ce servage : « Madame de Montespan trouva toutes les complaisances d'une amie dans un cœur déchiré de tous les tourments d'une rivale humiliée. Elle vouloit que la malheureuse La Vallière, dont elle affectoit de consulter le goût, présidât à sa toilette; il falloit même qu'elle y mît la main. Il sembloit que, fière de son triomphe, l'orgueilleuse Montespan exigeât de sa victime de nouvelles armes pour la frapper plus sûrement. »

dame de Montespan, pour lui dire adieu, étoient venues ensemble, » dit mademoiselle de Montpensier. Plus tard, si mademoiselle de Montpensier veut aller elle-même dire adieu à mademoiselle de La Vallière la veille de sa mort au monde, il faudra qu'elle aille souper chez madame de Montespan.

Mademoiselle de La Vallière voulut donner son portrait au roi, résolue à ne se plus donner elle-même. Elle appela Mignard, et se fit peindre en Madeleine. « Oui, Madeleine, dit-elle; mais j'aurai beau lever mes lèvres coupables, les pieds du Seigneur ne descendront pas jusqu'à moi. »

Elle résolut de se jeter une dernière fois dans les ténèbres du couvent. Elle avait pris Bossuet pour confident, et déjà Bossuet préparait l'oraison funèbre de ce cœur qui allait mourir de la vie du monde pour vivre de la vie éternelle. Elle sentait bien que son sacrifice n'était plus un sacrifice : puisque aussi bien le roi ne l'aimait plus, le couvent serait un refuge d'où elle ne verrait pas sa rivale triomphante fouler d'un pied dédaigneux les images du passé.

Madame de Maintenon, — la dernière rivale, — était déjà à la cour, sinon de la cour. Elle cherchait des sympathies et confessait souvent mademoiselle de La Vallière, qui parlait toujours du rivage, je me trompe, qui parlait toujours du couvent. « Y songez-vous bien, madame? lui dit un jour la future maîtresse de Louis XIV; vous ne connoissez pas toutes les souffrances de ce renoncement au monde et de cette soli-

tude où Dieu ne vient pas toujours. » Mademoiselle de La Vallière sourit amèrement : « Oh! madame, ne prenez point de souci pour moi; quand je souffrirai là-bas, je me rappellerai tout ce que ces gens-là m'ont fait souffrir ici. » Et mademoiselle de La Vallière montra du doigt Louis XIV et la marquise de Montespan qui montaient en carrosse.

VI.

L'historien peut suivre pas à pas mademoiselle de La Vallière pendant sa dernière année à la cour, puisque ses lettres recueillies sont pour ainsi dire des confessions. En effet, quoiqu'elle eût choisi un confesseur de l'ordre profane, un maréchal de France, le marquis de Bellefonds, elle parlait à cœur ouvert de ses égarements et de ses repentances, comme elle eût parlé à Bossuet lui-même.

Sa première lettre, datée du 9 juin 1673, exprime déjà bien la prière de la pénitente aux pieds de son confesseur : « Vous avez la paix du cœur et vous en » goûtez les délices sans aucun obstacle. J'ai besoin » des conseils de mes amis pour ne pas me laisser aller » à ces troubles que vous connaissez. »

Dans la seconde lettre, elle a fait un pas de plus vers Dieu : « Vous me donnez grande joie de m'assurer que » je serai reçue quand j'aurai la force de me tirer

» d'ici. » Son âme est déjà aux Carmélites, mais son corps est retenu à Versailles par tous les liens de la passion, par toutes les colères de la jalousie, par tous les enchantements du souvenir. Il y a des jours, dans ce morne mois de novembre, dans cet immense palais où le roi et madame de Montespan lui font une solitude, il y a des jours où elle croit qu'elle a raison d'elle-même. « Enfin, je commence ardemment » à goûter le plaisir d'aimer Dieu sans aucun obstacle : » les heures me paroissent des siècles. A chaque » instant, Dieu m'enflamme de son amour si forte- » ment, que je n'imagine plus d'autre plaisir que » l'espoir d'être à lui sans réserve. Malgré la grandeur » de mes fautes que j'ai présentes à tout moment, » l'amour a plus de part à mon sacrifice que l'obliga- » tion de faire pénitence. »

On voit qu'elle veut se jeter dans les bras de Dieu comme elle s'est jetée dans les bras de Louis XIV, par l'amour seul. Non, ce qui l'entraîne, ce n'est pas le repentir, c'est la soif d'aimer : le roi lui ferme son palais, Dieu lui ouvre son église. Ce cœur allumé sur le cœur de Louis XIV ira se consumer sur l'autel. Qui mieux qu'elle peut dire ces paroles : « Où péché a abondé, la grâce a surabondé. »

Ses longs jours se passent à rêver, à interroger ses amis; mais a-t-elle encore des amis? — Les anciens sont allés à madame de Montespau; mais de nouveaux, de plus sûrs lui sont venus : elle vient de faire deux conquêtes, Bossuet et la mère Agnès. Bossuet la vient

voir à Versailles ou à Saint-Germain; si elle va à Paris, c'est pour aller embrasser la mère Agnès, et s'accoutumer par les yeux à ce cloître où elle ira souffrir pour avoir aimé, où elle ira aimer pour avoir souffert.

Dans la sixième lettre, datée de Saint-Germain, le 12 janvier 1674, elle parle des « importunes vapeurs » qui font la nuit autour d'elle : « elle est comme abîmée dans les ténèbres. » Le démon va-t-il l'emporter? « Je suis toujours dominée par la malheureuse » habitude du péché; sans aucune vertu, j'ai toutes » les foiblesses de l'esprit et du cœur; j'ai raison de » trembler plus qu'une autre; je tremble des senti- » ments que Dieu a mis dans mon cœur, dans la crainte » d'abuser de sa grâce. J'espère cependant que le » Seigneur sera touché de mes larmes. » N'est-il pas visible qu'elle s'est reprise à son amour pour le roi, qu'elle a espéré que son règne était encore de ce monde, qu'elle a vu pâlir madame de Montespan? Elle fait un pas en avant, elle fait un pas en arrière: « Prions sans cesse, s'écrie-t-elle, avec cela on va loin; Dieu n'abandonne point ceux qui veulent absolument se donner à lui. » Elle veut se donner à Dieu, mais elle se retient au roi.

Un mois plus tard elle ne domine plus son cœur, ce cœur si faible et pourtant plus fort que son esprit : « Vous craignez pour moi, et vous avez raison, puisque » je suis encore ici. Que voulez-vous! je suis la foi- » blesse même! » Et elle parle de sa nonchalance à

sortir du péril, elle court aux Carmélites pour reprendre courage; s'il faut l'en croire, elle ne tient plus qu'à un fil : « Aidez-moi, je vous prie, à le rompre; grondez, » menacez, traitez-moi durement s'il le faut. » Ce fil, c'est une chaîne de fer que la rouille seule finira par rompre après bien des années. « Je n'ai plus qu'un pas à faire, dit-elle plus loin, mais ce pas c'est un abîme. » D'un côté, c'est le pays où son cœur a vécu; de l'autre côté, c'est le pays où son cœur va mourir. On a mis sur son chemin son fils et sa fille : « Je vous » avoue que j'ai eu de la joie à voir mademoiselle de » Blois jolie comme elle étoit; je l'aime, mais elle ne » me retiendra pas un seul moment; je la vois avec » plaisir et je la quitterai sans peine. Accordez cela » comme il vous plaira, mais je le sens comme je vous » le dis. »

J'ai toutes les peines du monde à accorder cela. Quelle que soit ma sympathie pour cette douce et blanche figure de La Vallière, je ne lui pardonne pas d'avoir été de Louis XIV à Dieu sans s'être arrêtée un instant sur sa route, pour écouter en elle battre le cœur de la mère.

Chaque fois qu'elle passe une heure avec le roi, tantôt au jeu de la reine, tantôt à la chapelle, tantôt dans les jardins, toujours en joyeuse compagnie, — car il n'y a qu'elle qui pleure à la cour, — elle a peur de retomber plus avant dans l'esclavage; elle appelle Bossuet, elle prépare son sacrifice, elle entend déjà l'oraison funèbre qu'il va prononcer sur ces grandes

passions qu'elle va mettre pieusement au tombeau. « Enfin j'avance, mon courage augmente, et je crois » que Dieu achèvera bientôt son ouvrage. Cependant » je crains, et je craindrai toujours, jusqu'à ce que je » sois hors de danger. Je prie Dieu de me garder de » moi-même. »

Elle avance si peu dans le chemin du ciel, que, si le roi lui disait de rester, elle se jetterait dans ses bras et y mourrait dans une dernière étreinte. Mais Louis XIV n'aime plus les airs élégiaques; il a failli s'ennuyer avec elle, il la croit un peu folle (la pâle délaissée semble d'autant plus folle qu'elle cherche la sagesse); que lui importe qu'elle s'en aille, que lui importe qu'elle reste, — pourvu que madame de Montespan soit là !

Mais madame de Montespan a l'amour cruel comme madame de La Vallière a l'amour ineffable. Il lui faut tourmenter ce pauvre cœur qui ne peut ni vivre ni mourir. D'ailleurs elle est jalouse d'une telle passion; elle ne veut pas que sa rivale passe à l'état de victime; elle la condamne à voir ses éclats de rire impertinents. Le roi n'ose pas autoriser la retraite de mademoiselle de La Vallière pour le bon plaisir de sa maîtresse. Bossuet lui-même, qui n'a peur que de Dieu, qui dit au roi la vérité, Bossuet tremble devant l'orgueil de la fière et tempêtueuse marquise. Mais comme il verse sa divine éloquence dans l'âme encore orageuse de la future pénitente : « C'est s'abîmer dans la mort que de se chercher soi-même. Sortir de soi-même pour

aller à Dieu, c'est la vie. » Voilà comment parle Bossuet à celle qui remue les cendres encore brûlantes de son cœur *.

* On peut sentir les battements de cœur de mademoiselle de La Vallière en lisant les lettres de Bossuet au maréchal de Bellefonds. Il écrit de Saint-Germain, le 25 décembre 1673 :

« Elle m'a obligé de traiter le chapitre de sa vocation avec madame de Montespan. J'ai dit ce que je devois. On ne se soucie pas beaucoup de la retraite; mais il semble que les Carmélites font peur. On a couvert, autant qu'on a pu, cette résolution d'un grand ridicule. Le roi a bien su qu'on m'avoit parlé; et Sa Majesté ne m'en ayant rien dit, je suis aussi demeuré jusqu'ici dans le silence. Madame la duchesse de La Vallière a beaucoup de peine à parler au roi, et remet de jour en jour. »

Et un mois après :

« Le monde lui fait de grandes traverses, et Dieu de grandes miséricordes; j'espère qu'il l'emportera, et que nous la verrons un jour dans un haut degré de sainteté. »

Cependant toute une année s'est passée, l'année des derniers combats. Mais mademoiselle de La Vallière va sortir triomphante :

« Je vous envoie une lettre de madame la duchesse de La Vallière, qui vous fera voir que, par la grâce de Dieu, elle va exécuter le dessein que le Saint-Esprit lui avoit mis dans le cœur. En vérité, ces sentiments ont quelque chose de si divin, que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces; et la marque du doigt de Dieu, c'est la force et l'humilité qui accompagnent toutes ses pensées; c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle ne respire plus que la pénitence. Cela me ravit et me confond. Je parle, et elle fait; j'ai les discours, elle a les œuvres. »

Enfin, la veille du départ pour les Carmélites :

« Madame de La Vallière persévère avec une grâce et une tranquillité admirables. Sa retraite aux Carmélites a causé des tempêtes : il faut qu'il en coûte pour sauver les âmes. »

VII.

Jusqu'au dernier jour, la duchesse de La Vallière alla dans le monde et fut des fêtes de la cour. Le 12 janvier 1674, madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Nous fûmes ensuite chez madame de Colbert, qui est extrêmement civile, et sait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois dansoit ; c'est un prodige d'agrément et de bonne grâce. La duchesse de La Vallière y étoit ; elle appelle sa fille *Mademoiselle*, et la princesse l'appelle *belle maman.* »

Mais si le soir était au monde, la nuit était à Dieu, le matin était à l'étude. Elle ne dormait qu'à demi. Elle était plus souvent sur son prie-Dieu que sur son lit. Elle éteignait ses beaux yeux dans les saintes Écritures ; elle apprenait le latin, « afin, disait-elle, de pouvoir entrer plus avant dans l'Église. »

A la même date, madame de Sévigné raconte que « la *Rosée* (madame de La Vallière) a commencé à se détraquer avec le *Torrent* (madame de Montespan) » ; elles s'étaient liées « d'une confidence réciproque, et voyoient tous les jours le *Feu* et la *Neige* (le Roi et la Reine). Vous savez que tout cela ne peut pas être longtemps ensemble sans faire de grands désordres, ni qu'on s'en aperçoive. »

Cependant le printemps arrive, les premiers beaux

jours vont chanter encore dans cette âme coupable les symphonies du renouveau; elle va se reprendre à la poésie des primevères et des aubépines; les lilas vont parfumer le labyrinthe où tous les ans elle allait avec le roi cueillir le premier bouquet. Voici la saison des folles cavalcades, le roi va courir tous ses châteaux : que de souvenirs seront réveillés! Comme on va évoquer les belles heures du passé! Ils sont heureux ceux-là qui vont vivre encore du temps perdu! Mademoiselle de La Vallière aura-t-elle le courage d'ouvrir sa tombe alors que tout refleurit? — Oui, car tout refleurit, hormis l'amour du roi.

Elle est allée à lui : « Sire, je meurs de chagrin; Dieu seul, dans sa miséricorde, me consolera de vos cruautés. Je vais aller cacher ma honte et ma douleur aux Carmélites. — Que Dieu soit avec vous, dit sèchement le roi; nous ne pouvons pas toujours tourner dans le même tourbillon. Votre cœur n'aime que les orages; pour moi j'en suis revenu au beau temps. Je vois avec peine que vous prenez tout cela au tragique, mais enfin, puisque mon amitié tient si peu de place dans votre cœur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Adieu. Non-seulement, madame, je ne pleure plus, mais je n'aime plus à voir pleurer. »

Quelle que fût la sécheresse de cet adieu, mademoiselle de La Vallière fut convaincue que, le jour de la séparation, le roi, qui peut-être n'y croyait pas encore, ferait un retour sur le passé et ne serait pas maître de cacher son chagrin. Elle écrit pour la dernière fois,

sous le nom de la duchesse de La Vallière, au maréchal de Bellefonds : « Enfin je quitte le monde, c'est » sans regret, mais ce n'est pas sans peine. Ma foi- » blesse m'y a retenue longtemps sans goût, ou, pour » parler plus juste, avec mille chagrins. » Elle veut parler de ces chagrins adorés, de son amour qu'elle voudrait avoir encore. Elle continue : « Je vois bien » que l'avenir ne me donneroit pas plus de satisfaction » que le passé et le présent. » Il faut bien le dire, si elle monte le Carmel, ce n'est pas encore avec toutes les aspirations célestes ; si elle fuit la cour, c'est moins parce que Dieu l'appelle, que parce que Louis XIV la dédaigne *.

Comme elle a dû pleurer en écrivant ces trois lignes, qu'on a déjà lues : « Tout le monde part à la fin » d'avril; je pars aussi, mais c'est pour aller dans le » plus sûr chemin du ciel. » Elle part aussi ! mais Versailles ne la reverra plus, ni Fontainebleau, ni Saint-Germain ! Elle part aussi, mais elle part toute seule ! Les courtisans qui salueront son entrée aux Carmélites, ce sont les pauvres, car les pauvres ont toujours aimé Madeleine pénitente qui leur donne l'or de ses bijoux.

La veille du départ, madame de Montespan lui dit, tout en larmes, qu'elle voulait une fois encore souper avec elle. « Eh bien, j'irai souper chez vous, » mur-

* Elle regrette que Bossuet ne puisse venir à temps pour prêcher à sa prise d'habit ; mais elle se promet Bourdaloue, qui tout à l'heure a prêché la Passion devant la cour.

mura mademoiselle de La Vallière, décidée à tous les calices.

Elle se fit belle pour la dernière fois et alla souper avec sa rivale. N'était-ce pas d'ailleurs pour souper avec Louis XIV ?

Les contemporains, — les contemporaines surtout, — parlent de ce souper presque tragique, mais sans dire ce qui s'y passa. Le roi s'y montra-t-il, lui qui ne soupait plus que pour madame de Montespan ? Parla-t-on du lendemain ou de la veille, des ténèbres du cloître ou du rayonnement de la jeune cour ? Je ne sais. Je ne crois pas qu'on s'y amusa beaucoup. Madame de Montespan, qui avait du cœur à ses moments perdus, ne pouvait d'un œil sec voir la pâle et résignée victime lui sourire une dernière fois à l'heure du sacrifice.

Ci-gît la duchesse de La Vallière ! Une autre femme est sortie d'elle-même, qui n'est connue que sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

J'oubliais. Ce ne fut pas le dernier adieu du roi ni de madame de Montespan.

Qui eût dit à Louis XIV, quand il aimait La Vallière en toute folie, quand il sellait un cheval pour aller la ressaisir à Chaillot; qui lui eût dit alors qu'un matin il se mettrait à la fenêtre avec la Montespan pour voir à tout jamais partir pour le tombeau la plus belle et la plus aimée? Ce fut pourtant ce qui arriva. Si la duchesse de La Vallière eût levé les yeux en montant pour la dernière fois dans son carrosse, elle aurait

vu Louis XIV et sa maîtresse qui s'amusaient du spectacle comme à une comédie de Molière !

Cette histoire de mademoiselle de La Vallière partant pour le cloître aura sa seconde édition un siècle plus tard. Louis XV, jouant aux cartes en voyant partir madame de Pompadour pour son enterrement, dira d'un air dégagé : « La marquise a mauvais temps pour son voyage. »

Voilà donc comment finissent les amours des rois !

VI.

L'ENTRÉE AU TOMBEAU.

Oui, le 20 avril 1674, mademoiselle de La Vallière se jeta aux pieds de la reine, lui demanda pardon de l'avoir offensée, lui baisa respectueusement les mains et courut se jeter dans le carrosse qui allait la conduire aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Ce carrosse, c'était le char funèbre qui menait sa jeunesse au tombeau.

Comédie! disait-on à la cour. Comédie, comédie, tout n'est que comédie! Elle part, mais elle reviendra comme elle est déjà revenue. C'est la dernière bataille livrée à sa rivale. Le roi, qui n'est pas aimé de la marquise de Montespan et qui a son quart d'heure de

dévotion, ne pourra vivre sans mademoiselle de La Vallière.

On ne connaissait à la cour ni le roi ni mademoiselle de La Vallière. Cette lettre curieuse, datée du 29 avril 1674, anonyme aujourd'hui, car elle n'est pas signée et n'est pas d'une écriture connue, peint à vif les sentiments du beau monde de Versailles :

« La duchesse de Vaujour, impatientée de ce qu'on » ne s'occupoit plus d'elle, et peu satisfaite de la » considération dont elle jouissoit à la cour depuis » qu'elle avoit sacrifié sa réputation à la gloire d'être » maîtresse du roi, vient de donner une comédie fort » plaisante à toute la France. Jeudi dernier, avant de » se rendre aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, » elle fit ses adieux à la reine en pleurant, et lui » demanda pardon publiquement des chagrins qu'elle » lui avoit donnés et du tort qu'elle lui avoit fait. La » maréchale de La Mothe lui fit observer qu'elle ne » devoit pas s'exprimer ainsi devant tout le monde; » elle lui répondit que, comme ses crimes avoient été » publics, il falloit que la pénitence le fût aussi. La » reine la baisa au front, et l'assura qu'elle lui par- » donnoit. Satisfaite d'avoir obtenu le pardon qu'elle » avoit l'orgueil de demander publiquement, elle » sortit de chez la reine, appuyée sur le bras de » madame de La Mothe; elle rencontra madame de » Montespan, à qui elle céda le pas, et qu'elle salua » avec une humilité impossible à concevoir; donc » c'étoit de l'hypocrisie. Le roi, ayant appris sa réso-

» lution, fut la trouver, et resta un moment enfermé
» avec elle; on ne sait ce qui en seroit arrivé si
» madame de Montespan n'eût pas envoyé demander
» au roi, à plusieurs reprises, si Sa Majesté vouloit
» bien lui accorder un moment d'entretien. Sans
» doute, madame de Montespan craignoit un retour
» de tendresse que la pitié pouvoit inspirer pour une
» belle pénitente; pour moi, je suis sûre que, si La
» Vallière n'eût pas joué sa comédie chez la reine,
» elle seroit encore restée à la cour, et le roi auroit
» arrangé les choses pour que ses deux maîtresses
» n'eussent point à se plaindre de sa conduite. Néan-
» moins, madame de Montespan a montré beaucoup
» d'impatience jusqu'au moment où la duchesse a été
» rendue dans son couvent. Le roi est dépositaire des
» diamants qu'il avoit donnés à madame de La Vallière;
» elle a désiré qu'ils fussent partagés entre M. de Ver-
» mandois et mademoiselle de Blois, qu'elle n'ose,
» a-t-elle dit, nommer ses enfants. Je ne sais si cette
» conduite est pour frayer un chemin à toutes les
» maîtresses du roi. J'en sais plus d'une d'autre temps
» qui l'a suivi de gré ou de force; mais je doute que
» madame de Montespan veuille le prendre. En réflé-
» chissant sur le grand bruit qu'elle a fait contre la
» vie qu'elle avoit menée, je suis persuadée qu'elle en
» a usé ainsi moins par humilité que par vengeance,
» et qu'elle n'a fait tout ce bruit que pour rendre plus
» odieuse la conduite de madame de Montespan, qui,
» engagée sous les lois de l'hymen, est plus coupable

» aux yeux de Dieu qu'elle, qui est fille. Je ne puis
» encore vous assurer que La Vallière restera aux
» Carmélites; il se pourroit que le roi la renvoyât
» chercher, ainsi qu'il le fit quand elle se retira à
» Chaillot, et que par obéissance elle revînt à la cour
» demander pardon à la reine de lui avoir demandé
» pardon pour en imposer au public. Si madame de
» Montespan n'y prend garde, elle sera supplantée
» par celle qu'elle a fait disgracier. »

Mais nous qui ne doutons pas que la grâce divine n'ait touché pour jamais ce cœur de la douce et blanche pécheresse, nous la suivrons pieusement aux Carmélites, sans avoir souci des bruits de la cour.

Sa belle-sœur, la marquise de La Vallière, l'y accompagna; tout Paris était aux portes et aux fenêtres, sur les quais et rue Saint-Jacques. Beau spectacle en effet que ces funérailles de la maîtresse du roi! La pécheresse repentante était sereine, pensive, presque souriante, soit qu'elle voulût masquer les déchirements de son cœur, soit qu'elle eût ce jour-là pris une grande force en Dieu. La marquise de La Vallière était pâle et désolée, ce qui trompait les curieux qui ne savaient plus reconnaître la future carmélite. Dans la rue Saint-Jacques, la foule était si grande et si agitée en son silence, que les chevaux ne purent avancer qu'au petit pas. Les spectateurs étaient d'ailleurs fort recueillis, la maîtresse du roi n'avait été fatale à qui que ce fût; plus d'une fois elle avait désarmé les colères de Louis XIV; les insolences de madame de

Montespan donnaient plus de prise encore à ses amis timides et discrets; elle avait beaucoup donné aux pauvres; on se redisait déjà de bouche en bouche qu'elle venait de s'humilier aux pieds de la reine. Et puis n'aime-t-on pas toujours ceux qui s'en vont quand ils ne doivent pas revenir! La duchesse de La Vallière pouvait donc lire sur tous les visages l'expression d'une touchante sympathie : « Ce pauvre peuple, disait-elle à sa sœur, comme on a tort de ne pas y penser plus souvent, mais il est trop tard *! »

Elle franchit le seuil sans se retourner; elle parla,

* Les carmélites de la rue Saint-Jacques nous vinrent d'Espagne à l'appel de la princesse de Longueville. Il fallut des pourparlers et des négociations sans fin pour obtenir de l'abbé de Marmoutiers qu'il dépossédât les moines logés dans sa maison. Ce fut sous la conduite du cardinal de Bérulle que les carmélites arrivèrent à Paris, précédées d'une procession triomphale. On lit dans le journal de l'*Estoile* ces naïfs détails :

« Le mercredi 24 août 1605, jour de la Saint-Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et solennelle procession des sœurs carmélites, qui ce jour-là prenoient possession de leur maison. Le peuple y accourut à grande foule comme pour gagner les pardons. Elles marchoient en moult bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servoit de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avoit du tout la ressemblance d'un loup-garou. Mais comme le malheur voulut, ce beau et saint mystère fut troublé et interrompu par deux violons qui commencèrent à sonner un bergamasque, ce qui écarta ces pauvres oyes et les fit se retirer à grands pas, tout effarouchées, avec le loup-garou leur conducteur, dans leur église, où, étant parvenues comme en un lieu de franchise et de sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum laudamus.* »

selon la marquise de La Vallière, du regret qu'elle avait de ne pas faire amende honorable devant tous les pauvres qui formaient la haie, en leur jetant les diamants et les perles, toutes les pierres précieuses que le roi lui avait données. La mère Claire du Saint-Sacrement, qui allait être sa supérieure, l'attendait à la porte de la chapelle; elle se jeta à ses genoux en lui disant ces belles paroles : « Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre. » La supérieure la releva et l'embrassa : « Ma fille, c'est à Dieu lui-même qu'il faut parler ainsi. » Elle lui prit la main et la conduisit, « selon l'usage, devant le saint-sacrement, où elle s'offrit à Dieu comme une victime d'expiation pour ses péchés ». Toutes les religieuses étaient venues lui faire cortége; elle sentit comme par miracle toute une atmosphère divine; il lui sembla que toutes ses chaînes se brisaient, la cour ne lui apparut que comme un navire secoué par la tempête à l'heure du naufrage où chaque passager ne pense qu'à soi. Elle aurait voulu, dans l'effusion de son cœur, embrasser toutes les religieuses : — « Ah! madame, lui dit mademoiselle d'Épernon, Dieu vous tiendra compte du sacrifice d'une pareille beauté. — Moi, est-ce que je suis belle encore? répondit tristement mademoiselle de La Vallière; je croyois que j'avois tout laissé là-bas! » Et après un silence : « Je comprends, reprit-elle; je veux dès aujourd'hui me dépouiller de tout ce qui

représente la femme; je veux m'habiller comme vous, je veux qu'on me coupe les cheveux. — Ces beaux cheveux, dit mademoiselle d'Épernon, qui ne put étouffer un sentiment de regret, ce sont les cheveux de Madeleine! — Oui, mais Madeleine sanctifia les siens au pied de la croix, dans le sang de notre Sauveur. »

On représenta à la duchesse de La Vallière qu'il lui fallait se mieux connaître pour se décider à un tel sacrifice, que la prise d'habit n'était permise qu'après de longs jours de pénitence et d'aspiration *. Elle fut si éloquente dans ses prières, elle représenta avec tant de vérité qu'elle n'était pas novice dans la pénitence, qu'on lui accorda la grâce de se confondre avec ses sœurs. Le même jour, cette adorable chevelure, qui avait tant de fois de ses ondes caressantes noyé les lèvres et les mains de Louis XIV, tomba sur la dalle funéraire sans que personne songeât à les recueillir. La duchesse de La Vallière les regarda et les laissa derrière elle comme tout le reste.

Quelques heures après, elle avait revêtu l'habit des religieuses. « Elle y fut bientôt accoutumée, excepté à la chaussure plate et basse, dont elle supporta avec

* « Sans attendre la fin de son noviciat, et le jour même de son entrée dans le cloître, elle fit couper ses cheveux (autrefois l'admiration de tous ceux qui ont parlé de sa personne). L'arbre charmant ne voulut pas attendre le terme de la saison sacrée, et il avait hâte de se dépouiller de sa dernière couronne. » SAINTE-BEUVE.

patience l'incommodité jusqu'à la mort. » Au souper, elle s'aperçut qu'on la voulait servir mieux que les autres; avec son angélique douceur elle demanda qu'on voulût bien la traiter avec la même faveur que les plus austères : « Ce que je suis venue chercher ici, c'est la table du Seigneur; vous me prouveriez que j'en suis indigne en me rappelant que j'ai vécu à la table du roi. » Selon son premier historien *, « l'usage de la serge, le coucher sur la dure, l'assiduité au travail sans autre interruption que la lecture et la prière; un jeûne austère, un silence rigoureux, et l'espérance de mourir avec lenteur par les supplices de la pénitence, devinrent les délices habituelles d'une personne qui avait été plongée dans la mollesse, qui avait goûté toutes les douceurs de la vie, et qui avait bu à longs traits la coupe empoisonnée de Babylone. »

Elle était plus humble que jamais; elle marchait toujours tête baissée, comme si ses fautes l'empêchaient de regarder ses sœurs en face. La supérieure lui demanda un jour si cette attitude ne lui était pas incommode. « Point du tout, cela me repose les yeux. Je suis si lasse de voir les choses de la terre que je trouve même du plaisir à ne les pas regarder. »

Tout Paris, le Paris railleur et sceptique, fut ému par cette conversion : un demi-siècle plus tard, Voltaire, qui ne croyait à rien, n'a pas douté un instant de la

* *Histoire abrégée de la vie et de la pénitence de madame la duchesse de La Vallière, morte religieuse carmélite.*

profonde piété de mademoiselle de La Vallière. « Elle se fit carmélite et persévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur, dans une langue inconnue, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Un roi qui punirait ainsi une femme coupable serait un tyran; et c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. » Voltaire lui-même était touché. C'est son cœur, si souvent muet, qui parle ici.

Les premiers jours de la pénitence de mademoiselle de La Vallière furent si édifiants qu'on abrégea pour elle le temps des épreuves. La parabole du Pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée lui avait paru une page de son histoire; elle choisit donc pour sa prise d'habit le troisième dimanche après la Pentecôte, car c'est ce jour-là que l'Église rappelle cette parabole.

L'église des Carmélites fut dès le matin peuplée par tout ce qui était alors le cœur et l'esprit de la cour.

Madame de Montespan ne manqua pas à ce spectacle.

Pour le roi, il était en Franche-Comté et ne s'inquiétait pas encore des cœurs qui se donnent à Dieu. Ce fut ce jour-là que la duchesse de La Vallière se dépouilla de son nom. Louis XIV lui donnant le titre de duchesse l'avait bien moins enorgueillie que quand la supérieure lui dit en l'embrassant: « Dieu vous garde, sœur Louise de la Miséricorde! »

L'abbé de Fromentières eut le bonheur, en l'absence

de Bossuet et de Bourdaloue, de prêcher le sermon pour la vêture de la duchesse de La Vallière. C'était une bonne fortune inespérée pour un prédicateur, jeune encore, qui voulait plaire à Dieu et au monde.

On sait déjà le texte de son sermon *, j'en redirai les plus belles paroles :

David parlant des désirs qu'il a de retrouver son Dieu, dit qu'il court par la campagne comme un cerf altéré, que ses yeux sont nuit et jour en larmes, qu'il ne sauroit avoir de joie qu'il ne voie reparoître cet objet unique de son amour : *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum... fuerunt mihi lachrymæ... dum dicitur mihi... Ubi est Deus tuus ?*

Mais ne remarquez-vous pas dans la parabole de notre Évangile que tous ces sentiments ont passé du cœur de David au cœur de Jésus-Christ, puisque ce pasteur de nos âmes, affligé de l'éloignement d'une de ses brebis, abandonne tout pour se mettre à sa poursuite, qu'il se fatigue dans sa recherche, qu'il n'a de joie que quand il la retrouve ; que pour lui faciliter son retour il la charge même sur ses épaules ; et qu'enfin, comme s'il lui arrivoit de ce retour une grande fortune, il veut que tout le monde l'en vienne féliciter ? Certes, messieurs, je ne m'étonne pas que les chrétiens aient toujours singulièrement aimé Jésus-Christ sous une idée si favorable, et que, selon le témoignage de Tertullien, ils gravassent, dès son siècle, sur tous les calices de l'Église l'image du pasteur chargé de sa brebis.

Mais je sais bien, ma très-chère sœur, que de notre temps c'est particulièrement à vous à qui Jésus-Christ doit paroître

* Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, et veniens domum convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi. (*En S. Luc, ch.* xv).

Le pasteur, ayant retrouvé sa brebis, la met sur ses épaules avec joie, et venant en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi.

aimable sous cette forme, puisque l'on peut dire qu'il la reprend aujourd'hui pour vous. Non, non, ce n'est pas sans quelque secret de la Providence qu'un Évangile si admirable concourt avec cette cérémonie ; et à considérer les circonstances de votre vocation, tout ce que la grâce fait en vous pour l'assurer et pour la rendre certaine, vous pouvez, ma très-chère sœur, vous pouvez raisonnablement croire que Jésus-Christ a pour vous la même charité, qu'il vous traite à peu près avec la même tendresse qu'il fait la brebis de l'Évangile : *Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens, et veniens domum convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi.*

Quelque grand que soit le zèle du pasteur de nos âmes pour leur conversion et pour leur salut, nous le pouvons néanmoins réduire, dans la parabole de notre Évangile, à trois démarches principales qu'il fait en faveur de sa brebis. Premièrement, il la va chercher dans les lieux où elle s'est écartée, et il est constant que, s'il ne prenoit lui-même ce soin charitable, elle n'en reviendroit jamais. David le témoigne à Dieu en termes exprès, *Erravi sicut ovis quæ periit :* Seigneur, je suis comme une malheureuse brebis qui s'est égarée en s'éloignant de vous ; et ce qui me semble le plus déplorable dans l'état où je me trouve, *quære servum tuum,* c'est que je ne puis faire un seul pas pour me rapprocher de vous, que vous ne me veniez chercher vous-même.

Secondement, le pasteur, ayant retrouvé sa brebis, la rapporte sur ses épaules : quelque coupable qu'elle fût, comme le remarque excellemment saint Ambroise, il ne lui fait aucun mauvais traitement ; et plus fâché au contraire de la lassitude qu'elle a soufferte dans son égarement que de l'injure qu'elle lui a faite, il la soulage dans son retour, il le rend facile, il la porte ; *Pastor enim legitur, ovem læsam gessisse, non abjecisse.*

Mais enfin, admirez jusqu'où va la bonté de ce pasteur. Ayant rapporté cette brebis dans sa maison, il appelle ses voisins et ses amis, pour venir prendre part à la joie ; vous diriez qu'il gagne bien plus au retour de sa brebis que sa brebis même, qu'il lui est arrivé à lui seul un avantage considérable : *Quasi sibi adhuc magnum obligisset beneficium.* Ce sont là, messieurs, les prin-

cipaux mouvements de la charité qu'exerce le pasteur de notre Évangile à l'égard de sa brebis ; et voilà une image fidèle de ce que Jésus-Christ fait en notre faveur toutes les fois que nous revenons à lui. Quelle reconnoissance ne devons-nous pas tous avoir pour une bonté si tendre et si généreuse !

Mais souvenez-vous, ma très-chère sœur, que vos obligations à cet égard sont fort particulières ; tout ce que le pasteur fait dans la parabole à l'égard de sa brebis se renouvelant dans votre vocation par des mouvements singuliers de la grâce de Jésus-Christ. Car lorsque vous avez conçu le dessein de renoncer au monde, et que vous l'exécutez fidèlement aujourd'hui, n'est-ce pas ce pasteur charitable qui vous est allé chercher, qui vous est allé dégager ? *Et cum invenerit eam.* Quand les voies du Carmel, jugées si rudes par tous les gens du siècle, s'aplanissent devant vous et que toutes les pratiques de la religion vous semblent douces, n'est-ce pas proprement le pasteur qui vous rapporte sur ses épaules et qui facilite votre retour ? *imponit in humeros suos gaudens ?* Et enfin, si tout le monde est touché de votre exemple, et si nous nous assemblons aujourd'hui non-seulement pour nous en réjouir, mais pour en profiter, n'est-ce pas encore le souverain pasteur qui invite ses amis, les hommes avec les anges, à venir prendre part à la joie qu'il sent de votre retour ? *Et veniens domum convocat amicos et vicinos.*

Le prédicateur ose montrer le tableau de la cour à la cour elle-même : « la cour, où l'on peut dire que les passions sont déchaînées. »

La cour étant un air si contagieux, quel peut donc être le secret de n'y pas périr ? Messieurs, si vous voulez que je m'explique sincèrement, je n'en sais guère que celui de n'y pas demeurer. Il s'est trouvé des saints à la cour, il est vrai, mais ils sont rares ; et quand les Pères en ont parlé, ils ne les ont pas trouvés moins admirables d'avoir conservé leur innocence à la cour, que les trois enfants de Babylone d'avoir gardé leur félicité au milieu des flammes. Ah ! mes frères, il y a là trop de combats

à soutenir pour la vertu ; il n'y a pas de moment où elle ne soit réduite à la dure nécessité de vaincre ou d'être vaincue ; chaque degré de fortune, de biens, de crédit qu'un homme y peut acquérir ne sert que d'un nouvel obstacle à son salut. Et là-dessus ; messieurs, il ne m'est pas libre de balancer, *fugite, fugite de medio Babylonis !* Si vous me le demandez, le seul moyen assuré de se sauver, aux gens de la cour, est la fuite.

L'abbé de Fromentières parla ainsi des premières rencontres de Louis XIV et de mademoiselle de La Vallière :

Erravi sicut ovis quæ periit. A-t-elle fait un pas pour satisfaire sa curiosité en une chose, c'est assez pour lui en faire faire bien d'autres dans la suite. Un spectacle débauchera d'abord son esprit de l'admiration qu'elle ne doit qu'à Dieu ; une conversation naîtra après, qui attentera sur les affections de son cœur ; il surviendra un honneur, qui la fera sortir de l'humilité qu'elle avoit toujours professée ; il se présentera aussitôt un plaisir, qui la tirera de l'austérité que l'on remarquoit dans ses mœurs ; et enfin si les grands objets paroissent, c'est alors qu'on se sent entraîné, que l'on se trouve emporté si loin de la voie, qu'il n'y a que Jésus-Christ tout seul capable d'y faire rentrer.

Maintenant, le prédicateur va la comparer à sainte Thérèse :

Ce n'est pas, ma chère sœur, qu'il vous ait été facile de consentir à la rupture de tous ces liens. La nature en forme de si doux et de si forts tout ensemble, que la grâce même la plus puissante ne les brise guère sans une extrême douleur. Vous l'éprouvâtes en votre personne, incomparable Thérèse, lorsque, vous séparant de vos proches pour vous unir aussi à Jésus-Christ, vous sentîtes, de votre propre aveu, vos os se disloquer, vos nerfs se retirer, vos entrailles se déchirer. La liberté de votre choix, tous les charmes de la grâce ne vous épargnèrent rien dans une séparation si cruelle.

Votre plus grande gloire désormais, ma chère sœur, est d'être

fille de sainte Thérèse ; vous devez ainsi compter comme un grand avantage que vous ayez commencé à lui être semblable dès le commencement de votre vocation.

Le prédicateur rappela sa faute de la cour :

Jour éternellement marqué de Dieu dans le décret de votre prédestination ! A la face de toute la cour, ramassée, ce semble, alors tout exprès pour votre gloire ; le siècle étalant ses pompes, la nature opposant ses tendresses, tout le monde sanglotant et fondant en larmes ; nous vous vîmes, ma chère sœur, passer d'un air modeste, mais courageux, au travers de ces objets différents, laisser loin derrière vous tout ce qui devoit vous faire obstacle, et l'âme aussi remplie de joie que libre de foiblesse, accourir en ce saint lieu ! Sortir ainsi du monde, messieurs, c'est en sortir triomphante, c'est en sortir comme le peuple de Dieu de la terre d'Égypte, en défaisant ses ennemis ; c'est entrer dans la religion avec cette sainte violence avec laquelle le Sauveur veut que l'on entre dans le royaume des cieux ; c'est en un mot se dégager du siècle par le plus puissant effort de la grâce.

Il avertit Louise de la Miséricorde qu'elle n'arrivera pas à Dieu sans porter sa couronne d'épines :

Jésus-Christ vous éprouvera un jour, comme il a fait tant d'âmes parfaites. Et pour ne vous plus proposer que des exemples domestiques, ne vous estimerez-vous pas heureuse d'être traitée comme sainte Thérèse votre mère, qui, après avoir été attirée comme vous par les charmes de la grâce, passa vingt ans depuis dans la sécheresse et dans l'amertume ?

Oui, ma chère sœur, pour n'être pas surprise, attendez-vous à trouver dans la vie que vous embrassez le fiel et les épines de Jésus-Christ. Vous auriez sujet de vous plaindre si, étant son épouse, il ne vous admettoit pas à ce partage ; ce sera même une occasion de lui prouver que votre amour est désintéressé, qu'il n'a pas besoin pour subsister de douceurs sensibles, que, comme le feu du ciel, il est d'autant plus pur et plus durable, qu'il a moins besoin d'aliment qui l'entretienne.

L'abbé de Fromentières termina ainsi ce beau sermon :

On a dit d'un sage qu'il avait vécu, afin que son siècle ne manquât ni d'exemple ni de reproche. Je puis dire la même chose ici avec plus de raison. La grâce élève aujourd'hui cette âme comme un exemple éclatant à tout son siècle ; mais en sorte que, s'il n'en profite, cet exemple pourroit bien lui être un jour une condamnation éternelle. N'avons-nous pas en effet grande raison de croire que c'est à un exemple si public et si touchant que la grâce a attaché ses derniers efforts pour notre conversion, et que, si un si grand coup de miséricorde nous est inutile, il n'y a plus rien à espérer pour notre salut ?

Vous me direz sans doute : Est-ce qu'il faut que nous suivions cette âme dans le cloître et que nous embrassions avec elle les conseils ? Mes frères, le Carmel est une montagne qui n'est pas accessible à tout le monde, la grâce n'en aplanit pas les chemins difficiles à tous les chrétiens, vous avez même la plupart des obstacles par votre état qui s'y opposent ; mais savez-vous aussi qu'un véritable chrétien doit conserver dans le monde l'esprit de la religion. C'est une vérité dans la morale chrétienne, la plus constante que nous puissions vous prêcher, puisque saint Paul ne nous prêche lui-même autre chose, sinon que, marchant dans un corps, nous devons vivre selon l'esprit ; que, pour être du siècle, nous ne devons pas nous conformer au siècle. Vous trouvez cela difficile, et moi je vous dis qu'il est indispensable. Il n'y a point de milieu : ou il faut se faire de la religion un monde nouveau, ou il faut trouver le secret de se faire du monde même un monastère et une religion. Vous ne pouvez suivre de corps cette âme généreuse dans la vie parfaite qu'elle embrasse ; vous devez tout au moins la suivre de l'esprit.

Saint Bernard dit qu'Élisée, voyant monter Élie au ciel dans un char de flammes, eût bien voulu monter avec lui ; mais que, s'il ne lui fut pas permis de se joindre à lui de corps, il se joignit du moins à lui d'esprit, et qu'Élie emporta avec soi tous les désirs et toutes les affections de son disciple : *universa spectantis*

desideria secum pariter abstulit. Mes chers frères, voici une fille d'Élie qui commence aujourd'hui à monter au ciel dans le chariot de son père. Vos foiblesses, encore plus que vos conditions, vous empêchent de vous joindre à elle et de la suivre ; mais en la voyant monter, suivez-la du moins d'esprit, s'il ne vous est pas accordé de la suivre de corps ; en sorte que l'on puisse dire qu'elle a emporté avec elle aujourd'hui tous les désirs et toute l'affection de cette grande assemblée : *universa spectantium desideria secum pariter abstulit.*

Oui, messieurs, en même temps que cette âme s'élève au-dessus de la terre, dégageons-en nos cœurs : dans le moment qu'elle se dépouille des honneurs du monde, cessons de les poursuivre ; et quand nous lui voyons vaincre le sang et la nature, ne soyons plus leurs esclaves. C'est ce que le pasteur demande de nous, quand il nous assemble aujourd'hui.

L'abbé de Fromentières n'arracha personne à l'enfer de la cour pour le paradis des carmélites, mais il ne fit pas regretter Bossuet : il toucha tous les cœurs par l'onction de ses paroles, il frappa tous les esprits par la beauté de ses images. Sa fortune était faite. Presque ignoré la veille, il était célèbre le soir, il était à la mode le lendemain, il était évêque le surlendemain.

VII.

L'ORAISON FUNÈBRE.

Un an après, ce fut le jour solennel. Le 3 juin, qui était le lundi de la Pentecôte, mademoiselle de La Vallière « fit profession et prononça ses vœux selon la coutume au chapitre ». Le lendemain, elle prit le voile noir des épouses de Dieu.

Durant cette première année, La Vallière pécheresse s'était évanouie sous La Vallière repentie. Elle avait renouvelé son cœur par l'amour divin. « La demi-pénitente, » selon son expression, ne voulait pas aimer à demi.

Toute la cour reparut pour assister au sacrifice, — ce pieux spectacle qui était le dernier acte de

Bérénice, je veux dire la paraphrase du dénoûment de cette larmoyante tragédie. — Il y avait là les pieuses et les profanes, celles qui venaient pour pleurer et celles qui venaient pour sourire. Il y avait là cette bonne reine sans rancune qui avait toujours pardonné; il y avait là cette railleuse marquise qui avait pris le cœur de Louis XIV, et qui ne croyait pas qu'une telle conquête devait la conduire, elle aussi, aux Carmélites; il y avait là cette vindicative Olympe de Mancini, qui n'avait pas encore pardonné; il y avait là madame de Sévigné, qui était entrée la moquerie sur les lèvres, et qui s'en retourna l'enthousiasme dans l'âme. En un mot, elles s'y trouvaient toutes, celles qui étaient la beauté, la grâce, l'enjouement, l'esprit de la cour du grand roi. Mais où était le grand roi?

Il chassait à courre dans la forêt de Fontainebleau, ne voulant pas accorder un souvenir à ce qui n'était plus lui, comme s'il n'eût aimé en La Vallière que l'image de sa jeunesse. Qui sait! peut-être songeait-il déjà, en ce jour néfaste, que madame de Montespan était moins belle que madame de Soubise!

Mademoiselle de La Vallière, — plus belle encore qu'aux meilleurs jours de sa beauté, — était avec la reine dans la tribune des religieuses, à la grille d'en haut, ne cherchant ni à se montrer ni à se cacher, promenant sur tout ce beau monde comme un regard d'adieu; tout à la fois triste et joyeuse, triste du passé, joyeuse du lendemain. Elle arrivait enfin, — déjà peut-être, — au jour des éternels hyménées. Celle qui,

en ses jours coupables, avait songé à épouser le roi, allait épouser Dieu lui-même.

L'archevêque de Paris était devant l'autel, à peine séparé des belles profanes de Versailles. L'abbé de Fromentières se cachait sous la chaire, curieux et discret. Bossuet monta lentement, sévère et ému. Dès qu'il eut fait le signe de la croix, tout le monde se tut. Bossuet se tourna vers la reine, s'inclina et se recueillit. Toute l'église fut saisie d'une sainte émotion quand il dit de sa voix fière :

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Ce sera sans doute un grand spectacle quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paroître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état! et quel état! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands

changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau; et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié, que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Tout le monde s'agenouilla avec un profond recueillement. Les plus frivoles furent prises d'un divin enthousiasme. Plus d'une, qui n'était venue que par distraction, se fût presque donnée toute à Dieu comme la sublime pénitente. En la voyant souriante, devant l'autel du sacrifice, on se familiarisait avec l'idée de la vie en deçà ou au delà du monde.

Nous ne devons pas être curieux de connoître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur nouveau »; et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau »: de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connoissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui :* l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de » Dieu »; c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-» même »; c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage » qui entend, dit-il, une parole sensée, la loue et se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès; voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

L'homme que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avoit fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvoit tout d'un coup devenir

animé, comme il ne se verroit aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivroit que pour lui seul et ne respireroit que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons se trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnoîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme! vous connoissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connoissance et qu'amour. Mais la connoissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devoit se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connoissance et par son amour, c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connoît lui-même, il s'aime lui-même; et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devoit vivre aussi en le connoissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle étoit unie à son auteur, et devoit faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant; en cela consistoit sa doctrine et sa force. Enfin c'est par là qu'elle étoit riche, parce que, encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédoit un bien infini par la libéralité de son auteur; c'est-à-dire qu'elle le possédoit lui-même.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme, qui étoit heureuse parce que Dieu l'avoit faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle étoit de connoître et d'aimer celui qui se connoît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-

même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée! et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même.

Mademoiselle de La Vallière se cacha le front dans ses mains. « Ne vous êtes-vous pas relevée jusqu'à Dieu? » lui dit la reine avec bonté.

Que fera Dieu pour la punir de sa défection? il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même; car voilà que déjà elle commence à se méconnoître : transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines.

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt : Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère : il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter aussitôt qu'elle est seule avec elle-même; sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini que Dieu seul pouvoit remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos si elle ne trouve de quoi s'étourdir : tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais

elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas, et voici comment :

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté : ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Foible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi qui étois née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte; en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisque, en poursuivant le plaisir, elle perd d'abord la rai-

son. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison, en effet, n'est jamais si foible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens, pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue; à combien d'objets extérieurs elle nous attache! tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avoit bien avertis lorsqu'il avoit dit cette parole : « Ne » suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souillant et vous cor- » rompant, » disons le mot du Saint-Esprit : « Vous prostituant » vous-mêmes à tous les objets qui se présentent. » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend : cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries, et de mille autres vains ornements; pour la parer toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare; notre vanité se repaît de cette fausse abondance; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, disoit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre

et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on veut parler, la voix ne suit pas; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut; son argent, qu'elle appelle son bien, est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre; elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui : cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint Paul, est la racine de tous les » maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas.* En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire : par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaisirs; chacun enfin, de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire : il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie! de quel joug elle est chargée! et, pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive!

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire; il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes; et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité, ce grand Alexandre? et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Égypte, dans la Perse, dans les Indes, dans

toute la terre, en Orient et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre; il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles; les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges : il a eu ce qu'il demandoit; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent de la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu leur récompense, » dit le Fils de Dieu; ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les gentils, et j'ajoute, trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiroient avec tant d'ardeur; et « vains, » ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs » : *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam....; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam.*

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato;* livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de reli-

gion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allois (ah! plutôt la mort), si j'allois vous enseigner quelque erreur, je verrois tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion : que feront-elles? O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, messieurs; nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paroît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connoissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si foible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, il est vrai, qu'il ne pouvoit éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme qui s'est éloignée de la source de son être ne connoît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin, dans toutes les choses qu'elle aime, et de là vient qu'en les perdant elle se croit perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit : Je suis perdu! ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu! Mais surtout quand le

corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu! L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit : Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme qui dit qu'elle est perdue ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connoît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah! si elle n'avoit pas oublié Dieu, si elle avoit toujours songé qu'elle est son image, elle se seroit tenue à lui comme au seul appui de son être; et, attachée à un principe si haut, elle n'auroit pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin, s'étant engagée tout entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à son image. O âme! voilà le comble de tes maux : en te cherchant, tu t'es perdue, et toi-même tu te méconnois. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recessi eratis, filii Israel!*

Ici il y eut un silence. Bossuet chercha des yeux s'il était compris. Tout le monde semblait illuminé sous le torrent de lumière de son éloquence.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les

choses extérieures. O richesses! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir; mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas : mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant » d'un pas affecté, avec des contenances étudiées, et faisant signe » des yeux à droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, je » ferai tomber tous leurs cheveux! » Quelle sorte de vengeance! Quoi! falloit-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai » tomber leurs cheveux; je détruirai, poursuit-il, et les colliers, et » les bracelets, et les anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, » et les manteaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si » déliées, » vaines couvertures qui ne cachent rien; et le reste : car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir cette colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller; entrons dans un état où il n'y a plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements

marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connoît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre dans cet orgueil et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que, si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre! tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos défauts; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connoître à tous les autres. Ah! « j'aime mieux avoir » la dernière place dans la maison de mon Dieu, que de tenir les » plus hauts rangs dans la demeure des pécheurs. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même : mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? n'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il sembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage : grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens; elle leur ôte tous leurs plaisirs; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce : on déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie, en les voyant

approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me*. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puissances légitimes : ces désirs, qui nous sembloient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même : elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts, des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer : elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés : mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connoissance et son amour à l'usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu! votre serviteur a trouvé son » cœur pour vous faire cette prière. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme, pleine de Dieu, s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule

voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour : là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu : là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits : là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais, en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment; on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant, d'où elle est tirée; et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes; mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux

pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme un rayon de sa grâce. En cet état elle se connoît, et ne craint plus de périr de la manière dont elle le craignoit auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu; il faudroit vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire de ses perfections infinies. Là se verroit l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendroit la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région : mais, pour expliquer cette matière, il faudroit tenir un langage que le monde n'entendroit pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose, si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paroît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connoître assez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là-haut qu'on en connoît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes,

assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Hé! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre; celui qui demande, on » lui donne; celui qui cherche, il trouve infailliblement. » Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paroît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie. « Vos paroles se sont » élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : » Quelles paroles avons-nous proférées contre vous? Vous avez » dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain : quel bien nous » est-il revenu d'avoir gardé ses commandements; et d'avoir » marché tristement devant sa face? Les hommes superbes et » entreprenants sont heureux; car ils se sont établis en vivant

» dans l'impiété, et ils ont tenté Dieu en songeant à se faire heu-
» reux malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le prophète, les gens de » bien, étonnés, se sont parlé secrètement les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même : « Le Seigneur a prêté l'oreille à ces » choses, dit le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il » écrit les noms de ceux qui le servent; et en ce jour où j'agis, » dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire en ce dernier jour où » j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde et » ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront ma pos- » session particulière; je les traiterai comme un bon père traite » un fils obéissant. Alors vous vous retournerez, ô impies, vous » verrez de loin leur félicité, dont vous serez exclus pour jamais; » et vous verrez alors quelle différence il y a entre le juste et » l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux : vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc :* « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire : » car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les autres auditeurs doivent écouter. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple :

mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés que vous ferez au dedans des cœurs les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connoître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision dans la foi; un avant-goût de la possession dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile : vivez cachée à vous-même, aussi bien qu'à tout le monde; et, connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Oserai-je commenter ce chef-d'œuvre de style sacré? Louerai-je cette mâle fierté qui ne s'humilie pas devant les grands de la terre, qui au contraire domine la royauté, parce que c'est l'esprit de Dieu qui parle? Comparerai-je cette majesté de l'éloquence à ces grandes figures des sculpteurs antiques où le marbre

ne daigne jamais ni rire ni pleurer? C'est beau, c'est sublime, c'est terrible. Aux dernières paroles, à ces fortes images du grand prédicateur, toute l'église trembla, tous les fronts se prosternèrent, toutes les âmes eurent peur. Descendez à l'autel pour achever votre sacrifice, le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré!

La duchesse de La Vallière descendit toute blanche et toute pâle, mais plus forte qu'aucune de celles qui étaient là en spectacle. Elle marcha vaillamment au sacrifice. L'archevêque fit trois pas à sa rencontre : on eût dit Dieu lui-même. Elle s'agenouilla, baisa la terre et reçut le voile consacré. Quand elle le répandit comme un linceul d'oubli sur la pécheresse, on entendit des sanglots dans l'église. Mais sœur Louise de la Miséricorde ne pleurait pas.

VIII.

GRANDEUR ET DÉCADENCE
DE
MADAME DE MONTESPAN.

I.

Pendant que la duchesse de La Vallière pleure ses péchés dans les solitudes « peuplées de prières », que devient sa rivale d'hier? Sans doute son règne est toujours de ce monde. Mais elle aussi verra se lever le jour des pénitences. La première s'appellera mademoiselle de Fontanges, la seconde madame de Maintenon.

Tant que mademoiselle de La Vallière fut à la cour, madame de Montespan craignit pour sa souveraineté. Elle avait beau railler le roi sur ses romanesques amours au clair de la lune, elle s'avouait tout bas que

Louis XIV aimait beaucoup à parler de ses premières aventures; elle avait peur qu'un jour il ne retombât sous le joug de celle qui l'enchaînait avec ses bras. Quand mademoiselle de La Vallière eut franchi le seuil des Carmélites, elle respira en toute liberté, comme si le monde était désormais à elle*. Elle s'habilla tout d'or et d'argent; robes battantes, tout battant d'or; robes lamées d'argent, brodées aux Indes. C'était un éblouissement à éblouir jusqu'à madame de Sévigné : « Madame de Montespan portoit une robe d'or sur or, rebrodé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avoit connaissance. On voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avoit été fabriquée. Le tailleur de madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avoit ordonné, il en avoit fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme

* « Les questions de moralité écartées, rien n'est comparable à la destinée d'une maîtresse de Louis XIV, le plus galant des hommes quand il n'en était pas le plus indifférent, le plus égoïste. Tout cédait le pas à ses maîtresses. Avant ses fils, avant ses bâtards, avant lui-même, il mettait madame de Montespan, comme il avait mis auparavant mademoiselle de La Vallière, comme il devait mettre plus tard madame de Maintenon. Madame de Montespan assistait au conseil des ministres, suivait le roi à la chasse, ou plutôt était suivie du roi, qui ne lui parlait jamais que chapeau bas à la portière, la glace à demi soulevée. » Léon Gozlan.

vous pouvez penser; le tailleur dit en tremblant : « Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourroit point vous accommoder, faute d'autre. » On découvre l'habit : « Ah! la belle chose! ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? Il n'y en a point de pareille sur la terre. » On essaye le corps, il est à peindre. Le roi arrive, le tailleur dit : « Madame, il est fait pour vous. » On comprend que c'est une galanterie, mais qui peut l'avoir faite? »

Madame de Montespan avait inventé les robes flottantes pour cacher ses grossesses, écrivait la Palatine *; mademoiselle de La Vallière disait à ce propos : « Je ne porte pas de robes flottantes, j'ai revêtu la robe de Nessus. »

Après l'avoir peinte à Versailles et à Paris, madame de Sévigné l'a peinte en province : « Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avoit fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre : jamais il n'y eut rien de plus galant; cette dépense va à plus de mille écus; mais il en fut payé tout comptant, par la lettre que la belle

* « Ces robes-là ne laissent pas voir la taille, mais lorsqu'elle les prenoit, c'étoit comme si elle eût écrit sur son front ce qu'elle vouloit cacher; tout le monde disoit à la cour : « Madame de » Montespan a pris sa robe battante, donc elle est grosse. » Je crois qu'elle le faisoit à dessein et dans l'idée que cela lui donneroit plus de considération à la cour; c'étoit ce qui arrivoit en effet. » LA PALATINE.

écrivit au roi; elle n'y parloit, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'intendant. Elle s'est embarquée sur l'Allier pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrault, où elle attendra le retour du roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. »

Et, peu de temps après, la divine gazetière suit la favorite à Bourbon : « Madame de Montespan est à Bourbon, où M. de La Vallière avoit donné ordre qu'on vînt la haranguer de toutes les villes de son gouvernement : elle ne l'a point voulu. Elle a fait douze lits à l'hôpital; elle a donné beaucoup d'argent; elle a enrichi les Capucins; elle souffre les visites avec civilité. Madame Fouquet a été la voir; madame de Montespan l'écouta avec douceur et avec une apparence de compassion admirable. Dieu fit dire à madame Fouquet tout ce qui peut s'imaginer de mieux au monde, et sur l'instante prière de s'enfermer avec son mari, et sur l'espérance qu'elle avoit que la Providence donneroit à madame de Montespan, dans les occasions, quelque souvenir et quelque pitié de ses malheurs. Enfin, sans rien demander de positif, elle lui fit voir les horreurs de son état, et la confiance qu'elle avoit en sa bonté, et mit à tout cela un air qui ne peut venir que de Dieu : ses paroles m'ont paru toutes choisies pour toucher un cœur sans bassesse et sans

importunité; je vous assure que le récit vous en auroit touchée. » Madame de Montespan, touchée elle-même, ne désarma pas Louis XIV contre Fouquet. Le roi gardait mieux ses haines que ses amours. Aussi la royauté absolue de l'altière marquise ne dura pas.

Cependant, que pensait la reine Marie-Thérèse, cette bonne et sainte femme dont Louis XIV a dit : « Elle ne m'a donné qu'un seul chagrin dans sa vie, c'est le jour de sa mort? » Elle avait abdiqué, et se consolait du trône au pied de l'autel. Quand on lui venait apprendre que le roi était en galanterie avec quelque dame de la cour, elle répondait d'un air détaché pour cacher les épines de son cœur : « Cela regarde madame de Montespan. »

Dans son voyage triomphal à travers les Flandres, le roi emmena madame de Montespan : la marquise monta dans le carrosse royal à côté de Madame., en face de la reine, qui ne s'indigna pas d'entendre les paysans crier au passage : *Voilà les trois reines!* Oui, les trois reines; celle qui était, celle qui avait été, celle qui n'avait pas osé être.

Ce fut en ce voyage que le roi donna des gardes * à

* « On avoit placé des gardes du corps chez madame de Montespan, et c'étoit raisonnable, car le roi étoit nuit et jour dans ses appartements; il y travailloit avec ses ministres. Mais comme l'appartement étoit fort grand et se composoit de beaucoup de chambres, la dame pouvoit bien faire ce qu'elle vouloit. Quand elle sortoit en voiture, elle avoit des gardes, de peur que son mari ne lui fît quelque affront. » Le mari n'a été que le prétexte pour avoir des gardes.

sa maîtresse, décidant qu'il aurait chez elle un cabinet de travail. Le grand dominateur était subjugué; il trouvait doux de s'enchaîner dans les fantaisies impérieuses de la marquise. Mademoiselle de La Vallière ne l'avait retenu qu'avec des roses, il aimait à sentir les épines de madame de Montespan. Il aimait jusqu'aux orages qu'elle suscitait. Ce fut dans le même temps que Louis XIV permit à Louvois de parler aussi haut que lui et de lui insuffler ses colères. C'était l'heure des tempêtes.

Madame de Montespan, dans une lettre à son frère le duc de Vivonne, a conté les prouesses de ce voyage royal. Pourquoi ne pas donner ici madame de Montespan peinte par elle-même?

« Que j'aurois eu tort de suivre votre avis et de » rester à Paris, où l'on doit s'ennuyer depuis le matin » jusqu'au soir, la grande majorité des gens aimables » ayant suivi la cour en Flandre!

» Vous croyez, peut-être, que nous éprouvons ici » les terreurs attachées à l'état de guerre, que nous » politiquons, que nous sommes entourés de morts et » de blessés; non, mon frère, non, rien de tout cela » ne trouble la joie qui ne nous a pas quittés depuis » notre départ. D'abord nous avons fait la route très- » commodément; il n'y avoit dans le carrosse du roi » que la reine, *Madame* et moi. Les acclamations les » plus flatteuses précédoient et suivoient Leurs Majestés. » Madame, qui possède toutes les grâces du corps et » de l'esprit, avoit sa part des acclamations. Je pour-

» rois aussi vous confier, tout bas, que je crois qu'il y » avoit quelques petites choses pour moi; car, depuis, » étant sortie seule, j'ai été accueillie je dirois presque » avec enthousiasme. Le roi a poussé la bonté jusqu'à » me donner des gardes; j'en ai toujours quatre aux » portières de mon carrosse.

» Dans chaque ville, nous avons un bal paré et » masqué. M. le Dauphin est arrivé avec toute sa cour. » *Mademoiselle* l'a suivi de près; elle jouit en silence » de la faveur de son amant, qui est à la tête de la » compagnie des gardes, et, en cette qualité, ne » quitte jamais le roi. Les belles Flamandes sont venues » visiter cette cour, qui fait des conquêtes en chantant » et en dansant. Rien n'étoit comparable au dernier » banquet donné à Dunkerque; Madame étoit rayon- » nante de joie; la reine avoit aussi un air de fête. La » belle, la superbe mademoiselle de Keroual étoit à » côté de Madame, qu'elle accompagne en Angleterre. » Je crois que toutes les plus belles femmes s'étoient » réunies pour orner cette fête. Jamais je n'ai vu le » roi aussi beau. L'on n'eût osé penser que d'aussi » grands intérêts l'occupoient : galant avec toutes les » femmes, respectueux au delà de ce qu'on peut dire » avec la reine; enfin tout le monde a sujet d'être fort » content de son voyage.

» La flotte du roi d'Angleterre étoit superbe. Ma- » dame s'est embarquée avec beaucoup de courage. » Cependant nous avons cru, toute la cour et moi, » que son dernier entretien avec le roi avoit été atten-

» drissant, car ses beaux yeux étoient chargés de » pleurs. La reine l'a tenue longtemps embrassée et » ne l'a quittée que lorsque le roi lui a dit : « Ce n'est » pas une séparation éternelle, nous la reverrons bien- » tôt. » Alors Madame a repris sa sérénité et s'est » embarquée avec un air tranquille, qui nous a im- » posé silence sur les dangers de la mer qui nous » l'enlève.

» La cour est restée sur le port aussi longtemps » qu'on a pu se faire des signes. Tout à coup le roi a » pris la reine par le bras, d'un côté, et moi, de » l'autre. »

Il n'y avait plus que deux reines. Quand Madame revint d'Angleterre, elle n'eut pas le temps de ressaisir sa souveraineté. Elle franchit gaiement le seuil du palais de Saint-Cloud, jeune encore, belle toujours, rêvant aux fêtes de la vie; mais ce fut la mort qui, le poison à la main, lui chanta la chanson de l'hospitalité.

II.

La Palatine, qui va à tort et à travers avec sa plume tudesque, jette plus d'un trait lumineux sur la vérité. Selon elle, La Vallière a aimé le roi par amour, « la Montespan par ambition, la Soubise par intérêt, et la Maintenon par l'un et l'autre motif. La Fontanges l'a beaucoup aimé aussi, mais en héroïne de roman ».

Donc la première ne cherchait que l'amour dans l'amour, la seconde l'ambition, la troisième l'argent, la quatrième l'ambition et l'argent, enfin la cinquième le romanesque. La Palatine revient sur madame de Montespan et mademoiselle de Fontanges : « La Montespan étoit un diable incarné, mais la Fontanges étoit bonne et simple. Toutes deux étoient fort belles. La dernière est morte, dit-on, parce que la première l'a empoisonnée dans du lait; je ne sais si c'est vrai, mais ce que je sais bien, c'est que deux des gens de la Fontanges moururent, et on disoit publiquement qu'ils avoient été empoisonnés. »

Madame de Montespan était femme à battre mademoiselle de Fontanges, mais non pas à l'empoisonner. Elle avait des colères soudaines, mais point de sourdes rancunes. Elle vivait à jour, ne prenant jamais de masque. « Montons dans le même carrosse, dit-elle un matin à madame de Maintenon; nous y causerons, et nous ne nous en aimerons pas mieux. »

Pendant cinq années l'altière marquise eut un si vif rayonnement, qu'elle éclipsa le roi lui-même. Toute la cour était tournée vers cette planète ardente, qui dérangeait les astres consacrés. Elle régnait impérieusement. Le conseil des ministres était présidé par elle et chez elle. Jamais Cléopâtre ne s'était nourrie de si belles perles. Le roi, allant la voir à Clagny, compta des milliers de maçons, de jardiniers, d'artistes : « C'est mon Versailles, » lui dit-elle. Le roi eut peur et se jeta dans le sein de son confesseur, ce qui ne l'empê-

cha pas de se jeter le lendemain dans la poussière de ce char de feu. Il alla si loin dans cette folie royale, qu'il légitima les enfants qu'elle lui avait donnés, — enfants nés d'un double adultère!

III.

Cependant un jour Bossuet osa faire éclater la vérité au palais de Versailles : « Méditez, Sire, cette parole du Fils de Dieu : elle semble être prononcée pour les grands rois et pour les conquérants : « Que sert à l'homme, dit-il, de gagner le monde, si cependant il perd son âme? Et quel gain pourra le récompenser d'une perte si considérable? » Que vous serviroit, Sire, d'être redouté et victorieux au dehors, si vous êtes au dedans vaincu et captif? Priez donc Dieu qu'il vous affranchisse; je l'en prie sans cesse de tout mon cœur. Mes inquiétudes pour votre salut redoublent de jour en jour, parce que je vois tous les jours, de plus en plus, quels sont vos périls. »

C'était Dieu lui-même qui frappait à mort madame de Montespan. Le roi eut honte d'avoir été si longtemps « vaincu et captif ». Toutefois il retomba plus d'un jour encore sous le joug haï et adoré.

L'année 1676 fut marquée par un jubilé. Louis XIV, qui n'avait pas tout à fait perdu de vue le royaume du ciel, représenta à sa maîtresse qu'il leur fallait apaiser

la colère de Dieu par un grand acte de contrition. Il lui conseilla de faire son jubilé à Paris, pendant qu'il ferait le sien à Versailles, pour ne pas retomber à toute heure dans le péché. Madame de Montespan obéit: elle-même avait ses moments de repentir et d'effroi; elle alla à Paris, elle s'enferma dans un couvent, elle mit un cilice, elle pria avec délire. Mais dès que le temps marqué pour gagner le ciel fut expiré, elle mit quatre chevaux à son carrosse et courut à Versailles.

Cependant le roi avait prié de son côté. Bossuet, comme un tonnerre d'éloquence, n'avait pas craint de lui dire en chaire que la France tout entière serait châtiée pour les égarements du roi; il peignit avec son fier et lumineux pinceau les flammes entrevues par la porte de l'enfer, cette porte qui s'ouvrait pour tout le monde, même pour les majestés. Je ne sais pas si Louis XIV eut peur de Dieu, mais il eut peur du diable; il se confessa et promit de ne plus revoir madame de Montespan. Ce fut alors qu'elle se présenta à Versailles. Elle eut beau vouloir passer, hautaine comme toujours, elle ne passa pas. Ce fut toute une affaire d'État; la cour rigide, le parti de la reine, les confesseurs, les amis de la duchesse de La Vallière, tout le monde se groupa autour du roi. Mais le roi eut peur de s'ennuyer : il demanda que la marquise fut reçue à la cour comme dame d'honneur, puisque c'était son droit; il promit de ne plus lui parler en public, il proposa même au plus docte de la cour de l'assister pour la première entrevue. Ce fut solennel; elle vint comme

une jeune vierge timide et rougissante : il l'attendait gravement entouré de son conseil extraordinaire. Le roi commence à parler dans le style de Bossuet, sans bien savoir ce qu'il disait; la marquise dit que ce n'est pas la peine de faire un sermon, puisqu'elle a compris que son temps avait passé. Elle qui ne pleurait jamais, elle trouva ce jour-là l'éloquence des larmes : Bossuet fut vaincu. « Madame, dit le roi en prenant la main de celle qu'il ne devait plus voir qu'en public, j'ai un mot à vous dire. » Il la conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre : « Vous êtes fou, lui dit-elle quand il fut seul pour l'entendre. — Oui, lui répondit-il en la dévorant des yeux, oui, je suis fou, puisque je t'aime toujours. » L'altière marquise releva la tête et regarda victorieusement la pieuse assemblée, comme pour se venger tout de suite de son quart d'heure d'humiliation. Le roi lui dit mille choses tendres sans penser à ceux qui faisaient galerie; et tout d'un coup reprenant la main de sa maîtresse, il fit un profond salut et disparut avec elle, laissant dans la confusion tous les sermonneurs.

S'il en faut croire madame de Caylus, une fille naquit de cette aventure, celle qui épousa le régent : aussi dit-elle que cette princesse avait dans sa figure et dans son caractère je ne sais quelles traces de ce combat de l'amour et du jubilé.

Cependant le premier coup était porté, la passion survécut, mais frappée mortellement. Madame de Maintenon, qui avait joué son rôle dans le jubilé, savait

maintenant que c'était par la porte de l'enfer qu'elle aurait raison de Louis XIV. A chaque rencontre elle lui représentait que Dieu réservait à sa grande âme un royaume céleste, plus beau encore que le royaume de France. Elle n'oubliait pas non plus de jeter la terreur religieuse dans le cœur de madame de Montespan; aussi vit-on peu à peu la maîtresse du roi se réfugier à l'église, jeûner, et envier sœur Louise de la Miséricorde. La duchesse d'Uzès lui dit un jour : « Est-ce bien vous? — Parce qu'on fait un péché, répondit-elle, croyez-vous qu'on les fasse tous? » Madame de Maintenon l'accompagnait à la messe; un matin, après avoir communié, elle cria gaiement à son cocher : « A Versailles! — Non, madame! s'écria avec indignation celle qui la donnait à Dieu pour ne plus la rencontrer sur le chemin du roi, vous ne ferez pas cela! — J'en ferai bien d'autres, » reprit madame de Montespan en se jetant dans son carrosse.

Elle ne communiait pas tous les jours si facilement : le curé de Bourbon, où elle allait tous les ans, ne voulut pas lui donner l'absolution, sous prétexte qu'elle scandalisait toute la France. Elle se plaignit à Louis XIV, qui porta ses griefs au tribunal de Bossuet; Bossuet dit que le prêtre méritait un évêché. Montausier, qui était présent, osa dire que la marquise devait remercier un prêtre qui lui avait épargné un sacrilége.

L'amour du roi déclina vite *, la servante devint la

* « Tout le monde crioit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins, des gaietés affectées, des bouderies;

maîtresse, la maîtresse ne voulut pas devenir la servante, comme la douce, silencieuse et résignée La Vallière. Aux fêtes d'automne 1679, le nom de madame de Montespan n'était pas sur les listes dictées par le roi. « Sire, lui dit-elle avec sa raillerie plus amère que jamais, j'ai une grâce à vous demander : permettez-moi d'amuser les gens du dernier carrosse, et de présider dans l'antichambre. — Non, lui dit le roi, car avec vous le dernier carrosse seroit le premier, et l'antichambre seroit le salon. »

Cependant elle fut du premier carrosse, elle eut la joie de tourmenter cette bonne madame de Maintenon qui avait autant d'esprit qu'elle, mais qui, par humilité chrétienne, éteignait ses mots dans l'eau bénite. C'était désormais une lutte mortelle entre ces deux femmes. On a accusé madame de Montespan d'avoir empoisonné mademoiselle de Fontanges : si elle avait voulu verser la mort, c'eût été dans la coupe de madame de Maintenon.

Le roi n'eut donc pas sitôt raison d'elle ; il lui permit quelque temps après d'acheter de la comtesse de Soissons la charge de surintendante de la maison de

enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvoit indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres. On joue fort gaiement, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient; les uns souhaitent l'immutabilité, les autres un changement de théâtre; enfin, voici le temps d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins. » MADAME DE SÉVIGNÉ.

la reine. Çà et là il se laissait reprendre à toutes les séductions de ce vif et cruel esprit, à tout le charme fantasque de cette beauté qui défiait les hivers. Madame de Maintenon devait arriver jusque sur le trône, mais elle faisait son trou sous terre et perdait beaucoup de temps dans les ténèbres.

IV.

Madame de Montespan jouait à jeu découvert comme son ami Lauzun, deux ambitieux de la même force, qui s'imaginèrent s'aimer au début, tant ils avaient les mêmes aspirations. Ils s'aimaient parce qu'ils retrouvaient l'un dans l'autre toute la folie de leur orgueil. La grande Mademoiselle avait tort d'être jalouse de madame de Montespan, et Louis XIV, quand il surprenait Lauzun sous le lit de la marquise, avait tort de l'envoyer à Pignerol : l'ambition n'a jamais enfanté l'amour *.

* Madame de Montespan s'est elle-même, dans une lettre à la marquise de Thianges, défendue de l'amour de Lauzun :

« C'est à tort, ma sœur, que vous me reprochez d'avoir » abusé de mon crédit auprès du roi, pour empêcher le mariage » de *Mademoiselle*. Que me fait ce mariage? et qui auroit pu » m'engager à le rompre? La calomnie a répandu que M. de » Lauzun avoit été mon amant, et qu'un reste d'amour avoit » réglé ma conduite dans cette alliance. Il faut que ceux qui » ont imaginé cette fable connoissent bien peu ma manière de » penser! En supposant que j'eusse aimé M. de Lauzun, et que

Madame de Montespan, avec toute sa beauté et tout son esprit, ne pouvait lutter longtemps devant le roi contre cette femme moitié dieu et moitié démon, qui montrait le ciel à Louis XIV à travers le ciel de son lit; cette donneuse d'eau bénite qui écrivait à sa confidente * : « Je le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. »

L'abbé de Choisy a conté une page de l'histoire de cette décadence : « Madame de Maintenon n'étoit plus dans une fort grande jeunesse, mais elle avoit les yeux si vifs, il paroissoit tant d'esprit sur son visage quand elle parloit d'action, qu'il étoit difficile de la voir souvent sans prendre de l'inclination pour elle. Le roi,

» la jalousie m'eût suggéré de rompre son union avec celle que » j'aurois regardée comme ma rivale, je me serois comportée en » femme calculant peu ses intérêts, car mon amant infidèle of- » frant son hommage à une femme dont le rang commande le » respect, et qui, conséquemment, se trouvait à l'abri de mes » sarcasmes et de mes plaintes, me rendoit toute liberté de me » plaindre; et, du moment que *Mademoiselle* fût devenue madame » de Lauzun, la petite-fille de Henri IV devenoit mon égale; ma » faveur la mettoit même au-dessous de moi. Vous conviendrez, » d'après cela, que j'aurois eu beaucoup de tort, pour moi, » de m'y opposer, et qu'au contraire, j'aurois dû profiter de » l'ascendant que j'ai sur l'esprit du roi pour l'engager de laisser » terminer un mariage qui illustroit son favori. Je suis d'un rang » qui me dispense de briguer la protection de *Mademoiselle;* » néanmoins, je sais que, telle place que le sort nous destine, il » faut avoir des amis, et une amie du caractère de *Mademoiselle* » peut balancer beaucoup de traits malins lancés dans l'obscurité, » et dont je ne suis pas plus à l'abri qu'un autre. »

* Madame de Fontenay, cousine de madame de Maintenon.

accoutumé dès son enfance au commerce des femmes, avoit été ravi d'en trouver une qui ne lui parloit que de vertu; il ne craignoit point qu'on dît qu'elle le gouvernoit, il l'avoit reconnue modeste et incapable d'abuser de la familiarité du maître. D'ailleurs, il étoit temps pour la santé de son corps et pour celle de son âme qu'il songeât à l'autre vie, et cette dame étoit assez heureuse pour y avoir songé de bonne heure. La retraite austère à laquelle les personnes en faveur sont presque toujours condamnées, ne lui faisoit aucune peine; ce fut une grande distinction pour elle d'être nommée pour faire le voyage de Baréges avec le roi, et d'autant plus grande, qu'il fit dire en même temps à madame de Montespan qu'elle n'iroit pas, ce qui lui donna de furieuses vapeurs, la préférence d'une personne qu'elle estimoit beaucoup au-dessous d'elle la mettant hors des gonds. »

Mais le roi décida de ne point faire le voyage, « il eut la bonté ou la foiblesse de le mander à madame de Montespan, qui étoit encore à Rambouillet, et qui partoit le lendemain pour Fontevrault; elle fut transportée de joie, et revint toute courante à Versailles. Là elle espéroit encore de rengager un prince qui avoit pour elle tant d'égards; et se flattant d'être encore aimable, elle attribuoit à un reste de passion ce qui ne venait que de politesse. Le roi l'avoit quittée de pure lassitude. Dès qu'elle fut revenue à Versailles, le roi alla chez elle, et continua à y passer tous les jours en allant à la messe; mais il n'y étoit qu'un

moment et toujours avec les courtisans, de peur qu'on ne le soupçonnât de reprendre ses chaînes rompues depuis longtemps. » De peur surtout de madame de Montespan.

Louis XIV d'ailleurs ne se croyait plus aimé de madame de Montespan. « Madame, lui disait-il, les femmes qui aiment le jeu n'aiment que le jeu. » Ce fut alors que La Bruyère, qui étudiait les femmes à l'œuvre, écrivit cette pensée : « Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes; elles n'ont de leur sexe que les habits. »

Le moraliste se trompait, madame de Montespan était trop femme pour ne pas l'être toujours, même à travers le jeu et l'ambition.

Madame de Sévigné ne se trompait pas : « On me mande qu'on est à Fontainebleau au milieu des plaisirs sans avoir un moment de joie. La faveur de madame de Maintenon croît toujours; celle de *Quanto* va diminuant à vue d'œil. Celle de Fontanges est au plus haut degré. *Quanto* dansa au dernier bal toutes sortes de danses, comme il y a vingt ans, et dans un ajustement extrême. Tout le monde croit... Enfin, adieu, je me porte bien. »

Je ne redirai pas toutes les péripéties de cet amour, qui avait commencé par un éclat de rire et qui devait finir dans un océan de larmes.

Une des pages du dénoûment fut un acte de comédie. Bossuet avait dit au roi, qui se plaignait des hommes et des choses : « Sire, tant que les ministres de vos passions seront plus puissants que vos ministres d'État, vos passions troubleront l'État. » Le roi s'écria : « Eh bien, je vous abandonne mes passions ! »

Bossuet exigea une lettre d'adieu à madame de Montespan. Le roi prit une plume et écrivit la lettre la plus tendre. Bossuet « la remit à madame de Montespan, et en rapporta une réponse encore plus tendre. Ce commerce dura quelques jours : on se faisoit des promesses de s'aimer chastement ; on se donnoit des rendez-vous pour les violer. Racine mettoit en vers les billets du roi ; et M. de Condom, le courrier, sans le savoir, des deux amants, couvert d'un manteau gris, alloit tous les soirs de Clagny à Versailles. »

Madame de Sévigné n'osait rire tout haut des choses de la cour. La Bruyère mettait des masques à ses vérités. Boileau riait en prose, mais s'enthousiasmait en vers. Racine versait à tous le mensonge ambroisiaque de sa poésie. Bossuet lisait timidement quelques prophéties d'Isaïe. Molière, Molière lui-même, répandait sa gaieté sur toutes ces fêtes. Il n'y avait qu'un sage en France qui osât jeter un rire moqueur sur ce long carnaval.

Ce sage c'était une courtisane, mais c'était la courtisane Aspasie, — je veux dire Ninon de l'Enclos.

Le roi avait peur de cet esprit qui frappait juste et qui courait le monde comme une monnaie sans alliage.

Il avait l'habitude de demander à chaque événement du sérail : « Qu'a dit Ninon? »

Singulier temps : Ninon était la conscience du roi et l'opinion publique !

V.

Cependant, un jour, Bossuet vint apporter l'extrême-onction à madame de Montespan, à ce cœur qui voulait persister dans son agonie : « Ne parlez pas, dit-elle au grand prédicateur, je sais bien que vous venez prononcer mon oraison funèbre. — Oui, madame la marquise, le roi ne vous aime plus. »

Bossuet fut doux et terrible : il échoua.

Madame de Maintenon vint la seconde : « Je sais bien ce qui vous amène, dit la marquise de Montespan qui avait été instruite la veille; l'amour du roi est mort et vous m'apportez une lettre de faire part; allez, madame, vous n'obtiendrez rien, je meurs où je m'attache. »

Le croira-t-on, le troisième ce fut le duc du Maine, le fils du roi et de madame de Montespan : « Cher enfant, lui dit-elle en l'embrassant, quelle bonne nouvelle m'apportes-tu? » On lui avait dit toute cette odieuse comédie, préparée par madame de Maintenon; on lui avait dit que le fils viendrait lui-même dire à la mère qu'il fallait qu'elle se résignât à quitter le monde, que

le grand roi était tourmenté par ses remords, que Dieu voulait une expiation.

Le duc du Maine n'eut pas le courage d'ouvrir son cœur; il avait été à bonne école pour suivre les sentiers tortueux : madame de Maintenon avait appris à son élève le grand art de parler pour déguiser sa pensée. Aussi, après avoir embrassé sa mère, le duc du Maine lui dit, avec l'accent de M. Tartuffe, qu'elle n'avait plus qu'une seule branche de salut pour se rattraper à l'amour du roi : c'était de lui faire croire qu'elle ne voulait plus le voir jamais. « Il sera offensé de cet adieu silencieux, il sera irrité de cet exil prémédité, il sera désolé de cette absence imprévue, il rappellera pour son triomphe celle qu'il a le plus aimée. » Ainsi parlait le fils à la mère; la mère aurait voulu étouffer le fils sur son cœur dans sa colère, mais elle aussi elle dissimula. Elle promit au duc du Maine de quitter Versailles; peut-être croyait-elle que son fils lui donnait un bon conseil sans le vouloir; elle ne désespérait pas encore de voir le roi revenir si elle fuyait.

Elle monta dans son carrosse, — madame de Maintenon elle-même avait veillé à ce que les chevaux fussent attelés, — elle regarda une dernière fois le château de Versailles, — et elle s'éloigna pour jamais de ce paradis perdu *.

* « Elle s'habille, elle gronde les femmes déjà du ton aigre d'une dévote; elle projette d'embellir Fontevrault; elle trouve qu'il est bien dur de ne pas voir achever le château de Versailles. Elle

Dès qu'elle fut partie, le duc du Maine donna l'ordre que tous les meubles, toutes les robes, toutes les parures de sa mère la suivissent le même jour à Paris : « pour lui ôter tout prétexte de revenir à la cour, dans la crainte que si le roi la revoyoit, il lui rendît ses bonnes grâces. »

Digne fils d'une telle mère.

Une fois seule à Paris, madame de Montespan chercha ses amis, elle s'aperçut ce jour-là qu'elle n'en avait pas : « J'oubliais, dit-elle, il m'en reste une ! »

Elle courut aux Carmélites se jeter dans les bras de mademoiselle de La Vallière : « Vous pleurez, lui dit sœur Louise de la Miséricorde, moi je ne pleure plus. — Vous ne pleurez plus; ah ! moi je pleurerai toujours. »

interrompt des actes de contrition par des plaintes secrètes contre cette grâce qui choisit si mal son temps; elle n'a jamais été si aimable, elle n'a jamais été si aimée, et peut-être n'a-t-elle jamais tant aimé. Encore si elle pouvoit se flatter que le roi sera fidèle à sa première douleur. Elle le voit voler à de nouvelles amours, chercher une femme qui lui accorde les premières faveurs sans scrupule et les suivantes sans remords, la combler de ces grâces, de ces honneurs qu'on regrette encore plus que l'amant qui les dispense. En vain madame de Maintenon dit : « Hé, que vous importe que cette place soit remplie, pourvu qu'elle ne le soit pas par vous? » — « On voit bien, lui répond-elle, que vous n'avez jamais aimé un roi, pas même un homme. » Et selon le même historien, madame de Montespan jeta un triste regard d'adieu au lit qui avait endormi l'orgueil de Louis XIV. « Il faut donc quitter ce pays-ci pour jamais ! — Vous lui faites bien de l'honneur de le regretter, » reprit madame de Maintenon.

VI.

Maintenant la marquise de Montespan est sur le chemin de sa croix; elle souffrira mille morts à chaque station, elle arrivera au calvaire les pieds en sang, toute déchirée et toute maudite, ayant répandu sur la route toutes les larmes de la pénitence.

Dans la pieuse solitude des Carmélites, mademoiselle de La Vallière a pu souvent se reposer en Dieu, sans être agitée encore par les orages du cœur; mais madame de Montespan s'est épuisée à chercher le rivage; elle a trouvé tous les vents contraires. Elle a essayé de fuir le monde, et elle a eu peur d'elle-même dans sa solitude; elle a demandé la mort, et elle a eu peur de la mort; elle a appelé Dieu, et Dieu n'est pas venu à elle, parce qu'elle n'a eu ni la foi ni la douceur, parce qu'elle est restée toujours sur le volcan des colères, parce que son cœur altier ne s'est pas humilié jusque dans la poussière.

La pauvre femme! quand elle est tombée de son règne, elle n'a trouvé que le néant; elle a cherché un cœur pour y appuyer son front; un cœur, ce divin oreiller de ceux qui souffrent; elle n'a trouvé, je l'ai dit, que celui de mademoiselle de La Vallière : c'est donc en Dieu qu'il faut se réfugier. Elle s'est jetée avec fureur, non pas aux Carmélites, car elle avait peur

d'être raillée à son tour, mais à la communauté des dames de Saint-Joseph, qu'elle avait rétablie naguère, un jour de repentir, comme si toutes les prières de la communauté dussent s'élever pour elle à Dieu.

Mais cette âme inquiète était en proie aux aspirations les plus opposées. Quand elle s'était longtemps tournée vers Dieu, elle se tournait vers le monde; comme elle n'était pas touchée du don de la grâce, elle reprenait sa volée vers les régions profanes. Ce fut un va-et-vient perpétuel : hier au couvent, aujourd'hui dans le monde, demain en voyage. Elle cherchait toujours, elle ne trouvait pas. Il aurait fallu que Versailles se rouvrît pour elle, que Louis XIV la rappelât, qu'elle vécût plus que jamais en souveraine. Dans ses douleurs, dans ses colères, elle écrivit au roi une lettre d'injures, ce qui fit dire à Louis XIV : « Est-ce que la marquise de Montespan m'aimerait encore *? » Qui sait? elle ne l'aimait peut-être que depuis le jour de l'exil.

* M. de Chateaubriand, parlant des cris de madame de Montespan quand elle fut exilée de la cour, lui oppose cette noble et touchante figure qui, abandonnée de François Ier, ne s'emporta pas en vaines colères quand le roi lui fit redemander les joyaux chargés de devises qui avaient consacré les beaux jours de leur passion; elle les renvoya, selon Brantôme, « fondus et convertis en lingots. » — « Portez cela au roi, dit-elle à l'ambassadeur. Puisqu'il lui a plu de me révoquer ce qu'il m'avait donné si libéralement, je les lui rends et lui renvoie en lingots d'or. Quant aux devises, je les ai si bien empreintes en ma pensée, et les y tiens si chères, que je n'ai pu permettre que personne en disposât et jouît, et en eût de plaisir que moi-même. »

Elle avait peur de tout, peur de Dieu, peur d'elle-même. Les ténèbres la souffletaient de leurs ailes de chauves-souris, les orages la terrifiaient de leur voix de tonnerre. Pendant la nuit, deux jeunes filles veillaient à son lit, — vestales profanes, — et entretenaient autour d'elle la lumière de vingt bougies; pendant l'orage, deux jeunes vierges se couchaient sur elle pour la préserver des colères du ciel.

Elle croyait que son plus grand crime était d'avoir outragé le sacrement du mariage. Aussi elle cherchait à marier les gens. Elle dotait les pauvres filles; mais comme elle avait toujours la main ouverte aux aumônes, elle les dotait mal, ce qui fait dire à Saint-Simon qu'elle mariait souvent la faim à la soif.

Dans ses *Châteaux de France*, M. Léon Gozlan a peint avec beaucoup de couleur et de sentiment les premières pénitences de madame de Montespan : « Un jour cependant il lui fallut quitter les Tuileries, Versailles, Marly, les brillants carrousels où elle était toujours remarquée; il fallut faire ses adieux à la grandeur et à la puissance sous toutes ses formes, éprouver tout ce qu'il y a d'affreux et d'amer dans le triomphe de ses ennemis, et tout ce qu'il y a d'amer et d'affreux dans l'indifférence de ses amis. Chassée de la cour, des carrosses du roi, de sa pensée et de son cœur, madame de Montespan alla où allaient alors toutes les courtisanes en disgrâce, tous les favoris usés, toutes les maîtresses flétries, épées rouillées, fleurs de la veille; elle se retira au couvent.

Cette reine dépossédée avait prévu de si loin sa chute sans oser y croire, qu'elle avait fait bâtir de ses épargnes la communauté où elle se retira le voile au front, le dépit aux lèvres et une colère pleine d'espérance dans le cœur. Pendant de longues années elle invoque en vain dans ses courses inquiètes le baume de la religion. On n'oublie pas si vite qu'on a été la maîtresse d'un roi de France, surtout qu'on est encore belle! Quel amour console de cet amour perdu? Des hauteurs de Petit-Bourg, à travers ces bois qu'elle parcourait sans cesse, elle cherchait Paris, la ville où elle avait régné. Ceux qui, par une douce soirée d'été, passent en chantant sur le bateau à vapeur aux flancs de cette admirable propriété, ne savent pas toutes les larmes qui ont été répandues dans cet espace par une femme, blessée du mépris d'un roi. On la voyait fuir comme une ombre désolée le soir derrière les arbres de son parc, ou descendre à pas rapides jusqu'aux bords de la Seine, dont les ondes chargées de ses regrets et de ses murmures devaient les porter jusqu'aux pieds du palais de son infidèle amant. »

II.

Elle subit l'oubli du roi et le mépris de son mari. Un jour de jeûne et de cilice, elle écrivit au marquis de Montespan qu'elle le suppliait de lui rouvrir sa

porte; qu'elle irait, humble et repentante, vivre sous son toit comme la dernière de ses servantes *. C'était le dernier mot du renoncement à soi-même.

Elle tenta pourtant de se refaire une souveraineté; elle ouvrit ses salons, pour que tout le Paris bruyant lui vînt prouver qu'elle n'avait pas abdiqué. Elle eut le beau monde comme à la cour, comme à l'hôtel Rambouillet; on joua la comédie chez elle. « Toute la France y alloit. Je ne sais par quelle fantaisie cela s'étoit tourné de temps en temps en devoir. Elle parloit à chacun comme une reine qui tient sa cour et qui honore en adressant la parole ; c'étoit toujours avec un air de grand respect, qui que ce fût qui entrât chez elle; et de visites elle n'en faisoit jamais, non pas même à Monsieur, ni à Madame, ni à la grande Mademoiselle, ni à l'hôtel de Condé. Elle envoyoit aux occasions aux gens qu'elle vouloit favoriser, et point à tout ce qui la voyoit. Un air de grandeur répandu partout chez elle, et de nombreux équipages toujours en désarroi; belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie, sans être malade et croyant toujours l'être et aller mourir. » C'est

* « Elle lui écrivit elle-même dans les termes les plus soumis, et lui offrit de retourner avec lui s'il daignoit la recevoir, ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui ordonner. A qui a connu madame de Montespan, c'étoit le sacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite sans en essayer l'épreuve; M. de Montespan répondit qu'il ne vouloit ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni ouïr parler d'elle de sa vie. A sa mort, elle en prit le deuil. » SAINT-SIMON.

toujours Saint-Simon qui parle. La Fontaine *, Boileau, Lulli, Mignard, Coysevox, Girardon, furent de sa cour. Il ne lui manqua guère que Racine, — Racine qui était tout à madame de Maintenon, Racine qui devait mourir de sa servitude. — Mais au milieu de ces fêtes elle cherchait toujours comme si Louis XIV dût venir lui-même. Le lendemain elle avait honte de se rattacher ainsi au passé, elle se rejetait au couvent, où elle inventait un nouveau supplice pour son corps. Ses colliers, ses jarretières, ses bracelets, ses ceintures avaient des pointes de fer, des épines imperceptibles qui lui rappelaient la couronne de

* La Fontaine, l'ami des sacrifiés, lui dédia le septième livre de ses Fables :

Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix;
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces;
Et qui connoît sans vous les beautés et les grâces?
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.

Il la supplie de protéger ses nouvelles fables :

Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom le demande.
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous,
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire,
Mais je ne veux bâtir de temples que pour vous.

Jésus-Christ *. Elle avait des chemises de toile rude qui déchiraient le satin de son beau corps, elle couchait sur un lit de paille d'avoine comme les dernières paysannes de ses terres. Mais sa beauté luttait et triomphait. Elle qui jamais n'avait fait œuvre de ses dix doigts, elle filait de l'étoupe, mouillant ce fil grossier sur ses lèvres toutes de pourpre. Même en ses retours au monde, elle avait toujours son étoupe dans sa corbeille. C'était tout ce qui lui restait de ses moissons de roses !

* « Peu à peu elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avoit aux pauvres. Elle travailloit pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres besoins semblables, et y faisoit travailler ce qui l'environnoit. Sa table, qu'elle avoit aimée avec excès, devint la plus frugale, ses jeûnes fort multipliés; sa prière interrompoit sa compagnie et le plus petit jeu auquel elle s'amusoit; et à toutes les heures du jour, elle quittoit tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étoient continuelles; ses chemises et ses draps étoient de toile jaune la plus dure et la plus grossière, mais cachée sous des draps et une chemise ordinaire. Elle portoit sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer, qui lui faisoient souvent des plaies; et sa langue, autrefois si à craindre, avoit aussi sa pénitence. Elle étoit, de plus, tellement tourmentée des affres de la mort, qu'elle payoit plusieurs femmes dont l'emploi unique étoit de la veiller. Elle couchoit tous ses rideaux ouverts avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle qu'à toutes les fois qu'elle se réveilloit elle vouloit trouver causant, joliant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement. » SAINT-SIMON.

III.

Je vais dire une des plus douloureuses pénitences de madame de Montespan.

Quand le souvenir de ses triomphes aiguillonnait son cœur, quand les couleurs de son éventail miroitaient sous ses yeux comme la queue du paon, quand le démon saisissait son âme et lui chantait les heures des conquêtes évanouies, elle s'humiliait jusqu'à prier ses enfants, jusqu'à prier le duc du Maine, jusqu'à prier madame de Maintenon de lui avoir une invitation pour Versailles ou pour Fontainebleau. On daignait lui laisser ses entrées à la cour, mais seulement les jours solennels où tout le monde était reçu. Où elle voulait revenir, c'était à la cour intime, c'était aux fêtes familières; c'était aux chasses de Fontainebleau, c'était aux soupers de Versailles. Mais pour y être admise désormais, il faudra trente-six quartiers de noblesse et trente-six quartiers de vertu. Madame de Maintenon, qui veille sur les destinées de la France, ne permettra plus que des figures scandaleuses comme celle de madame de Montespan viennent contraster dans la pieuse galerie qui amortit les dernières aspirations du grand roi.

Cependant voilà le cor qui retentit dans la forêt de Fontainebleau, les chevaux hennissent et piaffent, les

chiens s'élancent comme un torrent, avec ce terrible aboiement qui est le glas funèbre du cerf et du sanglier. Tout le château est en fête, le roi part gaiement comme en ses jeunes années. Va-t-il donc rencontrer *Madame* et ses filles d'honneur sous le chêne royal? Mademoiselle de La Vallière fuira-t-elle tout à l'heure, comme la jeune fille de Virgile, sous les ténébreuses ramées? Le beau temps est-il revenu du ballet des Saisons, où le roi dansait si bien sous la figure du Printemps; où le duc de Guiche dansait si mal, — le courtisan! — lui dont on disait qu'il dansait comme un dieu, quand on avait dit de Louis XIV qu'il dansait comme un roi!

Non, Louis XIV ne veut pas refaire le passé; Racine lui a lu le matin une page d'histoire qui lui rappelle qu'il est le plus grand roi du monde; Boileau le lui dira ce soir en vers. Madame de Maintenon, si discrète et si voilée, viendra la nuit oublier ses scrupules. Que sais-je? son horizon est déjà si sombre, à ce grand roi, qu'il ne lui faut peut-être pour le mettre en belle humeur qu'une lumineuse matinée d'automne. Donc il s'en va gaiement, emporté par un cheval familier, dans le cortége accoutumé.

Non loin de lui, dans le château de Petit-Bourg, au bout du parc, sur la forêt même, une femme est là qui attend et qui pleure : c'est la marquise de Montespan. Tous les bruits de la chasse ont retenti dans son cœur, car elle se souvient, elle! Qui lui eût dit, quand elle régnait avec despotisme dans tous les palais

du roi, qu'un jour elle viendrait jouer ce rôle d'élégie en deuil *?

Elle a appris que la cour partait pour Fontainebleau, et elle est partie pour son château de Petit-Bourg; elle vivra quelques jours sous le même rayon de soleil, elle respirera comme le roi l'air de la forêt; elle verra de loin le spectacle cher à sa grandeur déchue; si le roi vient de son côté, elle pourra saluer de la main le plumet de son chapeau. Qui sait? n'a-t-elle pas lu dans les contes de fées l'histoire des rois égarés à la chasse, qui vont frapper à la porte du château bâti sur leur chemin? Qui sait si le roi n'aura pas une heure de curiosité; s'il ne viendra pas avec toute sa cour demander un verre d'eau à celle qui a été pour lui la fontaine des délices, car il doit bien penser qu'elle est là. Ce château, n'est-ce pas lui qui l'a payé? Ne sera-t-il pas chez lui à tous les titres? Ne peut-il pas pour une heure oublier l'étiquette? Madame de Maintenon, qui est allée à la messe, ne l'empêchera pas d'entrer. Ah! s'il venait, comme il serait accueilli! comme on courrait à sa rencontre; comme on se jeterait dans ses bras pour y mourir! Mais aurait-on la force d'aller jusque-là? Ah! s'il venait, comme il comprendrait que la blessure de ce pauvre cœur est toujours

* « Quand le roi alloit chasser à Fontainebleau, elle couroit à Petit-Bourg pour voir de loin son cher infidèle, heureuse même quand elle voyoit sa meute. Elle a toujours espéré que le roi viendroit un jour en son château. Mais le roi n'avoit pas la religion du passé. » MADAME DE CAYLUS.

vive, en voyant ces bustes et ces portraits du roi. Ce jardin, c'est une illusion, car c'est tout à la fois Versailles et Fontainebleau. Ce salon, c'est le petit salon de Louis XIV! Qui donc a si bien imité les peintures du plafond? C'est le même sculpteur qui a travaillé la cheminée : le roi ne manquerait pas de s'écrier : « Marquise, vous avez ma pendule, » et madame de Montespan ne manquerait pas de dire : « Sire, c'est la même pendule, mais ce n'est plus la même heure *. »

Mais le roi n'ira pas plus à Petit-Bourg qu'il n'est allé aux Carmélites. Quand il n'aime plus, ci-gît la femme qu'il a aimée; — six pieds de terre la séparent de lui, — et il ne remue jamais la terre où il a passé.

Non, Louis XIV n'ira pas à Petit-Bourg, même s'il s'égare à la chasse; madame de Montespan pleurera toutes ses larmes et tendra les bras avec désespoir; elle verra les chiens du roi dans les clairières; elle verra le roi lui-même; mais Louis XIV ne s'arrêtera pas une seule fois pour regarder, lui qui aime l'architecture, la façade de Petit-Bourg.

* Cette belle heure qui chantait encore un si doux carillon dans le cœur de madame de Montespan, Racine l'avait marquée dans une de ses tragédies. Quand Roxane s'écrie :

Moi la première esclave, hélas! de ma rivale!

c'est mademoiselle de La Vallière qui annonce le règne de l'impérieuse marquise.

Je me trompe ; le roi alla une fois à Petit-Bourg, mais madame de Montespan n'y était plus *.

Que ceux qui seraient tentés de crier au romanesque, en lisant cette page où je n'ai réussi qu'à moitié à peindre les regrets de la marquise de Montespan, retournent à ses historiens ou ses historiographes, depuis Saint-Simon jusqu'à Léon Gozlan : tous ont fait résonner cette note mélancolique.

* « On sait le trait de courtisan que fit le duc d'Antin, lorsque le roi vint coucher à Petit-Bourg, et qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisait un mauvais effet, M. d'Antin la fit abattre et enlever la même nuit ; et le roi, à son réveil, n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : « Sire, comment vouliez-vous qu'elle osât paraître devant vous ? elle vous avait déplu. » VOLTAIRE.

IX.

LA MORT
DE
MADAME DE MONTESPAN.

La mort de madame de Montespan fut un coup de tonnerre. Il n'y a pas dans toute la Bible de page plus effrayante. Jamais la main de Dieu ne se montra plus terrible et plus vengeresse.

Cette reine d'aventure qui avait raillé la France à ses pieds, cette amoureuse du roi, qui d'un seul coup de ses dents aiguës avait dévoré tous les soupers de Lazare, cette marquise insolente qui avait mis huit chevaux à la roue d'or de sa fortune, elle mourut assassinée par une saignée et pillée par son fils sans avoir le temps de se recommander au ciel. — Elle mourut un jour d'orage, et ses entrailles furent jetées aux chiens. — Elle mourut sans oser regarder son

Dieu et sans oser se regarder elle-même, tant elle était horrible à voir. J'en prends à témoin madame de Sévigné : « Madame de Montespan est partie de ce monde avec une contrition fort équivoque, et fort confondue avec la douleur d'une cruelle maladie. Elle a été défigurée avant que de mourir. Son desséchement a été jusqu'à outrager la nature par le dérangement de tous les traits de son visage. » Et plus loin : « Madame de Montespan, en mourant, n'avait aucun trait ni aucun reste qui pût faire souvenir d'elle : c'était une tête de mort gâtée par une peau noire et sèche ; c'était enfin une humiliation si grande pour elle, que si Dieu a voulu qu'elle en ait fait son profit, il ne lui faut point d'autre pénitence. Elle a eu beaucoup de fermeté. » La fine gazetière ne put s'empêcher de finir par un trait : « Le père Bourdaloue dit qu'il y avait beaucoup de christianisme. »

Saint-Simon, qui ne conte cette mort que par ouï-dire, affirme que madame de Montespan est partie en état de grâce après une confession publique de ses péchés devant tous ses domestiques, « jusqu'au plus bas, » après avoir remercié Dieu de la rappeler pendant ce voyage où elle était loin « des enfants de son péché ; » mais selon la maréchale de Cœuvres et selon sa tradition, cette mort ne fut rien moins qu'édifiante. Madame de Montespan ne voulait pas mourir, et son horreur des ténèbres la prenait à la gorge *. Madame

* « Elle ne pouvait rester seule un moment sans frissonner. Elle ne dormait jamais qu'entre deux femmes. Elle ne pouvait

de Montespan allait tous les ans prendre les eaux de Bourbon, contre le conseil des médecins, s'imaginant qu'elle revenait plus jeune de la fontaine de Jouvence. Elle n'a jamais désespéré de reprendre sa place devant madame de Maintenon, disant que les yeux du roi se rouvriraient à la lumière. C'était elle qui ne voyait plus. En 1707 les eaux de Bourbon furent la fontaine de la mort : elle y alla avec quelques pressentiments funèbres ; elle doubla ses aumônes le jour du départ ; elle recommanda à ses veilleuses de ne pas l'abandonner aux heures nocturnes ; elle relut son testament et l'emporta dans sa cassette dont elle portait toujours la clef dans son sein.

Dès son arrivée, elle dit à la maréchale de Cœuvres, qui était de sa compagnie : « Comme je suis mal où je suis ! comme je suis bien où je ne suis pas ! » A quoi la maréchale répondit : « Vous êtes mal même où vous n'êtes pas. »

Pour se distraire elle appelle un médecin de campagne et lui demande pourquoi elle est toute couperosée. « C'est le sang, » dit le médecin. Elle lui ordonna de la saigner, ce qu'il fit jusqu'à ce qu'elle s'évanouît. Elle ne revint à elle qu'avec un transport au cerveau. — « Vous m'avez assassinée ! » dit-elle en chassant l'assassin.

Elle dépêcha un courrier à son fils. Le duc d'Antin, sachant déjà qu'elle avait emporté son testament,

entendre parler de la mort sans jeter des cris horribles. » HIPPOLYTE FORTOUL. *Les Fastes de Versailles.*

partit sans perdre une heure. Quand il arriva, il courut à la cassette; mais la clef... « Madame se meurt! madame est morte! » lui dit-on. Il va au lit de sa mère. Madame de Montespan, voyant son air de surprise, lui dit : « Tu ne me reconnais plus? c'est le sang, comme a dit le médecin. » La mère croit que son fils la regarde, mais le fils ne regarde que la clef de la cassette qu'elle a mise à son cou, à côté d'une croix d'or de Notre-Dame de Bon-Secours. D'Antin n'a qu'une idée au cœur, c'est de lire le testament et de le déchirer. Arrachera-t-il la clef pendant qu'il est seul avec sa mère? attendra-t-il qu'elle soit morte? Il pourrait bien se passer de la clef en emportant la cassette; mais on dira qu'il a emporté la cassette et le roi lui fera des remontrances; il aime mieux l'ouvrir, prendre le testament et la refermer pour que d'autres viennent y chercher le dernier mot de sa mère.

Que fit-il? prit-il la clef? déchira-t-il le testament? on ne sait. La Beaumelle ne met pas en doute que le duc d'Antin n'ait pris la clef « dans le sein de sa mère agonisante, » qu'il n'ait vidé la cassette, qu'il ne l'ait refermée et qu'il ne soit parti sans dire les prières des agonisants. Saint-Simon est plus éloquent et moins explicite : « Le deuil épouvantable dont il affecta de s'envelopper pour plaire aux enfants de sa mère et pour dissimuler l'aise qu'il ressentoit, ne les put cacher à eux ni au monde. Il ne vouloit pas, d'autre part, avoir le démérite de l'affliction devant l'insensibilité du roi, ni devant l'ennemie de sa mère. La difficulté

d'ajuster deux choses si peu alliables le trahit; et le monde, follement accoutumé à la vénération de madame de Montespan, ne pardonna pas à son fils, qui en tiroit si gros, de s'être remis sitôt au jeu, sous prétexte de la partie de Monseigneur, de laquelle il étoit. L'indécence des obsèques, et le peu qui fut distribué à ce nombreux domestique qui perdoit tout, fit beaucoup crier contre lui. Il crut l'apaiser par quelques largesses de Gascon à quelques-uns des plus attachés. Il porta même à M. du Maine un diamant de grand prix, lui dit qu'il savoit qu'il avoit toujours aimé ce diamant, et qu'il ne pouvoit ignorer qu'il ne lui eût été destiné. M. du Maine le prit, mais vingt-quatre heures après le lui renvoya par un ordre supérieur. Tout cela ne fut rien en comparaison de l'affaire du testament. On savoit que madame de Montespan en avoit fait un, il y avoit longtemps; elle ne s'en étoit pas cachée; elle le dit même en mourant, mais sans ajouter où on le trouveroit, parce qu'il étoit apparemment dans ses cassettes avec elle; il y en avoit un, et il étoit enlevé et supprimé pour toujours. Le vacarme fut épouvantable, les domestiques firent de grands cris, et les personnes subalternes attachées à madame de Montespan, qui y perdirent tout, jusqu'à cette ressource. Ses enfants s'indignèrent de tant d'étranges procédés et s'en expliquèrent durement à d'Antin lui-même. Il ne fit que glisser et secouer les oreilles sur ce à quoi il s'étoit bien attendu; il avoit été au solide, et il se promettoit bien que la colère

passeroit avec la douleur et ne lui nuiroit pas en choses considérables. La perte commune réunit pour un temps madame la duchesse d'Orléans et madame la duchesse. D'Antin n'en fut pas quitte sitôt ni si à bon marché qu'il s'en étoit flatté avec les enfants de sa mère; mais à la fin tout sécha, passa et disparut. Ainsi va le cours du monde. »

Ainsi va le cours du monde! Qu'y a-t-il à dire de plus?

Si nous retournons au lit de mort de madame de Montespan, nous la retrouverons expirante dans l'horreur des ténèbres, appelant Dieu et ses enfants, et ne trouvant ni Dieu ni ses enfants, pas même le duc d'Antin, qui n'est venu que pour fouler aux pieds ses dernières volontés. J'oubliais : dans son testament elle voulait que ses entrailles fussent portées à la communauté de Saint-Joseph. D'Antin donna l'ordre d'exécuter le vœu de la marquise; mais l'estafier chargé de ces dépouilles empoisonnées par la maladie et l'orage, revint après une demi-lieue, disant qu'il va mourir s'il fait un pas de plus avec une telle peste. On porte les entrailles aux capucins de Bourbon, avec prière de les enterrer dans leur chapelle. On annonce une messe, mais avant la messe, le gardien des entrailles les jette aux chiens dans un fossé aux orties.

Quand vint la nouvelle à la cour de Louis XIV, un ancien courtisan de la marquise, selon madame de Caylus, dit à demi-voix : « Ses entrailles? est-ce qu'elle en avait * ! »

* Ce mot fut aussi attribué à Fontenelle et à madame de Tencin.

Si les entrailles furent jetées aux chiens, le corps ne fut guère plus respecté. Dès que madame de Montespan eut rendu le dernier soupir, tout son monde s'envola, de peur de la peste. D'Antin ne fut pas le dernier. « Les obsèques, dit Saint-Simon, le duc des préséances, furent à la discrétion des moindres valets. Le corps demeura longtemps sur la porte de la maison, tandis que les chanoines de la Sainte-Chapelle et les prêtres de la paroisse disputaient de leur rang jusqu'à plus que de l'indécence. » Après la messe, où l'église était déserte, on mit le corps dans le caveau commun, — presque la fosse commune, — où il demeura jusqu'au jour où d'Antin se rappela que le tombeau de la famille de sa mère était à Poitiers. Il écrivit qu'on l'y conduisît, mais sans pompe, ce qui cachait « une parcimonie indigne ».

Qui le croirait! ce ne fut pas le roi, ce fut madame de Maintenon qui pleura en apprenant la mort de madame de Montespan. « Madame de Maintenon, délivrée d'une ancienne maîtresse dont elle avoit pris la place, qu'elle avoit chassée de la cour, et sur laquelle elle n'avoit pu se défaire de jalousies et d'inquiétudes, sembloit devoir se trouver affranchie. Il en fut autrement; les remords de tout ce qu'elle lui avoit dû et de la façon dont elle l'en avoit payée l'accablèrent tout à coup à cette nouvelle. Les larmes la gagnèrent, que, faute de meilleur asile, elle fut cacher à sa chaise percée; madame la duchesse de Bourgogne, qui l'y poursuivit, en demeura sans parole d'étonne-

ment. » C'est Saint-Simon qui peint à vif ce petit tableau de cour.

Le roi dit pour madame de Montespan ce qu'il avait dit naguère pour mademoiselle de La Vallière. « Il y a trop longtemps qu'elle est morte pour moi, pour que je la pleure aujourd'hui. »

Les femmes qui font de l'amour l'histoire de leur vie doivent écrire leur épitaphe le jour où elles ne sont plus aimées.

X.

MADEMOISELLE DE FONTANGES.

I.

Le roman du roi avec mademoiselle de Fontanges fut en quelques jours l'histoire de Versailles et de Paris. On le conta jusque dans les solitudes des Carmélites. Le dirai-je? sœur Louise de la Miséricorde, qui se croyait si loin dans le chemin du ciel et qui ne voulait plus se retourner vers le *campo santo* de sa jeunesse, ressentit à cette nouvelle une dernière épine au cœur, — ce cœur déjà sanctifié par des siècles de pénitence. — Elle voulait bien ne plus régner, elle subissait le règne de madame de Montespan, mais elle fut jalouse de cette jeune fille qui peut-être allait effacer par sa beauté et par sa grâce le souvenir de la grâce et de la beauté qu'elle avait sacrifiées à l'amour du roi. Comme ce jour-là elle n'avait plus peur de ses

entraînements, elle se retourna vers le passé et y vécut toute une heure, pécheresse encore par les aspirations coupables d'un amour mille fois étouffé et toujours renaissant. Le lendemain, le cilice fut plus aigu, la prière plus expansive, le jeûne plus absolu. Mais la figure de mademoiselle de Fontanges ne s'évanouit pas encore. Son oncle, évêque de Nantes, étant allé aux Carmélites, elle lui dit que pour le salut du roi il lui fallait faire des remontrances à Sa Majesté; l'évêque, sous prétexte d'œuvre de charité, parla au roi des œuvres du salut, et lui représenta le danger de plus en plus terrible de traverser l'enfer des passions. Le roi interrompit brusquement l'évêque : « Vous me ferez plaisir, Monsieur, de renfermer votre zèle dans votre diocèse. »

La cour de Louis XIV resplendit sous le règne des blondes. Le roi-soleil aimait la moisson dorée. Mademoiselle de Fontanges était blonde comme la Violante du Titien, — presque rousse, — ce beau blond de Venise qui ruisselle dans les Décamerons du Giorgione, et qui est la fête des yeux pour les coloristes. On n'a pas de portraits authentiques de mademoiselle de Fontanges. Mais a-t-elle eu le temps de poser *? Tous les

* On me communique une grande miniature représentant mademoiselle de Fontanges dans le parc de Versailles. Elle se croit seule et elle regarde le portrait du roi. Des Amours armés et désarmés veillent sur elle et protégent sa solitude. Dans ce portrait elle est tout à fait rousse, ce qui donne à sa beauté un accent étrange.

contemporains, même les femmes, même madame de Sévigné, la représentent comme la plus belle femme de son temps, — son temps qui ne dura qu'un matin! Madame de Sévigné la trouve si belle qu'elle la surnomme *la belle Beauté*. Quel était le caractère de cette beauté? « Belle comme un ange et sotte comme un panier, » dit l'abbé de Choisy. Voilà tout un portrait qui se détache du cadre; mais ce n'est pas là un portrait ressemblant. Je dirai plus loin que mademoiselle de Fontanges n'était pas sotte. Si j'en crois d'autres portraitistes à la plume du même temps, elle était en effet belle comme un ange, « toute parée de sa candeur et de sa virginité, » blanche avec des tons roses, pâlissant et rougissant tour à tour, n'étant maîtresse ni de son cœur, ni des mouvements de son cœur. Grande comme mademoiselle de La Vallière, elle n'avait pas sa grâce de roseau penché, mais elle avait cette charmante maladresse des filles qui entrent à peine à l'école de l'amour. Elle fut dépaysée à Versailles jusqu'au jour où elle y fut la reine. On riait d'abord de la voir si timide au milieu de toutes ces belles familières. Elle n'osait ni aller ni venir; elle craignait les moqueries; il semblait qu'elle marchait sur les flots tant elle avait peur d'avancer, mais enfin elle fit le pas des dieux.

Le roi aimait toutes les filles d'honneur de la cour. On ne disait plus filles d'honneur de la reine, mais filles d'honneur du roi, par antiphrase.

II.

Marie-Angélique de Scoraille de Roussille, duchesse de Fontanges dans le grand livre héraldique des *Nuits* de Versailles, débuta comme mademoiselle de La Vallière dans la troupe empanachée des filles d'honneur de *Madame*. Mais ce n'était plus la belle *Madame :* la Palatine avait succédé à Henriette d'Angleterre. Selon la chronique, mademoiselle de Fontanges avait été destinée par sa mère à devenir maîtresse du roi, mais l'histoire repousse cette opinion, faute de preuves. Et d'ailleurs l'histoire ne s'amuse pas à ces détails. La même chronique affirme que, devenue fille d'honneur de la reine, elle fut jetée dans les bras du roi par madame de Montespan, un jour que Sa Majesté s'ennuyait. Je ne crois pas non plus à cette version. Louis XIV n'avait pas besoin de collaboratrice pour ses œuvres de séduction, et madame de Montespan se fût bien gardée d'allumer une passion qui la rejeta toute une saison sur la dernière marche du trône.

Dès que madame de Montespan vit venir cette belle fille, elle la voulut peindre par un mot railleur, selon sa coutume. Elle dit au roi que *Madame* avait pris pour nouvelle fille d'honneur une provinciale qui était une vraie idole de marbre, avec des cheveux dorés comme les antiques. « Quel sera le Pygmalion? »

demanda le roi qui ne savait qu'une histoire, l'histoire des dieux. Dès qu'il vit mademoiselle de Fontanges, il jura qu'il la ferait bientôt descendre de son piédestal. Madame de Montespan la lui amena au jeu de la reine comme une curiosité. « Voyez donc, Sire, quelle majesté! quelle fraîcheur! quelle merveilleuse sculpture! La marquise jouait sur le mot pour exprimer que la jeune fille était de marbre, mais bien sculptée. « Mais voyez donc, Sire. » Et la marquise soulevait la dentelle qui voilait le sein de vingt ans. Le roi, voyant rougir mademoiselle de Fontanges, dispensa madame de Montespan du reste de sa description. « Je sais mieux que vous, madame, voir les œuvres parfaites. » Dès ce soir-là le duc de Saint-Aignan dit à la duchesse d'Arpajon en lui montrant le ciel : « Regardez, duchesse, nous avons là-haut une nouvelle étoile. »

Madame de Sévigné a vu les premiers scintillements de cette étoile : « Sa Majesté partit lundi pour nous aller quérir la Dauphine. Il se trouva le matin, dans la cour de Saint-Germain, un très-beau carrosse tout neuf, à huit chevaux, avec des chiffres, plusieurs chariots et fourgons, quatorze mulets, beaucoup de gens autour, habillés de gris; et dans le fond de ce carrosse monta la plus belle personne de la cour, avec des Adrets seulement, et des carrosses de suite pour leurs femmes. Il y a apparence que les soirs on ira voir cette personne; et voilà un changement de théâtre : l'eussiez-vous cru le soir que nous étions chez madame de Flamarens? »

Et plus loin : « Mademoiselle de Fontanges est d'une beauté *singulière :* elle paroît à la tribune comme une divinité; madame de Montespan de l'autre côté, autre divinité. La *singulière* a donné pour six mille pistoles d'étrennes. »

Madame de Sévigné n'est pas au bout de ses admirations : « Le *char gris* * est d'une beauté étonnante; elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au roi, et sans regarder ni à droite ni à gauche; on lui dit qu'elle ne voyoit pas la reine, il étoit vrai : on lui donne une place; et quoique cela fît un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *imbevedica* fut extrêmement agréable : il y auroit mille bagatelles à conter sur tout cela. »

III.

Le comte de Bussy-Rabutin, — par la plume de Sandras, — raconte les premières aurores de ce renouveau du roi.

Ce fut de Paris à Versailles, « dans un tête-à-tête amoureux, que nos amants se jurèrent une affection éternelle; et l'entretien de mademoiselle de Fontanges eut des charmes si doux pour le roi que, pendant qu'il dura, il fut entièrement attaché à renouveler à cette

* Mademoiselle de Fontanges avait choisi le gris-perle pour sa livrée.

aimable personne toutes les protestations du plus tendre amour. Ils se séparèrent, et cette belle disant à son amant un adieu tendre des yeux, elle le laissa le plus amoureux de tous les hommes. Il envoya à mademoiselle de Fontanges un habit dont la richesse ne se peut priser, non plus que l'éclat de la garniture qui l'accompagnoit ne se peut trop admirer. Ce fut un jeudi, après midi, que cette place d'importance, après avoir été reconnue, fut attaquée dans les formes. On peut dire que jamais conquête ne lui donna tant de peine. Quoi qu'il en soit, cette grande journée se passa au contentement de nos deux amants; il y eut bien des pleurs et des larmes versés. Cette fête fut suivie pendant huit jours de toutes sortes de jeux et de divertissements; la danse n'y fut pas oubliée, et mademoiselle de Fontanges y parut merveilleusement et se distingua parmi les autres. Le duc de Saint-Aignan s'étant trouvé au lever du roi le lendemain de la noce, d'abord que le roi l'aperçut il sourit; et, le faisant approcher de lui, l'assura que jamais il n'avoit plus aimé, et il lui dit que, selon les apparences, il ne changeroit jamais d'inclination. Le duc suivit le roi chez sa nouvelle maîtresse; ils la trouvèrent qui considéroit attentivement les tapisseries faites d'après M. Le Brun, qui représentoient les victoires de Sa Majesté; elles faisoient la tenture de son appartement; le roi lui-même lui en expliqua plusieurs circonstances, et voyant qu'elle y prenoit plaisir, il dit au duc de faire un impromptu sur ce sujet. La vivacité de l'esprit de

M. le duc de Saint-Aignan parut et se fit admirer; car, dans un moment, il écrivit sur ses tablettes les vers suivants :

Le héros des héros a part dans cette histoire.
Mais quoi? je n'y vois point sa dernière victoire!
De tous les coups qu'a faits ce généreux vainqueur,
Soit pour prendre une ville ou pour gagner un cœur,
Le plus beau, le plus grand et le plus difficile,
Fut la prise d'un cœur qui sans doute en vaut mille,
Du cœur d'Iris enfin, qui mille et mille fois
Avoit bravé l'amour et méprisé ses lois.

Le duc de Saint-Aignan fut le Benserade de mademoiselle de Fontanges. Il fit tout un poëme sur le *Triomphe de l'Amour dans le cœur d'Iris.* C'est un long poëme à la mode du temps, où toutes les galanteries et toutes les vertus sont symbolisées :

L'Amour, cet aimable vainqueur,
A qui tout cède et que rien ne surmonte,
Étoit près de jouir d'un extrême bonheur,
Lorsqu'il se souvint à sa honte
Que, bien que tout lui fût soumis,
Il n'avoit point le cœur d'Iris.
Il voyoit mille cœurs qui s'empressoient sans cesse
De venir en foule à sa cour,
Car les cœurs ont cette foiblesse,
Depuis que l'univers est soumis à l'Amour.

Le cœur d'Iris ne pouvoit se contraindre,
Il les regardoit tous avec quelque mépris;
Il n'appartient qu'au cœur d'Iris
De connoître l'Amour et de ne le pas craindre.
Ce conquérant avoit droit de s'en plaindre;

Que l'on ne soit donc pas surpris,
Si, rempli d'une noble audace,
Il voulut attaquer cette invincible place :
Il le voulut, en effet,
Et ce que l'Amour veut est fait.

Avant que d'entreprendre une si juste guerre,
Il fit assembler son conseil;
Ce conseil n'a point de pareil,
Ni dans les cieux, ni sur la terre.

Ici la description des vertus cardinales de l'Amour : la Flatterie, la Tendresse, la Magnificence, la Hardiesse.

Or ces guerrières se rendirent
Dans le lieu du conseil, le jour qu'on avoit pris.
On y parla du cœur d'Iris,
Et quelques-unes d'abord dirent
Qu'il étoit honteux à l'Amour
De laisser encor plus d'un jour
Cette place en état de pouvoir se défendre;
Qu'il falloit désormais ou périr ou la prendre,
Qu'en vain l'Amour avoit fait tant d'exploits
Si ce cœur refusoit d'obéir à ses lois.

Quelques autres, plus retenues,
Leur répondirent hautement
Que, bien que ces raisons fussent assez connues,
On devoit agir prudemment;
Qu'on ne prenoit pas de la sorte
Une place si forte :
Et que le cœur d'Iris pouvoit bien plus d'un jour
Opposer ses remparts aux forces de l'Amour;
Que la place étoit bien gardée;
Que par la Vertu même elle étoit commandée,
Et que l'Amour avoit été battu
Plus d'une fois par la Vertu.

Mais comment douter de ce vaillant Amour qui emporta d'assaut le cœur de Mancini, — qui prit plus doucement celui de La Vallière, — qui prit sans sourciller celui de Montespan, — qui accepta les clefs de celui de mademoiselle de Ludre?

Enfin les troupes se rendirent
Auprès du cœur d'Iris, qui ne les craignoit pas,
Et dans les formes l'investirent,
Après avoir donné quelques légers combats.
Le cœur d'Iris est fait sur un parfait modèle,
C'est une place forte, aimable, noble et belle,
Qui va même de pair avec les plus grands cœurs.
Elle n'est en état que depuis quatre lustres :
Mais le sang de ses fondateurs
Tient rang, depuis longtemps, parmi tous les illustres.

Cette place a de beaux dehors,
Et cinq portes très-régulières;
La porte de la vue est une des premières,
Et ne sauroit céder qu'à de puissants efforts.
C'est là que sans cesse se montrent
Une troupe de doux regards,
Qui, sans avoir nuls égards,
Volent innocemment tous ceux qui s'y rencontrent.

Cent fois l'Amour, ce conquérant rusé,
Après s'être bien déguisé,
Voulut entrer par cette porte;
Mais la Vertu, qu'on trompe rarement,
Le reconnut toujours déguisé de la sorte,
Et le chassa honteusement.

La porte de l'ouïe est étroite et petite,
Il faut passer par cent jolis détours,

Et c'est en vain qu'on sollicite
D'y pouvoir entrer tous les jours.
On n'entre pas dès qu'on ose y paroître,
Il faut parler et se faire connoître.

Celle du goût a ses beautés
Et mille régularités,
La nature la fit avec un soin extrême :
C'est un ouvrage sans égal,
Et cette porte enfin d'ivoire et de corail
S'ouvre à propos et se ferme de même.

Celle de l'odorat exhale des odeurs
Plus douces que celles des fleurs.
La porte du toucher est extrêmement forte,
Mais tout le monde sait, sans en être surpris,
Que ce n'est point par cette porte
Qu'on entre dans le cœur d'Iris.

Je ne suivrai pas plus loin le poëte dans cette autre carte du Tendre. On se croirait plutôt chez un marchand de bonbons qu'à la cour de Louis XIV. On regrette Benserade, qui était assez poëte pour l'être encore en rimant des madrigaux à Versailles.

IV.

Durant tout un mois, ce ne furent que fêtes, chasses, soupers et bals. Elle était souveraine et donnait la mode. Un jour de chasse, une bouffée de vent dénoua sa coiffure; elle la fit rajuster avec un ruban dont les

nœuds lui voltigèrent sur le front. C'était poétique comme l'ombrage mystérieux de l'amour royal. Les fronts voilés donnent plus d'éclat aux regards et de volupté à l'expression. Voici comment Bussy conte cette page d'histoire des modes : « Elle étoit vêtue, ce jour-là, d'un justaucorps en broderie d'un prix considérable, et la coiffure étoit faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il sembloit, tant elle avoit bon air avec cet habillement, qu'elle ne pouvoit pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Il s'éleva un petit vent qui obligea mademoiselle de Fontanges de quitter sa capeline. Elle fit attacher sa coiffure avec un ruban dont les nœuds tomboient sur le front, et cet ajustement de tête plut si fort au roi, qu'il la pria de ne se coiffer point autrement de tout ce soir. Le lendemain, toutes les dames de la cour parurent coiffées de la même manière. Voilà l'origine de ces grandes coiffures qu'on porte encore, et qui, de la cour de France, ont passé dans presque toutes les cours de l'Europe. »

Bussy, cette mauvaise langue, en dit bien d'autres sur cette chasse : « La crainte qu'avoit son amant qu'il n'arrivât quelque accident à cette nouvelle chasseresse, l'obligea à rester toujours à ses côtés ; il ne l'abandonna point ; et, après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on couroit, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du bois pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Nous avons sujet de croire que le fruit qui naîtra de

ce passe-temps n'en sera pas plus sauvage pour avoir pris son origine dans les bois. »

Quand mademoiselle de Fontanges vit le roi à ses pieds, elle leva la tête beaucoup plus haut. Elle prit devant sa rivale les grands airs dont celle-ci abusait si impunément; elle dépensa cent mille écus par mois, et fit porter par des duchesses la queue de sa robe. Elle se fit nommer duchesse elle-même. Ce fut une surprise et un éblouissement à la cour. Mademoiselle de La Vallière n'avait eu que deux chevaux à son carrosse; madame de Montespan allait à quatre chevaux; mademoiselle de Fontanges arriva un jour dans la cour de Versailles dans un carrosse doré à huit chevaux!

Mademoiselle de La Vallière avait noué des rubans et des roses à la jupe de madame de Montespan; la voilà vengée, car c'est aujourd'hui madame de Montespan qui noue des roses et des rubans aux jupes de mademoiselle de Fontanges. Lisez plutôt madame de Sévigné : « On m'a dit de bon lieu qu'il y avoit eu un bal à Villers-Cotterets : il y eut des masques. Mademoiselle de Fontanges y parut brillante et parée des mains de madame de Montespan. »

A ce bal masqué de Villers-Cotterets, mademoiselle de Fontanges fut vaincue par madame de Montespan sur le champ de bataille de la danse. « La belle marquise dansa très-bien : Fontanges voulut danser un menuet; il y avoit longtemps qu'elle n'avoit dansé, il y parut; ses jambes n'arrivèrent pas comme vous

savez qu'il faut arriver; la courante n'alla pas mieux, et enfin, elle ne fit qu'une révérence. »

Madame de Sévigné n'a pas compté toutes les révérences qui furent faites ce soir-là à mademoiselle de Fontanges.

Madame de Montespan entreprit une campagne sérieuse contre sa rivale de vingt ans. Elle eut pour auxiliaire le duc de Mazarin, mais pour ennemi le P. de La Chaise. Le duc de Mazarin demanda audience à Versailles, et dit au roi, avec tout le beau sérieux d'un esprit convaincu, que Dieu l'avait averti en songe que si le roi son maître ne renonçait pas à mademoiselle de Fontanges, une révolution éclaterait sur la France. « Et moi, dit Louis XIV, je vous avertis, tout éveillé, qu'il est temps de mettre de l'ordre dans votre cerveau. » Le P. de La Chaise n'eut donc pas de peine à battre la marquise, si mal servie. Il représenta au roi que l'amour à trois était moins criminel encore que l'amour à quatre, puisque dans ce dernier amour il y avait un double adultère. Le roi voulut faire ses Pâques en cette année de grâce 1681; il ne les fit qu'à la Pentecôte. On cria au sacrilége; madame de Montespan dit un mot cynique sur le P. La Chaise; madame de Sévigné écrivit : « Le roi communia : le crédit de mademoiselle de Fontanges est solide et brillant. »

V.

Madame de Maintenon, qui voulait être aimée, qui savait déjà que l'heure sonnerait pour elle, jouait encore les confidentes. Le roi venait tous les jours la voir pour lui parler de ses deux maîtresses, pour la prier de les réconcilier, afin qu'il pût vivre en paix avec leurs jalousies. Madame de Maintenon écrivait à madame de Coulanges : « Le roi vient tous les jours chez moi, malgré moi. » Elle ne disait pas qu'elle fût morte de chagrin, comme plus tard son ami Racine, si le roi n'y fût pas retourné. Sa politique était qu'il vécût avec elle seule et qu'il éloignât de lui les autres. En attendant qu'il se décidât à s'ensevelir dans « la feuille morte », elle travaillait à débarrasser la place. « Vous aimez ou vous n'aimez pas le roi, disait-elle à mademoiselle de Fontanges. Si vous l'aimez, vous devez le sauver et nous sauver avec lui; si vous ne l'aimez pas, à quoi bon jouer ce jeu périlleux? Ah! ce serait une belle action que de quitter le roi! » Mademoiselle de Fontanges, impatientée du sermon, s'écria : « Ne dirait-on pas qu'il est aussi aisé de » quitter un roi que de quitter sa chemise! »

« Belle et bête comme une statue, » disait madame de Montespan de mademoiselle de Fontanges. Selon la Palatine, « elle était belle depuis les pieds jusqu'à

la tête. On ne pouvait rien voir de plus merveilleux, mais elle était sotte comme un petit chat. » — « La belle sotte, » disait l'abbé de Choisy. Il disait aussi : « Belle comme un ange et sotte comme un panier. » C'est encore une réputation usurpée : mademoiselle de Fontanges n'était pas sotte, c'est tout au plus si elle était bête.

A l'heure de sa mort, quand le roi vint la voir à Port-Royal, et qu'il lui montra ses larmes : « Je meurs contente, dit-elle, puisque mes derniers regards ont vu pleurer le roi. » Beaucoup de mots qui ne sont pas des *concetti*, mais qui marquent juste, pourraient être pris dans ses vingt ans, pour donner un démenti à l'abbé de Choisy et à madame de Montespan. Quand on sacra sa sœur abbesse de Chelles, toute la cour était présente, avec la musique du roi. Une femme de province, tout enivrée par les parfums, tout éblouie par les diamants des dames, s'écria : « C'est donc ici le paradis ! » Mademoiselle de Fontanges se retourna : « Eh non ! madame, dit-elle étourdiment : il n'y aurait pas tant d'évêques. » Madame de Montespan n'eût pas mieux dit.

Dans son portrait de mademoiselle de Fontanges, La Fontaine, qui l'avait vue chez madame de Montespan, infirme par avance le jugement de l'abbé de Choisy :

A MADAME DE FONTANGES.

Charmant objet, digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux,

Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce,
Que d'être offerts au dompteur des humains
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche.

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour,
Par quel moyen, j'en perdis la mémoire;
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint, et m'ayant abordé :
« Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière
L'Olympe entier, et tout le firmament. »
Ce dieu, c'étoit Mercure, assurément;
Il en avoit tout l'air et la manière.

Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille;
Mais c'est vous-même, et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.
« Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser :
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse et chaque objet charmant,
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage;
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces. »

Et pourtant, aujourd'hui, le jugement injuste de l'abbé de Choisy est confirmé par la tradition.

Toutes les maîtresses de Louis XIV avaient eu leur songe, comme dans la tragédie. « Moi, disait mademoiselle de Fontanges à son confesseur, j'ai eu un songe inexplicable. J'étais emportée sur une haute montagne, où je fus prise d'un terrible éblouissement. C'était à perdre la vue; mais tout à coup me voilà dans la nuit, ce qui me fit peur et me réveilla. » Son confesseur lui dit qu'il ne fallait pas un devin pour expliquer un tel songe. « La montagne, c'est la cour; le soleil c'est le roi; les ténèbres, c'est le péché. »

On crut au règne de mademoiselle de Fontanges, parce que c'était une aurore; mais les nuages de la mort l'ensevelirent à son premier éclat. Ce ne fut qu'une apparition.

VI.

Mademoiselle de Fontanges devint duchesse à son tour; elle eut la France à ses pieds, elle fut la dispensatrice des grâces, elle nomma les généraux et les évêques; mais un jour le roi lui dit qu'il ne l'aimait plus. Elle fut frappée mortellement et se tourna vers Dieu, comme hier mademoiselle de La-Vallière, comme demain madame de Montespan. Elle prit aussi le chemin de la rue Saint-Jacques. Elle fit une halte à Port-Royal dans son voyage vers le ciel.

Madame de Sévigné a écrit à vol d'oiseau l'histoire de cette autre décadence : « Vous apprendrez une nouvelle qui n'est pas un secret, et vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Madame de Fontanges est duchesse avec vingt mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui les compliments dans son lit. Le roi y a été publiquement; elle prend demain son tabouret, et s'en va passer le temps de Pâques à une abbaye que le roi a donnée à une de ses sœurs. Voilà une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité de son confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé; en vérité, je n'en crois rien. Le temps nous l'apprendra. » Le temps le lui apprit bien vite. Après une si belle ascension, quel rapide déclin ! « Le *médecin forcé* traite madame de Fontanges, continue madame de Sévigné, Cependant madame de Coulanges me mande qu'*en faisant ses fagots,* il a guéri madame de Fontanges, qui est revenue à la cour, où elle a reçu d'abord publiquement une fort belle visite. »

Mais c'est le mensonge de la santé et de la faveur : « Madame de Fontanges est partie pour Chelles; elle a quatre carrosses à six chevaux, le sien à huit; toutes ses sœurs y étoient avec elles : mais tout cela si triste qu'on en avoit pitié; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse; méprisant quarante mille écus de rente, et un tabouret qu'elle a, et voulant la santé et le cœur du roi, qu'elle n'a pas : votre *médecin forcé* a fait là une belle cure. »

Et madame de Grignan rit en lisant ce numéro de son journal : « Vous avez ri de cette personne blessée dans le service; elle l'est au point qu'on la croit invalide. » Pauvre Fontanges, si tu avais lu ce bulletin de ta santé ! « Blessée dans le service ! » C'est que le service des filles d'honneur était rude en l'an de grâce 1680. Un peu plus tard, la spirituelle gazetière ajoute : « Nous aurions entendu de notre abbaye les triomphes, les fanfares et la musique de Chelles, au sacre de l'abbesse. On dit que la *belle Beauté* a pensé être empoisonnée, et que cela va droit à demander des gardes; elle est toujours languissante, mais si touchée de la grandeur, qu'il faut l'imaginer précisément le contraire de cette petite *violette* qui se cachoit sous l'herbe. » Enfin, pour dernier mot : « On me mande que madame de Fontanges est toujours dans une extrême tristesse : la place me paroît vacante, et, avec elle, une espèce de rouée, comme la Ludre; elles ne feront peur à personne, ni l'une ni l'autre. »

Cette extrême tristesse, c'était l'extrême-onction de l'amour.

VII.

Quand le roi apprit qu'on désespérait de sauver sa maîtresse, il lui envoya trois fois la semaine le duc de La Feuillade lui porter les plus tendres paroles. La dernière fois que vint l'ambassadeur, elle lui prit la main et y

mit un billet où elle priait le roi de venir lui dire adieu. Sans doute le billet était éloquent, car le roi dit à son ambassadeur qu'il voulait revoir la duchesse de Fontanges, qu'il voulait l'aimer encore, qu'il voulait qu'elle vécût. Paroles d'amant qui espère, paroles de roi qui commande. Le duc de La Feuillade avertit par une dépêche la mourante que le lendemain le roi irait au couvent. « Demain, dit-elle, il sera trop tard. » En effet, le médecin avait prédit qu'elle ne passerait pas la nuit; elle passa la nuit comme par miracle, un pied dans le paradis, un pied dans l'enfer. Le matin elle se fit coiffer et habiller dans son lit presque funéraire. On lui mit ses nœuds de ruban sur le front, des belles de nuit à ses oreilles, un collier de perles qui devait rappeler au roi les premiers jours de sa passion. Quand elle fut habillée et parée, elle se mira et dit : « Voilà une belle morte sur un lit de parade. » A chaque minute elle regardait l'heure. La mort était là qui attendait, mais l'âme demandait grâce et se retenait au rivage.

Enfin le bruit des carrosses dans la cour du couvent l'avertit que sa dernière heure avait sonné. Le roi entra. Il ne croyait pas que ce fût elle. Tant de beauté sitôt flétrie! tant de jeunesse sitôt fauchée! tant de grâce sitôt évanouie! Il alla s'asseoir dans un fauteuil tout préparé. « Plus près, » dit-elle en essayant un dernier sourire. C'était la voix de la tombe, sourde, lente, funèbre. « Je vous attendais pour partir, vous êtes venu, j'oublie toutes mes douleurs. » Le roi ne

nœuds lui voltigèrent sur le front. C'était poétique comme l'ombrage mystérieux de l'amour royal. Les fronts voilés donnent plus d'éclat aux regards et de volupté à l'expression. Voici comment Bussy conte cette page d'histoire des modes : « Elle étoit vêtue, ce jour-là, d'un justaucorps en broderie d'un prix considérable, et la coiffure étoit faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il sembloit, tant elle avoit bon air avec cet habillement, qu'elle ne pouvoit pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Il s'éleva un petit vent qui obligea mademoiselle de Fontanges de quitter sa capeline. Elle fit attacher sa coiffure avec un ruban dont les nœuds tomboient sur le front, et cet ajustement de tête plut si fort au roi, qu'il la pria de ne se coiffer point autrement de tout ce soir. Le lendemain, toutes les dames de la cour parurent coiffées de la même manière. Voilà l'origine de ces grandes coiffures qu'on porte encore, et qui, de la cour de France, ont passé dans presque toutes les cours de l'Europe. »

Bussy, cette mauvaise langue, en dit bien d'autres sur cette chasse : « La crainte qu'avoit son amant qu'il n'arrivât quelque accident à cette nouvelle chasseresse, l'obligea à rester toujours à ses côtés ; il ne l'abandonna point ; et, après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on couroit, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du bois pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Nous avons sujet de croire que le fruit qui naîtra de

ce passe-temps n'en sera pas plus sauvage pour avoir pris son origine dans les bois. »

Quand mademoiselle de Fontanges vit le roi à ses pieds, elle leva la tête beaucoup plus haut. Elle prit devant sa rivale les grands airs dont celle-ci abusait si impunément; elle dépensa cent mille écus par mois, et fit porter par des duchesses la queue de sa robe. Elle se fit nommer duchesse elle-même. Ce fut une surprise et un éblouissement à la cour. Mademoiselle de La Vallière n'avait eu que deux chevaux à son carrosse; madame de Montespan allait à quatre chevaux; mademoiselle de Fontanges arriva un jour dans la cour de Versailles dans un carrosse doré à huit chevaux!

Mademoiselle de La Vallière avait noué des rubans et des roses à la jupe de madame de Montespan; la voilà vengée, car c'est aujourd'hui madame de Montespan qui noue des roses et des rubans aux jupes de mademoiselle de Fontanges. Lisez plutôt madame de Sévigné : « On m'a dit de bon lieu qu'il y avoit eu un bal à Villers-Cotterets : il y eut des masques. Mademoiselle de Fontanges y parut brillante et parée des mains de madame de Montespan. »

A ce bal masqué de Villers-Cotterets, mademoiselle de Fontanges fut vaincue par madame de Montespan sur le champ de bataille de la danse. « La belle marquise dansa très-bien : Fontanges voulut danser un menuet; il y avoit longtemps qu'elle n'avoit dansé, il y parut; ses jambes n'arrivèrent pas comme vous

savez qu'il faut arriver; la *courante n'alla pas mieux*, et enfin, elle ne fit qu'une *révérence.* »

Madame de Sévigné *n'a pas compté* toutes les révérences qui furent *faites ce* soir-là à mademoiselle de Fontanges.

Madame de Montespan entreprit une campagne sérieuse contre sa rivale de vingt ans. Elle eut pour auxiliaire le duc de Mazarin, mais pour ennemi le P. de La Chaise. Le duc de Mazarin demanda audience à Versailles, et dit au roi, avec tout le beau sérieux d'un esprit convaincu, que Dieu l'avait averti en songe que si le roi son maître ne renonçait pas à mademoiselle de Fontanges, une révolution éclaterait sur la France. « Et moi, dit Louis XIV, je vous avertis, tout éveillé, qu'il est temps de mettre de l'ordre dans votre cerveau. » Le P. de La Chaise n'eut donc pas de peine à battre la marquise, si mal servie. Il représenta au roi que l'amour à trois était moins criminel encore que l'amour à quatre, puisque dans ce dernier amour il y avait un double adultère. Le roi voulut faire ses Pâques en cette année de grâce 1681; il ne les fit qu'à la Pentecôte. On cria au sacrilége; madame de Montespan dit un mot cynique sur le P. La Chaise; madame de Sévigné écrivit : « Le roi communia : le crédit de mademoiselle de Fontanges est solide et brillant. »

V.

Madame de Maintenon, qui voulait être aimée, qui savait déjà que l'heure sonnerait pour elle, jouait encore les confidentes. Le roi venait tous les jours la voir pour lui parler de ses deux maîtresses, pour la prier de les réconcilier, afin qu'il pût vivre en paix avec leurs jalousies. Madame de Maintenon écrivait à madame de Coulanges : « Le roi vient tous les jours chez moi, malgré moi. » Elle ne disait pas qu'elle fût morte de chagrin, comme plus tard son ami Racine, si le roi n'y fût pas retourné. Sa politique était qu'il vécût avec elle seule et qu'il éloignât de lui les autres. En attendant qu'il se décidât à s'ensevelir dans « la feuille morte », elle travaillait à débarrasser la place. « Vous aimez ou vous n'aimez pas le roi, disait-elle à mademoiselle de Fontanges. Si vous l'aimez, vous devez le sauver et nous sauver avec lui; si vous ne l'aimez pas, à quoi bon jouer ce jeu périlleux? Ah! ce serait une belle action que de quitter le roi! » Mademoiselle de Fontanges, impatientée du sermon, s'écria : « Ne dirait-on pas qu'il est aussi aisé de » quitter un roi que de quitter sa chemise! »

« Belle et bête comme une statue, » disait madame de Montespan de mademoiselle de Fontanges. Selon la Palatine, « elle était belle depuis les pieds jusqu'à

la tête. On ne pouvait rien voir de plus merveilleux, mais elle était sotte comme un petit chat. » — « La belle sotte, » disait l'abbé de Choisy. Il disait aussi : « Belle comme un ange et sotte comme un panier. » C'est encore une réputation usurpée : mademoiselle de Fontanges n'était pas sotte, c'est tout au plus si elle était bête.

A l'heure de sa mort, quand le roi vint la voir à Port-Royal, et qu'il lui montra ses larmes : « Je meurs contente, dit-elle, puisque mes derniers regards ont vu pleurer le roi. » Beaucoup de mots qui ne sont pas des *concetti*, mais qui marquent juste, pourraient être pris dans ses vingt ans, pour donner un démenti à l'abbé de Choisy et à madame de Montespan. Quand on sacra sa sœur abbesse de Chelles, toute la cour était présente, avec la musique du roi. Une femme de province, tout enivrée par les parfums, tout éblouie par les diamants des dames, s'écria : « C'est donc ici le paradis ! » Mademoiselle de Fontanges se retourna : « Eh non ! madame, dit-elle étourdiment : il n'y aurait pas tant d'évêques. » Madame de Montespan n'eût pas mieux dit.

Dans son portrait de mademoiselle de Fontanges, La Fontaine, qui l'avait vue chez madame de Montespan, infirme par avance le jugement de l'abbé de Choisy :

A MADAME DE FONTANGES.

Charmant objet, digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,
Votre beauté vient de la main des dieux,

Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce,
Que d'être offerts au dompteur des humains
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche.

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour,
Par quel moyen, j'en perdis la mémoire;
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint, et m'ayant abordé :
« Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière
L'Olympe entier, et tout le firmament. »
Ce dieu, c'étoit Mercure, assurément;
Il en avoit tout l'air et la manière.

Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille;
Mais c'est vous-même, et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.
« Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser :
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse et chaque objet charmant,
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage;
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces. »

Et pourtant, aujourd'hui, le jugement injuste de l'abbé de Choisy est confirmé par la tradition.

Toutes les maîtresses de Louis XIV avaient eu leur songe, comme dans la tragédie. « Moi, disait mademoiselle de Fontanges à son confesseur, j'ai eu un songe inexplicable. J'étais emportée sur une haute montagne, où je fus prise d'un terrible éblouissement. C'était à perdre la vue; mais tout à coup me voilà dans la nuit, ce qui me fit peur et me réveilla. » Son confesseur lui dit qu'il ne fallait pas un devin pour expliquer un tel songe. « La montagne, c'est la cour; le soleil c'est le roi; les ténèbres, c'est le péché. »

On crut au règne de mademoiselle de Fontanges, parce que c'était une aurore; mais les nuages de la mort l'ensevelirent à son premier éclat. Ce ne fut qu'une apparition.

VI.

Mademoiselle de Fontanges devint duchesse à son tour; elle eut la France à ses pieds, elle fut la dispensatrice des grâces, elle nomma les généraux et les évêques; mais un jour le roi lui dit qu'il ne l'aimait plus. Elle fut frappée mortellement et se tourna vers Dieu, comme hier mademoiselle de La Vallière, comme demain madame de Montespan. Elle prit aussi le chemin de la rue Saint-Jacques. Elle fit une halte à Port-Royal dans son voyage vers le ciel.

Madame de Sévigné a écrit à vol d'oiseau l'histoire de cette autre décadence : « Vous apprendrez une nouvelle qui n'est pas un secret, et vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Madame de Fontanges est duchesse avec vingt mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui les compliments dans son lit. Le roi y a été publiquement; elle prend demain son tabouret, et s'en va passer le temps de Pâques à une abbaye que le roi a donnée à une de ses sœurs. Voilà une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité de son confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé; en vérité, je n'en crois rien. Le temps nous l'apprendra. » Le temps le lui apprit bien vite. Après une si belle ascension, quel rapide déclin ! « Le *médecin forcé* traite madame de Fontanges, continue madame de Sévigné, Cependant madame de Coulanges me mande qu'*en faisant ses fagots*, il a guéri madame de Fontanges, qui est revenue à la cour, où elle a reçu d'abord publiquement une fort belle visite. »

Mais c'est le mensonge de la santé et de la faveur : « Madame de Fontanges est partie pour Chelles; elle a quatre carrosses à six chevaux, le sien à huit; toutes ses sœurs y étoient avec elles : mais tout cela si triste qu'on en avoit pitié; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse; méprisant quarante mille écus de rente, et un tabouret qu'elle a, et voulant la santé et le cœur du roi, qu'elle n'a pas : votre *médecin forcé* a fait là une belle cure. »

II.

Je dirai ici quelques mots de ses enfants. Elle en mit au monde quatre. Le premier mourut au berceau. Elle accoucha du second avant le terme parce qu'elle avait eu peur d'un coup de tonnerre. L'enfant ne vécut qu'un jour, « cela ne marquait pas qu'il dût être un grand capitaine, ni qu'il tînt du roi, » dit la batailleuse Palatine. Elle ajoute : « Aussi, je crois que l'on s'en consola. » On a retrouvé les actes de baptême de ces deux enfants, qui eurent pour parrains et marraines des gens obscurs. Mademoiselle de La Vallière les voulait cacher au monde après avoir caché leur naissance. Elle ne leur donne qu'un titre : le titre de « pauvres ». Les deux autres, mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois, furent reconnus par le roi. Anne de Bourbon, qui épousa le prince de Conti, était née en 1666. Ce fut une des jeunes merveilles de la cour devenue plus sérieuse. La Fontaine, qui avait dit de la mère qu'elle était la grâce, *plus belle encor que la beauté*, a dit de la fille :

> L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas
> Reçu l'empreinte de son pas.

Mademoiselle de La Vallière la trouvait trop jolie : « Je n'ai plus qu'un pas à faire, écrit madame de La Vallière au maréchal de Bellefonds; mais j'ai de

la sensibilité, et l'on a eu raison de vous dire que mademoiselle de Blois m'en a beaucoup inspiré. Je vous avoue que j'ai eu de la joie de la voir jolie comme elle l'étoit, je m'en faisois en même temps un scrupule. Je l'aime, mais elle ne me retiendra pas un seul moment; je la vois avec plaisir, et je la quitterai sans peine. Accordez cela comme il vous plaira; mais je le sens comme je vous le dis. »

Mademoiselle de Blois épousa le prince de Conti, qui aimait la débauche à l'orientale, dit la Palatine. « Il avoit de l'esprit, du courage, étoit agréable dans toutes ses manières et se faisoit aimer; mais ses mauvaises qualités étoient qu'il étoit faux, qu'il n'aimoit que lui-même et qu'il profanoit l'amour. Il a pris à Fontainebleau des cantharides qui l'ont empoisonné. »

Il y eut plus de romanesque encore dans la vie de la princesse de Conti que dans celle de sa mère. Le roi de Maroc, un tyran, Muley-Ismaël, devint amoureux d'elle sur son portrait *, et la fit demander en mariage à Louis XIV. Cette histoire fut consacrée par des vers de Jean-Baptiste Rousseau :

Votre beauté, grande princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule **.

* *Relation historique de l'amour de l'empereur du Maroc pour la princesse de Conti.* Cologne, MDCC.

** Ce portrait en fit bien d'autres. « Trouvé dans les Indes au

Le comte de Vermandois fut le quatrième enfant de La Vallière. Le roi rétablit pour lui l'office d'amiral de France. Il naquit en 1667 et mourut à quinze ans. Il ne laissa que le souvenir de ses folies. Il ne connaissait que la salle d'armes, l'église et l'orgie. Des historiens romanesques l'ont voulu retrouver sous le célèbre Masque de fer, cette énigme sans Œdipe. Il ne semblait digne ni de Louis XIV ni de mademoiselle de La Vallière. Selon mademoiselle de Montpensier : « il y avoit peu de temps que M. de Vermandois étoit revenu à la cour; le roi n'avoit pas été content de sa conduite : il s'étoit trouvé dans des débauches, et le roi ne le vouloit point voir. Il ne sortoit que pour aller à l'académie, et le matin pour aller à la messe; ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au roi. Ce sont de ces histoires que l'on ne sait point, et que l'on ne voudroit point savoir. Cela donna beaucoup de chagrin à madame de La Vallière. Il fut fort prêché; il fit une confession générale, et on croyoit qu'il se fût fait un fort honnête homme. Après que le roi fut guéri, j'allai à Eu, fort fatiguée des cérémonies des morts : elles m'avoient donné des vapeurs; c'étoit après la Notre-Dame de septembre. Madame de Mon-

bras d'un armateur françois, par don Joseph Valeïo, Castillan, fils de don Alphonse, mort vice-roi de Lima, il lui inspira une passion violente, qui a longtemps diverti la cour et Paris. » On trouve encore çà et là un petit livre imprimé en 1698, sous le nom de *la Déesse Monas, ou Histoire du portrait de madame la princesse de Conti*. Le prince indien, dans son admiration, substitua l'image de la princesse « à celle de l'idole du pays ».

tespan m'envoya un courrier. Elle m'écrivit que M. de Vermandois étoit mort, que le roi avoit donné sa charge d'amiral à M. le comte de Toulouse. Il tomba malade au siége de Courtray, d'avoir trop bu d'eau-de-vie. On dit qu'il avoit donné de grandes marques de courage, et on ne parloit de son esprit et de sa conduite que comme l'on a accoutumé selon que l'on aime les gens. » Le roi ne pleura pas son fils, parce que « la Montespan et la vieille lui firent croire que cet enfant n'étoit pas à lui, mais à Lauzun, » dit la Palatine. Je crois que le roi ne pleurait déjà plus et que la mort même ne lui fit pas pardonner à cet enfant gâté ses bruyantes orgies.

III.

Que si on veut étudier aux Carmélites les pieuses années de la duchesse de La Vallière, il faudra faire un pèlerinage idéal à ce couvent ruiné et rebâti : on y trouvera je ne sais quel vivant souvenir de sœur Louise de la Miséricorde. Là, elle priait; ici, elle pleurait; là, fut le réfectoire où elle écoutait les saintes lectures; ici, fut la cellule où si souvent les épines du cilice l'ont mordue jusqu'au sang; là, fut le jardin où, armée de la bêche, celle qui n'avait appris qu'à soulever l'éventail, remuait la terre laborieuse, non pour creuser sa fosse, mais pour donner aux pauvres le fruit de ses peines.

C'est encore dans les lettres de mademoiselle de La Vallière que j'ai commencé à étudier sa vie aux Carmélites. La première, écrite au couvent, est datée du 22 avril 1674, elle exprime déjà sa joie d'avoir touché le rivage : « Il y a deux jours que je suis ici, » j'y goûte une tranquillité et une satisfaction si » pures et si parfaites, que je suis dans une admira- » tion des bontés de Dieu qui tient de l'enthousiasme. » Mes liens sont rompus par sa grâce, et je vais tra- » vailler sans cesse à lui rendre toute ma vie agréable » pour lui marquer ma reconnoissance. » Ses liens sont rompus; toutefois, quelques lignes après, elle ne se regarde encore que comme une demi-pénitente.

A trois mois de là, elle est dans l'ardeur enthousiaste de la jeune vierge qui se donne toute au Seigneur; les plus vives images la tourmentent et la caressent, elle cherche les embrasements de l'amour divin, elle veut être consumée par la soif du paradis. Elle vient de quitter Dieu pour écrire, elle n'écrit que pour parler de Dieu, elle cesse d'écrire pour retourner à Dieu. « Adieu, je vais de ce pas vous recommander » à Celui à qui nous devons tout. »

Du 13 juillet 1674 au 24 juin 1675, les lettres écrites ne se sont pas retrouvées; mais voici les pages admirables tombées de ce cœur déjà sanctifié au lendemain de la prise de voile. « C'est à l'heure qu'il » est que je puis dire avec vérité que je suis à Dieu » pour jamais : je suis à lui par des liens si forts que » rien ne les peut rompre. Liée par des vœux et

» encore plus par la grâce, rien ne peut me séparer » de la charité de Jésus-Christ; c'est en lui seul que » j'espère, et en lui seul que je veux vivre. »

Sainte Thérèse fut-elle plus enflammée?

Le souvenir de Louis XIV vient passer dans ses visions extatiques : « Il ne me reste qu'à perdre la » mémoire de tout ce qui n'est pas Dieu, mais cette » importune mémoire que je voudrois si loin de moi » me distrait à tout moment et me livre d'éternels » combats. » Quelque profond que soit le cloître, le souvenir du roi y vient encore; quelque lumineux que soit ce nouveau printemps qui va s'épanouir en Dieu, l'abondance des primevères et des lis ne cache pas les dernières feuilles flétries de la moisson des roses.

Mais la religieuse va meurtrir sous le cilice cette chair pécheresse qui garde encore les souillures des folles années. « Toutes les souffrances, toutes les » austérités du corps n'ont rien, ce me semble, qui » égale la peine et l'humiliation du péché. »

Le péché est comme le sang qui rouille la clef: on a beau la laver, même avec ses larmes, la rouille marque toujours. Aussi sœur Louise de la Miséricorde s'écrie : « Aimer Dieu ardemment et oublier tout le » reste! » Elle aimera Dieu, mais elle n'oubliera pas. En vain elle dit avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Elle a beau faire de ses mains devenues chastes un lit nuptial à cet amant qui va l'emporter dans l'infini, Louis XIV peut dire toujours de sa maîtresse : « Mademoiselle de

La Vallière, c'est moi. » Non, mademoiselle de La Vallière, ce n'est pas vous, Sire, car il y a un souverain qui règne de plus haut et qui aime de plus près! c'est vers le Roi des rois que s'est tournée la pauvre femme brisée à demi par les passions périssables. Elle espère et elle tremble : « Tout nous sera compté; le » temps fuit et n'est plus : l'éternité s'avance... L'éter- » nité!... ce mot me fait trembler; c'est le terme fatal » où tout doit aboutir, vers lequel chaque instant » nous précipite, où nous touchons peut-être, où finit » la vie du monde, et où dans toute l'étendue de son » immensité commence le règne à jamais triomphant » du Père des miséricordes et du Dieu des ven- » geances. »

La jeunesse, en ses dernières aspirations, luttait toujours en elle et voulait vivre même dans le tombeau. Mais elle avait sa jeunesse en haine et la punissait en ses rébellions. « Elle demandoit sans cesse la permission de jeûner au pain et à l'eau, et de se servir de toutes les macérations capables de faire souffrir une chair criminelle. On peut dire qu'elle se crucifioit tous les jours; les derniers démons qui étoient en elle subissoient une torture de tous les instants. Elle se levoit les matins deux heures avant la communauté, et passoit ce temps à prier devant le saint sacrement, et à joindre en secret ses larmes au sang de son Sauveur, sans que les plus rudes hivers lui fissent rien relâcher d'une pratique si pénible. Elle enduroit le froid, jusque-là qu'on l'a souvent trouvée saisie et

évanouie, soit dans l'église, soit dans les greniers où elle étendoit le linge. »

Mais qu'était-ce que toutes ces pénitences pour celle qui avait rattaché les nœuds, devant toute la cour, à la robe de madame de Montespan!

IV.

Ce fut dans le sein de mademoiselle d'Épernon que mademoiselle de La Vallière versa son cœur. Ce fut son dernier confesseur de l'ordre profane, si on peut dire ainsi d'une sainte fille qui n'était plus du monde. Mais mademoiselle d'Épernon avait été du monde et elle avait aimé, elle aussi, jusqu'à en mourir. Ne sait-on pas que le duc de Joyeuse, quand il était le chevalier de Fiesque, aima mademoiselle d'Épernon et lui prit son cœur. Mademoiselle raconte que cette passion s'alluma dans les bals de l'hiver 1644. Mademoiselle d'Épernon fut frappée de la petite vérole. « Le chevalier eut pour elle tous les soins imaginables. La considération du péril pour lui ne l'empêcha pas d'aller la visiter tous les jours. Il témoigna pour elle une passion incroyable qui dura encore tout l'hiver suivant. » Le mariage fut empêché par la sœur du chevalier, qui comptait bien vaincre la résistance de sa famille; mais il fut tué au siége de Mardyck. Mademoiselle d'Épernon ne se consola pas dans une autre passion. Comme

mademoiselle de La Vallière, elle ne pouvait aimer qu'une fois sur la terre : elle se tourna vers le ciel. Elle vint chercher Dieu aux Carmélites.

Mademoiselle d'Épernon avait déjà un peu plus tôt confessé madame de Longueville. Elle-même aimait à dire son roman sitôt fini.

Quelques livres pénétraient dans la bibliothèque chrétienne des Carmélites. Mademoiselle de La Vallière avait connu La Bruyère à l'hôtel Condé à Versailles. Elle voulut lire les *Caractères;* sans doute elle relut plus d'une fois le quatrième chapitre, où sous le titre *du Cœur,* le moraliste a pensé souvent comme un homme et comme une femme tout à la fois. La pénitente a pu inscrire cette maxime sur ses pages volantes, car elle écrivait toujours un peu :

Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser.

N'aimait-elle pas à se consoler et à se désoler dans La Bruyère de n'être plus à la cour, en lisant le chapitre huitième :

La cour ne rend pas content : elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Mais c'était surtout l'Évangile, cette cour céleste, qui consolait mademoiselle de La Vallière de la cour de Louis XIV.

Le culte des images n'était pas banni du couvent des Carmélites. Les saintes filles qui vivaient en Dieu avaient voulu parer leur église, leur oratoire, leur chapelle, leur cloître, de statues et de tableaux qui formaient tout un musée chrétien. Elles voulaient ainsi

vivre en la sainte compagnie des vierges et des martyres, dont l'image périssable, immortalisée par le ciseau ou le pinceau, leur rappelait mieux les luttes et les souffrances. Dans les réfectoires et les cellules, il y avait des portraits : les saintes de l'avenir. Mademoiselle de La Vallière y était peinte deux fois *, sans

* J'ai déjà dit que le portrait de Mignard, que possède aujourd'hui le couvent, était un portrait de cour plus tard habillé par L'Eutef.

L'Eutef avait peint mademoiselle de La Vallière sur une même toile avec mademoiselle d'Épernon.

On pouvait remarquer parmi les portraits ceux de mademoiselle d'Épernon : sœur Anne-Marie, par Mignard. On y voyait toutes les grandes prieures, mademoiselle de Fontaine : mère Madeleine de Saint-Joseph; la marquise de Bréauté : mère Marie de Jésus; mademoiselle de Bains : mère Marie-Madeleine; mademoiselle de Bellefonds : mère Agnès de Jésus-Maria. Ces portraits sont demeurés aux Carmélites.

Dans l'Appendice de l'Histoire de madame de Longueville, M. Victor Cousin donne le catalogue des tableaux et statues que les Carmélites ont pu sauver en 1793.

La sculpture ne se compose aujourd'hui que des statues de saint Denis; de la Vierge Reine des Anges, un sceptre à la main; d'une autre Vierge avec un Enfant Jésus; du cardinal de Bérulle, par Sarrasin, un chef-d'œuvre que rehaussent quatre bas-reliefs de Lescocart. M. Victor Cousin a vanté cette belle chose dans son livre : *Du Vrai, du Beau et du Bien.*

Le cardinal de Bérulle avait été le premier supérieur des Carmélites. Il leur avait légué son cœur, qu'elles conservèrent pieusement dans un reliquaire. En 1793, on leur enleva le reliquaire, mais on leur laissa le cœur du cardinal, qu'elles ont encore aujourd'hui dans une boîte d'argent.

Pour les peintures je reproduis la liste même des religieuses :

« Un portrait peint sur pierre de la sainte Vierge tenant l'En-

parler de la Madeleine, où Le Brun avait à peine réussi à la représenter.

V.

C'est un beau spectacle que la lutte héroïque de cette femme contre les souvenirs de la cour, contre

fant Jésus. Cette peinture est fort ancienne, et une tradition la fait remonter à saint Luc lui-même, et la fait apporter en Gaule par saint Denis, qui l'aurait laissée dans la cave souterraine où il se réfugiait pour éviter la persécution.

» Deux tableaux sur bois attribués à Le Brun. L'un représente sainte Thérèse priant pour les âmes détenues en purgatoire, et voyant plusieurs d'entre elles sortir de ce lieu d'expiation et s'élever vers le ciel. L'autre représente la même sainte en oraison; un séraphin lui perce le cœur d'un dard enflammé.

» Un tableau beaucoup plus ancien représente le même sujet; on ignore le nom de l'artiste.

» Dans le sanctuaire de l'église actuelle, près de la grille du chœur, est un grand tableau de Le Brun : Jésus-Christ apparaissant à la mère Anne de Jésus, carmélite espagnole, disciple de sainte Thérèse, et à la mère Anne de Saint-Barthélemy, leur prédisant à l'une et à l'autre la fondation de l'ordre en France, et leur apprenant que sa volonté était qu'elles y fussent envoyées.

» Deux portraits de mademoiselle d'Épernon, sœur Anne-Marie.

» Un portrait de madame de La Vallière, de Mignard.

» Mademoiselle de Bains, la mère Marie-Madeleine de Jésus. Un portrait de madame de Bréauté, la mère Marie de Jésus. Plusieurs portraits de mademoiselle de Fontaines, la vénérable mère Madeleine de Saint-Joseph, première prieure française du grand couvent. Un portrait de mademoiselle de Bellefonds, la mère Agnès de Jésus-Maria. La sœur Catherine de Jésus en extase. Un por-

tout ce qui fut son bonheur, contre tout ce qui fut sa vie. Il est doux quand on marche vers la mort, quand on gravit l'âpre montagne tout envahie de ronces, toute couronnée de rochers, de se retourner vers les chemins parcourus, vers les sentiers aimés qui ont gardé de notre jeunesse les plus chers lambeaux. Il est doux d'évoquer dans les ténèbres du passé les images, embellies par le lointain, de ceux

trait de mademoiselle de Maulevrier, la mère Anne-Thérèse de Saint-Augustin, portrait attribué à Largillière. »

L'inventaire des archives et celui donné par les Carmélites à M. Victor Cousin ne mentionnent pas toutes les richesses d'art possédées par la communauté. La tradition cite de Simon Vouet quatre tableaux entourés d'arabesques dorées : les Anges après l'Ascension; David avec l'ange qui répand le fléau de la peste; Tobie tirant le poisson de l'eau; Zacharie devant l'apparition de l'ange. De Pieter de Cortone, une Sainte Catherine de Sienne; de Carlo Dolci, un Ecce Homo; de Sasso Ferrato, une Vierge. Enfin des tableaux espagnols et des miniatures, dont une représentant la princesse de Condé, mère de madame de Longueville.

Le philosophe historien qui a fait pieusement son pèlerinage au couvent des Carmélites rapporte que les dames du Carmel lui ont parlé « d'une statue en marbre de Girardon, Jésus-Christ ressuscitant, qui était placée dans le jardin avec une Sainte Thérèse et une Madeleine en pierre. Il y avait aussi aux Carmélites deux tableaux de Le Brun, représentant, l'un la Résurrection de Jésus-Christ; l'autre, Jésus-Christ attaché à la colonne du prétoire pour subir la flagellation. Quelqu'un s'en empara, et ils furent trouvés au commencement de ce siècle chez un marchand de bric-à-brac, reconnus et achetés par la mère Camille, madame de Soyeucourt, prieure des Carmélites de la rue de Vaugirard, et on peut les voir encore aujourd'hui dans l'église extérieure de ce couvent. »

qui ont pris notre cœur, de ceux qui ont été nous-mêmes. Sur le versant de l'âpre montagne, sœur Louise de la Miséricorde ne voulait pas se retourner; mais çà et là, saisie par le vertige, elle tombait agenouillée et jetait un regard effaré sur les mirages de la cour : « Je fais tous mes efforts, mais c'est en vain; je trouve » dans mon cœur un ennemi qui me détourne du bien » que je veux et me fait faire le mal que je ne veux » pas. » Elle fait cette confession le 4 novembre 1675, et pourtant il y a cinq mois qu'elle se cache sous le voile sacré : « Eh quoi donc! j'aimerai la loi de Dieu, » elle fera les délices de mon esprit, et je fléchirai » indignement sous la loi du péché ! »

Ne voit-on pas autour d'elle le cortége des criminelles rêveries? Elle ne veut pas regretter la cour; mais son âme n'y va-t-elle pas follement aux heures de méditation : « Je suis une malheureuse qui commence » à souhaiter faire le bien, et qui n'en ai point encore » fait. Je vois bien que je ne mérite que des châtiments, » et cependant je reçois des biens, et des biens pour » la vie éternelle. Je m'abîme dans ces considérations, » et je m'y perds. Mais si nous ne pouvons rien faire » qui puisse nous acquitter, Jésus-Christ est mort pour » payer toutes nos dettes. Il a brisé le joug de notre » esclavage, et nous a fait ses enfants d'adoption. » Mettons toute notre confiance en ce souverain libé- » rateur. »

Plus loin, elle se trouve tiède « au service du divin Maître ». Cependant rien ne lui fait peur : « quel que

» soit le chemin, j'y passerai sans peine. » Mais elle se promet d'être forte et ne peut pas le devenir. « Vous me parlez comme vous auriez fait à saint Paul » à son retour du troisième ciel, et je suis la plus cri- » minelle des créatures, pleine de faiblesses et d'in- » fidélités; toute terrestre, et, malgré les grâces du » Seigneur, rampante parmi tant de personnes qui » volent dans la voie étroite. »

Faut-il commenter ces paroles si expressives; ne disent-elles pas toute l'âme de celle qui n'a pas encore tué le dragon?

Elle raconte plus loin les visites des curieuses qui lui viennent parler du doux soleil de la cour. Mais avant l'heure des visites, elle va se jeter aux pieds de Dieu, pour le prier de la garder, tant elle a peur des entraînements. Quoi qu'elle fasse, elle ne peut empêcher les visiteuses de l'émouvoir en lui rouvrant le livre du monde; elle ferme les yeux, mais elle lit. Dès qu'elle est seule, elle retourne à Dieu et s'efforce d'oublier. Si le soir elle écrit à son ami le maréchal, à son maître Bossuet, à sa belle-sœur la marquise de La Vallière, elle ne parle que de ce qui la touche au couvent, tantôt une prise de voile, tantôt une mort de religieuse. Elle veut prouver que son esprit ne dépasse pas le seuil sacré. Et quand elle voit que le démon ne veut pas mourir en elle, elle s'enflamme d'une sainte fureur, elle s'écrie qu'enfin elle comprend l'Apôtre, jusque-là pour elle si incompréhensible, qui demande à être anathème pour ses frères : « Je consens à l'être,

» oui, mon Dieu, je vous en conjure si c'est votre » plus grande gloire. » Elle s'élève à l'éloquence de Bossuet lui-même : « Faisons parler le sang de » Jésus-Christ, implorons sa miséricorde, prions, » gémissons, pleurons, désarmons sa justice. Je fré- » mis quand je vois à quel point est montée la cor- » ruption; elle monte tous les jours et j'ai le cœur » déchiré de voir les gens de bien se laisser entraîner » au torrent. » Le torrent, c'est la cour; c'est toujours le roi qu'elle regarde. Elle ne veut plus l'aimer qu'en Dieu, elle ne veut plus lui parler que par la prière. « Aimons avec transport ce que nous avons tant offensé, » et prions avec compassion pour ce que nous avons » tant aimé. »

Pendant toutes ces luttes désespérées, pendant toutes ces secousses du démon, pendant toutes ces angoisses, quand le vent d'ouest lui apportait de Versailles, jusque dans le jardin des Carmélites, des bouffées de ses belles saisons, que disait Louis XIV de cette femme qui avait été la vie de sa jeunesse? Le roi n'était plus romanesque : mademoiselle de Scudéry avait passé de mode, madame de Montespan avait raillé les sentiments chevaleresques, le roi ne parlait de sœur Louise de la Miséricorde que comme d'une héroïne à mourir d'ennui.

A la cour ce ne sont que carrousels, spectacles et mascarades; le bruit de ces fêtes vient frapper par son écho les pierres du cloître, il s'arrête aux pieds de sœur Louise de la Miséricorde sans monter jusqu'à son

cœur : « La cour s'est rapprochée, et je loue Dieu » de m'en être éloignée pour jamais; j'entends parler » de mille plaisirs, et je ne puis compter que ceux » qui se goûtent dans la maison du Seigneur. » Mais la cour se montrait aux Carmélites. Je lis dans le journal du temps, je veux dire dans les lettres de madame de Sévigné * : « La reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto;* cette dernière se mit à la tête de faire une loterie, elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses; cela fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde; elle lui demanda si tout de bon elle étoit aussi aise qu'on le disoit. « *Non,* répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je suis contente.* » *Quanto* lui parla fort du frère de Monsieur, et si elle vouloit lui mander quelque chose, et ce qu'elle désiroit pour elle. L'autre d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : « *Tout ce que vous voudrez, madame; tout ce que vous voudrez.* » Mettez dans cela toute la grâce, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger;

* Madame de Sévigné fut de celles que la curiosité, la compassion, l'amitié peut-être, conduisirent souvent au parloir des Carmélites pour voir sœur Louise de la Miséricorde. Après l'avoir raillée sur ses masques de dévotion quand elle était à la cour, madame de Sévigné reconnaît que le voile de religieuse cachait un ange. Et comme elle peignit bien la femme par ces quelques mots d'une de ses lettres à sa fille : « Pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde une princesse de Conti. »

elle envoya chercher ce qu'il falloit pour une sauce qu'elle fit elle-même et qu'elle mangea avec un appétit admirable. Je vous dis le fait sans aucune paraphrase. »

Que de paraphrases on pourrait trouver dans cette visite de la reine et de la maîtresse à celle qui fut la reine et la maîtresse, à celle qui n'est plus que la plus humble des servantes de Dieu !

VI.

Cependant mademoiselle de La Vallière croit qu'elle se détache d'elle-même et qu'à chaque station de sa croix elle foule d'un pied victorieux les flammes du passé. Elle a inscrit ces saintes paroles dans sa cellule : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il » prenne sa croix et qu'il me suive. »

Mais le lendemain elle se réveille tout envahie encore par les songes profanes : « Qui me délivrera » de ce corps de mort dont la pesanteur m'accable ! » Voici les fêtes de la Pentecôte, elle se dégage des liens terrestres et s'écrie : « Mon esprit s'est élevé jus- » qu'au Seigneur, parce qu'il a daigné s'abaisser jus- » qu'à moi ! » Elle a fait un grand pas ; elle a vu briller l'étoile du salut : le Saint-Esprit la transporte, elle ne tient plus à la terre ; mais elle retombe bientôt du haut de ses extases, « accablée sous la chaîne du péché ».

On la dirait pourtant morte à elle-même, tant elle

s'inquiète peu de son fils et de sa fille. Elle n'a pas une larme pour son frère qui se meurt. Sœur Anne de Jésus, qui comme elle a été fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, va mourir sous ses yeux dans les plus grandes souffrances, après avoir vécu « six ans et demi d'une vie toute pleine de croix ». Elle la regarde mourir sans un battement de cœur, en disant « que la mort des saints est précieuse, et qu'il est plus » sûr de mettre son espoir en Dieu que dans les » princes de la terre. »

Trois années déjà se sont écoulées, de nouveaux souvenirs envahissent peu à peu les anciens, comme les lianes et les ronces couvrent les ruines abandonnées. Elle se lève avant les plus matinales, elle s'humilie à la chapelle, elle travaille au jardin. A l'heure des aumônes, ce ne sont pas ses pauvres qui l'attendent, c'est elle qui attend ses pauvres. Les heures oisives ne sonnent plus pour elle.

Cependant longtemps après, le 11 juillet 1684, elle écrit : « Je me sens encore toute vivante dans le cer- » cueil de la pénitence. » Elle a quarante ans. Ni la haire, ni le cilice, ni les larmes, ni les désespoirs, n'ont pu flétrir avant l'heure ce beau corps fait pour l'amour profane. La nature maintient ses droits, la vie monte toujours. Chaque fois qu'avril revient, il ramène la séve dans cet arbre battu des vents qui vainement s'est dépouillé de son feuillage. Sœur Louise de la Miséricorde ne regarde jamais dans un miroir celle qui fut mademoiselle de La Vallière, mais celles qui

viennent la voir lui disent toujours qu'elle est belle : elle dit qu'elle a sa beauté en horreur, puisque pour elle c'est l'image de son péché. Mais çà et là, la femme se réveille, elle se console d'être belle, et remercie Dieu de l'avoir appelée jeune encore.

On a marié sa fille à un prince : que lui importe à elle qui ne connaît plus que le royaume de Dieu?

La dernière lettre au maréchal de Bellefonds est datée du 17 novembre 1693; elle lui parle de la mort de la jeune sœur Anne-Marie de Jésus comme si elle parlait de sa mort à elle-même. Anne-Marie de Jésus était la fille du maréchal de Bellefonds.

« Qu'elle est heureuse de toucher au dernier mo-
» ment d'une vie si pure et si innocente! Elle quitte
» une dépouille mortelle pour aller recevoir des
» mains de son divin Époux une couronne de gloire
» immortelle; car vous m'avouerez, Monsieur, que
» vous voyez tous les caractères des prédestinés dans
» votre chère enfant. Je supplie la divine Bonté d'a-
» chever son œuvre en miséricorde, et que sa sainte
» volonté détruise tellement la nôtre en tout, que ce
» ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ qui
» vive en nous. »

Ce sont les derniers mots tombés de cette plume sanctifiée, du moins c'est la dernière lettre retrouvée*.

* Toutes les lettres que j'ai eues dans les mains sont des lettres de la demi-pénitente ou de la jeune repentie. Devenue vieille, Louise de la Miséricorde n'écrivait que des billets où la femme ne se montrait plus.

Mademoiselle de La Vallière écrivit sans doute encore à la marquise de La Vallière et à la princesse de Conti ; que sont devenues ces lettres? Ce n'est donc plus elle-même qu'il faut interroger sur sa vie aux Carmélites. Mais n'a-t-elle pas dit tous ses combats, tous ses désespoirs, tous ses déchirements, toutes ses aspirations? Sainte Thérèse ne s'est pas mieux peinte, saint Augustin n'a pas mieux dévoilé son âme.

Si j'interroge les contemporains, je ne la retrouve pas si vivante que dans ses lettres; ils ne me disent que les rares événements de sa vie, les paroles arrachées à son silence, les visites au parloir, les labeurs au jardin, les derniers rayonnements de cette beauté qui transperçait sous le voile comme le soleil couchant sous le nuage.

XII.

LA MORT

DE

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Mademoiselle de La Vallière demeura trente-six années aux Carmélites, la plus humble de toutes, la plus inquiète et pourtant la plus près de Dieu. Le désert où se réfugia Madeleine ne fut pas plus inondé de larmes pénitentes que la cellule de mademoiselle de La Vallière. Je ne parlerai pas de tous les cilices qu'elle imposa à son esprit comme à son corps. C'était la plus faible, mais l'amour de Dieu lui donna tous les courages. « Pauvre femme, lui dit un jour madame d'Armagnac en la voyant filer de l'étoupe, voilà donc ce que vous faites de ces mains qui ont joué avec le

sceptre? — Pourquoi vous étonner? dit la carmélite. N'ai-je pas été à la cour la servante de madame de Montespan? Ici je ne suis que la servante des pauvres. »

Quand on apprit à Louis XIV, déjà penché vers la tombe, que celle qu'il avait le plus aimée avait enfin gagné le ciel, il dit à madame de Maintenon, sans être attendri, que tout cela lui semblait si loin qu'il n'y croyait plus. En effet, Louis XIV avait vécu plusieurs existences. Cependant, quel que fût son éloignement de tout ce qui avait été la religion de sa jeunesse, peut-être aurait-il retrouvé une dernière larme si on lui eût dit comment était morte la duchesse de La Vallière? Elle mourut de soif.

Un jour, dans le jardin des Carmélites, elle vit une jeune sœur qui puisait de l'eau et qui buvait dans sa main. Ce tableau lui rappela une des meilleures journées de ses beaux jours. C'était à Fontainebleau. Elle se promenait dans la forêt avec toute la cour. Comme elle aimait la solitude et la rêverie, elle s'était éloignée pendant qu'on jouait à la main chaude. Le roi, qui ne l'avait pas perdue de vue, la rejoignit sous les ramées, devant une petite fontaine, à l'instant même où elle se penchait pour y puiser de l'eau avec sa main. Le roi trouva la coupe digne d'un roi. Il s'agenouilla et but à diverses reprises, en disant que l'eau se changeait en vin.

Elle avait oublié ce tableau romanesque, comme tant d'autres; mais après un demi-siècle, ce tableau avait reparu plus poétique que jamais dans la mémoire de

la carmélite. « O mon Dieu, dit-elle, pardonnez-moi ce retour vers un temps si fatal! Puisque le roi a eu tant de joie à boire dans ma main, je vous promets, Seigneur, de ne plus boire jamais. »

Elle ne voulait plus boire qu'à l'eau vive du divin amour, comme la Samaritaine.

Cette histoire a été diversement racontée; voici la version de l'abbé Lequeux : « Un jour donc de vendredi saint qu'elle étoit au réfectoire, elle se ressouvint que dans le temps qu'elle étoit à la cour, elle se trouva dans une partie de chasse pressée d'une si grande soif qu'elle n'en pouvoit plus, et qu'elle se fit apporter des rafraîchissements et des liqueurs délicieuses, dont elle but avec beaucoup de plaisir et de sensualité. Ce souvenir, joint à la pensée de la soif que Jésus-Christ avoit bien voulu éprouver à la croix, et du fiel et du vinaigre qu'on lui avoit présentés pour tout soulagement, la pénétra d'un si vif sentiment de componction, qu'elle forma dans le moment l'étonnante résolution de ne plus boire du tout*. »

* Selon Saint-Simon, « sa délicatesse naturelle avoit infiniment souffert de la sincère âpreté de sa pénitence de corps et d'esprit, et d'un cœur fort sensible dont elle cachoit tout ce qu'elle pouvoit. Mais on découvrit qu'elle l'avoit portée jusqu'à s'être entièrement abstenue de boire pendant toute une année, dont elle tomba malade à la dernière extrémité. Ses infirmités s'augmentèrent, elle mourut enfin dans de grandes douleurs, avec toutes les marques d'une grande sainteté, au milieu des religieuses dont sa douleur et sa vertu l'avoient rendue les délices, et dont elle se croyoit et se disoit sans cesse être la dernière, in-

L'historien raconte ensuite que sœur Louise de la Miséricorde fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et plus de trois ans à n'en boire qu'un demi-verre par jour. Mais selon cette version, Dieu ne voulait pas encore de sa pénitente; elle avait beau s'attacher violemment à la mort, elle se survivait

digne de vivre parmi des vierges. Madame la princesse de Conti ne fut pas avertie de sa maladie, qui fut fort prompte, qu'à l'extrémité. Elle y courut et n'arriva que pour la voir mourir. Elle parut d'abord fort affligée, mais elle se consola bientôt. Elle reçut sur cette perte les visites de toute la cour. Elle s'attendoit à celle du roi, et il fut fort remarqué qu'il n'alla point chez elle.

» Il avoit conservé pour madame de La Vallière une estime et une considération sèche dont il s'expliquoit même rarement et courtement. Il voulut pourtant que la reine et les deux Dauphines l'allassent voir et qu'elles la fissent asseoir, elle et madame d'Épernon, quoique religieuses, comme duchesses qu'elles avoient été. »

La folie des étiquettes royales envahit toujours la sagesse de Saint-Simon.

« Les enfants de madame de Montespan furent très-mortifiés de ces visites publiques reçues à cette occasion, eux qui en pareille circonstance n'en avoient osé recevoir de marquée. Ils le furent bien autrement quand ils virent madame la princesse de Conti draper, contre tout usage, pour une simple religieuse, quoique mère; eux qui n'en avoient point, et qui, pour cette raison, n'avoient osé jusque sur eux-mêmes porter la plus petite marque de deuil à la mort de madame de Montespan. Le roi ne put refuser cette grâce à madame la princesse de Conti, qui le lui demanda instamment, et qui ne fut guère de son goût. Les autres bâtards essuyèrent ainsi cette sorte d'insulte que le simple adultère fit au double dont ils étoient sortis, et qui rendit sensible à la vue de tout le monde la monstrueuse horreur de leur plus que ténébreuse naissance, dont ils furent cruellement piqués. »

malgré elle ; elle avait beau se rouler sur les épines de la mortification, elle retrouvait toujours des roses sur ce lit douloureux. Elle avait beau, selon l'expression de Jésus-Christ, « creuser bien avant dans la terre, » ses yeux mortels ne voulaient pas encore se fermer à la lumière. Elle avait beau s'enfermer dans le tombeau de Notre-Seigneur, les anges rebelles venaient à toute heure soulever le couvercle et lui chanter les hymnes du passé.

Enfin, son jour est venu, le jour tant espéré.

La surveille de sa mort, le 4 juin 1710, on l'avait comme toujours vue la première à matines. Dans la journée elle était si pâle et si chancelante, qu'on ne doutait plus que l'âme ne s'envolât bientôt. Le lendemain encore, elle se leva à trois heures du matin, mais elle ne put arriver jusqu'au chœur de la chapelle. Une sœur converse la rencontra qui s'évanouissait, comme si elle eût voulu mourir sur le chemin de Dieu.

On la porta à l'infirmerie. Elle passa la journée et la nuit toute en prières, heureuse de souffrir, heureuse de mourir. Comme on pleurait autour d'elle, « Ne pleurez pas pour moi, mes sœurs, puisque je pars avant vous. » Le supérieur des Carmélites lui donna le saint viatique et lui administra l'extrême-onction, tout édifié des belles paroles de cette admirable pénitente.

On courut avertir sa fille. Quand arriva la princesse de Conti, sœur Louise de la Miséricorde ne parlait

plus; ses dernières paroles avaient été pour Dieu, mais ses derniers regards humains furent pour sa fille. Le supérieur, qui ne la voulait plus quitter, lui donna une prière à dire : elle lui exprima par un regard qu'elle n'avait plus de voix même pour prier. Presque au même instant elle leva la main vers sa fille, et mourut en Dieu. Il était midi.

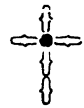
Le lendemain, « on exposa son corps auprès de la grande grille du chœur, selon l'usage ». Tout Paris vint pour la saluer, cette illustre victime de la pénitence. Du matin jusqu'au soir, les quatre religieuses qui la gardaient n'eurent pas le temps de prier, occupées qu'elles furent sans relâche « à recevoir et à rendre les reliquaires, médailles, livres, images, qu'on leur donnait pour toucher à ce corps qu'on regardait comme celui d'une victime qui s'était volontairement immolée à la justice divine et crucifiée avec Jésus-Christ. »

Quand on descendit la dépouille de mademoiselle de La Vallière sous ces froides dalles où elle avait usé ses genoux, il s'éleva dans toute l'église comme un hymne à sa louange. La multitude qui priait pour elle aurait voulu canoniser sœur sainte Louise de la Miséricorde.

Déjà l'ambassadeur de Venise, touché des incroyables austérités de cette pénitence, avait juré à la cour qu'à son voyage à Rome il obtiendrait du pape que la maîtresse de Louis XIV fût canonisée.

La sœur Magdeleine du Saint-Esprit, « carmélite

indigne », dit-elle d'elle-même dans son humilité, écrivit sur les registres du couvent la vie et la mort de sœur Louise de la Miséricorde. Ce document authentique, le seul qui reste aux Carmélites, a été retrouvé à la bibliothèque du palais de Versailles. J'en veux donner le commencement et la fin.



JESUS MARIA.

Ma Reverende et tres-chere Mere,

Paix en Jésus-Christ. C'est avec une douleur bien juste et bien amere, que nous vous demandons les prieres de l'Ordre pour nôtre tres-honorée sœur Louise de la Misericorde, Professe de ce Monastere, qu'une maladie de trente heures vient de nous enlever; elle a été un des plus parfaits modeles de penitence, que Dieu ait fait voir de nos jours. Nous avons appris d'elle-même que plusieurs personnes d'une grande pieté desirants fort sa conversion, la demandoient sans cesse à Dieu par de ferventes prieres. Quelques années s'écoulerent sans que leurs vœux fussent exaucés. Elle entroit quelque-fois dans le Monastere des Reverendes Meres Capucines, elle connoissoit leur vertu, et avoit pour ces saintes Religieuses toute l'estime qu'elles meritent; elle délibera quelque tems entre leur saint Ordre et le nôtre; mais elle resolut enfin de choisir cette Maison. Dans les commencements de sa conversion son amour pour Dieu étoit déja si grand,

qu'écrivant à un de ses amis en qui elle avoit une entiere confiance, *Dieu est si bon*, lui disoit-elle, *qu'au lieu des châtiments que j'ai méritez, il m'envoïe des consolations, mon amour pour lui redouble à chaque instant; on ne goûte de plaisir parfait, que lorsqu'on est à lui sans reserve; quelle grace de n'aimer que Dieu, et par où pourroit-on la meriter? Je devrois me sacrifier toute entière pour reconnoitre la moindre de ses faveurs; que ne dois-je donc pas faire pour reparer le nombre des années que j'ai passé à l'offenser? Malgré la grandeur de mes pechez qui me sont toûjours présens, je sens que l'amour aura plus de part à mon sacrifice, que la crainte de ses jugements.* Nos Meres à qui elle avoit ouvert son cœur, ne pouvant douter de sa vocation, lui promirent de la recevoir; elle entra avec beaucoup de fermeté; plusieurs personnes voulant l'effraïer sur son entreprise, lui avoient dit qu'elle seroit bien étonnée lorsqu'elle entendroit fermer sur elle nôtre porte de clôture; mais Dieu, qu'elle venoit uniquement chercher, ne lui fit sentir que de la joïe de se voir pour toujours séparée du monde. Elle demanda comme une grace de porter nôtre habit avant que de le prendre en ceremonie; elle y fut d'abord accoutumée, excepté à nôtre chaussure dont elle a souffert jusqu'à sa mort. Notre nourriture ne lui fit point de peine; dans les commencements même elle n'y voulut aucun adoucissement. Porter la serge, coucher sur la dure, l'assiduité au travail qui n'est interrompu que par la lecture et par la prière; un jeûne austère, un silence continuel devinrent ses délices, elle ne manqua jamais aux plus petits assujetissements des Novices. Un désir insatiable de souffrances la consumoit. La sainte Penitente de l'Evangile devint son modele, elle aima, elle pleura comme elle aux pieds de Jesus-Christ. On la trouvoit souvent dans des lieux retirez prosternée contre terre, le visage tout baigné de larmes. La veüe de ses pechez passez l'humilioit sans la décourager. Elle avoit, selon l'avis du Sage, des sentimens de Dieu dignes de sa bonté, le cherchant avec un cœur simple. Son progrés dans l'amour, et dans l'humilité faisoit nôtre étonnement; Elle souhaitait d'être rassasiée d'opprobres; persuadée qu'il n'y avoit rien de trop bas et de trop penible

pour elle, Elle demanda à faire Profession en qualité de Converse. Nôtre tres-honorée Mere Agnés de *Jesus Maria*, qui venoit d'être éleüe Prieure, l'assura que cet état n'étoit pas sa vocation; Ma sœur Loüise de la Misericorde, qui avoit un respect et une confiance particulière pour elle, se rendit à ses lumieres, mais cette sage Prieure, pour donner quelque chose à sa faveur, lui permit d'aider nos sœurs du voile blanc, et de s'emploïer au travail le plus pénible de la Maison, ce qu'elle a continué de faire tout le tems que ses forces le lui ont pû permettre. Comblée de faveurs, enyvrée du vin de l'Epoux, les temoignages de sa bonté ne lui ôterent jamais la veüe de sa justice. Elle ne fut pas plûtot Professe, qu'elle livra une nouvelle guerre à ses sens; on la vit plus attentive que jamais aux occasions de se mortifier, et elle n'en laissoit passer aucune. Elle demandoit sans cesse à jeûner au pain et à l'eau, à porter la haire et le cilice, des ceintures et des bracelets de fer, et à faire beaucoup d'autres macerations, Nôtre Mere Agnés respectant en elle l'esprit de penitence qui l'animoit se rendoit souvent à ses désirs; quand elle étoit refusée : *Vous m'épargnez beaucoup*, lui disoit-elle, *mais, ma Mere, Dieu y supplera*. Elle se levoit tous les jours deux heures devant la communauté, et passoit ce tems en priéres devant le Saint-Sacrement. Les plus rudes hyvers ne lui firent rien relâcher d'une pratique si pénible; on l'a souvent trouvée presque évanoüie de froid; une fois même étant au grenier où elle étendoit du linge mouillé, elle s'évanoüit entierement. Un jour du Vendredi Saint elle se sentit si portée à honorer la soif de Jésus-Christ sur la croix, que pour y rendre quelque hommage, et expier le plaisir qu'elle avoit pris autrefois à boire des liqueurs, elle fut plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi verre. Cette affreuse penitence aïant enfin été découverte, une de mes sœurs lui demanda si elle avoit crû le pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement. *J'ai agi sans réflexion*, lui répondit-elle, *je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu*. . . . . .
. . . . . .

Sa tendre piété pour le S. Sacrement lui fit donner il y a fort long-tems le soin de notre Oratoire, elle prit plaisir à l'orner et à l'embellir, et, en préparant à Jésus-Christ une demeure au milieu de ses Epouses, elle ne cessoit de lui demander de préparer son cœur pour le recevoir : Elle se nourrissoit avec ardeur de son corps et de sa parole. Jésus-Christ dans l'Eucharistie étoit sa force et sa consolation; sa vie cachée, dans ce sacrement, son silence, sa patience, son obéïssance, son dénüement, son état de mort étoient aussi son modéle, l'unique étude de cette sainte Religieuse étoit de l'imiter : Jésus-Christ bénit son travail, sa fidélité à pratiquer les vertus dont il nous donne l'exemple dans cet adorable mystére rendit en elle ces mêmes vertus comme naturelles. Son détachement des créatures et son désir d'en être plus séparée lui firent demander d'être envoïée dans un de nos couvents les plus pauvres de l'Ordre, et des plus éloignés. Cette permission ne lui fut point accordée, son exemple nous étoit trop utile et sa personne trop chére pour consentir à son éloignement. Elle n'alloit jamais au Parloir que par obéissance et par charité, elle y demeuroit le moins qu'il lui étoit possible; les gens du monde respectant enfin son goût pour la solitude la détournoient beaucoup moins depuis quelques années. Charmée du repos dont elle joüissait, elle passoit les journées entieres à répandre son cœur devant Dieu. Pénétrée de reconnoissance des graces qu'elle en avoit reçües, elle imploroit sans cesse la même miséricorde pour les pécheurs. Vraïe fille de notre Mere sainte Therese, les besoins de l'Eglise, ceux de l'Etat, le désir de la conversion des infideles étoient pour elle une source intarissable de priéres. Touchée jusqu'au fond du cœur de la misére des pauvres qu'elle ne pouvoit plus secourir, elle demandoit à Dieu de les soûlager par d'autres mains que les siennes, et de leur donner la patience. Elle avoit à la Sainte Vierge un recours continuel et plein de confiance, et la regardant comme le refuge des pécheurs, et la consolation des affligez, elle s'adressoit à elle dans toutes ses peines. Elle avoit encore une devotion fort particuliére à nôtre Pere saint Joseph, à nôtre Mere sainte Therese, à saint Augustin, sainte

Magdeleine, et à tous les saints Pénitents, dont elle a suivi les traces avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie. Ma sœur Loüise de la Misericorde aïant épuisé ses forces par ses grandes austeritez étoit devenüe fort infirme; un mal de tête habituel, une sciatique douloureuse, un rhumatisme universel, et un grand nombre d'autres maux exercerent long-tems sa patience; elle n'en laissa voir que ce qu'elle ne pût cacher, jamais aucune plainte ne sortoit de sa bouche, et quand on l'exhortoit à prendre quelque repos; *il n'y en peut avoir pour moi sur la terre,* nous répondoit-elle : Son desir de posséder Dieu, la crainte de le perdre, lui faisoient desirer la mort avec ardeur. *Que mon exil est long,* disoit-elle souvent avec le Prophete. Ses souffrances augmentoient toûjours, et ses souffrances faisoient sa joïe : *Que celui qui a commencé acheve de me réduire en poudre,* disoit-elle avec Job. La surveille de sa mort paroissant fort abattuë, une de mes sœurs lui témoigna être touchée de l'état ou elle la voïoit; levant les yeux et les mains vers le ciel elle ne répondit que ce verset du Psaume : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* Elle se leva encore hier à trois heures du matin pour continuer ses exercices de piété ordinaire; mais se trouvant beaucoup plus mal, elle ne pût aller jusqu'au chœur; une de mes sœurs la rencontra ne pouvant plus se soûtenir, et pouvant à peine parler tant les douleurs étoient pressantes; elle en avertit ma sœur l'infirmiere, le mal étoit déjà si grand qu'il fallut l'emporter à l'infirmerie; Malgré l'état où elle étoit, on eût peine à obtenir d'elle d'user de linge et de quitter la serge. Les medecins étant appelés la firent d'abord saigner; mais ils s'aperçurent bien-tôt que leurs remedes étoient inutiles; l'inflamation étoit déjà formée. Ma sœur Loüise de la Misericorde vit bien que sa derniere heure étoit proche, elle accepta la mort avec joie, et toutes les circonstances qui l'accompagnoient, repetant plusieurs fois, *expier dans les plus vives douleurs, voila ce qui convient à une pecheresse.* Le mal aïant fait la nuit un progrès fort considerable, elle a demandé ce matin les derniers sacremens. *Dieu a tout fait pour moi,* nous a-t-elle dit, *il a reçu autrefois dans ce même tems le sacrifice de ma*

profession, j'espere qu'il recevra encore le sacrifice de justice que je suis prête de lui offrir.

. . . . . .

Elle s'est confessée et a receu le saint viatique avec toutes les marques possibles de pieté et de religion. Nous esperions avoir du tems pour tenter de nouveaux remedes, mais une grande foiblesse nous aïant fort alarmé, quoi qu'elle ait tres-peu duré, Monsieur l'abbé Pirot, nôtre Superieur, qui venoit de sortir de l'infirmerie après lui avoir donné le saint viatique, est rentré sur l'heure pour lui administrer l'Extrême-Onction, qu'elle a receu avec une pleine connoissance devant sa mort. De tems en tems elle perdoit encore la parole; mais elle entendoit fort bien, et quand Monsieur l'abbé Pirot lui inspiroit de faire à Dieu cette priére, *Seigneur, si vous augmentez les souffrances, augmentez aussi la patience,* elle témoignoit par signes qu'elle faisoit intérieurement de tout son cœur la même priére. Elle a expiré aujourd'hui six juin, à midy, âgée de soixante et cinq ans et dix mois, et trente six de religion, laissant la Communauté aussi affligée de sa perte, qu'édifiée de sa penitence. Nous vous demandons pour elle, les suffrages ordinaires de l'Ordre, avec une communion de votre sainte Communauté que nous salüons tres humblement. Nous sommes en nôtre Seigneur avec bien du respect,

Ma Reverende et tres-chere Mere,

Votre tres-humble et tres-obeissante servante,

SŒUR MAGDELEINE DU SAINT-ESPRIT,
Religieuse Carmelite indigne.

Louis XIV ne détourna pas la tête à la mort de mademoiselle de La Vallière. « Il parut peu touché et en dit même la raison, c'est qu'elle étoit morte pour lui du jour de son entrée aux Carmélites. » C'est le témoignage de Saint-Simon. Je crois sans peine que

le roi, qui n'avait pas revu sa maîtresse depuis trente-six ans, qui avait passé par tant d'autres passions, qui avait assisté trois fois au renouvellement de sa cour, qui s'étonnait de vivre à travers tant de métamorphoses, qui ne s'étonnait plus ni des victoires ni des revers, vit partir sans un regret et sans une larme celle qui avait été l'âme de sa jeunesse. Que de siècles orageux sur son front depuis ces belles folies! Lui-même, d'ailleurs, allait mourir en Dieu, détaché du néant des grandeurs humaines.

XIII.

LA COUR DU VIEUX ROI.

LE SOLEIL COUCHANT A VERSAILLES.

I.

Ce beau ciel, où le roi soleil montait dans l'or et l'azur comme l'Apollon antique, s'obscurcit un jour par les orages. Et une fois envahi par les nuées, il ne retrouva jamais sa sérénité radieuse.

Mademoiselle de La Vallière apparaît sous le ciel bleu du matin, madame de Montespan dans le zénith orageux, madame de Maintenon dans le gris désolé du soir d'automne.

Louis XIV eut son rayonnement suprême au milieu de sa carrière, comme le soleil au milieu de sa course; il put regarder le monde sans voir un nuage. L'Espa-

gne avait dit son dernier mot, l'Allemagne bégayait, et la Russie n'avait pas encore parlé. L'Angleterre ne vivait qu'à demi et ne songeait qu'à la transfusion du sang écossais dans ses veines appauvries. Louis XIV pouvait ne pas trop s'enorgueillir de sa force au milieu de toutes ces faiblesses, mais il aimait mieux se redire le vers de Boileau :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Et pourtant, s'il eût pressenti le lendemain, s'il eût jeté un regard profond sur cette voisine altière qui voulait à son tour illuminer le monde, il aurait jugé qu'une nation qui avait eu son Homère dans Shakspeare et qui venait d'allaiter de son lait vivifiant Locke et Newton, une nation qui avait vaincu la mer invincible, allait dire bientôt à la France les paroles bibliques : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Quand Louis XIV a voulu être le maître du monde, pourquoi n'a-t-il pas relu cette belle pensée de Cicéron sur Rome victorieuse des peuples voisins et de ses propres passions : « Nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde », cette belle pensée qui semble être l'épigraphe de l'œuvre politique de Napoléon III ?

Louis XIV, qui avait escaladé le ciel de sa gloire, en descendit à pas de géant. La journée d'Hochstedt sonna l'heure des funérailles. Les alliés, commandés par le prince Eugène, par Marlborough et par le prince de Bade, taillèrent en pièces l'armée française. Combien

de morts? combien de prisonniers? Toute la fleur de vie de la nation. La perte était immense. Les canons, les étendards et les drapeaux étaient tombés aux mains de l'ennemi : signal de la victoire hier, aujourd'hui haillons de la défaite. L'Allemagne secoua en un moment la domination des Français. Cent lieues de pays s'enfuirent en quelque sorte sous les pieds de nos armées. Un jour avait défait l'ouvrage de tant de travaux, de tant de sacrifices, de tant de batailles, et du Danube nous jeta sur le Rhin!

Versailles était en fête. On y célébrait par des réjouissances la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. La terrible nouvelle arriva, secouant sur tous les fronts la pâleur, l'étonnement, la consternation. La joie s'éteignit au milieu des lumières. Le roi ne savait rien encore : qui osera lui dire la vérité? Il fallut que madame de Maintenon « se chargeât de lui apprendre qu'il n'était plus invincible ». Le roi, morne, surpris, atterré, baissa silencieusement la tête : la fortune de la France s'inclinait avec cette tête puissante qui avait porté si longtemps le poids de la monarchie absolue.

La nation ne se croyait plus invincible; ses armées avaient été à plusieurs reprises défaites par Eugène et par Marlborough; ses meilleurs généraux étaient morts, son trésor public était épuisé; le peuple était fatigué de guerres et d'impôts, et le roi, brisé d'esprit et de santé, n'était plus que l'ombre du roi qu'on avait connu. Au milieu de tous ces désastres et de tous ces

abaissements, il conserva pourtant sa grandeur d'âme. On peut même se demander si Louis XIV n'était pas plus auguste sous le manteau de l'adversité que sous les pompes de la jeunesse. Sacré par l'infortune, il avait maintenant revêtu la seule gloire qui manquât encore à ses prospérités incroyables, celle des hautes montagnes qui se couronnent au sommet de glaces, de neiges et de tempêtes.

Les grandes eaux de la défaite étaient montées jusqu'à cette tête souveraine, jusqu'à ce soleil couchant, mais elles n'avaient rien enlevé à la fierté de son caractère; ces orageux événements avaient, au contraire, ajouté au rayon de la grandeur mourante la suprême majesté du malheur.

Le grand roi ressemble maintenant à la voix de Bossuet, cette grande *voix qui tombe,* mais qui n'en est que plus majestueuse dans sa chute.

Louis XIV cherchait à s'oublier dans les solitudes du jardin de Versailles avec quelque contemporain de sa jeunesse, même un serviteur, même un ouvrier. Ce que j'admire en lui, c'est son amitié, j'ai failli dire sa fraternité pour tous ceux qui ont travaillé avec lui au monument de sa gloire. Le dieu se faisait homme à toute heure, quand le parterre des courtisans n'était plus là pour le rappeler à sa majesté officielle. Le dieu se faisait homme avec une majesté plus grande quand il disait à Molière, en déjeunant avec lui, que Racine parlait mieux que les sept sages de la Grèce, quand il reconnaissait

qu'il n'y avait plus rien à dire si Boileau avait jugé une œuvre.

Je ne sais rien de plus touchant que ses dernières promenades avec Mansart et Le Nostre, quand ces deux grands artistes ne pouvaient plus rien faire pour lui. On l'a souvent vu à pied entre les deux chaises qui traînaient ses vieux amis. « Ah ! Sire, s'écria un jour Le Nostre, mon bonhomme de père doit ouvrir de grands yeux dans sa tombe en me voyant dans un char, quand mon roi daigne marcher à pied. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son maçon et son jardinier. — C'est qu'ils sont chez eux tous les deux, » répondit Louis XIV.

L'humiliation de Louis XIV était un doux spectacle pour l'Europe. On se réjouissait de voir ce lendemain de la puissance et de la gloire. C'était une revanche pour les affronts que nos armes avaient imposés, durant la première moitié du règne, aux nations étrangères.

La main écrivant les sinistres et mystérieux caractères sur les murs du palais de Balthazar, la trompette de l'ange annonçant la chute de Babylone, les étoiles, ces puissances du ciel, tombant une à une sur la terre, toutes les images de la désolation biblique étaient impuissantes à égaler la profondeur et la mélancolie de cette décadence du règne.

Louis — Louis le Grand — s'écria avec des larmes de désespoir : « Je ne puis donc faire ni la paix ni la guerre ? »

La nation, qui s'était habituée, dès les premières années du règne, à confondre son bonheur dans la gloire du monarque, considérait en silence l'ancienne grandeur et la longue prospérité de la France éteinte maintenant dans une sombre misère.

Louis XIV supporta dignement les coups répétés de la fortune, ou, comme dit le langage chrétien, ces croix et ces épreuves. Entouré naguère d'une éblouissante postérité, il vit, grand chêne atteint lui-même par la foudre, il vit tomber une à une les branches de sa dynastie. Dans Versailles désolé, il ne restait plus qu'un vieillard et un maladif enfant au berceau, dont les jours étaient en danger.

Le peuple ne croyait plus au roi; le roi ne croyait plus en lui-même. O l'expiation!

Une sainte femme qui était sa femme l'avait longtemps, aux jours mauvais, consolé en Dieu; mais Marie-Thérèse était allée à Dieu. Il lui restait madame de Maintenon.

II.

Je n'ai pas le courage de continuer le martyrologe des maîtresses de Louis XIV. Qui sait! ce que je cherche, c'est l'homme: ne le trouverai-je pas encore dans les femmes qu'il a aimées?

Le roi aima tout un jour une fille d'honneur de la

reine, madame du Ludre *, que Mignard a peinte cheveux épars. Elle semble, par l'expression que lui a donnée le peintre, regretter non pas d'avoir péché, mais de ne plus pécher. Le portrait, gravé par Audran, était dans la chambre de Ninon de Lenclos, qui y avait écrit de sa main cette explication : « Elle souffre comme les damnés qui voient de la voûte des enfers les joies du paradis. »

A un bal donné par le duc de Vivonne, le roi la trouva fort belle. Il lui offrit son cœur « tout enchâssé de diamants ». Elle refusa les diamants. On lui représenta que c'était une sottise, parce que Louis XIV aimait ce qui lui coûtait cher. Le lendemain, le roi demeura si longtemps à lui parler à mi-voix devant toute la cour, qu'on dit à la reine : « En voilà une encore qui chasse sur vos terres. » La reine, qui ne pleurait plus, avertit madame de Montespan. La marquise pria la jeune fille de la venir voir. Et quand mademoiselle du Ludre fut chez elle : « C'est pour y rencontrer le roi que vous êtes venue ici, mais je vous défends d'oser si haut. » Madame de Montespan était si jalouse, qu'elle n'avait plus d'esprit.

* Était-ce la même que la chanoinesse de Lorraine?

La Vallière étoit du commun;
La Montespan est de noblesse,
Et la du Ludre est chanoinesse :
Toutes trois ne sont que pour un.
Mais savez-vous ce que veut faire
Le plus puissant des potentats?
La chose paroît assez claire;
Il veut unir les trois états.

Cependant la jeune fille osa; mais après quelques heures de victoire, elle tomba du haut de ses rêves dans un couvent, disant, comme mademoiselle de La Vallière, qu'il n'y avait que Dieu après le roi.

Elle ne prit pas l'habit des religieuses : elle alla tour à tour aux matines du couvent et aux soupers de Ninon de l'Enclos.

La princesse de Soubise avait les cheveux couleur de feu. C'est par là qu'elle prit le roi-soleil, comme s'il eût retrouvé ses rayons. C'était la plus raffinée des coquettes. Elle mettait tout à feu et à flamme, et s'échappait la première de l'incendie. De toutes les maîtresses du roi, madame de Soubise fut la plus odieuse. Ce ne fut pour elle qu'un commerce d'argent. Elle vendit sa jeunesse, elle vendit sa beauté, elle vendit sa vertu, elle vendit tout ce qu'elle n'avait pas, elle vendit les ministres, elle vendit le roi, elle vendit la France, c'est-à-dire que par sa faveur elle obtenait tous les emplois, tous les titres, toutes les grâces, et tout cela sans jamais lever le masque. « Fine, dissimulée et méchante, » c'est ainsi que la peint en trois mots la duchesse d'Orléans. Excepté son mari, personne ne savait à la cour qu'elle était la maîtresse du roi; ce fut la reine qui découvrit le mystère. Quel que fût le nombre de ses maîtresses, le roi couchait toujours avec sa femme; or, une nuit, après avoir trop longtemps attendu, la reine, toute bête qu'elle fût, fit cette réflexion judicieuse, que si le roi n'était allé que chez madame de Montespan, il n'y fût pas resté si tard,

car les vieilles amours n'empêchent pas de se coucher de bonne heure. Elle pensa qu'il y avait là-dessous quelque nouvelle galanterie. Elle sonna ses femmes et voulut qu'on cherchât le roi dans tout le château. Ce fut un grand scandale à Versailles; on alla réveiller toutes les dames d'honneur pour leur demander si en leur qualité de dame d'honneur elles n'avaient pas le roi dans leur lit. On alla chez madame de Montespan, qui ne vit là qu'une épigramme, chez madame d'Hudicourt, qui ne vit là qu'un compliment. On alla partout, excepté là où le roi était; mais qui eût osé faire cet affront à la vertu de madame de Soubise? Elle fut hypocrite jusqu'à devenir lâche : elle dit que si on eût frappé à une certaine porte on aurait vu sortir le roi. La dame que cette porte désignait se plaignit tout haut. Louis XIV, cette fois indigné, conta tout à la reine: « Quoi! la princesse de Soubise? elle qui se tient à distance pour vous parler? — Oui, dit le roi, mais nous nous entendons sans nous parler; quand elle me donne un rendez-vous, elle m'en avertit en mettant des pendants d'oreille d'émeraude; et moi, de mon côté, pour obtenir un tête-à-tête, je mets un diamant à mon petit doigt*. »

* « Elle avoit passé sa vie dans le régime le plus austère pour conserver l'éclat et la fraîcheur de son teint. Du veau et des poulets ou des poulardes rôties ou bouillies, des salades, des fruits, quelque laitage, furent sa nourriture constante, qu'elle n'abandonna jamais, sans aucun autre mélange, avec de l'eau quelquefois rougie, et jamais elle ne fut troussée comme les autres

Quelles vaillantes femmes d'ailleurs que toutes ces femmes de la cour! Madame de Montespan eut huit enfants du roi, je ne compte pas celui de son mari, je ne compte pas les fausses couches. Madame de Soubise eut onze enfants de son mari, je ne parle pas de celui du roi, le cardinal de Rohan.

Madame de Montespan compta aussi parmi ses rivales mademoiselle Madeleine de Warignies, je veux dire la comtesse de Guiche, qui eut le tort de se donner avant de se laisser prendre, comme madame de Monaco *. Et mademoiselle de Guédagny, fille natu-

femmes, de peur de s'échauffer les reins et de se rougir le nez. Elle en avoit beaucoup d'enfants, dont quelques-uns étoient morts des écrouelles, malgré le miracle qu'on prétend attaché à l'attouchement de nos rois. La vérité est que quand ils touchent les malades, c'est au sortir de la communion. Madame de Soubise, qui ne demandoit pas la même préparation, s'en trouva enfin attaquée elle-même quand l'âge commença à ne se plus accommoder d'une nourriture si rafraîchissante. Elle s'en cacha et alla tant qu'elle put; mais il fallut demeurer chez elle les deux dernières années de sa vie, à pourrir sur les meubles les plus précieux, au fond de ce vaste et superbe hôtel de Guise qui, d'achat ou d'embellissements, leur revient à plusieurs millions.

» Elle mourut laissant la maison de la cour la plus riche et la plus grandement établie, ouvrage dû tout entier à sa beauté et à l'usage qu'elle en avoit su tirer. Malgré de tels succès, elle fut peu regrettée dans sa famille. Son mari ne perdit pas le jugement. » SAINT-SIMON.

* « Pour madame de Monaco, je n'en voudrois pas mettre la main au feu, dit la Palatine. Pendant que le roi étoit amoureux d'elle, Lauzun tomba pour la première fois en disgrâce; il avoit une affaire réglée avec sa cousine, mais en secret. Il lui avoit

relle du duc d'Enghien. « Ce n'est qu'un enfant, disait Louis XIV à madame de Montespan, pour la modérer dans sa jalousie. — Oui, mais c'est un enfant de l'amour, et ce sont ceux-là que je crains. » Parlerai-je de cette douce Élisabeth Hamilton, que le comte de Grammont avait oublié d'épouser à Londres? de madame d'Harcourt, une Lucrèce? des nièces de madame de Montespan? de la duchesse de Nevers et de la duchesse de Sforce? Selon madame de Caylus : « Louis XIV les mettoit de toutes ses promenades, ses désirs erroient de l'une à l'autre, il aimoit celle qu'il voyoit, mais celle qu'il ne voyoit pas lui paroissoit la plus aimable. » Ces deux sœurs étaient fort belles; toutefois Saint-Simon trouve que la duchesse de Sforce était trop remarquable par son nez tombant dans une bouche vermeille, ce qui faisait dire au duc de Vendôme qu'elle ressemblait « à un perroquet mangeant une cerise ». Madame de Caylus ne doute pas que madame de Montespan n'ait cherché à jeter la duchesse de Nevers dans les bras de Louis XIV pour le détacher de madame de Maintenon.

défendu de voir le roi, et une fois qu'elle étoit assise par terre et qu'elle entretenoit le roi, Lauzun, qui, en sa qualité de capitaine des gardes, se trouvoit dans la chambre, fut saisi d'une telle jalousie qu'il ne put se contenir, et que, faisant semblant de passer, il marcha si rudement sur la main que madame de Monaco avoit appuyée contre terre qu'il faillit l'écraser; le roi, qui par là remarqua la chose, le réprimanda; Lauzun répondit avec arrogance; alors il fut envoyé pour la première fois à la Bastille. »

III.

Parisatis, reine de Perse, disait qu'il fallait envelopper les hommes dans des paroles de soie. Ce fut dans des paroles de soie que madame de Maintenon enveloppa Louis XIV. Il trouvait doux que, pour le ramener à la vertu, on le conduisît par un chemin tout aussi voluptueux que pour aller au vice.

Mignard, qui était un ami de la maison, fit le premier et le dernier portrait de madame de Maintenon en 1659 et en 1694. De ces deux portraits, c'est malheureusement le dernier qui soit venu jusqu'à nous. « Nous ne la connaissons que vieille, dit M. le duc de Noailles; nous nous la figurons toujours dans sa robe feuille morte et sans sa coiffe, dévote et sévère, régente de la cour, devenue sérieuse comme elle. » Mignard l'a peinte en 1694 en Sainte Françoise, noble et digne, mais sombre et chagrine, sans que le rayon de la jeunesse éclairât cette face rembrunie. Ceux que la gloire a touchés au front ne nous apparaissent que couronnés de lauriers et de cyprès. Il n'y a que les figures idéales, — ou celles que la mort a moissonnées dans la fleur, — qui nous apparaissent couronnées de roses et de violettes.

Madame de Maintenon eut l'art d'être femme, cet art dont les hommes n'ont pas le premier mot. Le sa-

vant qui épouse sa servante est amené à cette extrémité par un jeu qui confond sa science. Il n'y a que l'amour qui perde les femmes et qui sauve les hommes. Madame de Maintenon n'avait pas d'amour, si ce n'est l'amour de Dieu. Louis XIV fut tout à elle.

Il eut peur de l'enfer, le lâche, et je fus reine.

Mais ne se perdit-il pas pour mieux se retrouver? Si elle le fit passer sur les devoirs du roi, elle lui enseigna les devoirs du chrétien. « Sire, lui disait-elle, abandonnez un royaume périssable pour un royaume éternel. »

Madame de Maintenon commença par lui lire la Bible, mais d'une voix si caressante, qu'il décida que c'était le seul livre. Un soir elle pâlit, effrayée de la pâleur du roi. Elle venait de lui lire l'histoire de David et de Bethsabée : « Rouvrez votre Bible, lui dit le roi, et recommencez ce que vous m'avez lu. » Madame de Maintenon obéit :

Il arriva que David, s'étant levé de dessus son lit après midi, se promenait sur la terrasse de son palais. Alors il vit une femme, vis-à-vis de lui, qui se baignait sur la terrasse de sa maison; et cette femme était fort belle.

Le roi envoya donc savoir qui elle était. On lui vint dire que c'était Bethsabée, fille d'Éliam, femme d'Urie Héthéen.

David ayant envoyé des gens, la fit venir; et, quand elle fut venue vers lui, il dormit avec elle,

Elle retourna chez elle ayant conçu. Dans la suite, elle envoya dire à David : « J'ai conçu. »

Urie Héthéen passa la nuit suivante devant la porte du palais du roi avec les autres officiers, et il n'alla point en sa maison.

David le fit venir pour manger et pour boire à sa table, et il

l'enivra. Mais s'en étant retourné au soir, il dormit avec les officiers du roi, et il n'alla point chez lui.

Le lendemain au matin, David envoya à Joab, par Urie même, une lettre

Écrite en ces termes : « Mettez Urie à la tête d'un bataillon où le combat sera le plus rude, et faites en sorte qu'il soit abandonné et qu'il y périsse. »

Louis XIV demeura longtemps silencieux : « C'est, dit-il, mon histoire avec le marquis de Montespan que j'ai enterré vif dans son château. »

Madame de Maintenon s'efforçait d'amuser le roi chez elle par des dîners, des concerts et des jeux, voulant soutenir ainsi la vieillesse de cette majesté défaillante. Louis, qui depuis longues années n'allait plus à la comédie, parut quelquefois à Versailles dans une tribune du théâtre; mais il ne restait que pendant un ou deux actes : il ne se préoccupait plus que du dénoûment de sa vie.

Madame de Maintenon avait été un prodige de la fortune; mais, sous les roses dont se couronnait son ambition, on entrevoyait les épines*. Maîtresse du roi (dans le sens légitime du mot), elle n'était encore que la première esclave du royaume. Ce qu'il avait fallu d'adresse, de possession de soi-même, de profondes intrigues pour conquérir cette position; ce qu'il fallait d'étude et de sacrifices pour la maintenir,

* Elle ne fut après tout ni la femme ni la maîtresse du roi. Elle n'osa pas jouir de sa puissance occulte; aussi disait-elle : « J'ai été trop loin et trop près des grandeurs pour savoir ce que c'est. »

est inimaginable. On peut voir dans les *Mémoires de Saint-Simon* à quoi obligeait un honneur envié sans doute par toutes les dames de la cour, détesté en secret par la femme équivoque du roi. Il fallait tout ployer dans son caractère à l'étiquette, conformer ses goûts au bon plaisir d'un maître exigeant, dissimuler jusqu'à ses maladies et sourire à travers la fièvre. Madame de Maintenon devait le suivre dans un carrosse à part, et, accablée des fatigues d'un long voyage, se trouver en quelque sorte sous les armes pour recevoir à des heures réglées les visites du roi, dont tous les actes étaient absolus comme l'horloge de Versailles. C'est à cette dépendance qu'elle devait de gouverner Louis XIV et l'État.

Avec les années, Louis XIV avait revêtu la majesté de l'âge, sans en subir l'outrage ni les infirmités. Sa perruque ne vieillissait pas; les courtisans et les femmes lui faisaient un rempart de leur jeunesse contre les injures du temps. Un moment on dut croire que la garde qui veille aux barrières du Louvre avait défendu le roi contre les lois de la nature humaine. Celui devant lequel les arbres tombaient pour avoir osé lui déplaire n'était plus un mortel. Louis XIV partagea de bonne foi l'illusion commune. De la tyrannie sur les choses, il passa, par une transition naturelle, à la tyrannie sur les personnes. C'est dans Saint-Simon qu'il faut lire le récit à peine croyable des exigences du vieux monarque. Voyez-vous rouler sur le chemin de Versailles à Paris cette pesante voiture, toute char-

gée de dorures, qui passe dans un nuage de poussière? C'est la voiture du roi, l'arche qui porte, comme on disait alors, les destinées de la France. Dans cette berline monumentale dont les chevaux suent et écument sous le mors, il est un homme, je me trompe, un dieu entouré de femmes, dont tout l'orgueil est de lui plaire. L'étiquette veut que la glace de la portière soit baissée. Ainsi l'ordonne celui dont toutes les fantaisies sont des lois. Les femmes étouffent de chaleur et de poussière : il faut rire cependant : le roi n'aime point les figures chagrines. Malheur à la main assez téméraire, fût-elle jeune et charmante, qui oserait s'avancer sur cette glace abaissée par ordre ; malheur à la délicate duchesse qui oserait pâlir ou s'évanouir, elle serait exclue à jamais de l'honneur d'accompagner le roi ! Ce n'est pas tout, il fallait manger les gâteaux, les pâtisseries, boire les vins et les liqueurs, sans s'inquiéter des suites. Le voyage était long : la vapeur avait oublié de se soumettre à celui que toute la nature s'empressait à servir. Il ne fallait point songer à descendre, l'usage et les convenances s'y opposaient. La voiture était d'ailleurs entourée par des gardes à cheval. Calme, tranquille, souriant, le roi jouissait de la confusion des unes, de l'embarras des autres, de la dissimulation de toutes, qui fardaient la souffrance sous la gaieté. On croirait lire une page de la vie des empereurs romains.

Si majestueux, si tout-puissant que fût Louis XIV, il était faible devant Bossuet, devant le père Le Tellier,

son confesseur, devant la crainte de mourir. La dévotion qu'il avait imposée à son peuple comme un frein finit par le dominer. Tout à coup Versailles se change en une chapelle, en un cloître, dont madame de Maintenon est la directrice. Louis se fait ermite; tout le monde le suit; on plaît à Dieu pour plaire au roi. Les arts déclinent : les pompes profanes se transforment en pompes religieuses. Le chemin de la cour, naguère ce sentier couvert et perdu, devient le chemin du ciel. Louis XIV veut sanctifier la fin de son règne : il massacre les hérétiques. Le ciel paraît se venger de la protection qu'on lui accorde : les désastres fondent sur le royaume; les calamités succèdent aux calamités. La France s'abaisse; le roi se relève. Louis XIV oppose au malheur un front soumis et grave. Il avait dominé les hommes, il domine le destin. C'est la grande page de son règne. Supérieur à l'adversité, lui qui n'avait pas supporté la fortune sans vertige, il étonne le monde par sa constance. Grand, il le fut; car le prestige de la grandeur l'avait abandonné, et il se courba sous la main du sort sans s'abaisser.

La coupe de la royauté s'était changée en un calice d'amertume; dans ce calice, il fallut boire jusqu'à la lie.

A toutes les catastrophes de la guerre s'ajoutèrent les calamités domestiques. Cette cour de Versailles, autrefois le séjour de la splendeur et le théâtre de fêtes magnifiques qui avaient excité l'admiration, l'envie, l'étonnement de toute l'Europe, était depuis longtemps

obscurcie par un nuage de tristesse qui allait bientôt se changer en deuil. La mort, ce chauve vautour qui suit d'un vol lourd et bas la défaite des armées, les calamités publiques et la vieillesse des monarchies, la mort s'abattit sur la famille du roi avant de prendre le roi *.

Telle était pourtant l'opiniâtre illusion de cette volonté inflexible, qu'au milieu de ces cruelles leçons Louis XIV ne reconnut aucune des fautes de son règne. La dévotion lui prêta des armes pour se couvrir contre la responsabilité de ses actes. Bossuet lui fit voir dans la main qui le frappait la main qui gouverne les empires. C'étaient des épreuves, ce n'étaient pas des châtiments. Le roi adopta de bonne foi cette interprétation qui mettait sa conscience en repos. Il était d'ailleurs trop tard pour changer de système. Louis XIV avait fait la royauté: il devait la perdre. Elle lui survécut, je l'avoue; mais comme le jour survit au coucher du soleil. Fénelon avait montré les vices du pouvoir absolu : les philosophes allaient déchirer le voile tout

* « Ce fut le sort de Louis XIV de voir périr en France toute sa famille par des morts prématurées : sa femme à quarante-cinq ans, son fils unique à cinquante; et un an après que nous eûmes perdu son fils, nous vîmes son petit-fils, le Dauphin, duc de Bourgogne, la Dauphine sa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à Saint-Denis au même tombeau, au mois d'avril 1712; tandis que le dernier de leurs enfants, monté depuis sur le trône, étoit dans son berceau aux portes de la mort. Le duc de Berry, frère du duc de Bourgogne, les suivit deux ans après; et sa fille dans le même temps, passa du berceau au cercueil. » VOLTAIRE.

entier, et les fondements du temple devaient s'ébranler à leur voix. Louis XIV couronne magnifiquement le dix-septième siècle : après lui commence le monde nouveau. Les grands rois historiques sont ceux qui terminent un ordre de choses, comme les grandes montagnes célèbres sont celles qui servent de limites aux États.

IV.

En sa dernière année, Louis XIV trouva sous son couvert, en se mettant à table, un billet à peu près conçu ainsi : « Le roi est debout à la place des Vic-» toires, à cheval à la place Vendôme; quand sera-t-il couché à Saint-Denis? » Louis prit le billet, et, le jetant par-dessus sa tête, il dit à haute voix : « *Quand il plaira à Dieu.* »

Il y avait plus d'un an que la santé du roi tombait. Louis XIV avait ébloui le monde par les merveilles de son règne : il allait l'édifier par sa mort.

Son dernier horizon fut éclairé d'une lumière inattendue. Celui qui ne savait plus vivre sut bien mourir. Il n'eut peur ni de la tombe, ni du jugement de Dieu, ni du jugement des hommes. Une dernière fois il prouva sa grandeur. Il regarda la mort face à face et jeta un regard d'adieu mais non de regret sur toutes les pompes de son palais, cet autre Olympe qu'il avait créé pour loger ses passions. Il donnait des ordres

comme un homme qui va partir et non comme un roi qui va mourir. Il semblait qu'il fût revenu des grands airs solennels. « Il a montré, dit la duchesse d'Orléans, la plus vraie fermeté jusqu'au dernier moment; il a dit en riant à madame de Maintenon : « J'avais entendu dire qu'il était difficile de mourir, je vous assure que je trouve que c'est chose très-aisée. » Il se tourna tout à fait vers la mort avant de mourir. En vain ceux qui lui étaient chers le sollicitaient de leur parler encore : il n'était plus de ce monde; il ne voulait plus parler qu'à Dieu. Durant vingt-quatre heures il se frappa le cœur de grand pécheur repentant, répétant sans cesse : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. Je suis prêt à paraître devant vous, Seigneur. A quoi tient-il que vous ne me preniez, mon Dieu! » Mademoiselle de La Vallière n'était pas morte plus humiliée aux pieds du Christ.

Chaque jour, chaque heure, chaque minute enlevait un serviteur au roi mourant, et donnait un courtisan au nouveau règne. Le P. Le Tellier veillait sur sa proie; plus le roi déclinait et plus le confesseur guettait les occasions de se ménager des créatures qu'il faisait placer dans les dignités inamovibles de l'Église. Il concluait ainsi des marchés dont le prix n'était jamais l'argent, dont il n'eût su que faire, mais l'influence. Louis XIV fit un rapide examen de conscience. Il avoua beaucoup de faiblesses; mais dans cette confession plus ou moins publique, on s'étonne de ne point trouver un remords pour les véritables fautes de son

règne. Il ne se reprocha ni l'incendie du Palatinat, ni la révocation de l'édit de Nantes, ni les persécutions contre les jansénistes. Il semble qu'il n'ait pas osé regarder en face la figure menaçante de l'histoire.

Toutes les grandes voix du dernier siècle s'étaient éteintes. Les appuis du trône étaient tombés l'un après l'autre. Le dix-huitième siècle n'était plus son siècle. Il n'était plus le roi de son royaume, il n'était plus qu'un exilé de Saint-Cyr. Louis XIV se coucha le dernier dans la tombe, après avoir promené sur les gloires de son règne un regard triste et profond, comme pour s'assurer qu'il n'y avait plus rien après lui. Il avait compris que de tout son rayonnant cortége il ne resterait que son confesseur pour aller à Saint-Denis.

Ce roi si heureux et si abandonné par la fortune, ce conquérant en présence duquel la terre s'était tue, comme dit la Bible, ce tout-puissant qui était à lui seul l'État et une moitié de l'Église, connut enfin qu'il allait mourir.

Le dimanche 27 août 1715, Mesmes et d'Aguesseau entrèrent dans le cabinet du roi. Louis XIV tira d'un tiroir un grand paquet cacheté de sept cachets. On eût dit que le roi, qui tenait à diviniser tous ses actes, eût voulu imiter le livre aux sept sceaux de l'Apocalypse. « Messieurs, c'est mon testament. Il n'y a qui que ce soit que moi qui sache ce qu'il contient. Je vous le remets pour le garder au parlement. L'exemple des rois mes prédécesseurs, et celui du testament du roi mon père, ne me laissent pas ignorer ce que celui-ci pourra devenir

(le testament de Louis XIII avait été cassé). Mais on l'a voulu, on m'a tourmenté, on ne m'a pas laissé de repos, quoique j'aie pu dire. Le voilà, emportez-le; il deviendra ce qu'il pourra : au moins, je n'en entendrai plus parler. » A ce mot, qu'il finit par un coup de tête fort sec, il leur tourna le dos, passa dans un autre cabinet, et les laissa, dit Saint-Simon, presque changés en statues.

Il y a quelque chose dans ces paroles du roi qui confond l'orgueil humain. Les doutes de cette volonté toute-puissante, mais qui tremble de ne point être obéie après sa mort, méritent d'autant plus l'attention de l'histoire, que l'événement justifia les inquiétudes de Louis XIV.

Une longue agonie, qui finit le 1er septembre 1715, termina le plus long règne que l'Europe eût encore vu. Louis XIV mit dans les derniers moments qui précédèrent sa mort cette majesté qui lui était naturelle et qui avait accompagné toutes les actions de sa vie. Il était uniquement occupé de Dieu, de son salut, de son néant. Il lui échappa quelquefois de dire : *Du temps que j'étais roi*, comme si déjà pour lui toutes les grandeurs du monde n'étaient plus qu'un rêve devant les grandeurs de l'éternité.

Quand j'étais roi! Et qu'eût-il dit s'il eût rouvert les yeux à la lumière pour reconnaître sur la route de Saint-Denis tout ce peuple affamé et en guenilles riant d'un rire de carnaval, chantant des *De profundis* obscènes, « pillant des champs d'oignons pour pouvoir

pleurer » cette royauté si grande hier! Les funérailles de Louis XIV furent la première descente de la Courtille de la royauté.

Les funérailles des rois qui s'en vont devraient être la leçon des rois qui viennent. Les funérailles de Louis XIV ne firent pas peur à Louis XV. Aussi reverrons-nous ces mêmes ébattements, sinon sur le chemin de la sépulture, mais dans les cabarets, quand Louis le Bien-Aimé ira rejoindre Louis le Grand à Saint-Denis.

Devant ce cercueil qui contenait tant de leçons, tant de gloire et tant de néant confondus dans un peu de poussière, tant de bruit et tant de silence, l'éloquence chrétienne ne trouva qu'un mot : « Dieu seul est grand, mes frères! »

XIV.

LES TOMBES VIOLÉES.

En 1793, je ne sais plus quel jour de vendémiaire, pendant que les commissaires au plomb, surnommés les commissaires aux accaparements, procédaient à Saint-Denis à l'*extraction*, c'est le mot du procès-verbal, du cercueil de Louis XIV, un tourbillon de sans-culottes se ruait au cloître des Carmélites pour *extraire* le cercueil de mademoiselle de La Vallière.

Ne semblait-il pas que le jour du jugement fût venu pour tous les deux? Ils durent se redresser avec indignation, celui-ci dans sa majesté, celle-là dans sa pudeur.

J'ai le « Journal d'exhumation des corps de la ci-devant abbaye de Saint-Denis, » annoté et commenté

par Alexandre Lenoir, fondateur du musée des monuments français, « présent à l'opération précitée ».

C'est le 14 octobre, « après le dîner des ouvriers, » que Louis XIV sortit de son tombeau, à la même heure que Louis XIII. On reconnut Louis XIII « à sa moustache; » on reconnut Louis XIV « à ses grands traits, mais il était noir comme de l'encre. »

Les ouvriers, qui sans doute avaient bien dîné, promenèrent le grand roi devant les curieux.

Ce n'était donc point assez pour Louis XIV d'avoir subi en 1715, le jour de ses funérailles, les outrages de la multitude? Le soir, il s'était du moins reposé dans sa royale abbaye de cette dernière défaite : il se croyait désormais inviolable et sacré. Il fut réveillé brutalement avant l'heure du réveil, comme un voyageur à peine endormi par le tapage de l'hôtellerie. On le porta gaiement, sans une prière, sans une larme, sans une sympathie, dans la fosse commune du cimetière, lui qui avait bâti tant de palais pour vivre en dehors de son peuple.

Aux Carmélites, dans le cercueil de la maîtresse du roi, on ne retrouva que des lambeaux de sa robe de bure et quelques ossements; des mains sacriléges remuèrent ces restes sanctifiés, croyant y découvrir les bijoux de Louis XIV. Elles n'y trouvèrent pas même un anneau d'or. Le dernier bijou de sœur Louise de la Miséricorde avait été le crucifix d'ébène qu'elle tenait dans ses mains en rendant son âme à Dieu.

MORALITÉ.

La Beauvais, première maîtresse de Louis XIV, mourut folle à Gentilly, dans la seigneurie où le roi l'avait cachée.

Mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, maîtresse du roi, fille d'honneur, fit pénitence à Sainte-Marie de Chaillot et à Saint-Cyr, donnant aux pauvres les vingt mille écus du roi.

Olympe de Mancini, aimée du roi, passa la moitié de sa vie disgraciée, et fut surnommée l'empoisonneuse.

Marie de Mancini, maîtresse du roi, mena la vie la plus désolée, et mourut oubliée dans un couvent de Madrid.

Henriette d'Angleterre... *Madame se meurt. Madame est morte!*

Mademoiselle de La Vallière, fille d'honneur, maî-

tresse du roi, mourut après une pénitence de trente-six années au couvent des Carmélites.

Madame de Montespan, fille d'honneur, dame du palais, maîtresse du roi, mourut humiliée devant son mari, tuée par les jeûnes et les cilices, sans un embrassement de son fils légitime, qui ne vint à son lit de mort que pour déchirer son testament. Ses entrailles furent jetées aux chiens.

Mademoiselle de Fontanges, fille d'honneur, maîtresse du roi, mourut à Port-Royal, à vingt ans, défigurée et repentante.

La princesse de Monaco, maîtresse du roi, mourut jeune, frappée dans sa beauté par toutes les laideurs de l'orgie.

Mademoiselle du Ludre, chanoinesse de Lorraine, maîtresse du roi, mourut ensevelie longtemps avant la mort, dans les ténèbres de son couvent.

La princesse de Soubise, maîtresse du roi, fut deux années à pourrir — c'est le mot de Saint-Simon — dans l'hôtel de Guise qu'elle avait acheté avec sa vertu.

Mademoiselle de Château-Thiers, — vingt autres maîtresses du roi, — périrent toutes frappées en pleine jeunesse, dans la bataille orageuse des passions.

Madame de Maintenon, gouvernante des enfants de France, épouse équivoque du roi, mourut à Saint-Cyr, ensevelie depuis quatre ans déjà dans le tombeau du silence et de l'oubli. Pierre le Grand voyageant sur les ruines du règne, avait dédaigneusement tiré le rideau sur elle.

Marie-Thérèse, femme du roi, était morte de chagrin.

Et le roi, le grand roi, ce soleil dont les rayons devaient toujours illuminer l'horizon du monde, où s'éteint sa postérité? Elle disparaît ici par le poison, là par l'échafaud, plus loin par l'exil.

Il ne lui fut pas compté d'avoir fait trente ans pénitence sous la veuve de Scarron.

A sa dernière heure, Louis XIV se rappela-t-il cette page de la Bible que lui avait souvent lue madame de Maintenon :

Cependant le roi Salomon, qui avait aimé la fille de Pharaon, aima passionnément plusieurs femmes étrangères, des femmes de Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée, des Sidoniennes, des femmes du pays des Héthéens.

Il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents qui étaient ses concubines; et toutes lui pervertirent le cœur.

Le Seigneur dit à Salomon : Je déchirerai et diviserai votre royaume; je ne le ferai pas pendant votre vie, à cause de David votre père, mais je le déchirerai lorsqu'il sera entre les mains de votre fils.

APPENDICE.

LES ŒUVRES

DE

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

I.

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Ce ne fut qu'en l'année 1673 — la douzième année de sa passion, la sixième du règne de la marquise de Montespan — que mademoiselle de La Vallière se tourna doucement vers Dieu. Ce ne fut pas toutefois sans regarder encore en arrière, tant elle aimait sa chaîne, tant les lianes de la forêt la retenaient sous l'arbre au poison, tant le dragon avait mis la griffe sur « ce corps si tendre ». Elle tomba malade et voulut mourir, mais Dieu la réserva au tombeau des Carmélites : Dieu voulait que ces douze années d'égarement lui fussent payées par trente-six années de pénitence. Il choisit une maîtresse du roi pour donner au monde un exemple des fragilités de l'amour condamné.

Mademoiselle de La Vallière avait dit qu'elle passerait du lit dans la tombe. « Je ne me relèverai que le jour du jugement. »

Mais elle eut peur de l'enfer, que dis-je! elle eut peur d'être rejetée du sein de Dieu. Elle se résigna à vivre pour expier ses péchés, pour se donner chaque jour en sacrifice, pour meurtrir sous le cilice ce corps maudit qui avait perdu son âme.

Elle ne voulait pas retourner à la cour. Elle passait ses heures de la journée, souvent les heures de la nuit, à écrire ou à prier. Elle ouvrait son cœur, croyant ne répandre que l'amour divin, mais retrouvant dans cette source intarissable toutes les lueurs incendiaires qui dévoraient sa jeunesse. Elle s'était ensevelie sous elle-même comme une autre Pompéia, mais ses cendres devaient la consumer encore.

Ce fut alors qu'elle écrivit ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, le livre des âmes qui reviennent à Dieu. L'écrivit-elle tout d'un trait et sans retouches, comme une femme qui répand son cœur? Je crois qu'elle y fut éloquente sans souci de vouloir l'être. Elle ne songeait qu'à éclairer le chemin de son âme, je veux dire les stations de sa croix, car elle allait partir pour ce long voyage vers sa rédemption à travers les épines teintes encore du sang du Christ.

Au début de ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, mademoiselle de La Vallière remercie le Seigneur de l'avoir retirée des portes de l'enfer; mais Dieu ne l'a pas encore entendue, car elle est encore dans l'enfer de Versailles; elle a beau chercher sa vraie patrie dans la Bible et l'Évangile, le divin rivage est encore invisible pour son âme; la blanche colombe trouvera le rameau sacré, mais combien de traversées! combien de naufrages! combien d'écueils!

Elle jure à Dieu qu'elle va réparer les scandales d'une vie où elle n'a fait que l'offenser; qu'à force de divin amour, elle fera oublier là-haut tout son profane amour; elle ne péchera plus corporellement, elle n'ose dire spirituellement. « Est-ce trop, s'écrie-t-elle, pour reconnaître votre grâce, que de me priver du plaisir de pécher? » Mais la pauvre pécheresse qui vient de quitter le roi pour Dieu, comment va-t-elle parler à Dieu? N'est-ce pas le même amour qui déborde de ses lèvres? « Est-ce trop, mon Seigneur, pour me garantir d'une éternité malheu-

reuse, de n'aspirer plus qu'à la félicité éternelle, à la possession de vous-même, à ce torrent de vos bontés divines dont vous rassasiez vos élus? »

Mon Seigneur Dieu, c'est toujours mon Seigneur le roi.

C'est la fin du livre qu'il faut lire d'abord. La dernière réflexion donne la raison des autres. Elle avait failli mourir, et s'était juré à elle-même de ne plus vivre que pour Dieu :

« Seigneur, je reconnais vos grâces dans vos justices mêmes, et un continuel regard de votre providence sur mon âme dans tous les accidents de ma vie.

» Car voilà pourquoi vous m'avez affligée, pourquoi vous me troublez, et changez sitôt mes désirs et tous mes sentiments, que je ne me reconnais quasi plus moi-même.

» Et voilà ce qui fait aussi qu'après avoir protesté avec une fidélité inviolable de vous servir, de vous aimer et de mourir plutôt mille fois que de retomber jamais dans mon égarement, j'écris ce papier de ma propre main, comme un registre de vos miséricordes, de mes plus intimes résolutions, et de toutes vos adorables vérités,

» Afin que toutes les fois que je m'oublierai moi-même, je me retrouve dans ce crayon que votre grâce me fait tracer sur ce modèle de ce que je dois être; afin que toutes les fois que ma foi sera chancelante, mon espérance refroidie et ma charité presque éteinte, et que je ne sentirai plus dans mon cœur que la corruption de ma nature, je rappelle en mon âme, par la lecture de ce papier, le souvenir et le sentiment de vos bontés et de votre grâce;

» Afin que quand les faux brillants du monde m'imposeront de ces espérances vaines qui m'ont tant de fois trompée, je vienne m'en désabuser en les pesant au poids de leur juste valeur, c'est-à-dire en les regardant comme je les regarde présentement, et comme je les regarderai certainement à l'heure de ma mort;

» Afin que si je puis jamais oublier ce spectacle de mon agonie et de votre justice, où, ainsi qu'une pauvre criminelle sur l'échafaud, j'avais impatience de voir bientôt finir tous ces apprêts de

mort, je me reconnaisse encore en lisant cet écrit dans ce même lit où les médecins d'un côté et les prêtres de l'autre parlaient aussi peu sûrement sur ma vie que sur mon âme, et où, comme une pauvre bête, je ne pouvais rien pour mon salut.

» Oui, Seigneur, j'écris de ma propre main cet abrégé de vos miséricordes et de la vérité de vos jugements sur tous les pécheurs, afin d'y pouvoir lire tous les jours l'arrêt de mon éternelle réprobation.

» O Dieu de mon salut, qui tenez mon âme et mon éternité entre vos mains, qui me couronnez de miséricordes, remplissez mon âme de tant de saints désirs, afin de la renouveler comme la jeunesse de l'aigle. »

Sans doute elle lisait beaucoup la Bible.

Toutes les pages la révèlent, toutes les pages marquent les battements de ce cœur passionné. Qui donc est cette idole du monde, si ce n'est le roi:

« Est-il juste que n'ayant jamais rien oublié, et ayant toujours trouvé tout possible pour satisfaire à mes passions qui étaient de véritables idolâtries, puisqu'elles n'avaient pour objet que les idoles de la terre, je trouve quelque chose de malaisé ou d'impossible, quand il s'agit de les réparer en vous aimant de tout mon cœur?

» Enfin, est-il possible que cette âme que vous n'avez formée que pour être remplie de votre pur amour, après s'être égarée mille et mille fois de ses voies, ne veuille pas retourner à sa source, maintenant que la douceur de vos grâces l'y convie et lui aplanit tous les chemins? Non, Seigneur, cela n'est pas raisonnable, et quelque opposition que je trouve dans la corruption de la nature à me soumettre au doux joug de votre loi, votre amour, plus puissant dans mon cœur que celui du monde, de la créature et de moi-même, m'unira incessamment à vous par l'immense et douce charité de Jésus-Christ,

» Par cette charité qui n'a jamais permis que je trouvasse rien dans le cœur de la créature qui pût contenter la délicatesse du mien et de mon amitié, mais, au contraire, une extrême ingratitude et des dégoûts tout particuliers pour m'apprendre, par cette

sorte de punition, que vous êtes un Dieu tendre et jaloux, et qui me demandez par tant de miséricordes la restitution de mon cœur, pour réparer tant de larcins et d'infidélités envers vos grâces. »

Voulez-vous voir passer l'image de madame de Montespan, à qui elle a toujours rendu le bien pour le mal?

« Accordez-moi un cœur qui vous aime, quand il faudra que je vous donne des témoignages de mon amour, par l'amour de mes ennemis, en leur rendant le bien pour le mal; *un cœur qui vous aime et qui se déchire lui-même*, quand il faudra faire céder la créature au Créateur, et étouffez la tendresse de la nature pour n'écouter que la voix de la grâce. »

Voulez-vous la voir elle-même?

« Je suis si faible et si changeante, que mes meilleurs désirs ressemblent à cette fleur des champs dont parle votre prophète-roi, qui fleurit le matin et qui sèche le soir.

» Que la joie que je sens du retour de ma vie ne soit pas une funeste joie qui m'ôte votre grâce et me redonne au monde; que tous ces vains fantômes, qui ne sont pas encore bien effacés de mon esprit, n'y reprennent jamais la place de ces solides vérités que vos miséricordes y viennent de graver!

» Le moyen de vous offrir un sacrifice pur et qui soit agréable à vos yeux avec un esprit tout rempli des vanités du monde et un cœur tout occupé de sa passion? Le moyen de vous loger sans profanation dans la même demeure d'où à peine ai-je chassé pour un moment vos plus cruels ennemis? Enfin, le moyen qu'une pécheresse puisse se présenter sans pénitence et sans amour à la participation des mérites de Jésus-Christ crucifié pour elle, si, au lieu de s'unir avec lui par une communion sainte, elle ne veut commettre un sacrilége épouvantable?

» Inspirez-moi donc un éloignement ferme de tout péché, des résolutions solides de m'abstenir de tout ce qui peut vous déplaire, et des désirs passionnés de vous aimer uniquement. Donnez-moi ce cœur contrit et humilié dont vous ne rejetez jamais les gémissements : je veux dire, Seigneur, inspirez-moi par votre sainte grâce ces mêmes dispositions avec lesquelles la pauvre Cananéenne se vint prosterner à vos pieds.

» Regardez-moi quelquefois, en m'approchant de vous, comme cette humble étrangère; j'entends, Seigneur, comme une pauvre chienne qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table où vous festinez vos élus.

» Regardez avec pitié cette pauvre pécheresse qui, encore tout enflammée du feu de ses convoitises, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes tout d'un coup dans son âme la source et la soif du péché.

» Mais surtout regardez-moi sans cesse comme Madeleine, et faites que, comme cette sainte pénitente, j'arrose vos pieds de mes larmes, et qu'en tâchant de vous aimer beaucoup j'essaye d'effacer la multitude de mes crimes.

» Au nom de ces trois saintes femmes que l'on peut dire être encore des témoins vivants de vos miséricordes envers nous, et qui nous apprennent quelles doivent être réciproquement nos espérances en votre bonté, accordez-moi, Seigneur, avant que de m'approcher de votre table sacrée et de participer à vos divins mystères, une foi vive, humble et constante, dans laquelle sont renfermés l'accomplissement de votre loi et les fondements inébranlables de mon salut. »

Mademoiselle de La Vallière se comparait souvent à Madeleine. A une des visites de madame de Montespan, comme la gaie et bruyante marquise trouvait la religieuse trop pensive, elle lui demanda ce qui la préoccupait si profondément : « Je songeois à Madeleine pécheresse et à Madeleine pénitente. » Madame de Montespan dit à sa sœur : « Et moi je songerai à la Samaritaine quand j'aurai soif. » Elle eut soif un jour et ne trouva pas, comme la Samaritaine, l'eau vive de l'amour divin.

A chaque page, mademoiselle de La Vallière se tourne vers Dieu, mais à toute heure elle regarde en arrière :

« Faites-moi donc, ô mon Dieu! dans les états d'abattement, de ténèbres et de souffrances, vous regarder incessamment tout déchiré de coups et mourant en croix pour mes péchés, afin de croire en pouvoir obtenir le pardon; et pour m'encourager dans ce laborieux chemin de la croix où vous avez enfermé mon

salut, faites-moi lire continuellement dans vos sacrées plaies quels sont les droits que j'ai, comme une grande pécheresse, d'espérer en vos miséricordes. Que l'espérance de la bienheureuse éternité, et que la certitude immuable de vos paroles, détournent les yeux de mon âme de toutes les choses vaines et passagères qui si souvent m'empêchent de voir et d'aspirer aux félicités éternelles.

» Car vous savez, Seigneur, ce que je suis, le peu de stabilité qu'il y a dans mes meilleurs désirs, et comment les images du monde effacent toutes les impressions de votre grâce dans mon cœur;

» Combien l'espérance d'un vain plaisir et d'une bagatelle me remplit et m'occupe, et comment les louanges et l'esprit du monde me font tourner la tête et m'enivrent de leur fumée!

» Je n'attendrai pas, ô mon Dieu! à sortir de mon dangereux assoupissement, que tout le soleil de votre justice soit levé. Aussitôt que l'aurore de votre grâce commencera à poindre, je commencerai d'agir et de travailler à l'œuvre de mon salut; je ne douterai point qu'il ne soit temps de quitter toutes mes vieilles habitudes et de commencer la vie d'une créature nouvelle.

» J'abandonnerai ces nations flatteuses et molles, avec lesquelles j'ai perdu tant de temps; et pour réparer la perte de ce temps, je leur apprendrai que l'inutilité, la paresse et l'oisiveté, dont elles font une si solennelle profession, sont des emplois qui ruinent absolument les affaires de leur salut.

» Il est vrai, Seigneur, que, si l'oraison d'une carmélite qui est retirée dans la solitude, et qui n'a plus qu'à se remplir de vous, est comme une douce cassolette qu'il ne faut qu'approcher du feu pour rendre une odeur très-suave, celle d'une pauvre créature qui est encore attachée à la terre, et qui ne fait proprement que ramper dans le chemin de la vertu, est comme ces eaux bourbeuses qu'il faut distiller peu à peu pour en tirer une utile liqueur. »

A certaines pages, on se prend à douter que mademoiselle de La Vallière soit là. En effet, est-ce bien elle qui a écrit :

« Oui, Seigneur, quelque engagement que j'aie avec ces liber-

tins de profession, qui ne peuvent servir qu'à nous inspirer de l'irréligion et qu'à flétrir la réputation la plus pure, qu'à nous donner une présomptueuse opinion de nous-mêmes qui mérite votre abandon, et qu'à faire honorer le mal et le méchant pour la vertu même; quelque goût que j'aie pour leur esprit ou pour leurs personnes, je serai fidèle, ô mon Dieu, à m'éloigner autant qu'il me sera possible de leur commerce et de leur amitié. Car n'est-ce pas le moindre que je vous puisse rendre, pour m'avoir tant aimée, que de haïr la compagnie de ceux qui ne vous aiment pas ? »

Et cette page qui semble écrite par madame de Montespan :

« Mais comme l'on ne compte pour quelque chose dans le monde que ces rapines et ces médisances grossières, indignes même d'un honnête païen, et qu'on y compte au contraire pour rien ces bons mots qui percent le prochain jusqu'au vif, non plus que ces détractions délicates qui, sous un air de raillerie, nous peignent ses défauts et nous l'impriment en ridicule; qu'on y compte enfin pour rien de perdre sa fortune et de déchirer sa réputation, pourvu que ce soit en riant, et d'une manière qui fasse rire et qui nous divertisse : Seigneur, dessillez mes paupières, et faites-moi connoître que ces péchés, que je puis nommer mes péchés favoris, sont d'autant plus désagréables à vos yeux qu'ils plaisent davantage aux yeux des hommes, et qu'ils ne sont proprement que des effets malheureux de mon amour-propre.

» Changez en aversion le malheureux plaisir que je trouve à m'y laisser séduire, et faites-moi chérir la peine que je sens à m'en corriger, afin que, comme ils ont été si longtemps le sujet de mes égarements, ils deviennent présentement la source de mes larmes.

» Car n'est-il pas bien juste, Seigneur, que je pleure des crimes qui m'ont fait rire si souvent aux dépens de mes frères et à mes propres dépens, puisque ces risées étoient suivies de la mort de mon âme et de la perte de mon Dieu ?

» N'est-il pas juste que, ne pouvant vous donner des marques de mon amour et de mon repentir en pratiquant de grandes pénitences, je vous en donne au moins de ma fidélité, en m'abste-

nant de toutes les choses qui peuvent contenter la malignité de mon naturel; que je répare, par une retenue qui mortifie mon esprit et mon cœur, les excès d'une langue immortifiée, et qu'en bannissant de moi-même toutes les choses par lesquelles je vous ai tant déplu, je vous rappelle dans mon âme? »

Et ces belles phrases de rhétorique sacrée :

« Une âme dans le monde, sans prières, sans réflexion et sans consulter Dieu sur sa conduite, est comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail au milieu de l'orage;

» C'est une créature qui croit connoître Dieu, avoir la foi, l'espérance et la charité, et qui néanmoins ne connoît point d'autre Dieu que ses passions;

» C'est un voyageur dans une terre étrangère, sans guide et sans boussole, qui ne fait qu'errer et s'éloigner de plus en plus de sa patrie;

» C'est une insensée qui prétend élever un palais magnifique sans fondement. Car le moyen de bâtir l'édifice de votre salut sans penser qu'il y a un Dieu?

» Enfin, le moyen de consolider autrement tout ce qui se fait dans le monde que comme la scène d'une comédie dont il semble que Dieu permet à la fortune d'ordonner tous les personnages, et de distribuer les biens, la gloire et les plaisirs, dans lesquels (pour parler comme celui qui, étant selon le cœur de Dieu, ne parloit que par son esprit) s'endorment la plupart des hommes du monde, pour ne trouver à leur réveil, et à la fin de l'acte, qu'une pure fumée entre leurs mains?

» O mort! que tes approches sont cruelles à celui qui n'a jamais pensé à toi, et qui a mis toutes ses espérances dans les biens de la terre!

» O mort! que ta vue est terrible à celui dont tu finis tous les plaisirs, et dont tu commences déjà les appréhensions et les peines!

» Enfin, mort de tout le bonheur d'un mondain, d'un corps qui étoit son idole, et d'une vie voluptueuse qui remplissoit tous ses désirs, que ta vue est épouvantable à celui qui n'a jamais connu Dieu que pour l'offenser!

» Mais, éternité qui suit une mort si funeste, que ta méditation est amère à celui qui n'a jamais connu de plus grand bonheur que de vivre, et qui n'a jamais pensé à se convertir et à quitter le péché que lorsqu'il n'étoit plus en état de pécher et qu'il n'est plus capable que de peur!

» O éternité! que ta méditation est désespérante à celui qui voit déjà les enfers ouverts pour punir ses crimes, qui n'ose espérer en la miséricorde de Dieu, et qui s'estimeroit trop heureux s'il pouvoit s'assurer d'avoir la destinée d'une bête!

» Enfin, éternité, que ta méditation est épouvantable, dans ce dernier moment, à celui qui voudroit bien qu'il n'y eût point de Dieu, qui ne sauroit l'aimer, et qui ne peut s'empêcher de le craindre!

» Mais, heureuse éternité, que ta méditation est agréable à celui qui a mené une vie innocente et qui a commencé par avance son purgatoire sur la terre!

» Au pécheur qui s'est converti, qui a fait pénitence, et qui espère en la miséricorde de Dieu!

» A celui qui s'est accoutumé à mourir tous les jours et à quitter le monde avant que la nécessité de mourir et de quitter toutes les choses d'ici-bas lui en ait fait une loi!

» Que je ne m'imagine pas, pour ne sentir souvent dans ma prière que le poids de ma corruption, que vous m'abandonnez, puisque je ne puis en cet état former seulement une bonne pensée. Je ne laisse pas de vous regarder et de vous prier comme David, en vous disant avec ce grand roi : Me voilà à vos pieds comme une pauvre bête, sans parole, sans esprit et sans sentiment. »

Cette « pauvre bête sans parole, sans esprit et sans sentiment » est la plus éloquente des créatures.

On a dit que Bossuet avait corrigé *les Réflexions sur la miséricorde de Dieu*. Pourquoi n'a-t-on pas dit que Bossuet les avait écrites?

Mais pourquoi douter? Elle a écouté Bossuet, elle a lu la Bible, elle s'est inspirée de son cœur, et elle a écrit ces pages à jamais

consacrées. Selon madame de Caylus, « le style de dévotion convenoit mieux à son esprit que celui de la cour, puisqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre ». Madame de Caylus veut parler sans doute des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu.*

Mais si nous ne doutons pas que l'auteur du livre ne soit mademoiselle de La Vallière, à la veille d'être Louise de la Miséricorde, nous ne croyons guère que Bossuet soit l'auteur de ces timides corrections qui viennent affaiblir cette éloquence désordonnée de la passion chrétienne. Il semble que Bossuet n'ait voulu effacer que ce qu'il aurait écrit lui-même.

M. Damas-Hinard a le premier révélé les corrections de Bossuet sur l'exemplaire de 1688 de la bibliothèque du Louvre. M. Feuillet de Conches n'y reconnaît ni l'écriture ni le style du grand prédicateur. M. Romain Cornut ne veut pas douter et voit Bossuet à chaque mot :

« Quelle preuve plus sensible cet illustre évêque, dont la vie était si pleine et consacrée à de si grands travaux, pouvait-il donner de son sérieux et délicat attachement à cette sainte amie, que de se condamner pour elle au long et pénible labeur de la correction d'un livre, jusque dans les plus menus détails du style et de la grammaire? Les hommes du métier, qui connaissent la difficulté de ces retouches littéraires, peuvent seuls bien apprécier la peine non médiocre de trois à quatre cents corrections à introduire après coup dans une œuvre toute faite, et surtout dans une œuvre qui nous est étrangère. Ce travail demande autant de patience que d'art et d'habileté, et toujours plus de temps qu'on ne pense. Pour consacrer ses loisirs et son génie à un genre d'escrime qui en semble si peu digne, il ne fallait rien moins à Bossuet que son dévouement tendre et profond pour la « pauvre Cananée » qu'il avait conduite lui-même, comme par la main, de la cour dans le cloître, et, plus encore peut-être, l'espèce de responsabilité personnelle que lui imposait aux yeux du public un livre qu'on supposait naturellement écrit par ses conseils et son inspiration. L'empressement qu'on mit à rechercher ces espèces de confessions de la royale pécheresse fut aussi, sans aucun doute, une des raisons qui déterminèrent Bossuet à retoucher lui-même

avec sa savante plume ce livre dont les circonstances faisaient un précieux moyen d'édification publique. »

Sainte-Beuve, dans son portrait si ressemblant de mademoiselle de La Vallière, exprime un doute robuste :

« L'exemplaire du Louvre donne lieu à deux questions : 1° Les corrections sont-elles en effet de Bossuet? 2° Sont-elles dignes de Bossuet? Je laisse l'examen du premier point aux experts en écriture; et, sur le second, je réponds sans hésiter pour plus d'un passage : *Non.* »

Enfin, M. de Sacy, qui reconnaît Bossuet, lui prouve éloquemment qu'il n'est plus le vrai Bossuet :

« Il y a, je l'avoue, un certain nombre d'expressions et de phrases du texte primitif qu'il m'est impossible de ne pas préférer au texte corrigé. Madame de La Vallière, par exemple, en parlant de la nécessité où elle était encore de rester à la cour, s'adresse à Dieu et lui dit : « Que si, pour m'imposer une pénitence en quelque sorte convenable à mes offenses, vous voulez » que par des devoirs indispensables je reste encore dans le » monde, *pour y souffrir sur ce même échafaud où je vous ai* » *tant offensé,* ma pénitence vous en sera d'autant plus agréable, » et à moi plus utile, que j'y aurai moins de goût et de part. » Bossuet retranche la belle et énergique expression que j'ai soulignée. J'en demande bien pardon au grand écrivain; je suis cette fois sans aucun scrupule pour sa pénitente. Madame de La Vallière dit encore, en parlant d'une maladie où elle avait manqué mourir : « Pendant que votre justice (c'est toujours à Dieu qu'elle s'adresse) *me tenoit le poignard sur la gorge*). Bossuet efface : n'est-ce pas d'une sévérité excessive? Pourquoi a-t-il passé le fatal crayon sur cette autre phrase, qui convient si bien, ce me semble, au style mystique, et que Fénelon aurait gardée : « Faites, ô mon Dieu, que par des actes continuels de foi, d'es- » pérance et de charité, j'*accoutume mon cœur à devenir un* » *oratoire,* où en tous lieux et à tous moments je vous prie. » Et la phrase suivante, n'est-elle pas digne de Bossuet lui-même : « *O Dieu! enrichissez la pauvreté de mon amour par la magni-* » *ficence du vôtre?* » Bossuet l'a pourtant remplacée par celle-ci :

Enrichissez la pauvreté de mon cœur par la magnificence de vos dons. Je le dis hardiment : c'est l'expression de madame de La Vallière qui est l'expression éloquente. »

Ne dirait-on pas Bossuet corrigé par mademoiselle de La Vallière.

II.

LETTRES DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

On ne retrouve pas de lettres de mademoiselle de La Vallière en deçà des Carmélites. Louis XIV, dès qu'il fut conseillé par madame de Maintenon, jeta tout son passé au feu ; mais on retrouve des lettres de Louise de la Miséricorde. On m'en a confié un certain nombre où j'ai pu étudier de plus près le style, la physionomie, l'orthographe de la belle pénitente.

Je ne veux pas reproduire toutes ces lettres qui ne disent que ce que nous savons déjà. Quelques-unes sont de simples lettres de recommandation, quelques autres des actes de charité. Dans celles-ci, on avertit qu'on ne s'occupe plus des affaires de ce monde : « Et pourquoi tant nous retourner dans nos inquiétudes? ce ne sont que buissons ardents ; n'écoutons pas ces vanités criminelles qui nous détournent de Dieu. » Dans celles-là, on laisse échapper un cri du cœur : « Prions que le repentir nous crucifie jusqu'à ce que l'ange rebelle soit mort en nous ! » C'est le vivant souvenir du paradis de Versailles, c'est la chanson des vingt ans toujours chantante, toujours haïe et toujours douce, c'est le cœur qui répand à toute heure « ses oraisons comme les parfums d'une divine cassolette », mais qui ne peut fermer en lui « l'antre des monstres ».

Les lettres publiées par l'abbé Lequeulx, dont j'ai pris tous les beaux passages dans mon récit, me semblent sinon corrigées, du moins dépouillées des détails familiers que je retrouve dans toutes les lettres autographes. Je sais bien que mademoiselle de

La Vallière ne donnait que des nouvelles de son âme et qu'elle laissait déjà derrière elle toutes les choses de ce monde; mais elle a dû parler plus souvent du roi, de ses enfants, de sa rivale, de tout ce qui disputait son cœur à Dieu.

Je donnerai ici deux lettres inédites. La première semble d'une femme qui ne sait pas ou qui ne sait plus écrire; la seconde est dans le style connu.

Ce 7 mars.

JÉSUS † MARIA.

Ns avons oubliay monsieur de vs demender ce que c'est qu'une eau de pavot que prend Me la pce de Conty comme elle a fait lusage que l'on en doit faire et le bien qu'en peut tirer une personne qui a la poitrine très mauvaise et presentend un grand rume qui lui remplit la poitrine de manière que l'on peut craindre une idropisie de poulmon, la personne est fort grasse naturellemend. Sy vs la croyez utile dans cet etat vz ns en envoyer quelques prises avec la recepte.

Sr Louise de la Miséricorde,

† Pour monsieur Dodart.

Ce 3 juillet.

JÉSUS † MARIA.

Ns somme sy persuadée de vre charité mon Rd père et en particulier de vre bonté pr ns que ns osons prendre la liberté daler tout droit à vs crainte de prendre du temps à nre mere Supérieure dont vs connoissés la vertu et le mérite, c'est donc mon Rd pere pr vs suplier très humblement de porter Mr labbé Agnan autant que vs le pourez à dire ce quil sait au ientilhomme qui vs rend ce billet d'une affaire qui est d'une grande consequence à toute sa famille. Mr son frère ainé viens d'épouser ma niesse, il vouloit employer Me la pce de Conty mais il luy assuré que s'il ne faisoit rien à vre prière tout le reste seroit inutile. Ne

✝ ce 3 juillet

Jesus Maria

nd somme sy persuadée de vre
charité mon Rd pere et en
partuuher de vre bonté pr
nd que nd osons prendre la
liberté daler tout droit a vd
crainte de prendre du bems
a pre mere souprieure dont
vd connoissés la vertu et le
merite, c'est dom mon Rd pere
pr vd suplier tres humblement
de poster Mr labbé aquan autant
que vd le pourez a dire
ce quil sait au ientilhomme

qui vd rend ce billet d'vne
affaire qui est d'vne grande
consequence a toute sa famille,
mr son frere ainé viens
depouler ma nielle il voulo
employer mlle la pte de conty
mais ie lay assuré que
s'il ne faisoit rien a vre
priere tout le reste seroit
inutile ne doutant pas d'lon
Rd pere quil n'ait plus de
deference pr vre vertu que
pr toutes les grandeurs du
monde qui en effet ne sont
rien deuant dieu nd vd supplion

aussy de nd obtenir de la
patience de J C sa diuine
grace dont iay fait vn sy
mauuais vsage iusque
iuy, afin que marchant
auec ferueur dans la penitence
que ie suis obligée de faire
ie naye pas a repondre
au dernier iour sur mes crimes
passes et sur mon infidelité
presente a suiures les lumieres
qui me condenneront sy ie ne
comence a les mettre en oeuures
ie suis auec respect mon Rd nere
en nre Sgd vre tres humble et
obeissante fille et seruante
sr Louise de la misericorde &c

Thu Rd pere

Le Rd pere Domican

mabillon

St Eabbaye St Germain

doutant pas mon Rd père qu'il n'ait plus de déference pr vre vertu que pr toutes les grandeurs du monde qui en effet ne sont rien devant Dieu, ns vs suplions aussy de ns obtenir de la patience de J. C. sa divine grace dont iay fait un cy mauvais usage iusque icy, afin que marchant avec ferveur dans la penitence que je suis obligée de faire ie naye pas à répondre au dernier iour sur mes crimes passés et sur mon infidelité présente a suivres les lumieres qui me condamneront cy ie ne comence à les mettre en œuvres.

Ie suis avec respect mon Rd père en nre Sgr, vre très humble et très obéissante fille et servante

Sr Louise de la Miséricorde,

† Au Rd pere

Le Rd pere don Iean Mabillon,

A l'abbaye Saint-Germain.

Un autographophile célèbre me communique ce fragment écrit dans la grande écriture de mademoiselle de La Vallière. C'est une copie de l'Évangile selon saint Luc, suivie d'une invocation :

« Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra en son logis, et se mit à table.

» En même temps, une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant su qu'il étoit à table chez ce pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum ;

» Et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyoit avec ses cheveux ; elle les baisoit et y répandoit ce parfum.

» Ce que le pharisien qui l'avoit invité considérant, il dit en lui-même : « Si cet homme étoit prophète, il sauroit qui est celle qui le touche, et que c'est une femme de mauvaise vie. »

» Alors Jésus, prenant la parole, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. » Il répondit : « Maître, dites. »

« Un créancier avoit deux débiteurs : l'un lui devoit cinq cents deniers et l'autre cinquante.

» Mais comme ils n'avoient point de quoi les lui rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera donc davantage?

» Simon répondit : « Je crois que ce sera celui auquel il a plus remis. » Jésus lui dit : « Vous avez fort bien jugé. »

» Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. »

» Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds.

» Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds.

» C'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Voici l'invocation :

« O Seigneur, j'ai beaucoup aimé; j'ai arrosé votre divine croix de mes larmes, j'ai sacrifié mes cheveux coupables à vos pieds; j'ai usé les miens dans le chemin du repentir, mais pardonnerez-vous à mes lèvres criminelles le baiser tardif qui vous a donné mon cœur? O Rédempteur, donnez-moi la grâce de votre miséricorde! »

III.

POÉSIES DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

L'abbé de Choisy affirme que mademoiselle de La Vallière avait peu d'esprit. Je ne crois pas l'abbé de Choisy. Chaque fois que les contemporains la metttent en scène pour la faire parler, elle parle comme une femme d'esprit. Combien de beaux mots sortis de

cette bouche deux fois éloquente! Quand elle va aux Carmélites remettre sa volonté dans les mains de la grande prieure, quand elle demande pardon à la reine, quand elle ne veut pas pleurer la mort d'un fils dont elle n'a pas assez pleuré la naissance, n'est-ce pas l'esprit du cœur? Selon mademoiselle de Montpensier, l'esprit lui serait venu par la grâce. « Elle est une fort bonne religieuse et passe présentement pour avoir beaucoup d'esprit : la grâce fait plus que la nature, et les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. » Mais mademoiselle de Montpensier n'avait pas bien connu en mademoiselle de La Vallière la jeune fille qui cachait son cœur, — qui cachait son esprit pour cacher son cœur. — J'ai dit déjà qu'elle s'amusait au jeu des vers avec Benserade, Saint-Aignan, Quinault et Louis XIV. Faut-il rappeler les deux beaux sonnets qui lui sont attribués? Certes, elle a bien pu s'écrier :

Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

Elle a pu dire aussi :

Aussi bien mon esprit se passe de mon corps,
Et voit les vanités, comme pompes funèbres,
De ceux qui semblent vivre encore qu'ils soient morts.

Elle a paraphrasé en prose mystique ces beaux sentiments, mais j'ai peine à m'imaginer que dans ses orageuses expansions elle ait renfermé le lit du torrent dans les rives étroites du sonnet.

Un très-fin critique, Philarète Chasles, ne semble pas douter que mademoiselle de La Vallière ne soit poëte en vers comme elle le fut en prose, comme elle le fut en action. Il a écrit de fort jolies pages sur les femmes chansonnières de la cour de Louis XIV.

« C'est chose frivole, je le sais, que ces pauvres chansons; quelques fleurs tombées après le bal, débris d'une fête brillante; quelques impressions légères, mais vives, des élans de tendresse

ou de colère, exprimés en impromptu. Mais rien de ce qui appartient aux femmes contemporaines de Louis XIV et habitantes de sa cour ne nous semble indigne d'être recueilli. Ce sont des battements instinctifs, des pulsations rapides, des émotions passagères, dont les historiens ne gardent pas le souvenir, mais qui ne sont pas sans intérêt pour quiconque étudie dans l'histoire, non les faits bruts, mais les hommes. »

Voici dix vers qui sont datés de 1667. C'est comme un pressentiment des prochaines infidélités du roi :

Dans les nouveaux amants, rien n'est plus ordinaire
Que le vœu solennel d'éternelles amours :
Cependant, comme on voit, rien n'est plus téméraire
Que d'espérer qu'on aimera toujours.
Heureux celui qu'une étoile bénigne
De ce don d'amour rendra digne !
Quand l'astre décide autrement,
Il faut se soumettre et se taire ;
C'est un caprice involontaire
Qui ne consulte plus les désirs d'un amant.

Avant d'être trahie, mademoiselle de La Vallière se résigne avec un mélancolique sourire. Mais combien ce sourire cache de larmes !

Si je cherche bien, je retrouve un sixain écrit au revers d'un deux de carreau. A Fontainebleau, au jeu de la reine, le roi avait dérobé une carte pour écrire un mot d'amour à mademoiselle de La Vallière. La jeune fille courut le parc tout émue et rapporta la carte après y avoir inscrit ce sixain, qui faillit trahir le secret de leur roman :

Pour m'écrire avec plus de douceur,
Il falloit choisir un deux de cœur.
Les carreaux ne sont faits, ce me semble,
Que pour servir Jupiter en courroux :
Mais deux cœurs qui sont unis ensemble
Ne peuvent rien s'annoncer que de doux.

Voici deux autres sixains *sur l'air des bergers héroïques de Psyché*. Le premier est du roi, qui revient de la guerre; le second est de mademoiselle de La Vallière, qui a pâli en l'attendant. C'est la demande et la réponse :

Avez-vous ressenti l'absence?
Êtes-vous sensible au retour
De Celui que votre présence
Fait vivre de joie et d'amour,
Et qui se meurt d'impatience
Alors que sans vous voir il doit passer un jour?

L'amour ne fait-il pas du roi un poëte? Mais mademoiselle de La Vallière, qui aime mieux, dit mieux encore :

Je me fais un plaisir extrême
De penser à vous nuit et jour;
Je vis plus en vous qu'en moi-même,
Je meurs sans vous faire la cour.
Les plaisirs sans ce que l'on aime
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour.

Madame de Montespan écrivit plus tard un sixain sur le même sujet, mais non pas du même style. Le style, c'est la femme :

J'entends déjà le bruit des armes
Et le tambour qui bat aux champs;
Je sens renaître les alarmes,
Que vous me causez tous les ans.
Verserai-je toujours des larmes
A chaque retour du printemps?

N'est-ce pas que la railleuse marquise écrivait ces vers tapageurs sans laisser tomber une larme dans son encrier?

IV.

LETTRES DE MADAME DE MONTESPAN.

« Madame de Montespan, dit Voltaire, écrivait avec une légèreté et une grâce particulières. On voit par là combien est ridicule ce conte que j'ai entendu encore renouveler, qu'elle était obligée de faire écrire ses lettres au roi par madame Scarron; et que c'est là ce qui en fit sa rivale, et sa rivale heureuse. »

On a attribué tour à tour à la marquise de Thianges et à la marquise de Montespan ces vers cavaliers écrits pour rabattre les grands airs de Louis XIV :

A la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes :
Ne nous prônez donc plus tant vos exploits;
Il sied mal aux grands rois
De conter des sornettes.
A la cour et dans les gazettes,
On dit assez ce que vous êtes;
Et quand on croit les affaires bien nettes,
Il ne faut point de tambours ni trompettes
A la cour et dans les gazettes.

M. Feuillet de Conches promet de publier des lettres de la marquise de Montespan. Elles sont fort rares, et ce sera une bonne fortune pour les autographophiles.

Voici en attendant une jolie lettre à madame de Thianges :

« Je compte aller passer la quinzaine de Pâques à Fontevrault; » m'y accompagnerez-vous ou resterez-vous à la cour? Je serai » plus libre à l'abbaye qu'à Versailles, ce qui me fait désirer ce » voyage. J'ai cependant eu une grande peine à obtenir du roi la » permission de m'absenter; mais j'ai tant fait qu'il y a consenti. » Colbert a grande raison de dire *que la cour a un quadran*

» *particulier, et qu'il faut en connoître les heures et les minutes* » *pour ne pas s'y méprendre.* Si la sainte quinzaine ne fût pas » venue à mon secours, jamais je n'eusse obtenu la permission » d'aller à Fontevrault. »

Voltaire dit encore : « Madame de Montespan et madame de Maintenon — la marquise du temps passé et la marquise de maintenant — se voyaient tous les jours, tantôt avec une aigreur secrète, tantôt avec une confiance passagère, que la nécessité de se parler et la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, des mémoires de tout ce qui se passait à la cour. L'ouvrage ne fut pas poussé fort loin. Madame de Montespan se plaisait à lire quelque chose de ces mémoires à ses amis, dans les dernières années de sa vie. »

On a bien voulu me communiquer le fragment autographe qu'on va lire; n'est-ce point un fragment des mémoires dont parle Voltaire? L'écriture n'est pas de madame de Montespan, mais chaque mot révèle l'altière marquise, qui déjà joue à la résignation.

« Le roi a toujours manifesté un fond de religion, dont il » avoit des accès fréquents, surtout aux approches de Pâques et » des autres grandes fêtes de l'année. Cette fois-là, ce fut bien » pis, il y eut un jubilé, et le roi, sans me le dire, témoignoit » assez le désir que je m'absentasse de la cour, au moins pendant » le temps du jubilé. Pour lui plaire, je consentis à aller à Paris, » où je fis mon jubilé avec une exactitude scrupuleuse. Quand il » fut fini, selon l'usage de ce temps, les plaisirs succédèrent aux » actes de dévotion. Mes parents trouvèrent mauvais que je fusse » aussi longtemps absente de la cour, et me représentèrent que » ma naissance et ma charge m'astreignoient, me commandoient » même de reparoître, et que ma qualité de favorite du roi ne » devoit pas m'exclure des privilèges attachés à ma personne. Je » consultai monseigneur de Meaux (Bossuet), dans lequel j'avois » beaucoup de confiance, et il m'assura qu'il ne voyoit aucun » inconvénient dans mon retour; je voulus cependant prévenir » le roi, et je chargeai madame de Thianges de cette com-

» mission. Le roi répondit que j'étois la maîtresse de venir à la » cour, et qu'il m'y verroit avec plaisir. Je partis donc, et mon » devoir me conduisit en premier chez la reine, qui m'accueillit » avec sa bonté ordinaire. Madame de Richelieu, madame de La » Mothe et autres, qui croyoient que le jubilé avoit opéré un » grand changement dans la tendresse que j'avois toujours té- » moignée au roi, vinrent le soir même me visiter; j'avois un » cercle nombreux qui fut bien étonné de voir arriver le roi. Je » vous avoue que moi-même j'en fus surprise. Après quelques » moments de silence, occasionné par la présence du roi, Sa » Majesté me tira dans l'embrasure d'une croisée, me parla » d'abord avec assez d'indifférence; mais enfin, lasse de se » contraindre, elle me pria de passer dans mon cabinet. Le roi » alors m'assura de nouveau de toute sa tendresse, et je redevins » encore la souveraine du souverain.

» Quelques jours après, j'appris que la cabale jésuitique étoit » courroucée de ma réunion avec le roi, que madame de Main- » tenon en vouloit beaucoup à Bossuet, et qu'elle disoit « qu'il » étoit un fourbe ou une dupe; qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais » n'auroit jamais celui de la cour; qu'a-t-il fait? il vouloit les » convertir, disoit-elle, et il les a raccommodés! Je ne suis pas » plus contente du père La Chaise; il n'y a pourtant que lui qui » puisse faire la rupture, mais il temporise beaucoup trop; vingt » fois, avec moi, il a déploré les égarements du roi, et il n'a » pas le courage de porter les grands coups; les demi-conversions » n'aboutissent à rien; il faut qu'il refuse à Sa Majesté les sacre- » ments, s'il veut véritablement travailler à son salut. Le père de » La Chaise est, je crois, un honnête homme; mais l'air de la » cour gâte la vertu la plus pure et adoucit la plus sévère. »

» Furieuse au récit de ces discours, j'en portai mes plaintes » au roi, qui m'autorisa à expulser madame de Maintenon. J'y » étois bien déterminée, quand cette hypocrite, à qui je ne pus » cacher mon indignation, sut intéresser de nouveau madame de » Thianges en sa faveur. Ma sœur me fit envisager que M. du » Maine, que le roi aimoit tendrement, ne pourroit s'accoutumer » avec une autre gouvernante; que la santé de cet enfant étoit

» foible ; que celle de M. de Vexin n'étoit pas plus rassurante, et » que, les liens qui m'attachoient le roi étant rompus, je ne devois » pas croire à sa constance, surtout ayant éprouvé son penchant » pour toutes les femmes, et sa foiblesse pour les craintes que » son confesseur lui inspiroit à volonté. Je me rendis ; mais une » sorte de répugnance, qui a bien justifié que, seule, j'avois » raison, me fit tenir en garde contre madame de Maintenon.

» Le roi tantôt venoit avec plaisir chez moi, et tantôt me » témoignoit des scrupules ; madame de Maintenon, n'osant » pas parler ouvertement contre moi, se donna pour auxiliaire » le *converti* Pélisson. J'avoue que j'avois pour Pélisson une es- » time sans bornes, surtout quand je me le représentois, n'étant » encore que commis de Fouquet, souffrir des maux inouïs pour » les intérêts de son maître, et, du fond de sa prison, élevant » sa voix contre l'injustice qu'on faisoit à Fouquet, ne parlant » de lui que lorsqu'il étoit nécessaire qu'il se mît en avant pour » faire briller l'innocence de Fouquet.

» J'appris bientôt qu'on avoit établi Pélisson dispensateur des » gratifications qu'on donnoit à chaque réformé pour le con- » vertir. Vous vous rappelez, sans doute, que la dévote madame » de Richelieu ne put s'empêcher de rire à l'inspection des listes » qu'on distribuoit avec profusion, et qu'en baissant les yeux, » elle dit « que l'éloquence dorée de Pélisson étoit moins savante » que celle de Bossuet, mais qu'elle étoit bien plus persuasive ».

» Comptez-vous pour rien la persévérance de madame de » Maintenon à persécuter les gens de la religion que ses pères » ont professée, qu'elle a abjurée deux fois, dont une très-volon- » tairement, lorsqu'il fut question d'épouser Scarron? Je suis » persuadée que jamais le roi n'auroit pensé à être dévot, si des » motifs aussi perfides qu'ambitieux n'eussent guidé madame de » Maintenon. Croiriez-vous que madame de Richelieu eut la har- » diesse de dire devant moi, quelque temps avant la naissance » de M. de Toulouse, que « madame de Maintenon assuroit que » le roi n'étoit pas aussi éloigné de son salut que toute sa cour » le pensoit, et qu'il avoit de fréquents retours vers Dieu ».

» Je sentis bien que la duchesse, affectant de faire part des

» espérances de madame de Maintenon en ma présence, n'avoit » d'autre but que de me pressentir sur la chute de ma faveur. Je » ne pus cacher à la duchesse combien j'étois courroucée de sa » conduite. « Vous êtes donc, madame, lui dis-je, initiée dans » la cabale dont toutes les actions tendent à déshonorer le roi et » à obscurcir sa gloire? — Quoi! madame, répondit madame de » Richelieu, croyez-vous que le roi se déshonorerait en suivant » les conseils qu'on peut lui donner pour son salut? Le roi, ma- » dame, tient son royaume de Dieu, et il doit faire pour sa » gloire tout ce qui est en son pouvoir; aussi Sa Majesté pense- » t-elle sérieusement à convertir tous les hérétiques, et dans peu » l'on y travaillera tout de bon. »

» Je ne répondis à madame de Richelieu que par un geste » méprisant, et j'appris quelques jours après que, dans le cercle » moliniste qui s'étoit tenu chez madame de Maintenon, l'on » avoit tancé vertement la duchesse de découvrir les secrets de la » cabale.

» Cette querelle qu'on lui fit me persuada que le roi rendoit » compte à madame de Maintenon des conversations que nous » avions ensemble; car, un moment après que j'eus congédié » madame de Richelieu, le roi étant venu chez moi, je mis tant » de feu pour lui persuader qu'on cherchoit à obscurcir sa gloire, » en le rendant l'esclave d'un moine qui se flattoit de gouverner » en son nom, qu'il fut un moment ébranlé et me promit de ne » rien faire dont il dût se repentir. Peut-être n'eut-il pas l'inten- » tion de rendre mes discours, et peut-être aussi n'étoit-ce que » des reproches qu'il adressoit à cette cabale; mais ce sont des » gens qui vont toujours à leur but, telle mortification qu'ils » éprouvent.

» J'ai beau voir cette femme à la place qu'elle a usurpée, je » me surprends quelquefois à me dire : Quoi! c'est cette femme » sortant de la maison de Scarron, sortant de ma maison, c'est » cette femme qui a su vaincre l'orgueil de ce roi tout-puissant » et l'obliger à lui donner la main! Qui peut, après cela, se » flatter de connoître l'esprit humain? J'imaginois pourtant avoir » pénétré dans les plus secrets replis du cœur du roi. J'avois bien

» découvert en lui un mélange de galanterie et de religion, de » dignité et de foiblesse; mais jamais je n'eusse osé penser que » cette gloire, à laquelle il attachoit un si grand prix, seroit » flétrie par une telle union. Si j'eusse été libre, et que le roi » m'eût aimée assez tendrement pour m'offrir sa main, je prends » l'honneur à témoin que je l'eusse refusée. Cela vous paroît » peut-être étrange; mais je suis intimement persuadée que la » femme qui déshonore son amant se couvre d'opprobre; et ma- » dame de Maintenon est plus coupable à mes yeux d'avoir exigé » que le roi l'épousât, que je ne la trouve coupable envers moi » d'avoir abusé de mes bontés et de s'être servie de ma faveur » pour me prendre mon bien. »

Je pense que madame de Montespan ne lisait pas ses mémoires à madame de Maintenon.

La lettre suivante n'est donnée que pour montrer l'orthographe bizarre des grandes dames du grand siècle. Le sens de l'épître m'échappe; je ne sais de quelle intrigue il s'agit, ni pourquoi ces lettres données à Lauzun et montrées à Colbert.

A St Germain à une heure.

« Mr Colbert est à Versaille, et je me disposest à l'y aler » chercher, mais comme il parlest de mon voiage le roy a dit qui » li menet la reyne aprest demain et quil ni alet que se qui seret » dans son entourage. Vressanblablement je devrois avoir place » mais il ni a point de régle sur se quy a raport a moy, insy il » faust attandre jusque a demain au soir que doit venir Mr Colbert » pour que je lui puise parler, et comme vous croiez que nulle » vous redemandera ses letres je vous les renvoie mais sy vous » pouvest les ravoir il serest bon que vous me les renvoiassiez » demain pour que je les y puise montrer. Je crois bien fort » ce que vous demandez, et vous devez croire que je pense tout » comme vous la dessus. »

V.

LIVRES A CONSULTER.

On a beaucoup écrit sur mademoiselle de La Vallière, mais combien peu de pages sont dignes d'être signalées! Le plus souvent, on a défiguré cette adorable physionomie. Les portraits à la plume ne me semblent pas pour la plupart plus vrais que les portraits au pinceau. J'ai voulu tout étudier, jusqu'au plus mauvais livre; ceux qui voudront suivre comme moi les amoureux méandres de la cour de Louis XIV devront lire d'abord les poëtes du temps, les mémoires ensuite, ceux de l'abbé de Choisy, de madame de Motteville, de La Fare, de mademoiselle de Montpensier, de Brienne, de Saint-Simon — ce grand historien en robe de chambre, dont il faut pourtant se défier. — Il faudra lire aussi les lettres de Bussy, celles de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, celles de madame de Caylus, celles de madame de Maintenon; il faudra relire celles de madame de Sévigné.

On pourra s'aventurer aussi dans l'*Histoire amoureuse des Gaules* et dans la *France galante*. J'ai déjà dit que Sandraz écrivait souvent sous la dictée de Bussy; tout pamphlétaire qu'il soit, il est plus près de la vérité que certains historiens officiels. On pourra feuilleter les recueils de chansons et d'épigrammes volantes, les gazettes de Hollande plus ou moins recueillies par les compilateurs, comme Sautereau de Marsy, *Nouveau siècle de Louis XIV;* comme Gayot de Pitaval, *les Délices de Versailles;* comme Anquetil, *Louis XIV, sa cour et le Régent*.

Faut-il citer encore les quatre volumes de la *Galerie de l'ancienne cour;* les *Fastes de Versailles,* par Hippolyte Fortoul; *Versailles ancien et moderne,* par le comte de Laborde?

Je veux rappeler au passage quelques autres livres plus ou moins curieux.

Prise d'habit de madame de La Vallière. — Paris, 1675, in-12.

Vie de la duchesse de La Vallière, où l'on voit une relation de ses amours et de sa pénitence. — Cologne, 1695. — Paris, 1708.

La Vie de la duchesse de La Vallière. — Cologne. — Jean de la Vérité. — 1695, in-12.

Abrégé de la vie et de la mort de madame la duchesse de La Vallière, religieuse carmélite. — 1710, in-8°.

Vie de madame de La Vallière. — Rouen, 1742, in-16.

Lettres de madame la duchesse de La Vallière, *morte religieuse carmélite,* avec un Abrégé de sa vie pénitente, par l'*abbé Claude Lequeulx*. — Paris et Liége, MDCCLXVII. — Édition ornée d'une gravure d'après la Madeleine de Le Brun.

L'abbé Lequeulx dit dans la préface : « Nous nous proposons singulierement ici de peindre ce que la grace de Dieu a fait en elle, pour y retracer son image, que le démon avoit si étrangement défigurée. »

Il y a dans le livre de l'abbé Lequeulx plus d'une belle page à lire. Mais toutes les pages sont-elles vraies? par exemple, ce songe n'est-il pas un songe de l'auteur : « Quelques années avant qu'elle quittât la cour, et dans le temps même qu'elle étoit le plus fortement attachée au monde, elle rêva une nuit qu'étant dans une église qu'elle ne connoissoit pas, elle voyoit dans une espèce de tribune fort élevée plusieurs religieuses vêtues de blanc qui alloient à la communion avec des cierges allumés, et que tout ce lieu étoit éclairé d'une grande lumière. Quoique endormie, elle s'occupoit du bonheur de celles qu'elle croyoit voir, et demeura à son réveil fort frappée de ce spectacle qui s'étoit passé dans son imagination. Mais elle fut encore plus surprise lorsque la première fois qu'elle entra aux Carmélites à la suite de la Reine, elle reconnut ce même lieu qu'elle avoit vu en songe. »

Toutes les favorites ont eu leur songe, comme dans la tragédie. « J'ai rêvé, dit madame de Maintenon, que madame de Montes-

pan descendoit seule le grand escalier et que je montois l'autre rampe avec toute la cour. »

LETTRES DE MADAME DE LA VALLIÈRE A LOUIS XIV, par *Blin de Sainmore*. Une vraie héroïde de Colardeau. — Londres et Paris. Lejay, 1773, in-8°.

HISTOIRE AMOUREUSE DE MADAME DE LA VALLIÈRE, racontée par les auteurs du temps. — Paris, Pigoreau, an XIII (1804), in-12.

Crawfurd. — NOTICES SUR MESDAMES DE LA VALLIÈRE, MONTESPAN, FONTANGES ET MAINTENON. — Paris, 1818, in-8° (avec portraits).

Quatremère de Roissy. — HISTOIRE DE MADAME DE LA VALLIÈRE. — Paris, 1823, in-8°.

Brizeux. — MÉMOIRE DE MADAME DE LA VALLIÈRE. — Paris, 1827, 2 vol. in-8°.

Est-ce du poëte Brizeux? C'est le négligé de la poésie, le vers qui se fait prose.

L'abbé de Choisy dans ses mémoires peint à vif, donne la vraie lumière. Je l'ai cité plus d'une fois, j'aurais dû ne pas oublier cette page :

« Le marquis de Vardes fut confident du goût du roi pour madame de La Vallière. On sait que des intrigues de cour le firent chercher à perdre madame de La Vallière, qui par sa place devoit avoir des jalouses, et qui par son caractère ne devoit point avoir d'ennemis. On sait qu'il osa, de concert avec le comte de Guiche et la comtesse de Soissons, écrire à la reine régnante une lettre contrefaite, au nom du roi d'Espagne son père. Cette lettre apprenoit à la reine ce qu'elle devoit ignorer, et ce qui ne pouvoit que troubler la paix de sa maison royale :

» Le roi se précipite dans un dérèglement qui n'est plus ignoré que de Votre Majesté. Mademoiselle de La Vallière est l'objet de cet indigne amour. C'est un avis que de fidèles serviteurs donnent à Votre Majesté. Vous déciderez si vous pouvez aimer votre époux dans les bras d'une autre, ou si vous voulez empêcher une chose dont la durée ne vous peut être glorieuse. »

Dans les Mémoires de Brienne on voit que mademoiselle de La Vallière était une Madeleine prédestinée, puisque même avant son péché on la peignait sous la figure de la divine pénitente.

« La cour fut à Fontainebleau; le roi y devint amoureux de mademoiselle de La Vallière, fille d'honneur de Madame. Je la trouvois fort aimable; je lui disois toujours quelques douceurs en passant; elle m'écoutoit assez favorablement, mais je n'en étois pas amoureux; peut-être le serois-je devenu. Or il arriva que, voulant avoir le portrait de Sa Majesté, je fis venir à Fontainebleau Lefebvre de Venise, célèbre faiseur de portraits en petit; Nanteuil y étoit aussi, et travailloit au portrait du roi en pastel. Sa Majesté m'accorda la grâce que je lui demandai de faire peindre son portrait par Lefebvre. Un jour que j'étois chez Madame, le roi y vint pour voir sa nouvelle maîtresse, et il me trouva dans l'antichambre avec elle. Il nous demanda ce que nous faisions; je lui répondis fort simplement, parce que c'étoit la vérité, que je proposois à mademoiselle de La Vallière de me permettre de la faire peindre par Lefebvre en Madeleine; et non content de cela, je dis avec la même ingénuité : « C'est que son visage, qui a quelque chose de l'air des statues grecques, me plaît fort. » Elle rougit, et le roi passa sans répondre. Le soir même de cette aventure, je m'aperçus de leurs amours. Le roi parloit avec beaucoup d'attention et de vivacité à sa nouvelle maîtresse, et moi de penser à l'heure même à ma bévue; mais j'avois l'esprit fort présent : je pris mon temps, comme il la quittoit et s'éloignoit de la fenêtre où s'étoit passé ce doux entretien, pour demander devant lui à mademoiselle de La Vallière si elle étoit toujours dans la résolution de se faire peindre en Madeleine. Le roi revint sur ses pas, et me dit : « Non, il faut la faire peindre en Diane; elle est trop jeune pour être peinte en pénitente. » J'entendis trop bien ce langage, mais je ne fis semblant de rien, et le lendemain, qui étoit un jour de conseil, je me levai de fort bonne heure, car je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, tant la rencontre du jour m'avoit éveillé et alarmé tout ensemble. Sa Majesté, me voyant entrer si matin dans sa chambre, dont toutes les entrées m'étoient permises, même de sa

garde-robe, où j'entrois en tout temps sans avoir eu besoin de brevet d'affaires, elle vint à moi, entra dans le cabinet de Théagène et Chariclée, et ferma la porte au verrou. Cela m'émut un peu, car le roi n'avoit pas accoutumé d'en user ainsi. Alors s'approchant de moi d'un air sérieux, mais honnête, il me dit sans la nommer : « L'aimez-vous, Brienne? — Qui, sire? répondis-je, mademoiselle de La Vallière? » Le roi dit : « Oui, c'est elle dont j'entends parler. » Alors je me remis, et me possédant extrêmement, je repartis avec une présence d'esprit admirable : « Non, pas encore, sire, tout à fait; mais je vous avoue que j'ai beaucoup de penchant pour elle, et que si je n'étois pas marié, je lui ferois offre de mes services. — Ah! vous l'aimez! Pourquoi mentez-vous? » dit le roi fort brusquement et presque en soupirant. Je répondis avec beaucoup de respect : « Sire, je n'ai jamais menti à Votre Majesté. J'aurois pu l'aimer; mais je ne l'aime pas encore assez, quoiqu'elle me plaise, pour dire que j'en suis amoureux. — C'est assez, et je vous crois. — Mais, sire, puisque Votre Majesté me fait tant d'honneur, lui dis-je, me permettra-t-elle de lui découvrir ingénument ma pensée? — Oui, dites, je vous le permets. — Ah! sire, dis-je en faisant un gros soupir, elle vous plaît encore plus qu'à moi, et vous l'aimez! — Oh bien! dit le roi, que je l'aime ou que je ne l'aime pas, laissez là son portrait, et vous me ferez plaisir. — Ah! mon cher maître, dis-je en lui accolant la cuisse, je vous ferai un plus grand sacrifice : je ne lui parlerai de ma vie, et suis au désespoir de ce qui s'est passé. Pardonnez-moi cette innocente méprise de mes yeux, à laquelle mon cœur n'a point eu de part, et ne vous souvenez jamais de ce que j'ai fait. — Je vous le promets, dit le roi en souriant; mais tenez-moi votre parole et ne parlez de ceci à personne. — Dieu m'en préserve! personne n'a plus de respect que moi pour Votre Majesté! » Je ne pus achever ces paroles sans m'attendrir, et je versai quelques larmes, car j'ai les yeux et le cerveau fort humides. Le roi s'en aperçut, et me dit : « Vous êtes fou; à quoi bon pleurer? L'amour t'a trahi, mon pauvre Brienne : avoue la dette! — Je m'en garderai bien, lui dis-je; je pleure de tendresse pour vous;

elle n'y peut avoir aucune part. — Oh bien, soit! n'en parlons plus; je t'en ai trop dit. — Votre Majesté m'a fait trop d'honneur; mais j'espère que je ne tomberai plus dans une faute semblable. »

ŒUVRES DE BOSSUET. — Édition générale de Lebel. In-8°. 43 volumes.

(T. XXXVII, p. 55 : Entretiens que Bossuet avait avec La Vallière pour l'affermir dans ses bonnes dispositions, etc., etc., jusqu'à la page 66 ; — t. XXVII, p. 258 : Notice sur La Vallière; p. 262 : Sermon pour sa profession.)

Il n'y a pas autre chose dans le courant des Œuvres; mais à la fin du tome XLIII et dernier, il y a des lettres inédites importantes, dont l'une (la lettre III) concerne précisément mademoiselle de La Vallière.

(La lettre XXXIII, p. 25; la lettre XXXIV).

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE, par madame de Genlis.

« L'apparition d'un livre contribua tout à coup à reporter les idées du public vers l'époque la plus brillante du règne de Louis XIV : ce livre était *Madame de La Vallière*, roman historique que publia, à l'époque du Consulat, madame de Genlis, récemment revenue en France. Bonaparte le lut, et l'on m'a dit depuis qu'il en fut très-satisfait; mais il ne m'en parla pas. Ce ne fut que quelque temps après qu'il se plaignit de l'effet que cela produisoit dans Paris, surtout à cause des gravures, qui retraçoient des scènes de la vie de Louis XIV, et que l'on regardoit avec empressement dans les étalages. » *Mémoires de Bourrienne.*

JOSEPH DE MAISTRE, *Lettres et Opuscules inédits*, édition Charpentier :

1° T. Ier, p. 72 : Opinion défavorable à propos du roman de madame de Genlis.

Toutes les femmes, en 1804 et 1805, l'avaient sur leur table de nuit et rêvaient le rôle d'une La Vallière à la cour de Napoléon. Le passage des Mémoires de madame d'Abrantès est curieux.

2° T. II, p. 413 : Opinion favorable à propos de ce que dit madame de Sévigné.

MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG, indiqué par M. Léouzon-Leduc dans ses *Études sur la Russie*.

« Cette fille est d'une taille médiocre et fort mince; elle marche d'un méchant air, à cause qu'elle boite. Elle est blonde, blanche, marquée de petite vérole; les yeux bruns, les regards languissants et passionnés, et quelquefois aussi pleins de feu, de joie et d'esprit; la bouche grande, assez vermeille; les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font mal juger du reste du corps. Son esprit est brillant, beaucoup de feu et de vivacité. Elle pense les choses plaisamment; elle a beaucoup de solide, sachant presque toutes les histoires; aussi a-t-elle le temps de les lire. Elle a le cœur grand, ferme, généreux, tendre et pitoyable. Elle est de bonne foi, sincère et fidèle, éloignée de la coquetterie, mais plus capable que personne d'un fort engagement. Elle aime ses amis d'une ardeur inconcevable, et il est certain qu'elle a aimé le roi plus d'un an avant qu'il la connût. Elle disoit souvent qu'elle voudroit qu'il ne fût pas roi. »

RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU, publiées avec les *corrections de Bossuet*, par M. Damas-Hinard.

Voici comment le poétique savant annonce sa découverte : « Parmi les raretés que possède la bibliothèque du Louvre, il existe un livre qui est, selon nous, le plus précieux joyau de son trésor. C'est un petit volume in-18, d'assez pauvre apparence, intitulé : *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, par une dame pénitente. — Cinquième édition, augmentée*, 1688. Feuilletez ce petit volume : toutes les marges, sur le côté, en haut, en bas, sont couvertes de corrections tracées à la main, d'une écriture du dix-septième siècle, ferme, énergique, rapide. L'auteur de ce livre, qui a voulu se cacher sous le voile d'*une dame pénitente*, c'est madame de La Vallière. L'auteur des corrections marginales, c'est Bossuet. »

LES CONFESSIONS DE MADAME DE LA VALLIÈRE, par M. *Romain Cornut*, édition Didier, 1854.

Livre très-étudié, éloquent en plus d'une page, mais où ne

respire que l'idée chrétienne. C'est mademoiselle de La Vallière vue au pied de sa croix.

Voici les premières lignes, le point de départ, le point de vue de l'historien :

« Le livre que nous donnons au public contient avec vérité, sous un titre créé par nous, les Confessions de madame de La Vallière repentante, réellement écrites par elle-même la dernière année qu'elle passa à la cour, avant son entrée aux Carmélites. Ces Confessions existent déposées dans deux sortes d'écrits authentiquement sortis de sa plume : Les Réflexions sur la Miséricorde de Dieu, et ses Lettres. Nous ne publions proprement rien d'inconnu, bien peu du moins, comme texte; mais nous croyons offrir aux esprits attentifs et aux âmes tendres quelque chose de nouveau, de curieux, d'attachant peut-être, comme interprétation psychologique et historique. Il y a moins de bonheur et plus de peine à trouver le sens d'un livre que le livre lui-même. Là où on n'avait guère vu qu'un touchant récitatif de prières, une suite de *Réflexions* pieuses, nous avons cherché et nous avons cru trouver un précieux monument d'histoire intime, écrite à l'heure même de l'émotion : l'histoire d'une âme faible et généreuse, qui se débat dans les suprêmes angoisses d'une conversion longtemps disputée, et accomplie enfin avec un mélancolique mais inébranlable courage.

» Nous avons cru y découvrir aussi à travers la transparence des allusions, sous l'enveloppe des généralités, ou derrière le huis clos des réticences, comme une traînée de faits lumineux qui jettent du jour sur le fond du théâtre, à demi éclairé pour le public, où se déroula ce drame douloureux, et sur les personnages qui s'y trouvèrent mêlés, à des titres divers, comme obstacles ou comme secours, amis ou ennemis de la patiente héroïne, ses consolateurs et ses guides ou ses persécuteurs et ses « bourreaux », comme elle les appelle elle-même. D'un côté, les noms de madame de Montespan et de Louis XIV, du triomphe insultant et de l'amour rassasié; de l'autre, ceux du pieux maréchal de Bellefonds, de Bossuet, de la célèbre prieure carmélite la mère Agnès, de l'abbé de Rancé, du père Bourdaloue, dont la

calme figure apparaît un instant et jette un doux rayon à l'extrémité du tableau. Cette phalange d'amis chrétiens se serre avec une sympathique inquiétude auprès de la nouvelle convertie chancelante encore, et fait la garde autour de son âme assaillie de toute part. »

LES CAUSERIES DU LUNDI, tome III.

M. Sainte-Beuve a peint avec toute sa pénétration et toute sa délicatesse de touche cette figure qui était une âme :

« Des trois femmes qui ont véritablement occupé Louis XIV, et qui se sont partagé son cœur et son règne, madame de La Vallière, madame de Montespan et madame de Maintenon, la première reste de beaucoup la plus intéressante, la seule vraiment intéressante en elle-même. Fort inférieure aux deux autres par l'esprit, elle leur est incomparablement supérieure par le cœur : on peut dire qu'à cet égard elle habite dans une autre sphère, où ces deux femmes d'esprit (et la dernière qui fut de plus une femme de raison) n'atteignirent jamais. Toutes les fois qu'on voudra se faire une idée d'une amante parfaite, on pensera à La Vallière. Aimer pour aimer, sans orgueil, sans coquetterie, sans insulte, sans arrière-pensée d'ambition, ni d'intérêt, ni de raison étroite, sans ombre de vanité, puis souffrir, se diminuer, sacrifier même de sa dignité tant qu'on espère, se laisser humilier ensuite pour expier; quand l'heure est venue, s'immoler courageusement dans une espérance plus haute, trouver dans la prière et du côté de Dieu des trésors d'énergie, de tendresse encore et de renouvellement; persévérer, mûrir et s'affermir à chaque pas, arriver à la plénitude de son esprit par le cœur, telle fut sa vie, dont la dernière partie développa des ressources de vigueur et d'héroïsme chrétien qu'on n'aurait jamais attendues de sa délicatesse première. Elle rappelle, comme amante, Héloïse ou encore la Religieuse portugaise, mais avec moins de violence et de flamme : car celles-ci n'eurent pas seulement le *génie de la passion*, elles en eurent l'emportement et la fureur; La Vallière n'en a que la tendresse. Ame et beauté, toute fine et suave, elle a plus de *Bérénice* en elle que ces deux-là.

Comme religieuse, comme carmélite et fille de sainte Thérèse, ce n'est point à nous à nous permettre de lui chercher ici des termes de comparaison. Disons seulement, de notre ton le moins profane, que, quand on vient de relire l'admirable chapitre V du livre III de *l'Imitation*, où sont exprimés les effets de l'amour divin, qui n'est dans ce chapitre que l'idéal de l'autre amour, madame de La Vallière est une de ces figures vivantes qui nous l'expliquent en leur personne et qui nous le commentent le mieux. »

J'indiquerai aussi le drame de sir Henri Bulwer, qui a su voir de près dans les lointains de l'histoire celle qui a des sœurs en Angleterre.

VI.

AUTOGRAPHES.

J'ai déjà parlé de la rareté des autographes de mademoiselle de La Vallière; ceux de madame de Montespan sont presque introuvables. Dans les ventes publiques rien n'est plus recherché; on les couvre d'or. En revanche, on a presque pour rien les lettres de Marie-Thérèse.

Je donne la liste de tous les autographes de mademoiselle de La Vallière qui ont été inscrits dans les ventes publiques.

CATALOGUE CHARON.

Vente du cabinet de M. L***, 8 avril 1844, n° 301 bis.

Lettre autographe signée (2 pag. in-8°) à madame Bouvin de la Haye, à Orléans, le 15 octobre (vendue 150 fr.).

Elle lui témoigne ses regrets de ne pouvoir faire ce qu'elle lui demande, ne pouvant se mêler, dit-elle, de ces sortes de choses.

CATALOGUE CHARON.

Vente du 8 déc. 1845, n° 233.

Lettre autographe signée *Louise de la Miséricorde*, à monseigneur l'évêque d'Avranches (vendue 250 fr.).

Très-belle lettre, 4 pag. gr. in-4°. Elle commence ainsi :

« La lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire, monseigneur, est sy pleine de bonté que je ne puis exprimer la reconnoissance que j'en ay...

» La petite plainte que uous nous faite est mesme si obligente, qu'il est je croy de mon deuoir de me justifier en quelque manière auprès de uous, disant auec sincérité que je suis sy persuadée que le plus grand avantage qui me puisse ariver est d'estre oubliée; que je dois désirer que tout le monde le face ainsy... »

CATALOGUE CHARON.

Vente du 5 fév. 1844, n° 263.

Lettre autographe signée, à monseigneur l'évêque de Soissons (vendue 400 fr.).

Dans cette précieuse lettre, de trois pages in-8°, d'une parfaite conservation, elle lui témoigne combien elle est touchée, étant dénuée de crédit, de ne pouvoir seconder sa charité, et lui assure que ce serait pour elle une véritable consolation de pouvoir aider ces pauvres demoiselles....

CATALOGUE LAVERDET.

Vente du 20 avril 1855, page 181.

Manuscrit de chansons satiriques de Bussy-Rabutin, sur les principaux personnages de la cour de Louis XIV, ses maîtresses, et principalement mademoiselle de La Vallière, 46 pag. pleines, autographes in-4°. Prix du vol., 600 fr.

CATALOGUE LAVERDET.

28 août 1853, n° 605.

Réflexions pieuses de mademoiselle de La Vallière, dix lignes autographes, un quart de page in-4° (vendu 78 fr.).

A cette lettre est jointe une lettre de mademoiselle d'Épernon, son amie intime, carmélite au même couvent sous le nom de sœur Anne-Marie de Jésus.

CATALOGUE LAVERDET.

Vente du baron de Trémont, 9 déc. 1852, n° 804 (vendue 196 fr.).

Lettre à M. de Verneuil, pour recommander Souvant, écrivain du roi, placé déjà par M. de Seignelay.

CATALOGUE CHARON.

Vente des 10 et 11 mai 1847, n° 114.

Lettre autographe signée, à monsieur.... Ce 22 mai. Très-jolie lettre, 2 pages in-8° (vendue 70 fr.).

Elle lui envoie une lettre qu'il ne sera pas fâché de voir. Mademoiselle de La Reynie, nièce du prélat qui l'a écrite, étant persuadée de son goût exquis, est bien aise qu'elle lui soit montrée. Ce prélat n'admet point dans son diocèse la religion aisée du père Lemoine, ni le Traité de l'art d'expédier une confession....

Lettre autographe signée *Louise de la Miséricorde* à madame l'abbesse de Notre-Dame, ce 13 mars. 2 pages in-4°, cachet (vendue 132 fr.).

Félicitations à l'occasion de la conclusion d'une affaire qui l'empêchait de se livrer à ses saints exercices.

La s. *Louise de la Miséricorde* à M. Desmarets, ce 23 janvier. 4 pages in-4° (vendue 162 fr.).

Sur des affaires d'intérêt concernant madame la princesse de Conti.

En 1699, sœur Louise de la Miséricorde n'écrivait plus. Une sœur du couvent écrivait ses lettres et ne les signait pas, ainsi que le témoigne un précieux autographe que me communique M. Charavay, datée « des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, ce jeudy 21e de may 1699 ».

« Ma Sr Louise de la Miséricorde est si persuadée, monsieur, que vous ete acoutumé à ces importunitée quelle croi mesme qu'il seroit inutile de vous en faire de compliments n'etant point dans la volonté de sens corigé dans les occasions imprevues qui

arriverons ou elle a besoin de vostre secours. Monsieur si elle avoit pu prévoir, hier, quand elle eu l'honneur de vous voir ce qui est survenus de ce matin, elle auroit profité du temps que vous lui donnate pour vous en parler, mais elle ne pouvoit pas deviné qu'elle auroit besoin que vous ayés la bonté de luy donner une petite visite tout le plus tost que vous pourray monsieur, car ceci presse beaucoup. »

Les amis de mademoiselle de La Vallière étaient morts; il ne restait plus rien de son passé, si ce n'est sa fille, qu'elle ne voyait pas. Son seul ami, depuis longtemps, c'était Dieu. Quel était donc cet événement qui venait troubler cette profondè solitude? Quel était donc ce grand cœur qui se voulait rattacher à cette belle âme?

FIN.

TABLE.

PRÉFACE. 5

I.

LA COUR DU JEUNE ROI. 17

LE SOLEIL LEVANT A FONTAINEBLEAU.

II.

LES PORTRAITS DE Mlle DE LA VALLIÈRE. 62

III.

LE ROMAN DE Mlle DE LA VALLIÈRE. 81

IV.

LE ROMAN DE MADAME DE MONTESPAN. 171

V.

LES PREMIÈRES LARMES DE LA PÉNITENCE. . . . 187

VI.

L'ENTRÉE AU TOMBEAU. 227

VII.

L'ORAISON FUNÈBRE. 243

VIII.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE Mme DE MONTESPAN. . . . 265

IX.

LA MORT DE MADAME DE MONTESPAN. 299

X.

MADEMOISELLE DE FONTANGES. 307

XI.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE AUX CARMÉLITES. . . . 331

XII.

LA MORT DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE. . 356

XIII.

LA COUR DU VIEUX ROI. 369

LE SOLEIL COUCHANT A VERSAILLES.

XIV.

LES TOMBES VIOLÉES. 392

MORALITÉ. 394

APPENDICE. 397

LES ŒUVRES DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE. — LES RÉFLEXIONS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU. — LES LETTRES. — LES POÉSIES. — LES LETTRES DE MADAME DE MONTESPAN. — LIVRES A CONSULTER. — AUTOGRAPHES.

OF THE UNIVERSITY OF

FIN DE LA TABLE.

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
Renewals and Recharges may be made 4 days prior to the due date.
Books may be Renewed by calling 642-3405.

DUE AS STAMPED BELOW

FEB 26 1992	18 '91	
	MAY 1 6 2001	
JUN 18 '91		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6

YC 74071

U.C. BERKELEY LIBRARIES

C031269681

46145

DC130
L4H6

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY